MASTER NEGATIVE
NO. 93-81443-5

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

[no author]

TITLE:

L'HELLENISATION DU MONDE ANTIQUE...

PLACE:

PARIS

DATE:

1914

Master Negative #

93-81443-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

884
H367

L'hellénisation du monde antique; leçons faites à l'École des hautes études sociales par MM. V. Chapot, G. Colin, Alfred Croiset, J. Hatzfeld, A. Jardé, P. Jouguet, G. Leroux, Ad. Reinach, Th. Reinach. Paris, F. Alcan, 1914.

2 p. l., x, 391, [1] p. 22cm. (*Lettered on cover:* Bibliothèque générale des sciences sociales ... LI)

CONTENTS. — Préface [par A. Reinach] — I. Les peuples de la mer et l'apparition des Hellènes. Les migrations des Achéo-Éoliens en Grèce, dans les Iles et en Asie et les bases historiques de "l'Iliade" (XIIIe–Xe siècle) Par A. Reinach.—II. La formation des trois nations grecques:

(Continued on next card)

15-10253

143033

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 6-15-93 INITIALS MGY
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

Master Negative #

93-81443-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

884
H367

L'hellénisation du monde antique ... 1914. (Card 2)

CONTENTS—Continued.

Éoliens, Ioniens et Doriens. Leur première expansion et la concurrence phénicienne. Les bases historiques de "l'Odyssée" (xe-viie siècle) Par A. Reinach.—III. L'Ionie et la colonisation grecque en Orient, de Naukratis en Crimée (viiie-vie siècle) par G. Leroux.—IV. L'hellénisation de l'Occident: de Cyrène à Marseille par la Sicile et l'Italie (viiie-vie siècle) par A. Reinach.—V. L'hellénisme entre la Perse et Carthage: le premier empire athénien et le premier empire syracusain, 500-450, par J. Hatzfeld.—VI. Le recul et la reprise de l'expansion hellénique après les guerres médiques, le second empire athénien et le second empire syracusain, la formation de la Macédoine, 400-340, par A. Jardé.—VII. Le grand essor de l'hellénisme: Alexandre et la fondation de l'empire grec en Orient, 336-323, par A.

(Continued on next card)

15-10253

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 6-15-93 INITIALS MGy
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

Master Negative #

93-81443-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

884
H367

L'hellénisation du monde antique ... 1914. (Card 3)

CONTENTS—Continued.

Reinach.—VIII. Le morcellement de l'empire d'Alexandre; recul de hellénisation aux frontières; son affermissement dans l'intérieur. Les bases politiques de l'hellénisme alexandrin. Par A. Reinach.—IX. La transformation morale de l'hellénisme d'Alexandre à Auguste, par A. Croiset.—X. L'hellénisme en Asie Mineure et en Perse: la culture irano-babylonienne en face de la culture hellénique, par V. Chapot.—XI. L'hellénisme en Égypte: la civilisation alexandrine, par P. Jouguet.—XII. L'hellénisme en Syrie: la culture grecque en face du judaïsme, par T. Reinach.—XIII. L'hellénisme en Occident et les Romains: la culture latine en face de la culture hellénique, par G. Colin.

1. Civilization, Greek. 2. Hellenism. 3. Greece—Hist. 4. Civilization—Hist. I. Paris. École des hautes études sociales. II. Reinach, Adolphe, ed.

15-10253

Library of Congress DF77.H545

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 6-15-93 INITIALS MG
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE GRECQUES

Extrait du Catalogue.

ARISTOTE. **La Poétique d'Aristote**, par A. HATZFELD et M. DUFOUR. 1 vol. in-8 . . . . . 6 fr. »

— **Aristote et l'idéalisme platonicien**, par CH. WERNER, docteur ès lettres. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50

— **La morale d'Aristote**, par Mme JULES FAVRE. 1 vol. in-18 . . 3 fr. 50

— **Ethique à Nicomaque**. *Livre II*. Trad. de P. D'HÉROUVILLE et H. VERNE. Introd. et notes de P. D'HÉROUVILLE. 1 vol. in-8. . . . . 1 fr. 80

— **La métaphysique**. *Livre I*. Trad. et commentaires par G. COLLE. 1 vol. gr. in-8. . . . . 5 fr. »

EPICURE. **La morale d'Epicure**, par M. GUYAU. 5e édit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

MARC-AURÈLE. **Les pensées de Marc-Aurèle**. Trad. par A.-P. LEMERCIER, doyen de l'Université de Caen. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

PLATON. **La théorie platonicienne des sciences**, par E. HALÉVY. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

— **Œuvres**. Traduction VICTOR COUSIN, revue par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE : *Socrate et Platon* ou *le Platonisme* — *Eutyphron* — *Apologie de Socrate* — *Criton* — *Phédon*. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50

— **La définition de l'être et la nature des idées dans le Sophiste de Platon**, par A. DIÈS. 1 vol. in-8. . . . . 4 fr. »

SOCRATE. **Philosophie de Socrate**, par A. FOUILLÉE, de l'Institut. 2 vol. in-8 . . . . . 16 fr. »

— **Le procès de Socrate**, par G. SOREL. 1 vol. in-8. . . . . 3 fr. 50

— **La morale de Socrate**, par Mme JULES FAVRE. 1 vol. in-16 . . 3 fr. 50

STRATON DE LAMPSAQUE. **La physique de Straton de Lampsaque**, par G. RODIER, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8. . . . . 3 fr. »

ASLAN (G.). **Le jugement chez Aristote**. Br. in-18. . . . . 1 fr. »

BÉNARD. **La philosophie ancienne**, *ses systèmes*. 1 vol. in-8. . 9 fr. »

BESANÇON (A.), docteur ès lettres. **Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine**. 1 vol. gr. in-8 (*Couronné par l'Institut*). . . . . 10 fr. »

BLOCH (G.), CARCOPINO (J.) et GERNET (L.). **Mélanges d'histoire ancienne**. 1 vol. in-8 . . . . . 12 fr. 50

BOUTROUX (EM.), de l'Académie française. **Etudes d'histoire de la philosophie**. 3e édit., 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50

BROCHARD (V.), de l'Institut. **Etudes de philosophie ancienne et de philosophie moderne**, recueillies et précédées d'une introduction, par V. DELBOS, de l'Institut. 1 vol. in-8. . . . . 10 fr. »

DANTU (G.), docteur ès lettres. **Opinions et critiques d'Aristophane sur le mouvement politique et intellectuel à Athènes**. 1 vol. gr. in-8. 3 fr. »

— **L'éducation d'après Platon**. 1 vol. gr. in-8 . . . . . 6 fr. »

DIÈS (A.), docteur ès lettres. **Le cycle mystique**. *La divinité. Origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique*. 1 vol. in-8 . . . . . 4 fr. »

DUGAS (L.), agrégé de philosophie, docteur ès lettres. **L'amitié antique** 2e édit., revue. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

258
7

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

DUNAN (Ch.), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas. **Les arguments de Zénon d'Elée contre le mouvement.** 1 vol. in-8. . . **1 fr. 50**

FABRE (Joseph). **La pensée antique.** *De Moïse à Marc-Aurèle,* 3e édit. 1 vol. in-8 . . . . . **5 fr. »**

GOMPERZ. **Les penseurs de la Grèce.** Trad. Reymond (*Traduction couronnée par l'Académie française*).

I. *La philosophie antésocratique,* 2e édit. 1 vol. gr. in-8 . . . . **10 fr. »**

II. *Athènes, Socrate et les Socratiques, Platon,* 2e édit. 1 vol. gr. in-8. **12 fr. »**

III. *L'ancienne académie, Aristote et ses successeurs ; Théophraste et Straton de Lampsaque.* 1 vol. gr. in-8 . . . . . **10 fr. »**

GUIRAUD (P.), de l'Institut. **La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce.** 1 vol. in-8. . . . . **7 fr. »**

GUYOT (H.), docteur ès lettres. **L'infinité divine** *depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin.* 1 vol. in-8. . . . . **5 fr. »**

HAUVETTE (H.). **De l'authenticité des épigrammes de Simonide.** 1 vol. in-8 . . . . . **5 fr. »**

LAFAYE (A.), professeur adjoint à la Sorbonne. **Les « Métamorphoses » d'Ovide et leurs modèles grecs.** 1 vol. in-8 . . . . . **8 fr. 50**

LAFONTAINE (A.). **Le plaisir,** *d'après Platon et Aristote.* 1 vol. in-8 **6 fr. »**

MILHAUD (G.), professeur à la Sorbonne. **Etudes sur la pensée scientifique chez les Grecs et chez les modernes.** 1 vol. in-16 . . . . . **3 fr. »**

— **Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique.** 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*) . . . . . **5 fr. »**

OUVRÉ (H.). **Les formes littéraires de la pensée grecque.** 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*) . . . . . **10 fr. »**

PUECH (A.), professeur adjoint à la Sorbonne. **Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien,** suivies d'une *traduction française du discours* avec notes. 1 vol. in-8 . . . . . **6 fr. »**

RIVAUD (A.), professeur à l'Université de Poitiers. **Le problème du devenir et la notion de la matière,** *des origines jusqu'à Théophraste* (*Couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-8 . . . . . **10 fr. »**

ROBIN (L.), maître de conférences à la Sorbonne. **La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote.** *Etude historique et critique.* 1 vol. in-8 . . . . . **12 fr. 50**

— **La théorie platonicienne de l'amour.** 1 vol. in-8. . . . . **3 fr. 75**

(*Ouvrages couronnés par l'Institut et par l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques.*)

LES GRANDS PHILOSOPHES

Collection publiée sous la direction de C. PIAT

Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Extrait de la liste :

Socrate, par C. Piat. 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . **5 fr. »**

Aristote, par C. Piat. 2e édition 1 vol. in-8 . . . . . **5 fr. »**

Platon, par C. Piat. 1 vol. in-8 . . . . . **7 fr. 50**

Philon, par Jules Martin. 1 vol. in-8 . . . . . **5 fr. »**

Epicure, par E. Joyau, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. 1 vol. in-8 . . . . . **5 fr. »**

Chrysippe, par E. Bréhier, professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-8 (*Récompensé par l'Institut*) . . . . . **5 fr. »**

L'HELLÉNISATION

DU

MONDE ANTIQUE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Secrétaire de la Rédaction : DICK MAY,
Secrétaire général de l'Ecole des Hautes-Etudes Sociales.
Chaque volume in-8 de 300 pages environ, cartonné à l'anglaise. . . . . **6** fr.

50 VOLUMES PUBLIÉS

Derniers volumes parus :

L'hellénisation du monde antique, par V. Chapot, G. Colin, A. Croiset, J. Hatzfeld, A. Jardé, P. Jouguet, G. Leroux, Ad. Reinach, Th. Reinach.

Morale religieuse et morale laïque, par R. Allier, G. Belot, G. Cantecor, Eug. Ehrhardt, W. Monod, Th. Ruyssen, Ch. Wagner.

La vie parisienne au XVIIIe siècle, par H. Bergmann, L. Cahen, H.-G. Ibels, L. de la Laurencie, J. Letaconnoux, D. Mornet, J.-J. Olivier, M. Rouff.

Les assurances sociales en France et à l'étranger, par P. Pic, professeur de législation industrielle à la Faculté de droit et à l'Ecole supérieure de commerce de Lyon, membre du Comité consultatif au ministère du Travail et de la Prévoyance sociale.

Les divisions régionales de la France, par MM. Camille Bloch, L. Laffitte, J. Letaconnoux, M. Levainville, F. Maurette, P. de Rousiers, M. Schwob, C. Vallaux, P. Vidal de la Blache.

Les aspirations autonomistes en Europe, par MM. J. Aulneau, F. Delaisi, Y. M. Goblet, R. Henry, H. Lichtenberger, A. Malet, A. Marvaud, A. Reinach, Ad. Vimard. Préface de Ch. Seignobos.

La méthode positive dans l'enseignement primaire et secondaire, par MM. Berthonneau, A. Bianconi, H. Bourgin, E. Brucker, F. Brunot, G. Delobel, G. Rudler, H. Weill. Avant-propos de A. Croiset.

Les œuvres périscolaires, par le Dr Calmette, le Dr P. Gallois, le Dr de Pradel, G. Bertier, Edouard Petit, J. Coudirolle, le Dr P. Régnier, le Dr Cayla, L. Bougier, le Dr Doléris, le Dr Paul Le Gendre, le Dr P. Boulloche. Préface de M. Paul Strauss, Sénateur de la Seine.

Jean-Jacques Rousseau, par MM. F. Baldensperger, G. Beaulavon, I. Benrubi, C. Bouglé, A. Cahen, V. Delbos, G. Dwelshauvers, G. Gastinel, D. Mornet, D. Parodi, F. Vial.

La lutte scolaire en France au XIXe siècle, par F. Buisson, L. Cahen, A. Dessoye, E. Fournière, C. Latreille, R. Lebey, R. Lévy, Ch. Seignobos, Ch. Schmidt, J. Tchernoff. Introduction de J. Letaconnoux.

La séparation de l'Église et de l'État, *Origines, Étapes, Bilan*, par J. de Narfon.

Neutralité et monopole de l'enseignement, suivi de *l'Etat actuel de l'enseignement du latin*, par MM. V. Basch, E. Blum, A. Croiset, G. Lanson, D. Parodi, Th. Reinach, et par MM. F. Lévy-Wogue et R. Pichon, 1912.

L'enseignement du français, par H. Bourgin, A. Croisset, P. Crouzet, M. Lacabe-Plasteig, G. Lanson, Ch. Maquet, J. Prettre, G. Rudler, A. Weil.

Médecine et pédagogie, par MM. le Dr Albert Mathieu, le Dr Gillet, le Dr H. Méry, le Dr Granjux, P. Malapert, le Dr Lucien Butte, le Dr Pierre Régnier, le Dr L. Duffestel, le Dr Louis Guinon, le Dr Nobécourt, L. Bougier. Préface de M. le Dr E. Mosny, membre du Conseil supérieur d'hygiène et de l'Académie de Médecine.

La criminalité dans l'adolescence, *Causes et remèdes d'un mal social actuel*, par G. L. Duprat, docteur ès lettres. (*Couronné par l'Institut.*)

La nation armée, par MM. le général Bazaine-Hayter, G. Bouglé, E. Bourgeois, le Cne Bourguet, E. Boutroux, A. Croiset, G. Demeny, G. Lanson, L. Pineau, le Cne Potez, F. Rauh.

Morales et Religions, par R. Allier, G. Belot, le Baron Carra de Vaux, F. Challaye, A. Croiset, L. Dorizon, F. Ehrhardt, E. de Faye, Ad. Lods, W. Monod, A. Puech.

Le droit de grève, par MM. Ch. Gide, H. Barthélémy, P. Bureau, A. Keufer, C. Perreau, Ch. Picquenard, A.-E. Sayous, F. Fagnot, E. Vandervelde.

Les Trusts et les Syndicats de producteurs, par J. Chastin, professeur au lycée Voltaire. (*Récompensé par l'Institut.*)

L'individu, l'association et l'Etat, par E. Fournière, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers.

Le surpeuplement et les habitations à bon marché, par H. Turot, conseiller municipal de Paris et M. Bellamy.

Essais socialistes, *La religion, l'art, l'alcool*, par E. Vandervelde.

Religions et sociétés, par MM. Th. Reinach, A. Puech, R. Allier, A. Leroy-Beaulieu, le baron Carra de Vaux, H. Dreyfus.

L'HELLÉNISATION

DU

MONDE ANTIQUE

LEÇONS

FAITES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES SOCIALES

PAR MM.

V. CHAPOT, G. COLIN, ALFRED CROISET
J. HATZFELD, A. JARDÉ, P. JOUGUET, G. LEROUX
AD. REINACH, TH. REINACH

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1914

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

16 -12183

H 367

PRÉFACE

Le présent volume réunit des conférences faites pendant l'hiver 1912-13 à l'École des Hautes Études sociales. Leurs auteurs ont bien voulu les remanier pour les approprier à cette publication ; seul M. Fougères, appelé à la direction de l'Ecole d'Athènes, n'a pu m'envoyer que le canevas de sa leçon. J'ai donc dû ajouter la partie qu'il avait si brillamment traitée aux quatre chapitres dont j'étais déjà chargé. Après avoir revendiqué la responsabilité de la mise au point des notices bibliographiques et celle de l'établissement d'une certaine harmonie matérielle, il ne me reste plus qu'à remercier les collaborateurs qui ont si obligeamment répondu à mon appel et à exposer, en quelques mots, l'idée qui a dirigé la composition de ce volume.

Ce n'est pas l'histoire entière de la Grèce que nous nous proposons de retracer en quatre cents pages ; c'est celle du développement de l'hellénisme dans le temps et dans l'espace. Il ne s'agit pas de tourner, feuille à feuille, un livre d'histoire morte ; il s'agit d'étudier la formation et l'évolution d'une force toujours vivante, et vivante sous un double aspect, politique et intellectuel : l'hellénisme, comme force politique — il

n'est pas seulement l'expression des revendications des Grecs d'aujourd'hui ; c'est un des éléments de la conscience politique de l'Europe ; l'hellénisme, comme force intellectuelle — ai-je à dire ici tout ce qui, sans l'hellénisme, n'existerait pas dans la pensée contemporaine ? Elle s'est élevée tout entière sur les impérissables assises de raison et de beauté que l'hellénisme a édifiées pour le monde[1].

Ces faits sont bien connus ; si nous nous bornions à en apporter un nouvel exposé, notre entreprise pourrait être intéressante ; elle ne serait guère originale. Aussi ne prendrons-nous pas l'hellénisme comme un fait dont il n'y aurait plus qu'à décomposer les éléments et qu'à suivre l'action en ses modalités. C'est à la formation même de l'hellénisme que nous nous attacherons. Comment et pourquoi l'hellénisme est apparu dans la Méditerranée ? Pourquoi il a pu s'étendre ici et a dû s'arrêter là ? Comment il a agi sur les cultures étrangères qui l'entouraient et comment elles ont réagi sur lui ? Pourquoi il est parvenu à assimiler celles-ci et a dû reculer devant celles-là ? D'où viennent tous les éléments qui constituent l'hellénisme ? Comment se sont-ils rencontrés et comment fondus ensemble ?

Telles sont les questions que nous aurons à nous poser. Et, pour chercher à les résoudre, il a semblé qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr que de les placer dans leur cadre même : celui de l'histoire grecque. Nous la prendrons, non dans sa continuité, mais dans

1. Signalons deux ouvrages où l'on a trop bien esquisé ce que la civilisation moderne doit aux Grecs pour qu'il ait paru nécessaire d'y revenir ici : J.-P. Mahaffy, *What have the Greeks done for modern civilisation* (Londres, 1909); Zielinski, *Die Antiken und Wir* (dans une collection intitulée *Das Erbe der Alten* : trad. française à Louvain, 1909).

une série de tableaux ; chacun brossant à grands traits un des moments essentiels pour comprendre la formation et l'évolution de l'hellénisme.

Deux leçons, d'abord, chercheront à préciser ce que sont les Hellènes, d'où ils viennent, quels éléments de culture ils ont apportés avec eux et quels éléments ils ont trouvés dans ce bassin égéen qui restera comme le cœur du monde grec. Ce que nous découvrirons ainsi à la base de l'hellénisme, c'est la transformation de la vieille culture égéenne, développée sous les influences de l'Asie et de l'Afrique, par cette pousse, vigoureuse entre toutes, de l'arbre indo-européen que constituent les Achéens. Et, à peine ces éléments ont-ils eu le temps de se fondre dans le creuset de ce qui sera la Grèce, voici les deux chefs-d'œuvre immortels qui dominent tout l'hellénisme : l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Chacun des poèmes homériques nous introduira devant deux aspects différents de l'hellénisation et de l'hellénisme : avec l'*Iliade*, ce sera l'extension guerrière, la lutte contre les peuples belliqueux qui tiennent les côtes asiatiques de la Troade à la Cilicie, les débuts de la conquête grecque de l'Orient. Avec l'*Odyssée*, les Achéo-Eoliens faisant place aux Doriens en Grèce, au sud de l'Isthme, aux Ioniens en Asie, au sud de l'Hermos ; l'expansion commerciale, la rivalité maritime entre Ioniens et Phéniciens et les premières grandes navigations qui, autour des rives grecques, traceront, du XIe au IXe siècle, de la mer de Sardaigne au fond du Pont-Euxin, l'orbe de ce qui sera le monde hellénique.

L'orbe tracée par les émules d'Ulysse et de Jason, il faut la remplir. Ce sera le rôle du grand mouvement colonisateur des VIIIe-VIe siècles, le plus puissant peut-

être et le plus rapide que le monde ait vu avant la découverte de l'Amérique. Deux chapitres montreront comment les trois grands groupes ethniques qui se divisent la Grèce, maintenant constitués en leur siège définitif, y prennent chacun sa part. Bientôt les Ioniens domineront en Orient, les Doriens en Occident. D'abord les Doriens, reprenant l'expansion interrompue des Éoliens, s'établissent aux détroits qui tiennent la route du Nord-Est, — Sestos aux Dardanelles, Byzance au Bosphore de Thrace, Chersonèsos au Bosphore cimmérien, — en même temps qu'au Sud, de Crète en Carie et de Rhodes en Lycie, ils créent une nouvelle Doride, maîtresse des routes d'Égypte et de Syrie. Menacés d'être étouffés par les Doriens, les Ioniens réagissent sous la conduite de Milet, alors leur plus grande ville, centre religieux de leur confédération par l'Apollon de Didymes, alliée des rois de Lydie; ils jettent Lampsaque et Abydos en face de Sestos, ils s'assurent la domination de la Propontide par Périnthe et Cyzique, celle du Pont par Sinope et Amisos au Sud, Olbia et Panticapée au Nord, Apollonia et Odessos à l'Ouest, Dioscurias et Phasis à l'Est. En même temps, malgré l'effort rival des Doriens, ils se font donner, au comptoir de Naukratis, le privilège du commerce de l'Egypte. Drainant le trafic de Memphis comme de Sardes, Milet devient, au VIIe siècle, la capitale du monde ionien et l'une des capitales du monde d'alors.

Rejetés de l'Orient, les Doriens reportent toute leur puissance d'expansion en Occident : bien que précédés par les Éoliens et les Ioniens du Xe au VIIIe siècle dans les mers d'Italie, ils arrivent, grâce à Mégare et surtout à Corinthe, à s'y assurer la maîtrise au VIIe siècle

par Corcyre et par Tarente, par Syracuse, Agrigente et Sélinonte. Partant de la base solide ainsi acquise pour un nouvel essor, les Doriens dominent, par Cyrène, le commerce de la Libye, les Ioniens, par Marseille, celui de la Gaule. De cette apogée première de l'expansion hellénique au VIe siècle la crise est proche où elle manquera périr. Pour acquérir ces positions respectives, pour les étendre et pour les défendre, les haines de race, aiguisées par la concurrence économique, vont faire leur désastreuse apparition dans le monde grec et compromettre l'œuvre d'hellénisation, plus brillante jusqu'ici que solide.

Dès lors, l'hellénisme se serait peut-être scindé en fractions irréconciliables, si, à l'Est comme à l'Ouest, l'assaut d'un ennemi commun n'avait obligé les Grecs de toute race et de tout dialecte à se ressaisir pour une guerre de défense nationale dont notre cinquième chapitre retracera les caractères essentiels. Du fond de l'Iran au fond de la Libye et de l'Ibérie, à l'appel du roi de Perse, devenu maître de l'Orient, à l'appel simultané de Carthage, son alliée par les Phéniciens, qui a arrêté l'expansion grecque de la mer de Ligurie au golfe syrtique, les peuples s'ébranlent contre les Grecs, détestés comme le seront toujours les commerçants trop heureux. Dans une première phase, les Hellènes, divisés, laissent tomber leurs colonies de Ligurie et d'Ibérie sous les coups des Carthaginois ; ils laissent la Grèce d'Asie devenir une satrapie du grand roi. Il faut que la guerre soit portée en Sicile et en Grèce même pour que le monde grec se réveille enfin et renonce, pour un moment trop court, à ses luttes intestines. Dans un magnifique effort, en 480, à Salamine et à Himère,

l'hellénisme s'est dégagé de l'étreinte. Par là, la Perse et Carthage, si elles ont borné son extension, lui ont rendu l'inappréciable service de l'obliger à se concentrer sur lui-même et à se fortifier dans les positions plus proches qui feront à la Grèce comme une ceinture de bastions. Pour poursuivre la guerre, devenue guerre sainte, contre le Perse et le Phénicien — le Turc et l'Arabe d'alors — il faut, de part et d'autre, une direction unique ; comme de juste, ce sont les vainqueurs de Salamine et d'Himère qui prennent l'hégémonie, ceux-ci dans l'Ouest, ceux-là dans l'Est. Ainsi verra-t-on se former le premier empire athénien et le premier empire syracusain qui, après avoir sauvé l'hellénisme, lui rendront. en cinquante années d'une expansion méthodique, tout l'éclat d'autrefois fondé sur une puissance autrement solide. Les positions alors acquises par l'hellénisme ne pourront plus lui être arrachées : et cet hellénisme, c'est celui de Pindare et d'Hiéron, de Périclès et de Phidias. Ces noms suffisent à évoquer ce que la primauté de l'hellénisme a été alors pour l'esprit humain et, dès lors, Athènes est « l'Hellade de l'Hellade ». Mais son prodigieux triomphe l'a comme grisée et Athènes a succombé pour avoir cru que rien ne lui était plus impossible.

L'œuvre de reconquête et de défense nationale achevée, la fatalité devait remettre aux prises les deux empires : Syracuse et Sparte à la tête du monde dorien résistent victorieusement aux arrogantes prétentions de l'impérialisme athénien. La guerre du Péloponèse n'a pas uniquement causé la ruine d'Athènes que les alliés de Sparte, en 404, furent sur le point de supprimer de la face du monde ; elle a été un incommensurable désastre pour l'hellénisme. Non seulement il s'éloigne chaque jour de l'unification pour se disperser en luttes stériles, en efforts incohérents et antagonistes ; mais le barbare en profite ; en 409, Carthage réédifie son empire sicilien sur les ruines fumantes d'Himère et de Sélinonte ; en Grèce, c'est le grand roi désormais qui fait à son gré la paix et la guerre. Pendant tout un demi-siècle, en soutenant tour à tour Sparte et Athènes, il a sauvé son empire dont Xénophon, en 401, Agésilas, en 395, ont montré toute la faiblesse.

Sans doute, tandis que, liguée moitié autour de Sparte, moitié autour de Thèbes, la Grèce s'épuise en querelles intestines, Athènes, — grâce aux grands stratèges, les Timothée, les Chabrias, les Iphicrate, — reconstitue son empire maritime dans l'Archipel et le Pont ; sans doute, les deux Denys de Syracuse tiennent tête victorieusement aux Carthaginois en Sicile et étendent leur empire en Italie. Mais ce ne sont plus des guerres nationales ; les politiques ou les mercenaires qui les dirigent sont toujours prêts à sacrifier à leurs intérêts personnels ceux de l'hellénisme. Si cette époque est encore grande pour l'hellénisme, c'est moins à son action politique que cette grandeur est due qu'à son expansion économique, artistique, intellectuelle. C'est au IVe siècle que, débordant des colonies grecques, l'hellénisme s'étend et s'affermit chez ceux que l'on appelait jusqu'alors indistinctement les « barbares ». Des côtes ligures et des côtes scythiques, l'hellénisme monte vers le Nord ; en Italie, au contact de la Grande Grèce et de la Campanie grecque, Rome s'éveille ; surtout, dans les Balkans, la Macédoine, jusque-là tenue pour barbare, se prépare, grâce au génie de Philippe, à

devenir l'avant-garde de l'hellénisme. Sans Démosthène, Philippe eût entrepris dix ans plus tôt l'œuvre que devait accomplir Alexandre. Ce n'est pas seulement à cause de ce retard d'une décade que Démosthène, tout superbe que soit son effort, a nui à l'hellénisme ; c'est parce que, faute de soldats et de colons grecs en nombre suffisant, cet effort particulariste a empêché l'œuvre d'Alexandre de s'implanter profondément à travers le monde oriental conquis.

Tandis qu'un chapitre (VIe) suffira à résumer le peu qui intéresse l'hellénisation dans cette période relativement stérile pour elle qui va de Périclès à Alexandre, non moins de sept chapitres seront consacrés à décrire l'œuvre d'Alexandre et de ses successeurs. C'est que l'hellénisme, tel qu'il a agi sur le monde, est surtout celui de la période hellénistique. Après avoir rappelé en ses grands traits la conquête même d'Alexandre qui a ouvert l'Orient à l'hellénisme et les desseins géniaux du conquérant (chap. VII), après avoir montré comment se sont constitués les états helléniques entre lesquels son Empire s'est divisé et comment s'y est réalisée en partie sa conception d'une monarchie gréco-orientale (chap. VIII), un chapitre (chap. IX) indiquera tout ce qu'il y a eu de nouveau et de fécond dans l'hellénisme qu'on peut appeler *alexandrin* en pensant aux dix Alexandrie semées comme centres de culture hellénique à travers l'Orient par le fils de Philippe, plutôt qu'à la seule Alexandrie d'Egypte, qui n'a été que la plus brilllante d'entre ces capitales du monde hellénistique.

A cet hellénisme renouvelé, chacune des quatre cultures qui existent alors indépendamment de celle des

Grecs dans le monde méditerranéen apportera un peu de son génie propre que la conquête hellénique réveille de sa torpeur. Nous aurons ainsi à présenter successivement ce que l'hellénisme est devenu dans l'empire des Séleucides au contact des cultures de l'Anatolie, de l'Iran et de la Chaldée (chap. X) ; ce qu'il est devenu en Égypte où se constituera une culture mixte, originale entre toutes, dont certains éléments, après s'être épanouis à Alexandrie en un magnifique syncrétisme, survivent, abâtardis, dans la culture copte (chap. XI) ; ce qu'il est devenu en Syrie où la résistance sémitique, gagnée partout ailleurs, atteindra, dans la révolte de la conscience juive, à cette crise décisive d'où naîtra le christianisme (chap. XII) ; ce qu'il est devenu enfin en Italie et au contact de Rome, où, malgré les oppositions premières, il affirmera assez son influence à l'aube de l'Empire pour qu'on soit en droit d'appeler gréco-romaine la culture que Rome a répandue dans le monde méditerranéen (chap. XIII). Sans doute, dans ces amalgames divers, l'hellénisme perdra de sa pureté ; mais, jetant dans les nations des racines profondes, il y puisera une sève nouvelle qui lui permettra de résister aux assauts de la barbarie et de rester ainsi à la base de toutes les grandes cultures du monde moderne.

Voilà, en quelques pages, ce que nous avons compris sous le nom d'*hellénisation du monde antique*. Donner au public cultivé une idée générale des résultats auxquels la science est parvenue dans une histoire qu'elle peut rendre vivante toujours et, parfois, singulièrement actuelle, — la question d'Orient n'est-elle pas dominée

aujourd'hui par ce double fait que l'hellénisme n'a pas réussi à conquérir le littoral albanais alors qu'il est resté maître de la côte d'Asie? — orienter ceux qui en veulent faire leur étude particulière[1] au milieu du dédale des faits nouveaux mis en lumière par les recherches récentes et des théories qu'elles ont fait naître, — tel est le double objet que ce volume se propose. S'il y répond, les spécialistes qui ont bien voulu nous prêter leur concours estimeront sans doute n'avoir pas perdu leur peine, et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation auront, sur une de ses phases essentielles, le livre qui leur manquait.

Ils en remercieront avec nous la maison de haute culture où ces conférences ont reçu l'hospitalité et grâce à laquelle elles ont pu être réunies ici.

ADOLPHE REINACH.

1 Ce sont eux que visent nos indications bibliographiques où nous n'avons prétendu donner que les ouvrages essentiels et les publications dernières sur chaque sujet. On n'y a ajouté des références particulières à un texte ou à un monument que là où il s'agissait d'un fait peu connu ou d'une affirmation dont il fallait permettre la vérification.

L'HELLÉNISATION DU MONDE ANTIQUE

I

LES PEUPLES DE LA MER ET L'APPARITION DES HELLÈNES DANS LA MER ÉGÉE. LES MIGRATIONS DES ACHÉO-ÉOLIENS EN GRÈCE DANS LES ILES ET EN ASIE ET LES BASES HISTORIQUES DE L'*ILIADE* (XIIIe-Xe SIÈCLES).

I. — LA GRÈCE, CENTRE NATUREL D'EXPANSION[1]

La nature prédestinait la Grèce à devenir un grand centre d'expansion. Elle l'y prédestinait autant par l'heureuse configuration qui en fait un trait d'union entre l'Europe et l'Asie que par la pauvreté même de son sol montagneux : ne pouvant nourrir la race vigoureuse et agile qui se multipliait sous son beau ciel, la Grèce s'allongeait et s'émiettait en îles comme pour indiquer à ses fils les continents voisins où ils pourraient, plus à l'aise, développer toutes les ressources du subtil génie qu'elle leur avait formé. Quelle qu'eût été la race qui eût peuplé la péninsule hellénique, sa destinée était de s'annexer les continents qui limitent la mer qui la baigne : *Grande Grèce* et *Asie grecque* ne sont que l'expression historique de deux nécessités géographiques.

Si la Sicile, la Crète et Chypre rapprochaient les Grecs

1. Sur la position de la Grèce dans la Méditerranée, voir A. Philippson, *Das Mittelmeergebiet* (3e éd., 1914) et P. Herre, *Die Geschichtliche Entwickelung des Mittelmeeres* (1911). — Un bon choix de cartes et de vues est réuni dans P. Revelli, *L'Egeo nella storia* (1912). — Sur la constitution même de la Grèce péninsulaire et de ses prolongements balkaniques, Neumann et Partsch, *Physikalische Geographie Griechenlands* (1885) et Cvijiç, *Grundlinien der Geographie von Makedonien, Epirus, Nord Albanien* (1908).

des terres phéniciennes et africaines, si, de Sicile et de Grande Grèce, ils purent essaimer aisément vers les côtes ligures et ibères, c'est avec l'Asie que la nature leur offrait les liens les plus étroits : autant par la grande voie continentale de la côte de Thrace que par les routes maritimes de l'Archipel, le passage était trop facile pour n'être pas suivi par les peuples. Hellade et Asie, ces noms qui semblent se défier aujourd'hui, n'ont rien qui les oppose à l'origine; ils paraissent dériver de deux peuplades apparentées qu'on trouve simultanément, vers le XIe siècle, sur ce détroit au nom caractéristique, Hellespont : là où les anciens voyaient le détroit où se laissa choir Hellé attirée par le dieu des mers, nous verrons « le passage des Hellènes ».

On se rendra compte que l'unité établie par la nature entre les deux rives de la mer Egée n'a pas laissé d'amener l'établissement, de part et d'autre, de populations homogènes et d'une civilisation similaire. Que la diffusion procédât par le nord de la mer Noire où aucune limite naturelle ne sépare l'Europe de l'Asie, qu'elle se fît à travers les détroits si réduits qu'ils ont plus servi de trait d'union que de fossé entre les deux continents, qu'elle s'étendît à travers le pont multiple des îles qui, de toutes les pointes de la côte grecque, offrent un chemin naturel vers la côte anatolienne, de toutes façons, on peut dire que, malgré l'illusion que donnent les mers, l'Europe n'est guère plus séparée de l'Asie, depuis la Crimée jusqu'à la Crète, qu'elle ne l'est sur toute la frontière russe. Peuples et cultures ont suivi les voies tracées par la nature.

Loin de séparer deux mondes différents, l'Egée et ses prolongements de la Propontide et du Pont ont vu, au cours de l'histoire, se développer sur leurs côtes une même aire de civilisation. A cette civilisation qu'on a nommée à juste titre *égéenne*, les éléments nouveaux que les Indo-Européens ont introduits du Nord, du XVIe au XIIe siècle, n'ont guère apporté des facteurs de différenciation; ils ont, bien plutôt, jeté des ferments nouveaux d'unité puisque leurs tribus se sont répandues également, de la

région pontique, vers les terres anatoliennes et vers les terres helléniques. Sous cette double action, une aire de culture s'est constituée qui, comme l'indique son nom de *thraco-phrygienne*, a dominé également des bords du Danube et de la Morava à ceux du Sangarios et de l'Halys, régions qu'uniront de nouveau dans un même empire les Byzantins et les Turcs : car Byzance est la capitale naturelle d'un empire qui s'étend également à travers les Balkans et à travers l'Anatolie.

Le sentiment de cette unité existe encore, on le verra, chez Homère. La guerre de Troie n'est pas, pour les anciens aèdes, une guerre nationale. C'est la suite d'une querelle intestine, un épisode des luttes féodales, comme le siège de Thèbes qui lui a servi, semble-t-il, de prototype; même le siège de Troie paraît avoir été moins acharné à l'origine que celui de la capitale des Cadméens. Il fallut de longs siècles et le talent supérieur avec lequel cet épisode avait été chanté, pour qu'il cristallisa autour de lui toute la matière épique; ce fut seulement par le groupement de tous les exploits des chefs achéens autour du siège de Troie, que cet événement, de simple épisode dans l'établissement des Achéens en Eolide, s'est transformé en épopée nationale. Tous les ancêtres illustres dont on conservait la mémoire dans la Grèce du VIIIe siècle ayant été réunis autour des murs de Troie, tous les adversaires qu'ils avaient eu à combattre, tant en Grèce que dans les îles et en Asie, y furent pareillement assemblés. En même temps, la concurrence phénicienne et les grands empires mésopotamiens qui la protégeaient, empire assyrien d'abord, puis empire perse, créaient en Asie à l'hellénisme une redoutable opposition.

Dès le IXe siècle, les Phéniciens venaient disputer aux Grecs Chypre ou la Sicile tandis que les Assyriens arrêtaient, vers 700, les Ioniens en Cilicie[1] dans une irrésistible

1. Voir l'article de L. W. King, *Sennacherib and the Ionians* dans *Journal of hellenic studies* (1910). Jusqu'au temps de Sargon (v. 720) les Assyriens paraissent avoir désigné les Grecs sous le nom de *Iadanana* « Danaens », ensuite sous celui d'*Iamana* ou *Iavana* « Ioniens ».

poussée des Orientaux vers la mer Egée qui soumettra, deux siècles après, l'Ionie elle-même au roi de Perse. Ainsi, à l'époque où les chants homériques prenaient leur forme définitive, l'Asie sémitique, profondément différente par la culture et l'esprit, s'ébranlait contre l'hellénisme dans un antagonisme que la conquête grecque même sera impuissante à réduire. Cet antagonisme naissant a marqué de son empreinte les poèmes homériques ; conçus avant qu'il ne se formât, ils ont été rédigés pendant qu'il se constituait : la guerre de Troie parut à la fois comme la genèse et le symbole de l'irréductible opposition entre l'Europe et l'Asie.

Mais cette aventure humaine n'a pu modifier les lois de la nature. Si c'est, désormais, avec un sentiment hostile que les Grecs pénétreront en Asie, ils n'y pénétreront que plus avidement : aux besoins économiques qui les attirent s'ajoute le désir de compléter l'œuvre des conquérants de Troie.

II. — LA CIVILISATION MINOENNE. LES PEUPLES DE LA MER ET L'ARRIVÉE DES GRECS EN GRÈCE

Quand, vers 1370, des Indo-Européens, apparentés à ceux qui devaient devenir les Grecs, apparaissent pour la première fois dans l'histoire, sans doute disséminés alors dans la vallée de l'Euphrate, la mer Egée voyait, depuis un millier d'années, se développer une civilisation dont le contact allait, en peu de siècles, faire de ces guerriers barbares les héros d'Homère.

Grâce à l'action des conditions si favorables que la nature y a faites à l'homme, grâce aussi à l'influence de l'Egypte et de la Syrie ; la mer Egée avait vu, dès le début du IIIe millénaire, la civilisation de la pierre polie, qu'elle partageait alors avec le reste du bassin méditerranéen, précipiter son évolution. C'est là que l'étain, qu'il arrivât des bords de la Caspienne ou de ceux de la Manche, venait confluer avec le cuivre qui doit son nom à Chypre *(cyprium)* et dont la Crète et l'Eubée contiennent aussi des minerais.

1. Sur les synchronismes entre le monde égéen et l'Egypte, voir, en dernier lieu, R. Fimmen. *Zeit und Dauer der mykenischen Kultur* (1912).

Dans ces deux grandes îles de Crète et de Chypre — *Kefti* et *Alasia* des Egyptiens qui sont en relations avec elles depuis la VIe dynastie (v. 2500) —, la métallurgie du bronze active tous les autres progrès. A la fin du IIIe millénaire, les deux péninsules qui s'avancent l'une vers l'autre au nord de l'Egée — destinées à voir, mille ans après, les luttes de leurs guerriers couvrir les débuts de la Grèce d'une auréole impérissable — la future Thessalie et la future Troade ne connaissent encore que les armes de pierre, la poterie faite à la main et les cabanes de torchis ou de pisé. La Crète, elle, foyer de la civilisation égéenne, construit des palais dont la richesse ne le cède guère à celle des palais de la XIIe dynastie d'Egypte avec laquelle elle échange ses produits : le labyrinthe de Minos à Knossos et le labyrinthe des Amenemhat et des Ousirtesen à Hawara s'élèvent à la même époque. Comme Sésostris (Ousirtesen), Minos dresse au-dessus des portiques de ses cours, jusqu'à trois étages desservis par tout un enchevêtrement d'escaliers et de couloirs ; à côté des grandes salles du trône et des aires dallées entourées de gradins pour les courses de taureau ou les danses, les salles de bain et jusqu'aux *lavatories* répondent à tous nos besoins d'hygiène. Fresques rappelant le naturalisme des peintures japonaises, reliefs en stuc peint dont le réalisme n'a pas été dépassé, pierres dures et gemmes, ivoires et stéatites d'une finesse de ciselure qu'on n'a retrouvée qu'à la Renaissance, céramique où tous nos amateurs de grès flammés et de faïences rares pourraient trouver des modèles, bijouterie aux éléments floraux, rehaussée d'émaux autant que de joyaux, que commencent à peine à refaire nos Lalique : tels sont les chefs-d'œuvre dont les Minoens ornent leurs demeures pendant près d'un millier d'années [1].

Cette merveilleuse civilisation minoenne, que les fouilles en Crète ont rendue au jour depuis vingt ans, n'a pas été

1. Sur les fouilles de Crète, les rapports et mémoires des fouilleurs sont peu accessibles au grand public (ceux des fouilleurs anglais, A. J. Evans en tête, le découvreur de Knossos, Hogarth et Bosanquet, dans l'*Annual*

qu'un de ces splendides météores qui disparaissent sans laisser de traces ; c'est elle qui a jeté l'étincelle sacrée au foyer hellénique. Malgré bien des avatars, la Grèce a recueilli son héritage : plus la science progresse et plus elle comprend que la Grèce ionienne est presque à la Grèce minoenne ce que la Renaissance italienne est à la civilisation gréco-romaine.

La civilisation minoenne aurait pu s'éclipser tout entière si elle était restée confinée dans son île ; mais sa splendeur même n'a pu résulter que de l'afflux de richesses que crée un commerce singulièrement actif. Minos a dû établir sa domination dans l'Archipel ; les anciens se le rappelaient et montraient le grand justicier mettant un terme à la piraterie dans la mer Egée, colonisant les îles, étendant son influence de part et d'autre, des côtes d'Attique aux côtes de Lycie ; on parlait de ses expéditions contre Athènes et contre Mégare ; on montrait ses fils ou ses petits-fils s'établissant sur le littoral de Carie et de Lycie ; il aurait trouvé la mort en poursuivant Dédale en Sicile. L'archéologie vient chaque jour confirmer ces traditions : la civilisation minoenne ne s'est pas seulement étendue aux Cyclades ; par elle, l'Egée a été dès lors, du XXe au XVIe siècle, un grand centre d'expansion [1].

De la Sicile, où elle a des établissements durables, elle a rayonné à travers l'Italie et jusqu'en Espagne ; par la

of the british School et dans le *Journal of hellenic studies ;* ceux des fouilleurs américains, Mlles Boyd et Hall et R. Seager, dans les *Transactions* de l'Université de Pensylvanie ; ceux des fouilleurs italiens, Halbherr, Savignoni, Pernier, dans les *Atti* de l'Académie *dei Lincei* et les *Rendiconti* de l'Institut Lombard). Mais il existe déjà d'excellents aperçus d'ensemble : en français, S. Reinach, *La Crète avant l'histoire* (dans *L'Anthropologie*, 1902-4) ; Lagrange, *La Crète ancienne* (1908) ; R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée* (1910 ; 2e éd. 1914) : en anglais R. M. Burrows, *The discoveries in Crete* (1907) ; Boyd et Hawes, *Crete, the forerunner of Greece* (1909) ; en italien, A. Mosso, *Gli Scavi di Creta* (2e éd. 1910) ; en allemand, R. von Lichtenberg, *Die ägäische Kultur*, (1911). De riches séries de pièces du Musée de Candie sont publiées par G. Karo et L. Pernier, *Antiquités Crétoises* (2 albums ; 100 pl. 1911-2, chez Maraghianni).

1. Sur la persistance des traditions minoennes dans l'hellénisme, lire un article suggestif de Sir A. Evans, *Journ. hell. studies*, 1912.

voie naturelle des fleuves qui descendent tant du plateau anatolien que du massif balkanique à la mer des îles, elle a pénétré au cœur de l'Asie Mineure et des Balkans ; remontant le Rhône, le Pô ou le Danube elle a, par l'apport de ses formes, porté à son apogée l'art du bronze dans l'Europe centrale et occidentale. Que les voies commerciales qui aboutissaient sur la mer Egée venaient d'Ibérie, de Bretagne et du Khorassan, c'est ce que l'étain atteste ; la liparite, l'ambre et la néphrite montrent qu'elles atteignaient les îles Lipari, la Baltique et, peut-être, la Chine. Même la Grèce ionienne n'a pas étendu si loin son action ; il faudra descendre à la civilisation hellénistique pour retrouver un pareil rayonnement [1].

Nulle part, comme on doit s'y attendre, cette action n'a été plus profonde que dans les îles et sur les rives opposées qu'elles unissent. Dès le début du XIVe siècle, de Troie à Rhodes et de Thessalie en Laconie, avec Mycènes et Tirynthe comme centres, les vieilles populations indigènes, qu'on peut sans doute appeler *pélasgiques*, voient des princes, économiquement sinon politiquement vassaux de la Crète, décorer leurs places fortes de tous les produits des artistes minoens. Bientôt, ces succursales deviennent à leur tour des centres de rayonnement secondaires. C'est telle qu'elle a été modifiée à Troie que l'influence minoenne s'est répandue sans doute jusqu'à Ptérion, capitale du royaume hétéen du XVe au XIIIe siècle, certainement jusqu'à Gordion, capitale du royaume phrygien qui lui succède du XIIe au IXe siècle. C'est sous les espèces des copies ou des imitations faites à Mycènes que le même art se répand en Grèce, de Dimini à Vaphio et de Thorikos à Pylos. Ainsi succèdent au *minoen* le *mycénien* pour la Grèce, le *troyen* pour l'Asie Mineure.

Ce n'est pas seulement le rôle que vont prendre dans l'Epopée la ville d'Agamemnon et la ville de Priam qui

1. Sur ce rayonnement, outre les ouvrages cités à la note précédente, et, notamment, celui de Dussaud, voir A. Mosso, *Le origini della civiltà mediterranea* (1910) et J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, I (1908).

s'explique par là : maîtresses de deux isthmes, ces deux places ont bientôt fait, en ce temps de portages, d'acquérir une importance exceptionnelle. C'est un grand fait historique qui s'exprime ainsi : les peuplades aryennes, d'où sortiront les Grecs, sont parvenues sur les bords de la mer Egée et l'encerclent, du golfe de Corinthe à la baie de Smyrne [1].

***

Nous avons dit que, vers 1370, les Aryens font leur apparition aux confins de l'Asie Mineure. Disons plus précisément qu'à cette époque, dans un traité entre le roi des Hétéens et celui des Mitaniens — royaumes situés le premier à l'ouest, le second à l'est de l'Euphrate, — on voit celui des Mitaniens invoquer comme garants, entre autres dieux, Mitra, Varouna et les Nasatyas, divinités indo-iraniennes. Un siècle auparavant, *Souriash*, le nom sanscrit du soleil, s'introduit dans le panthéon de la Babylone des Kosséens. En même temps — déjà depuis 1450 environ — on voit, tant en Chaldée qu'en Syrie, apparaître des personnages à noms iraniens, — comme Yaazdata ou Artamania ou encore Artahipa, seigneur de Jérusalem au temps d'Aménophis IV (comparez les noms perses bien connus, Artaxerxès, Achéménès, Mithradatès) — ou à noms asiatiques : tels sont les rois du Mitani, Tushratta ou Mattiwaza, dont le nom présente ces désinences en *azza*, *assa*, *atta* qui caractérisent les populations qui apparaissent alors sur le littoral égéen de l'Asie. Les nobles du Mitani, désignés sous le nom de *marianou*, les « jeunes hommes » en sanscrit, paraissent avoir eu, comme appellation ethnique, *Hari* où l'on a voulu voir une variante d'*Arijas*, les Aryens. A la même époque (dès 1410), les documents égyptiens nous font connaître trois peuplades que leurs noms paraissent rattacher à l'Asie Mineure des Grecs : les *Luki*, qu'il faut rapprocher des Lyciens et des Leuko-Syriens, les *Shardana* de Sardes en Lydie, les *Shagalasha* de Sagalassos en Pisidie.

1. Il suffit de rappeler ici les fouilles de Schliemann dont les résultats ont

Ces peuples paraissent apparentés ou, en tous cas, alliés aux Hétéens, et c'est entraînés par le grand roi hétéen Hattousil que, vers 1280, ils se jettent sur la Syrie : Ramsès II réussit à grand'peine à les arrêter à Qadesh, sur l'Oronte, et, dans l'énumération de ses ennemis, on voit apparaître, en dehors des trois noms cités, ceux des *Masa*, des *Iliouna*, des *Pidasa*, des *Girgasha* et des *Dardana*.

Il est difficile de ne pas rapprocher ces noms de ceux des Mysiens et des Dardaniens, des villes mysiennes ou cariennes de Gergis et de Gargara, de Pédasos et de Pédasa, des Gergines de Chypre, des Gergithes et d'Ilion en Troade. A ces noms s'ajoutent, en 1220, les *Akaïouasha* et les *Toursha*, quand, sous Mernephtah, les Libyens et leurs alliés marchent sur Memphis; en 1190, quand les Philistins envahissent la Palestine à laquelle ils ont laissé leur nom, les *Danaouna*, *Ouashasha* et *Tchakara* apparaissent à leur tour, et les *Tchakara* devaient être établis depuis le XIIIe siècle en Asie si on leur attribue les noms seigneuriaux en *Tarku* qui persistèrent en Cilicie où les Grecs en firent Tarkos ou Teukros, et qui, en Etrurie, devinrent les Tarquins de Tarquinies. Voici donc entrés dans l'histoire les Teukriens et Gergithes de Troade et de Chypre, les Tyrsènes de l'Hellespont, de Lydie et d'Etrurie, les gens d'Assos en Mysie et de Ouassos en Carie, enfin les Danaens et les Achéens d'Homère. Une vingtaine d'années plus tard (v. 1170), Mita de Mouski, en qui l'on s'accorde à voir le

été publiés dans ses trois volumes, *Mycènes* (1879), *Tirynthe* (1886), *Ilion* (1889) et dont l'étude critique se trouve dans K. Schuchhardt, *Schliemanns Ausgrabungen* (1890) et H. Schmidt, *Schliemanns Sammlung im Museum zu Berlin* (1902). Ils ont été complétés depuis, pour Ilion par Dörpfeld, *Troja und Ilion* (1902); pour Mycènes par Tsountas-Manatt, *The mycenean age* (1897); pour Tirynthe, par Muller-Rodenwaldt, *Ausgrabungen zu Tirynth* (1912). Les fouilles nouvelles les plus importantes pour la Grèce mycénienne sont celles de Phylakopi de Mélos (*Excavations at P.*, 1904; l'École anglaise a repris ces fouilles en 1912), d'Orchomène (Bulle, *Orchomenos*, 1907; publ. inachevée), de Pylos (K. Muller, *Athen. Mitteilungen*, 1909), de Phocide (Sotiriadis, *Rev. d. études grecques*, 1912), de Thessalie (Tsountas, *Dimini et Sesklo*, 1908; Wace et Thompson, *Prehistoric Thessaly*, 1912). Ces découvertes et celles de Crète ont fait projeter une réédition du volume de l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité* de G. Perrot, consacré à l'*Art mycénien* (VII, 1894).

premier des Midas phrygiens, vient, à travers l'empire hétéen disloqué, se heurter en Commagène aux armées assyriennes qui l'empêcheront seules de passer le Taurus. Si les descendants des Mouski s'arrêtent au pied du Caucase où les Grecs les connaîtront sous les noms de Mosques ou de Mossynœques, dans un dernier remous de cette grande invasion, qui doit dater du xe siècle, les Arméniens s'établiront au pied de l'Ararat, entre l'Euxin et la Caspienne, enlevant le vieil Ourartou (Ararat) à la culture sémitique et formant l'anneau où se soudera pour des siècles la double chaîne des Aryens ; les Gréco-Phrygiens à l'ouest, les Iraniens à l'est. La culture aryenne se prépare à disputer l'Orient à celle de l'Elam et de la Chaldée [1].

Ce vaste mouvement de peuples, qui a brisé la puissance hétéenne et menacé l'Assyrie et l'Egypte, paraît dû à la poussée des Aryens, non plus ceux du rameau indo-iranien, arrêtés au nord de la Perse, et qui ne reprendront leur essor conquérant qu'avec les Mèdes de Déjocès et les Perses de Cyrus, mais ceux du rameau thraco-phrygien qui ont dû, dès le xve siècle, s'étendre à travers les Balkans, de la steppe russe à la *puzta* hongroise.

Sous la pression d'autres peuples apparentés, sans doute les Ombro-Celtes d'une part, les Scytho-Gètes de l'autre, ces Aryens, partis du bas Danube et de la Russie méridionale, ont dû descendre vers le sud. Les grands fleuves qui tom-

1. Cette importance des Indo-Européens en Asie Mineure dès la première moitié du deuxième millénaire a été révélée peu à peu par les documents de la dynastie cosséenne de Babylone (v. 1750-1650), par les tablettes égyptiennes d'El Amarna (v. 1400-1350), et par les tablettes hétéennes de Boghaz-Keuï (v. 1370-1270). Les résultats de ces découvertes ne sont utilisés que dans les histoires récentes de l'Orient. L'exposé le plus détaillé est celui d'Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, I (1909, trad. franç. en préparation) ; de lecture plus facile sont ceux de J. de Morgan, *Les premières civilisations* (1909 ; avec mes remarques de la *Revue historique*, t. CVI) et de H. R. Hall, *The ancient history of the Near East* (1913). Au point de vue archéologique, voir surtout S. Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen* (1912) ; pour la question de l'apparition des Aryens et des Peuples de la Mer mes articles de la *Revue Archéologique*, 1910, I, p. 1-65 et de *L'Anthropologie*, 1912, p. 207-10. Après n'avoir longtemps voulu voir que les Sémites en Asie, on exagère déjà le rôle des Indo-Européens (voir A. R. *Revue d'ethnogr. et de sociol.*, 1913, p. 296).

bent des Balkans les menaient vite à la mer. Là, ils ont dû se diviser comme le feront plus tard les Celtes. Les Achéens paraissent avoir, dès 1300, conquis la Thessalie sur la population primitive qu'ils trouvaient encore en plein âge de pierre et dont leurs légendes firent les Centaures, hommes-chevaux ou les Dryopes, hommes-chênes, les Cyclopes à un œil ou les Géants à cent bras. En même temps, Cariens et Lydiens, Doliones et Mygdones, Tyrsènes et Gergithes, Pisidiens et Lyciens devaient envahir l'Asie Mineure : de part et d'autre, les indigènes, Pélasges ou Lélèges, étaient soumis ou chassés.

Le second ban des envahisseurs qui passèrent l'Hellespont, probablement au début du xiie siècle, est celui des Phrygiens entraînant avec eux Bithyniens, Teukriens, Mysiens, poussant en avant-garde Méoniens au sud, Paphlagoniens, Mariandynes, enfin, on l'a vu, Arméniens vers le nord-est. Par un transfert caractéristique, la légende veut que le Thessalien Phrixos, — que son nom met en rapport avec Phryx, l'époque des Phrygiens, — ait laissé ses trésors à Pityé, sur la côte hellespontique de la Troade, avant de transporter la toison d'or à Aia en Colchide. Les traditions s'accordent avec l'onomastique pour étendre de la Macédoine au Danube et, peut-être, au Volga, l'aire que ces peuples occupaient avant d'avoir passé en Asie. Les Phrygiens restés en Macédoine y sont appelés Bryges et on se souvenait que les ancêtres de Midas avaient régné dans la Mygdonie macédonienne ; les Bithyniens se rappelaient être venus des bords du Strymon ; les Mysiens ont laissé leur nom à la Mœsie où l'*Iliade* les connaît ; elle les associe d'une part avec les Phrygiens, de l'autre avec les Thraces et avec deux peuplades mythiques, les Hippémolges, buveurs de yaourt « qui traient leurs juments » et les Abiens, « les plus justes des hommes » ; Sardes et Tralles doivent sans doute leur nom aux Tralliens et aux Serdes de Thrace ; les Dardaniens sont connus en Macédoine comme en Troade ; des Mygdoniens au-dessus de la Chalcidique et au-dessus de Cyzique ; Kébrêné voisine d'Ilion, Astakos

près du Bosphore, la source Artakié de Cyzique et l'Odrysès affluent du Rhyndakos, doivent sans doute leurs noms à des tribus des Kébrènes, des Astiens, des Artakiens et des Odryses dont le gros resta en Thrace. Chez les Teukriens ou Troyens, celle de ces peuplades phrygiennes qui donna son nom à la Troade, certains des héros les plus connus laissent retrouver leur origine en Thrace : Enée, éponyme des Ainéades de Dardanie, vient des villes d'Ainos ou d'Ainéia, en Thrace; mais Ascagne, qui passa pour son fils, est originaire de l'Askania, lac, rivière et district de Bithynie ; la mère de Priam s'appelle Strymô et Priam paraît signifier *roi* dans un dialecte thrace (d'après une glose antique qui justifie la comparaison *Priamos-primus*) ; sa femme Hécube est la fille du roi thrace Kisseus qui devait régner à Kisséis en Chalcidique et elle a son tombeau en Chersonèse de Thrace; son ancêtre Dardanos serait venu de Samothrace à Troie; son fils Pâris porte le nom même qui, en Thrace, signifie *fils*. Priam reste l'allié des Thraces : Euphémos, roi d'Ismaros, et Rhésos, roi du Pangée, lui amènent leurs cavaliers; même les archers Péoniens qui confinent à l'Illyrie combattent dans ses rangs; il confie son fils Polydoros au roi de la Chersonèse de Thrace dont la femme s'appelait Iliona[1].

Il suffit de citer ces quelques faits pour bien établir le caractère propre de ce qui, dans cette vaste migration qu'on

1. Les textes relatifs aux Phrygiens et aux peuples apparentés ont été réunis depuis longtemps, notamment par Klausen, *Aeneas und die Penaten* (I, 1939) : mais ils sont loin d'être débrouillés. Je m'y suis employé dans divers mémoires sur des légendes phrygiennes (*Noé Sangariou, le déluge en Phrygie* dans *Revue des ét. juives*, 1913 ; *Marsyas et Ascagne* dans *Klio*, 1914 : *Cassandre et Pâris* dans *Rev. de l'hist. des religions*, 1914 ; *Troade homérique*, dans *La Géographie*, 1914). Deux ordres d'études facilitent l'élucidation de ces problèmes. D'une part, les découvertes archéologiques faites en Phrygie : à celles de Ramsay qu'on trouve exposées dans le t. V (1890) de l'*Histoire de l'Art* de Perrot, d'autres sont venues s'ajouter qu'on trouvera indiquées dans Koerte, *Gordion* (1906) ; E. Brandenburg, *Phrygien* (1907) ; Garstang, *The Land of the Hittites* (1910). D'autre part, l'étude plus précise des noms de lieu et de personne du monde grec primitif à laquelle une nouvelle impulsion a été donnée par les travaux de P. Kretschmer, *Einleitung in die Gesch. d. griech Sprache* (1896) et d'A. Fick, *Vorgriechische Ortsnamen* (1905) : *Hattiden und Danubier* (1909).

a appelée avec tant de raison celle des *Peuples de la mer*, intéresse le plus la Grèce : l'invasion indo-européenne a introduit, en Anatolie et sur tout le pourtour de la mer Egée, des populations, sinon de même sang, du moins similaires de croyances et de coutumes. Elle les aurait lancées au delà de l'Egée, jusqu'à la mer Tyrrhénienne, si l'on voit dans les Sicules de Sicile, dans les Sardes et les Iliens de Sardaigne, enfin et surtout dans les Tyrsènes d'Etrurie les dernières bandes des *Shagalasha*, *Shardana*, *Iliona* et *Toursha*, qui auraient atteint vers le XIe siècle leur siège définitif. Quoiqu'il en soit de cette extension possible, à l'Ouest de la Grèce, de populations qui ont pu être en contact avec les Achéo-Phrygiens, pour nous borner à la mer qui baigne la Grèce à l'Est, il suffira que telle partie de son bassin devienne maintenant le théâtre d'une civilisation plus brillante pour qu'elle trouve aussitôt, tout autour d'elle, un terrain d'expansion tout préparé. L'hellénisation de l'Asie Mineure est dès lors en germe comme celle même de l'Occident qui donnera la civilisation gréco-romaine.

Ainsi, dans cette phase décisive de l'histoire de la formation du monde grec, on voit se confirmer ce qui s'est ébauché lors de l'expansion minoenne. Que le centre de diffusion soit au Sud ou qu'il soit au Nord de la mer Egée, il agit également sur ses deux rives ; des populations apparentées s'y établissent, des civilisations semblables s'y développent. La mer, ici, ne sépare pas : elle unit. Dès le début, elle paraît bien ce qu'elle demeurera à travers l'histoire, un lac grec. Le fond de la population anatolienne, noyau de l'Islam ottoman, est resté formé par les descendants de ces peuplades indo-européennes qui ont envahi l'Anatolie du XVIe au XIIe siècle, superposées ou juxtaposées à des peuples caucasiens. De part et d'autre, le fond ethnique est le même et rien ne ressemble plus à un Kurde qu'un Albanais, à un paysan des vallées fluviales d'Anatolie qu'un riverain des grands cours d'eau macédoniens; d'ailleurs, la nature semble avoir comme à regret séparé le plateau balkanique du plateau anatolien. Non seulement

elle n'a mis entre eux que ces deux faibles coupures, Bosphore, qui devrait son nom à ce que les bœufs le traversaient comme un simple cours d'eau, et Hellespont, dont le bélier d'Hellé dans la légende, les amours d'Héro et de Léandre dans la poésie, ont immortalisé le facile passage; mais, là où les deux continents s'écartaient, elle les a reliés par un essaim d'îles, l'Archipel.

***

Ce caractère unique, — est-il besoin de le redire ? — la mer Egée le doit à ce réseau d'îles jeté, comme un filet à mailles souples, d'Europe en Asie. C'est d'île en île que les marins crétois ont dû porter leurs produits ; les Achéens vont reprendre le même chemin en une direction différente.

Peuple continental de charriers et de lanciers, il a dû commencer par se méfier de la mer, l'élément trompeur si longtemps inconnu. Il s'est d'abord affermi en Thessalie, divisant entre ses tribus les riches plaines que circonscrivent le Pinde, l'Olympe et l'Othrys. Leur hégémonie ne s'est établie que peu à peu sur le restant de la Grèce ; au delà des Thermopyles, ils ont poussé les Abantes en Eubée, les Locriens et les Phocidiens contre les Dryopes, les Minyens et les Kadméens; évitant l'Attique, ils ont envahi l'Argolide. En même temps que par l'Est, ils abordaient le Péloponèse par l'Ouest : par les Kourètes, maîtres de l'Achélôos, ils passaient dans la future Achaïe et, contournant l'Arcadie, allaient rejoindre en Laconie les bandes venues d'Argolide. Parvenus à la pointe méridionale de la Grèce, il était naturel que les Achéens passassent en cette grande île voisine de Crète dont le renom de richesse fabuleuse devait les attirer plus que tout. Il y a lieu de croire qu'ils s'en étaient rendus maîtres dès le milieu du XIIIe siècle ; c'est à eux qu'on attribue la destruction suivie de reconstruction partielle qu'on constate alors dans la plupart des palais crétois et, pour coopérer vers 1220 avec les Libyens contre l'Egypte, il faut qu'ils aient pu partir de la Crète dont les marins connaissaient de longue date les côtes

de Libye. Un siècle plus tard on trouve des Achéens et des Teukriens établis à Chypre [1].

A la même époque, vers 1100, le mouvement naturel qui portait les Achéens vers la mer allait être accentué : une nouvelle migration, qui s'opérait celle-ci chez les populations illyriennes le long de l'Adriatique, en même temps qu'elle amenait dans l'ouest Epirotes et Molosses, Acarniens et Etoliens à leurs places historiques, jetait les Thessaliens au delà du Pinde. Sous leur pression, les Achéens se concentrèrent bientôt sur la mer entre le golfe Pagasétique et le golfe Maliaque, en Phthiotide ; une partie de la population de ce district, les Béotiens d'Arné, alla donner son nom à la Béotie. Comme les Achéens de l'Elide chassés par une des peuplades étoliennes, les Epéens, passèrent l'Adriatique, de même les Achéens de Phthiotide, talonnés par les Thessaliens, se lancèrent à travers les îles vers les côtes de Mysie (v. 1100). Mais, de part et d'autre, vers l'Italie comme vers l'Asie, ce n'est plus tant une migration confuse qu'une colonisation délibérée qui, si elle est encore hâtive et, surtout, plus guerrière que commerciale, n'en est pas moins la première colonisation hellénique [1].

***

C'est entre 1100 et 900 que se développe le dernier mou-

1. Malgré la lumière jetée par les fouilles citées à la note de la p. 9, la question du peuplement de la Grèce est encore des plus obscures. Toutes les traditions antiques sont recuillies dans les grandes histoires de la Grèce de Grote (trad. fr., 1850) et de Curtius (trad. fr., 1883). Les résultats des découvertes archéologiques et philologiques sont mis en œuvre dans la *Griechische Geschichte* de Busolt (I, 2e éd., 1883) et dans celle de Beloch (I, 2e éd., 1912), plus encore dans les ouvrages illustrés de Hall, *Oldest civilisation in Greece* (1901) et de Ridgeway, *Early age of Greece* (1901). Sur la question de la race, les anthropologues sont loin d'être d'accord : sur les vues de Kiessling (*Zf. f. Ethnologie*, 1905) et de Penka (*Beitraege zur Rassenkunde*, 1910, voir A. R. *Revue d'ethnogr. et de sociol.*, 1913, p. 293. Pour la question des Pélasges, voir *idem*, 1909, p. 311, (*Histoire de la question pélasgique* de Myres, *Pélasgika* de Thômopoulos). — Un des faits les mieux mis en lumière est celui de l'importance de la Thessalie et de la Béotie dans la Grèce achéenne. Beaucoup des vues émises par K. O. Muller, *Orchomenos und die Minyer* (1820) se trouvent confirmées par les travaux récents : cf. T. W. Allen, *Classical Review*, XX, p. 197 et *Class. Quarterly*, III, p. 81 : O. Kern, *Neue Jahrbucher*, 1904 et D. Fimmen, *ibid.*, 1912.

vement de peuples qui devait donner à la carte de l'Hellade son apparence classique et infuser dans l'Hellénisme le troisième des éléments qui le constituent essentiellement, l'élément dorien.

Jusqu'ici, nous avons vu deux éléments ethniques se fondre harmonieusement. D'abord, les indigènes — Pélasges, Lélèges, Dryopes, Arcadiens des anciens — probablement établis sur le sol grec depuis le début de l'âge de la pierre polie, et qui, pénétrés à partir du début du IIe millénaire par la civilisation qui a son foyer en Crète, l'ont reflétée, non sans originalité, dans les capitales de la Grèce mycénienne : Mycènes et Tirynthe, Amyclées et Pylos dans le Péloponèse, Thèbes, Orchomène, Pagases ou Iolkos dans la Grèce du Nord. Puis, les envahisseurs indo-européens, divisés en nombreuses tribus où dominent les Achéens, et où figurent les Hellènes, ils occupent la Thessalie à partir du milieu du IIe millénaire. Au XIIe siècle, ces premiers Hellènes paraissent avoir été répandus dans toute la Grèce, submergeant la population indigène qui ne se maintient à peu près intacte que dans les îlots montagneux, surtout l'Arcadie au Sud, et, au Nord, le massif tourmenté qui s'enchevêtre du Parnasse à l'Oeta, les deux clefs de voûte de la Grèce septentrionale.

C'est alors, on l'a vu, que les Achéens vont être chassés, ou soumis à leur tour, par de nouveaux envahisseurs. Au lieu d'arriver comme eux de la Thrace, ces nouveaux venus descendent de l'Illyrie comme en descendront, au Moyen âge, les Albanais. Ils ont commencé par enlever aux Achéens l'Epire et l'Etolie : là, les populations conquises ont disparu de l'histoire ; la prise de Kalydon par les sauvages Kourètes est sans doute un de ces faits qui ont poussé les Hellènes vers l'Est, les amenant à assiéger Thèbes, puis Troie.

Déjà, dans l'*Iliade*, le Zeus de Dodone paraît appartenir aux temps héroïques ; il s'est avancé vers l'Orient et s'-journe désormais sur les Olympe de Thessalie et de Mysie, les Ida de Crète et de Troade ; le temps où la civilisation hellénique dominait de Dodone à Kalydon n'est plus, pour Thucydide, qu'un passé légendaire. Les Acarnaniens sont à peine hellénisés ; les Etoliens, les Epirotes, les Macédoniens, presque aussi barbares que le reste des Illyriens. On touche là à un fait essentiel à l'histoire de l'hellénisation : ce n'est qu'au cours du IVe siècle que la Macédoine s'est hellénisée, et, jusqu'en plein IIIe siècle, la nation hellénique n'a pu, ni par conquête, ni par assimilation, faire sienne toute cette bande occidentale de la péninsule que, du Skardos au Korax, une chaîne continue sépare de la Macédoine, de la Thessalie et de la Phocide. C'est un domaine illyrien qui, pour les contemporains de Thucydide, est, au point de vue grec, au même titre que les côtes de Scythie ou de Ligurie, un pays étranger et sauvage. C'est un pays à exploiter par colonies et factoreries, un pays dont, par suite, la côte s'hellénisera à tous les débouchés de vallées importantes, un pays qui, par là, contribuera à la richesse de l'hellénisme, mais qui ne contribuera ni à sa force ni à sa grandeur. Jusqu'à Pyrrhus et jusqu'à la Ligue étolienne, la côte de l'Adriatique restera plus ou moins fermée aux Grecs et, au nord d'Epidamme (Durazzo), les Romains leurs enlèveront le littoral istro-dalmate avant qu'ils aient eu le temps de l'helléniser.

On voit aussitôt la conséquence de cette illyrisation de la côte de l'Adriatique, étendue des bouches de Cattaro jusqu'à l'entrée du golfe de Corinthe : la côte opposite s'est vue en même temps occupée, de la Vénétie à l'Apulie, par des populations belliqueuses du même groupe que les Illyriens ; elle restera fermée, elle aussi, à l'hellénisme. Si la Grande Grèce n'a pas dépassé à l'est la presqu'île de Tarente, s'il n'y a pas eu, sur la côte italienne, de Brindes à Adria, une Grèce d'Italie correspondant à la Grèce d'Asie, c'est parce que cette venue des Illyriens en a fait le domaine de populations aussi hostiles aux Grecs et aussi aptes à résister à leur pénétration que le peuvent être les Albanais d'aujourd'hui ; et la question albanaise, écueil de l'hellénisme moderne, plonge ses racines dans cette invasion illyrienne du XIIe siècle avant notre ère.

Si les Albanais non assimilés sont restés parmi les plus redoutables adversaires de l'hellénisme, les Albanais assimilés — et ils forment, on le sait, presque un qurt de la population grecque — en sont devenus une des forces intégrantes. Il en fut de même dans l'antiquité : il suffit, pour qu'on s'en rende compte, de rappeler que ceux qui correspondent aux Albanais assimilés d'aujourd'hui sont les Doriens. Dans le reste de la Grèce, en effet, cette nouvelle invasion n'a pas entraîné, comme sur la côte de l'Adriatique, la ruine de l'hellénisme; l'invasion dorienne a marqué à peine un léger recul, suivi d'un nouvel essor. Les conquérants, divisés en petites bandes, n'ont pas tardé à être d'abord canalisés, puis assimilés. Ce n'est plus le torrent dévastateur qui arrache l'humus jusqu'au roc ; ce sont autant de ruisselets aux eaux vives qui fécondent les terres où ils se sont épandus[1].

Nous pouvons maintenant résumer les trois phases sous lesquelles se présente successivement cette histoire des débuts de l'hellénisme en Orient :

1. Au temps de la civilisation minoenne, on a vu la mer Egée devenue le creuset, avec la Crète pour foyer, d'une culture qui a rayonné de la Cappadoce à l'Ibérie et de la Scythie à la Haute-Egypte, ouvrant les voies que le commerce, l'industrie et l'art de la Grèce reprendront tant de fois.

2. Avec la migration thraco-phrygienne, des populations étroitement apparentées ont occupé tout le pourtour de la

1. On trouvera plus loin les renseignements indispensables sur l'invasion dorienne. Il suffit de signaler ici qu'un des résultats les plus importants des recherches récentes est d'avoir montré l'étroite parenté que présentent les Albanais d'une part, et, de l'autre, les Tsakoniens ou Maïnotes de Laconie, et les Sphakiotes de la Crète occidentale ; ce sont tous de grands brachycéphales blonds. Comme il est certain que Sphakiotes et Tsakoniens descendent des Doriens, cette similitude ne s'explique que si l'on admet que les Albanais sont les représentants des Illyriens, le peuple dont les Doriens ne seraient qu'une branche : conclusion que confirment de nombreux indices onomastiques et linguistiques. Voir d'une part les recherches sur les Albanais de E. Fischer. *Zeitschrift fur Ethnologie*, 1911 et 1913 (f. Nopsca, *Anthropos*, 1913), d'autre part, sur les Sphakiotes et Tsakoniens, celles de F. von Luschan, *ibid.*, 1912, et de Ch. H. Hawes, *Annual of the british School*, XVI, p. 258 ; pour les Macédoniens et les Epirotes, G. Kazarow, *Revue des études grecques*, 1910, p. 253.

mer Egée, lançant des branches plus éloignées jusqu'en Arménie d'une part, jusqu'en Illyrie de l'autre où elles iront se ramifier à des arbres de même espèce, l'arbre italo-celtique à l'Ouest, l'arbre irano-indien à l'Est. Avec ceux-ci, quelles qu'aient été les variations respectivement subies, l'union reste possible et féconde. Et, par là, on comprend déjà pourquoi l'hellénisme, à l'époque romaine, s'étendra si aisément de l'Euphrate au Rhin. Dans cette vaste *area*, il ne trouvera nulle part de ces différences essentielles dans les croyances, les coutumes, les mots et les idées, qui lui rendront tellement plus difficile l'œuvre assimilatrice en pays sémitique.

3. Cette troisième phase est celle de l'expansion achéo-éolienne qui a pour cause la descente en Grèce de ces Illyriens qui, hellénisés, deviendront les Doriens. S'ils ferment longtemps à l'expansion hellénique les côtes de l'Adriatique et tout ce haut pays balkanique qui sera l'*Illyricum* des Romains, ils obligent par là même les Achéens à essaimer vers l'Orient dans un mouvement auquel ils ne tarderont pas à s'associer. C'est ainsi qu'on va voir se former, dans ce qui restera le cœur de l'hellénisme, de la Sicile et de la Grande Grèce à l'Eolie et à l'Ionie, un fond de traditions communes : croyances religieuses et souvenirs de conquête, héros nationaux et dieux panhelléniques, exploits de haute bravoure ou de ruse subtile, aventures de gloire et histoires d'amour, légendes divines et contes populaires — tout enfin ce qui peut contribuer à former une âme nationale — et tout cela, grâce à ce merveilleux vêtement que lui a tissé la poésie homérique, créé pour rester le patrimoine immortel de la race grecque et, par elle, de la civilisation.

III. — L'*ILIADE* ET LES ACHÉENS
FORMATION DE L'HELLÉNISME ÉGÉEN

C'est donc Homère dont il faut essayer de préciser le rôle et la portée historiques pour achever de dresser, en ses éléments essentiels, l'édifice prestigieux qui sera le monde

hellénique. Et, à dire vrai, ce n'est qu'avec Homère et par Homère que la Grèce commence pour tout ce que le nom de Grèce évoque à l'esprit humain. Longtemps, Homère a constitué à lui seul le premier livre de l'histoire grecque, jetant sur ses débuts le merveilleux éclat d'une si rare perfection qu'elle a, plus que tout sans doute, contribué à faire croire au « Miracle grec » [1].

Sans doute, le progrès de la science a montré qu'il n'y a pas eu plus de miracle là qu'ailleurs. Pour se l'expliquer, il suffit de regarder les deux tableaux que je viens d'esquisser devant vous — la civilisation égéenne dont l'art atteint une perfection qui correspond, en quelque sorte, à celle de la poésie homérique, et sa conquête accompagnée d'assimilation partielle par la race jeune des Achéens — ce sont là les deux premiers panneaux d'un triptyque dont Homère formerait le troisième volet. Imaginez, dans le premier, Minos, sur son trône, assistant à une course de taureaux, au milieu de sa cour de dames au décolleté de brocart et aux jupes à volants, servi par ses pages habillés comme ceux du temps de François Ier, la dague à la ceinture de l'étroit haut-de-chausses et la plume à la toque ; — imaginez, dans le second panneau, le duel épique d'Achille et d'Hector se détachant sur le fond des hautes murailles crénelées de Troie où Andromaque, toujours sereine et noble en son angoisse, attend, son fils dans les bras, auprès d'Hélène,

1. Ayant donné ailleurs une bibliographie critique de la question homérique, à la suite de A. van Gennep, *La question d'Homère* (*Mercure de France*, 1909), je me borne à indiquer ici les plus importantes des publications postérieures. La position de tous les éléments de la question telle qu'elle se présentait en 1909 a été exposée avec la plus grande clarté dans la 2e éd. des *Grundfragen der Homerkritik* de Paul Cauer (Leipzig, 1909). De pénétrantes recherches sur les sources littéraires de l'*Iliade* ont été réunies, sous le titre : *Die Ilias und ihre Quellen* (1910), par D. Mülder qui a donné, dans le *Bursians Jahresbericht* de 1912, une bibliographie analytique des ouvrages publiés sur Homère de 1902 à 1911. En Angleterre, tandis qu'Andrew Lang tentait encore un effort, plus ingénieux qu'heureux, en faveur de la théorie de l'unité homérique (*Homer and his Age*, 1906), Gilbert Murray donnait une brillante esquisse de la théorie contraire (*The rise of the greek epic*, 1907 : 2e éd. 1911) et Walter Leaf, l'auteur de la meilleure édition de l'*Iliade*, essayait de retrouver les raisons historiques de la guerre de Troie (*Troy, a study in Homeric geography*, 1912).

trop resplendissante de beauté pour qu'on songe à lui reprocher tout le sang versé pour elle ; — dans le troisième panneau enfin, placez « l'aveugle de Chios » accompagnant sur sa lyre les chants qui réjouissent le cœur des seigneurs couchés autour de la table opulente de quelqu'un des chefs de cette grande noblesse éolienne de Kymé, de Phocée ou de Milet qui faisaient remonter leur race aux héros de l'*Iliade*.

Si, dans ce triptyque qu'on serait amené à mettre en tête d'un Imagier de l'Hellade, Homère n'occupe plus que la troisième place, elle reste telle que les deux volets qui le précèdent lui doivent le meilleur de leur éclat et leurs plus vivantes couleurs. Autrement dit, si ce que l'archéologie nous a révélé de Knossos, de Mycènes ou de Troie a pris pour nous une vie si intense, c'est que la poésie homérique, qui en a conservé le reflet, en a ressuscité pour nous l'image comme un miroir magique. Tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le bassin égéen, depuis les temps lointains de Minos, a laissé dans Homère sa trace : toute réduite ou toute estompée qu'elle soit, c'est elle qui, par le charme impérissable de sa poésie, a plus contribué que toutes les découvertes des savants à en faire le patrimoine impérissable du genre humain.

Tout, dans l'hellénisme primitif, gravite autour d'Homère. L'erreur tant raillée de Schliemann qui se vantait d'avoir retrouvé les ossements mêmes d'Agamemnon et la porte où Hector fait ses adieux à Andromaque, cette erreur n'a pas seulement été féconde puisqu'elle a soutenu son courage durant le dur labeur des fouilles et que c'est à elle que nous devons en fait ses découvertes qui ont jeté une lumière inespérée sur l'histoire primitive du monde grec. L'erreur même ne paraît plus aussi grande qu'en son temps, où ses adversaires se plaisaient à montrer, dans la civilisation dont il retrouvait les vestiges, une civilisation bien antérieure à celle qu'avait connue Homère. Sans doute la cinquième ville de Troie — la Troie mycénienne — remonte au XIIIe siècle tandis que la tradition place l'auteur

de l'*Iliade* au IXe siècle, mais il a comme condensé dans ses vers le suc de toutes les traditions qui ennoblissaient le passé de la Grèce, l'essence de tout ce qu'il y avait, dans ses origines, d'assez hardi ou d'assez sublime pour prêter à l'Epopée.

Ce serait sortir de notre sujet et empiéter sur celui qu'ont traité des maîtres de la littérature et de l'archéologie grecques que d'esquisser même une étude ou des qualités littéraires des poèmes homériques ou de ce qu'ils nous apprennent des idées et des coutumes de leur temps. C'est à un autre point de vue que nous devons les présenter ici, ce point de vue que nous venons d'indiquer où l'Epopée est considérée comme un poème national de la Grèce, à la fois témoin, champion et couronnement de tout le premier développement de l'hellénisme. Car si, prise dans sa masse, l'Epopée homérique est l'épopée des Achéens ou Eoliens, concentrée autour d'un épisode de leur conquête de l'Eolie qui se place sans doute au Xe siècle, la prise de Troie, cette Epopée, s'est en quelque sorte prolongée au-delà comme en deçà de cette époque. D'une part, elle a recueilli des traditions qui remontent en pleine époque minoenne ; d'autre part, des modifications politiques postérieures, si elles n'en ont pas altéré l'essentiel, y ont marqué leur empreinte dans mille détails ; et ces modifications commencent avec celles qui, au VIIIe siècle, ont substitué au royaume phrygien et à l'hégémonie des Eoliens sur la côte phrygienne, le royaume lydien avec la prépondérance du littoral ionien, pour finir dans l'Athènes des Pisistratides où l'Epopée consignée par écrit, reçoit sa forme définitive. Ainsi, l'*Iliade* se place proprement au centre du triptyque que nous avons évoqué : dans l'image de la Grèce achéenne qu'elle présente, le reflet attardé de la Grèce égéenne vient se fondre avec les traits qu'y a réfléchis la Grèce ionienne. Les chants homériques ont été créés par et pour les Eoliens, depuis l'époque où ils soumettaient le monde égéen jusqu'à celle où ils colonisaient la Troade ; ils ont été rédigés par et pour les Ioniens.

***

Comment s'explique cette transmission qui s'est faite des traditions minoennes dans l'épopée achéenne, transmission essentielle pour comprendre comment la civilisation égéenne, bien que due à des peuples de race et de langue différentes, loin d'être perdue pour l'hellénisme, en soit restée comme le fond indélébile[1] ?

L'invasion achéenne — on peut dire aussi bien l'invasion *hellénique*, puisque les *Hellènes*, comme les *Graïkoi*, les Grecs, semblent avoir été des tribus achéennes, ou achaïsées, du Pinde — ce premier ban des Hellènes que nous avons vu descendre en Thessalie dès le XVe siècle, n'a pas procédé par une conquête violente. Sans doute, c'est la force qui a assuré leur triomphe, surtout la supériorité de leur armement de bronze, qui les faisait eux-mêmes invulnérables tout en rendant leurs coups mortels : mais il ne semble y avoir eu de lutte acharnée que là où des adversaires, presque sauvages, leur opposèrent une résistance désespérée : l'Epopée a conservé le souvenir de celle des Centaures ou Phères de Thessalie, qui semblaient moitié bêtes tant ils étaient féroces, et des Arcadiens d'Eurythalion qui combattaient encore avec la massue. En général, avec les seigneurs des riches places mycéniennes, Orchomène ou Thorikos, Mycènes ou Tirynthe, Pylos ou Amyclées, il semble y avoir eu des accommodements. Le chef achéen devenait le général et souvent le gendre du prince mycénien, comme le Vandale Stilichon devint neveu de Théodose et beau-père d'Honorius ; et la transmission des pouvoirs se serait faite d'Œnomaos à Pélops ou d'Iobatès à Bellérophon comme elle se fit tant de fois lors des grandes invasions : de même, Agamemnon et Ménélas, qu'on rattachait aux Pélopides de Phrygie, auraient dû leur royaume péloponésien aux filles de Tyndare qu'ils auraient épousées. Comme au Ve siècle de notre ère, au XIIe avant les envahisseurs, séduits par une civilisation supérieure, en

1. Sur cette question voir V. Inama, *Omero nell'eta micenea* (Milan, 1913).

adoptèrent les formes sinon l'esprit; ils s'installèrent dans les villes mycéniennes en les couronnant d'une citadelle ou en les ceignant de murailles ; ils s'accommodèrent aux palais égéens comme à l'art et à la culture qui y étaient associés tout en y introduisant les éléments de leur civilisation propre.

Dans la Grèce du XIIe siècle comme dans l'Italie du Ve, s'il y a eu décadence, c'est seulement que l'état de guerre devenu chronique et l'appauvrissement général découragèrent de s'adonner aux arts et aux lettres. Mais cette décadence n'a été plutôt que la transition vers des formes nouvelles, la laborieuse fusion des éléments apportés, encore frustes, du Nord, par les envahisseurs, avec les éléments, depuis longtemps élaborés et déjà presque épuisés, de la civilisation méridionale conquise. Le Moyen âge hellénique est né de l'invasion achéenne comme un nouveau Moyen âge naîtra en Occident, quinze siècles plus tard, des invasions germaniques. Et la comparaison pourrait être poussée plus loin, car la civilisation apportée par les Achéens a bien des traits communs avec celles des Celtes et des Germains, des Scythes ou des Goths. Cela revient à dire qu'elle a les traits communs à toutes les civilisations élaborées dans les plaines de l'Europe centrale ou nordique : maison sans étage dont le foyer forme le centre, qui est couverte par un auvent et un toit à double pente; armement de métal protégeant complètement le corps comme il convient à des sabreurs et à des lanciers qui combattent de près ; cheval domestiqué et décoration géométrique; chariots de voyage et chars de guerre ; pratique de l'incinération du mort et de celle de ses objets familiers dans l'idée qu'ils lui serviront ainsi dans une autre vie; caractère sacré du foyer et du mariage par achat qui ne doit jamais être consanguin, puissance absolue du père de famille et culte des ancêtres associé à celui du foyer ; croyance en un paradis des braves et à des dieux célestes qui y président, dont les principaux sont ceux du soleil et du tonnerre.

Telles sont les idées ou les coutumes, essentiellement

nordiques, qui sont entrées, avec les Achéens, dans le bassin égéen. Leur apport restera à la base de l'hellénisme et c'est par elles que l'hellénisme a été, avant tout, dans la Méditerranée, l'avant-garde et le champion de la culture aryenne. S'il a répudié quelques-uns des éléments de la civilisation égéenne qui répugnaient à son génie propre — tels sans doute le matriarcat avec mariage consanguin pour l'épouse en titre et concubinat domestique, le sacrifice humain ou le tatouage, telle encore l'éviration et la prostitution sacrées, tel enfin le culte de totems animaux et végétaux mangés rituellement par les fidèles qui s'en croient issus et protégés — il en a recueilli bien d'autres qui cadraient avec l'idéal aryen : du culte de la Terre-Mère à la pratique des bains chauds, de l'inhumation en sarcophages ou urnes au tir à l'arc ou à la construction des escaliers, on pourrait énumérer la série la plus variée d'emprunts. Le plus important de ces emprunts, pour l'histoire de la civilisation, est sans doute celui de l'écriture. Tandis que tout indique que les Achéens l'ignoraient, les découvertes de Crête ont révélé que les Egéens avaient poussé très loin l'art de l'écriture ; dépassant les hiéroglyphes et les cunéiformes, ils avaient transformé leurs laborieux idéogrammes du début en cursive linéaire. On sait qu'Homère fait allusion à des tablettes écrites qu'il faut sans doute s'imaginer d'après celles qu'on a recueillies par milliers à Knossos et dont quelques signes se sont retrouvés sur des tessons dans la plupart des fouilles égéennes. Dans Homère, on voit Bellérophon porter des tablettes fermées de Corinthe au roi de la Lycie, et c'est précisément un traité avec les Lyciens — les Louki qu'on a vu menacer Chypre et la Syrie dès le IVe siècle — que paraît contenir le célèbre disque imprimé trouvé à Phaistos[1]. Ainsi, quelle que fut la langue parlée par les Crétois, elle semble avoir été comprise dans tout le bassin égéen, de la Troade à la Lycie, et il est difficile

1. Voir mon mémoire sur *le disque de Phaistos* dans la *Revue archéologique*, 1910, I, et, sur la question des origines de l'alphabet grec, *Revue épigraphique*, 1914, p. 100.

de croire qu'une civilisation qui a possédé un art aussi avancé que celle des Minoens n'a pas eu une littérature pareillement développée, du moins une littérature de chants religieux et de lais épiques. S'ils ont pu, à l'arrivée des Achéo-Phrygiens dans le bassin égéen, y être compris de la Troade à la Lycie et de Knossos à Mycènes, si c'est bien, comme on tend de plus en plus à le croire, de ces caractères égéens qu'est sorti l'alphabet grec, peut-on concevoir qu'ils aient disparu sans laisser de traces, alors surtout que des populations entières, parlant des langues égéennes, comme les Pélasges et les Lélèges, les Tyrsènes et peut-être les Cariens, subsistaient sur ses bords et dans ses îles ? Comme de nombreux termes égéens — notamment tous ceux qui se terminent en *ssos* ou en *ndos* — ont survécu en grec, il paraît hautement vraisemblable que, au moins par transmission orale, des thèmes de la littérature égéenne ont dû pénétrer dans les épopées comme dans les hymnes homériques. Je crois que la Phéacie d'Homère, notamment, comme l'Atlantide de Platon, doit à la Crète minoenne beaucoup des traits qui en font, aux yeux éblouis des Achéens, l'île merveilleuse.

Si Homère a ainsi pour lointains ancêtres les aèdes qui chantaient à la cour de Minos et chantaient sans doute de même à celle d'Idoménée — son successeur Achéen dont on fit son petit-fils —, il est avant tout le chantre de l'épopée achéenne. Mais cette épopée, on l'a vu, n'a pas eu un théâtre exclusif ni un moment unique ; elle s'est déroulée en cinq actes : 1° établissement en Thessalie avec rivalités entre seigneurs voisins ; 2° extension dans le reste de la Grèce avec les conflits de la cité-état remplaçant ceux des seigneurs-châtelains ; 3° lutte contre les envahisseurs Illyriens du Nord-Ouest ; 4° conquête des îles ; 5° conquête de la Troade et transplantation du foyer de la civilisation achéenne de Thessalie en Eolie. En résumant ces cinq actes, c'est l'histoire même de l'hellénisation du monde égéen par les Achéens que nous retracerons.

***

Chacun de ces actes a été marqué d'épisodes glorieux ; la plupart de ces épisodes ont dû être chantés tout de suite aux funérailles du chef ou aux banquets de ses successeurs. Ce sont ces *lais* qui forment la matière épique dont est née l'*Iliade* et beaucoup y ont laissé leur trace. En quels thèmes cette « matière de Troie » se laisse-t-elle décomposer ? Exploits d'un héros avec énumération des ennemis tués, ce qu'on peut appeler les *aristies* et les *androktasies;* — colères et querelles de deux héros, avec duels courtois, qui se perpétuent dans leur famille selon les principes de la *vendetta* aryenne, *érides* ou *ménides;* — enlèvements de femmes et prises de villes, ces prises ayant des raps pour objet ou pour résultat ; noces ou chasses, les deux grandes fêtes de ces guerriers aussi amis du bon vin que des bonnes lames.

La similitude de ces thèmes épiques dut, afin de faciliter la tâche des chanteurs, amener à constituer pour chacun une sorte de cadre fixe ; les noms et les épisodes accessoires variaient ; l'ordonnance générale restait la même. De cette similitude naissait une facilité à la confusion, presque une invitation à la fusion : une nécessité d'ordre social a activé les juxtapositions et les superpositions de chants qui se présentaient d'elles-mêmes aux aèdes.

Quand une série d'exploits avaient été chantés dans une même famille, ils tendaient à se souder ensemble ; dans ces groupements, c'est toujours l'ancêtre de la famille qui dominait, car cet ancêtre jouissait d'un caractère divin, soit qu'il fût, d'origine, un de ces dieux à qui les grandes familles aimaient à faire remonter leur race, soit qu'il eût mérité, par des exploits surhumains, d'être mis au nombre des dieux. De là, une tendance à grouper, autour d'un ancêtre presque divin, les hauts faits de ses descendants. Or, le théâtre de ses hauts faits a, on l'a vu, changé cinq fois : de là, pour certains épisodes, il a pu y avoir jusqu'à cinq remaniements, dans le désir chaque fois de faire cadrer l'épi-

sode avec les conditions actuelles ; par exemple la mort de Kyknos, dieu-cygne des indigènes, a commencé par être placée à Iton de Thessalie où elle fut mise au compte d'Héraklès; puis elle fut attribuée à Achille qui combat avec Kyknos, d'abord à Ténédos ou à Lesbos, ensuite à Kolonai en Troade. On voit ainsi comment, dans les versions successives d'un épisode ou même seulement dans les détails divers groupés dans un même épisode, les étapes de l'histoire de telle tribu achéenne ont pu laisser leurs traces.

Il suffisait que, pour une raison qui peut être due aussi bien au talent de l'aède qu'à la nature même de l'épisode, une de ces aventures devînt plus populaire que les autres, pour que toute cette matière épique vînt comme se cristalliser autour de l'épisode élu. Lorsque la prise de Troie est devenue l'aventure préférée — on verra bientôt pourquoi — c'est autour d'elle que tout a été coordonné : enlèvement d'Hélène, exploits d'Ajax ou de Diomède, colère d'Achille, ruses des dieux ou des héros, etc.

Aux remaniements ainsi causés s'ajoutent ceux qui résultent du déplacement même, dans le temps et dans l'espace, des exploits célébrés : à chaque déplacement géographique, on cherche à faire rentrer dans le chant primitif les légendes propres à la nouvelle conquête ; à chaque nouvelle génération, on essaie d'y faire une place aux hauts faits dont elle se glorifie.

Quelle que soit la confusion qui résulte de tant de remaniements, la critique peut arriver à répartir les épisodes entre les cinq phases que nous avons été amenés à distinguer dans l'hellénisation, par les Achéens, de la Grèce, puis de l'Asie du Nord-Ouest. Nous ne pouvons ici que rappeler quelques faits bien établis. Au séjour en Thrace remonte sans doute l'expédition menée contre le roi thrace Rhésos par Diomède devenu, de demi-dieu thrace, héros étolien ou argien. A l'établissement en Thessalie se rapportent la lutte des Lapithes contre les Centaures, les campagnes des Phtiotes et des Locriens contre les Minyens et Kadméens, les combats d'Achille de Pharsale et d'Ajax d'Opunte contre

Hector de Thèbes (d'abord Thèbes du Pélion, puis Thèbes de Béotie); à la conquête des pays de Mantinée et de Tégée, se rapporte le transfert en Arcadie des légendes, probablement Dardaniennes, d'Enée et d'Anchise; à la résistance contre l'invasion étolienne, Méléagre et les Kourètes, Nestor et les Epéens ; à la conquête de la Crète, le duel d'Idoménée contre Phaistos; à la conquête des îles éoliennes, tous les épisodes d'Achille à Skyros, Ténédos et Lemnos; à l'établissement, enfin, des Achéo-Doriens de Rhodes en Lycie, la lutte entre Tlépolème et Sarpédon.

Il nous faut insister un peu sur la première et la dernière phase qui importent plus que toutes les autres à la valeur exceptionnelle que l'*Iliade* — avec la migration achéenne qu'elle reflète — a eu pour l'hellénisation du monde antique.

C'est d'abord l'importance de la Thessalie qui a été si longtemps le centre d'expansion des Achéo-Eoliens. Les deux régions naturelles qu'ils paraissaient y avoir distinguées ont laissé leur nom dans l'histoire du monde : la plaine du Pénée ou Pélasgiotide dont Larissa est le chef-lieu est l'*Argos pélasgique*, l'Argos « nourricière de chevaux » où Agamemnon a régné, avant de descendre, par Chéronée, où l'on vénérait sa lance, à Mycènes, qu'a bientôt remplacée la nouvelle Argos dominée par sa Larissa; au Sud de cette Argos thessalienne, les terrasses qui s'élèvent vers le Pinde, le Pélion et l'Othrys — Phtiotide et Thessaliotide classiques — ont été la première *Hellas*. Les Helles ou Selles à qui elle doit son nom ont laissé un noyau des leurs à Dodone, et, même lorsque cette devancière de Janina l'Albanaise fut devenue une capitale des Illyriens d'Epire, ils continuèrent à desservir leur Zeus Naïos. Les Myrmidons sont venus d'Epire où régnait sur eux Aiakos, hypostase du grand dieu des pluies fécondantes qu'est avant tout celui de Dodone. Achille l'Eacide, héros-serpent à l'origine, est, de dieu des Myrmidons, devenu leur roi quand ils s'établirent dans l'Hellas thessalienne à côté de la fertile Phtia dont le dieu chthonien, Pélée du Pélion, devint, par

la nymphe Thétis, le père d'Achille. C'est de ce voisinage en Thessalie qu'est née la rivalité d'Achille et d'Agamemnon. Quant à Pâris — Alexandros « le repousseur d'hommes » — qu'une tradition faisait vaincre par Achille sur les bords du Spercheios, il est apparemment un vieil héros archer du pays, refoulé, non dans le Pélion comme les autres maîtres de l'arc, Chiron et Philoctète, mais dans l'Othrys, au pays des Ainianes dont Enée fut sans doute le héros après avoir quitté les Aineia de Thrace et de Perrhébie et avant d'avoir gagné l'Arcadie, puis l'Ida. Les Aineiades sont le clan royal des Dardaniens, l'une des peuplades illyriennes qui talonnaient les Achéens au Nord-Ouest[1].

Malgré tous ces déplacements, un souvenir indélébile est resté dans l'hellénisme du temps où la Thessalie fut le premier séjour des Hellènes : le nom des Hellènes a pu s'étendre aux quatre coins de la Méditerranée comme celui d'Argos descendre en Argolide, les dieux n'ont pas quitté la demeure que les Achéens leur avait assignée sur la haute cime qui, ceinte de nuées, domine la Thessalie au septentrion : l'Olympe. Tant que l'Olympe restera pour les hommes cultivés ce que l'hellénisme en a fait, le souvenir du premier théâtre des exploits achéens ne sera pas mort pour l'humanité.

Quand, chassés de Thessalie, les Achéo-Eoliens ont passé à Lesbos, puis dans l'angle nord-ouest de l'Asie, ils y ont transporté avec eux un Olympe. Presque tous les héros Troyens ont été transférés de même du siège primitif des Achéens : Hector et Andromaque viennent de Thèbes, Glaukos d'Anthédon, Pâris-Alexandros de l'Othrys. Ceux qui les ont poursuivis en Troade sont leurs ennemis héréditaires. C'est Ajax, le vieil adversaire d'Hector, qui paraît s'être emparé à l'origine de Troie : Troie aurait reçu du fils d'Oileus ou Ileus le nom d'Ilion, et, jusqu'au temps de Plu-

1. Je me rallie dans cet exposé aux théories dont E. Bethe, F. Dummler et O. Crusius et, plus modérément, Usener et Cauer ont été en Allemagne les protagonistes. On les trouvera résumées dans l'*Homer* de G. Finsler (1908) et celui de Dummler (1910, trad. italienne, *Omero*, avec bon appendice de Pernier sur les découvertes minoennes, Bergame, 1912).

tarque, les Locriens d'Opunte envoyaient chaque année deux vierges servir l'Athéna d'Ilion pour apaiser son ressentiment de la violence faite à Cassandre arrachée à son autel[1]. Quand à Achille, c'est la soumission des îles qui paraît lui avoir été particulièrement attribuée, Skyros, Ténédos, Lesbos surtout, où on le montrait prenant Méthymna, Arisbé et Brésa, patrie de Briséis, et d'où il passait, sur le continent, enlever en Teuthranie, Chrysa, Pédasos, Lyrnessos et cette Thèbes Hypoplakienne où fut transporté le père d'Andromaque.

Malgré ces transferts, l'historicité de la prise de Troie n'en est pas moins hautement vraisemblable. On peut même dire qu'elle n'en est que plus vraisemblable. Au lieu d'en faire une entreprise isolée, difficilement explicable, on est amené à y voir un épisode de la conquête par les Eoliens de cet angle de la Mysie qui s'étend de l'Hellespont au golfe Eléatique et qui paraît avoir porté les noms de Dardanie et de Teuthranie dans les montagnes qui, les unes au Nord les autres au Sud, encadrent la plaine de Troie. Maîtresse de l'isthme, Ilion a dû au péage que lui assurait cette position une richesse et une puissance qui en faisaient la principale ville de la région. Aussi a-t-elle pu opposer plus de résistance que toutes les autres aux conquérants éoliens. Le souvenir de l'importance du siège amena bientôt les chefs des grandes familles éoliennes, établis en Asie après leur victoire, à faire rapporter à Troie les exploits de leurs ancêtres. Il en fut surtout ainsi sans doute des descendants d'Ajax, d'Achille et de Patrocle et d'Amphilochos, maîtres respectivement d'Aianteion, Achilleion et Sigeion, les places qui succédèrent à Ilion ruinée comme débouché de la Troade. Aux anciens adversaires que ces héros avaient combattu naguère en Thessalie, on ajouta des représentants de tous les peuples que les Eoliens avaient eu à combattre en Asie, non seulement les Dardaniens,

1. Voir mon article *Cassandre et Ajax* dans la *Revue d'histoire des religions*, 1914, et, sur *Ajax*, celui de P. Girard, *Revue des Etudes grecques*, 1905.

Mysiens et Phrygiens qui se partageaient de fait la région avec leurs anciens possesseurs, Lélèges et Gergithes, mais des Thraces comme Rhésos, des Crétois comme Phaistos, des Lyciens comme Sarpédon, des Ciliciens, des Paphlagoniens, jusqu'aux Amazones du Pont avec Penthésilée, jusqu'aux Assyriens avec Memnon, fils de l'Aurore. La venue de Memnon est déjà connue dans l'*Odyssée*, mais son rôle à Troie comme celui des Amazones n'a été développé que dans l'*Aithiopide* d'Arktinos de Milet, vers la fin du VIIIe siècle. Memnon, l'Ethiopien, serait venu à Ilion de Thèbes d'Egypte ou de Suse en Elam : avec lui, c'est déjà l'Orient tout entier qui vient combattre les Hellènes devant Troie.

A cette concentration dans Troie de tous les ennemis rencontrés par les Eoliens lorsqu'ils avaient essaimé de l'Hellespont à Chypre, dispersant le culte d'Achille de Phasélis en Lycie à Leuké au fond du Pont-Euxin, répondit naturellement une concentration semblable devant les murs de Troie de tous les héros dont les exploits étaient chantés à travers le monde achéen : Agamemnon d'Argos comme Ménélas de Sparte, Nestor de Pylos comme Ulysse d'Ithaque, Idoménée de Crète et Tlépolème de Rhodes, tout le ban et l'arrière-ban des princes achéens fut convoqué au siège de Troie, sinon par Agamemnon, du moins par Homère.

Mais, si Homère a opposé les Grecs aux Troyens, il n'a pas lui-même opposé l'Europe à l'Asie. Il n'est pas sans intérêt de préciser comment Troie, ville habitée par une population si étroitement apparentée aux Grecs, a fini par passer à leurs yeux pour le champion contre eux de l'Asie.

Dans Homère, le monde où rayonne Troie s'étend également en Asie et en Europe. Il va du Sangarios à l'Axios (Vardar), comprenant ainsi toute la Thrace et toute la Phrygie. Les auxiliaires thraces de Priam se succèdent depuis l'Hellespont en deux chaînes divergentes qui se soudent pour ainsi dire à Troie. Vers l'Ouest, ce sont les Thraces de la Chersonèse qui s'étendent jusqu'à l'Hèbre (Maritza) ; puis les Kikônes d'Ismaros riche en vignes, la

future Maronée ; puis, avec les Bistônes du Pangée, Rhésos, le héros cavalier; enfin, du Strymon (Strouma) à l'Axios, les Péoniens d'Astéropaios fils de Pélégon, l'éponyme de cette Pélégonie qui prolonge la Péonie entre l'Axios et le Drilo. C'est donc des Dardanelles à l'Albanie que s'étendent les alliances européennes de Priam.

En Asie, elles vont jusqu'au Sangarios, le grand fleuve qui est resté tenu dans l'antiquité comme formant la frontière de la Phrygie à l'Est. Priam rappelle qu'il a combattu sur ses bords les Amazones, dans une guerre nationale qui réunit tous les Phrygiens sous le commandement de Mygdon et d'Otreus. Noms bien significatifs que ceux de ces deux chefs. Mygdon est l'éponyme de la Mygdonie, district macédonien qui, en arrière de la Chalcidique, s'étendait des bouches du Strymon à celles de l'Axios où Homère connaît une ville d'Amydon ; le nom de *Mygdones* se trouve donné, au sens large à tous les Phrygiens, — et il a été porté par eux jusqu'à Nisibe aux confins de l'Arménie et à Apollonie de Pisidie — au sens étroit aux habitants de la basse vallée du Rhyndakos que les Bithyniens soumirent. Dans la légende, Mygdon passe ou pour un roi des Bébryces, autre peuplade thraco-phrygienne de Bithynie, ou pour père de Sagaris, l'éponyme du Sangarios, ou pour fils d'Atymnios — et, comme tel, aurige du roi des Paphlagoniens à Troie, Pylaiménès, — ou encore comme fils d'Akmon, le héros phrygien de la hache qui apparaît à cheval, son arme sur l'épaule, dans maint bas-relief de la Phrygie centrale. Quant à *Otreus*, il ne saurait être distingué d'*Atreus ;* et on sait qu'Atrée, le père d'Agamemnon, passait pour fils de Pélops et petit-fils de Tantale, le grand monarque légendaire de la Phrygie ; le roi de Hydé en Lydie que connaît l'*Iliade* s'appelle Otrynteus et celui de Kabésos Othryoneus ; Kabésos paraît être la capitale de la Kabalie, province montagneuse habitée par les Solymes, population de langue phrygienne avec qui les Lyciens, ses voisins du sud, furent longtemps en guerre. Or, d'après ce que dit dans l'*Iliade* son petit-fils Glaukos, Bellérophon,

après avoir tué la Chimère (la personnification des fumerolles du Kragos lycien), est envoyé par le roi de Lycie combattre les Solymes, enfin les Amazones dont on sait, par ailleurs, qu'une reine s'appelait Otréré. C'est ce que Glaukos raconte à Diomède lorsque les deux héros, reconnaissant qu'ils sont unis par les liens de l'hospitalité, échangent leurs armes au lieu de combattre. Cette hospitalité a moins lieu de surprendre si l'on se rappelle que Diomède est, à l'origine, un héros thrace, voisin et ennemi de Rhésos qu'il tue dans l'*Iliade*, et que Glaukos est le compagnon de Sarpédon, dont le nom se retrouve à des promontoires de Thrace et de Cilicie, et qui aurait été roi des Ciliciens ou des Lyciens.

Ces faits, qu'il serait aisé de multiplier, montrent suffisamment que Priam, ainsi que les héros groupés autour de lui, appartient aux envahisseurs de l'Asie venus de Thrace vers le XIIe siècle. La lutte contre les Amazones, qui deviendra l'exploit national que tout héros grec doit accomplir comme preuve d'hellénisme — aussi bien Achille et les Argonautes éoliens que l'Athénien Thésée ou que le Dorien Héraklès — cette *Amazonomachie* est un souvenir déformé de la lutte réelle que les Phrygiens eurent à soutenir contre les Hétéens, maîtres incontestés de l'Asie Mineure avant leur venue. Les Hétéens adoraient de grandes déesses guerrières qui ont passé en Occident avec Bellone ; l'une des plus vénérées s'appelait Hipa ; on connaît plusieurs princesses hétéennes dont le nom se terminait par celui de la déesse, Goulou-hipa, Poudou-hipa, et un gouverneur hétéo-syrien de Jérusalem au XIVe siècle, s'appelle Abd-hipa. Les Phrygiens, peuple cavalier, interprétèrent sans doute *hipa* par *hippé* et firent de ces princesses ou de ces déesses une nation d'écuyères héroïques : c'est à cette méprise que remonte le sens qui est resté attaché au nom des Amazones [1].

A mesure que la conquête thrace s'avança plus loin en

1. Sur cette évolution de la légende amazonienne voir mon article *L'Origine des Amazones*, dans la *Revue d'histoire des religions*, 1913, I.

Anatolie, les Amazones reculèrent devant elle. Les poèmes homériques ont conservé le souvenir de quatre phases de cette histoire. Dans l'une, les Phrygiens, à peine débarqués en Asie, ne tiennent que la Troade entre la mer et l'Ida ; encore ce petit territoire est-il divisé entre cinq peuplades : au sud, les Pélasges, d'Assos à Larissa ; au nord-est, d'abord les Dardaniens, de Dardanos à l'Ida ; un troisième groupe d'Arisba sur le Selléis à Perkôté sur le Praktios, le futur territoire d'Abydos ; un quatrième (peut-être les Gergithes) du Praktios au Granique, le futur territoire de Lampsaque ; un cinquième du Granique à l'Aisépos, le futur territoire de Zéleia. Les bornes du domaine troyen étaient marquées alors par les Lyciens de Zéleia au nord, par les Ciliciens de Thèbes Hypoplakienne, Lyrnessos et Pédasos au sud ; au delà, dès Cyzique et dès Pitané, commençaient les Amazones. Dans une seconde période, elles furent rejetées au delà du Sangarios d'une part, du Méandre de l'autre : c'est alors que les Troyens de Troade se grossissent des Mysiens, des Phrygiens et des Méoniens, les seconds encore groupés autour du lac Askania, notre lac de Nicée en Bithynie, les derniers autour du lac Gygée en Lydie. Dans une troisième période, les Phrygiens avancent au sud du Méandre et, si les Cariens restent pour eux des « barbarophônes », ils s'allongent vers l'est en Lycie et en Cilicie ; au nord, ils s'étendent le long du Pont où se succèdent les alliés de Priam, Paphlagoniens et Enètes jusqu'au Parthénios, puis les Kaukônes, enfin les Halizônes d'Alybé, probablement les Chalybes encore à demi légendaires : les Amazones sont alors refoulées sur le Thermodon à Thémiscyre, avant d'être rejetées en Scythie quand, sur les traces des Argonautes, les Grecs auront jeté des colonies jusque dans la Colchide caucasienne.

Ce qui se groupe autour de Priam ce n'est donc pas, à l'origine, une Asie barbare, c'est toute l'avant-garde de ces envahisseurs indo-européens qui vont s'implanter en Anatolie pendant que leurs frères s'installent dans ce qui sera la Grèce. On a vu que, au début du XIIe siècle, en même temps que les Achéens conquéraient la Crète et menaçaient de leurs raz-

zias les côtes égyptiennes, les Mosques s'étaient avancés jusqu'au Paryadrès et jusqu'au Taurus : *Mita* de *Mouski*, passant le Taurus, se heurte vers 1100 aux Assyriens en Commagène. Le Priam de l'histoire, celui sous lequel a péri (fin du XIe s.) la sixième ville de Troie après deux siècles de prospérité, a dû être un vassal de ce Midas qui a laissé des souvenirs de la Macédoine, où l'on montra longtemps ses fameux jardins en Mygdonie, jusqu'à Tyane en Cappadoce où une inscription à son nom a été découverte.

***

Ainsi, la Troie d'Homère se ressent des trois grandes phases historiques qu'a traversées la Troade de l'histoire : vers 1500, les premières bandes thraco-phrygiennes ont fait de la bourgade néolithique qui s'élevait sur une butte avancée au-dessus de sa plaine marécageuse un centre de la civilisation égéenne, centre dont l'influence immédiate ne dépassait pas l'Ida et qui subissait en retour celle des Hétéens dont les monuments atteignent le Sipyle et Smyrne ; vers 1300 a commencé la grande migration phrygienne qui a repoussé les Hétéens d'abord jusqu'au Sangarios, puis jusqu'à l'Halys et au Taurus ; elle n'était pas encore achevée quand, à leur tour, les Achéens ont passé de Thessalie dans la future Eolide : pour y dominer en paix, il fallait être maître de la Troade dont Troie était la clef. De là, des luttes acharnées contre les Troyens qu'ont dû soutenir les autres peuplades de Troade, d'Assos à Zéleia. Comme la Troade relevait de l'empire phrygien, la lutte, toute locale d'abord, s'agrandit bientôt en une guerre des Achéens contre les Phrygiens ; puis, autour des Phrygiens, se groupèrent tous les Asiatiques qu'ils avaient eu eux-mêmes à combattre et que les Achéens rencontraient maintenant dans leurs courses aventureuses, Amazones sur le Thermodon, Chalybes au fond du Pont, Assyriens au bord de la mer de Chypre.

Comme on a vu les légendes des Achéenes se ressentir de

chaque étape nouvelle des conquêtes achéennes, de même les légendes troyennes reflètent ces trois phases historiques. Prenons comme exemple les Amazones. Si l'on admet pour elles l'hypothèse que nous avons indiquée, on concevra que, à la première phase, les Phrygiens de Troie aient placé les redoutables guerrières aux limites mêmes de leur territoire, sur l'Aisépos et sur le Caïque ; à la deuxième phase, elles ont été rejetées dans la haute Phrygie entre les sources du Méandre et celles du Sangarios où les villes d'Otreia et d'Akmonia conservent le nom des deux chefs phrygiens à l'appel de qui Priam vint les combattre, Otreus et Mygdon fils d'Akmon ; à la troisième phase, elles ont pour centre le Thermodon, sur le Pont, dont la vallée est limitée par l'*Amazonius Mons* (auj. Mason Dagh) d'où, après la fondation de Sinope et de Trébizonde, elles émigreront en Scythie. Ainsi, les Phrygiens avaient prêté aux Amazones des traits pris aux Hétéens, chez qui prêtresses et princesses paraissent avoir joué un grand rôle et porté, à certaines cérémonies, la mitre, l'arc et la hache de leur déesse. Cavaliers eux-mêmes, peut-être les Phrygiens transformèrent-ils en déesse cavalière telle déesse anatolienne dont le nom finissait en *hipa* et qu'on représentait, à la mode hétéenne, portée par un taureau. A leur tour les Achéo-Eoliens, entendant parler de ces mystérieuses guerrières et ayant à combattre des Phrygiens ou des Cariens qui étaient pareillement armés de l'arc et de la hache et coiffés d'un bonnet pointu, passèrent aux Amazones des traits empruntés aux Phrygiens. Enfin, les Ioniens, quand ils entrèrent en contact avec les Scythes, complétèrent de couleurs que ces barbares leurs fournirent le portrait composite d'où le génie grec a tiré l'Amazone classique. Prêtant aux Amazones les exploits de Cambyse, de Darius et de Xerxès, on leur attribua de légendaires invasions en Libye, en Thrace et jusqu'en Grèce où elle seraient venues se faire arrêter presque en face de Salamine par Thésée, le héros de Marathon. Avoir combattu les Amazones ce fut comme la pierre de touche pour tout héros grec. Et c'est ainsi que, peu à peu, les Grecs

en vinrent à se figurer que les maîtres de l'Asie avaient, de toute antiquité, été leurs ennemis : les grands ancêtres légendaires avaient laissé, en luttant victorieusement contre eux, un exemple qui s'imposait à leurs descendants.

Dans l'*Iliade* même, cette distinction entre l'Asie et l'Europe, qui semble aujourd'hui remonter aux origines, n'existe pas encore. A proprement parler, il n'y a pas d'Asie. C'est un vers d'Homère qui l'a créée, le vers où il parle de la prairie d'*Asios* qu'arrose le Kaystre. Les géographes anciens paraissent avoir localisé cet *Asios leïmôn* dans la large vallée qui s'étend de Sardes jusqu'au pied du Tmole où se serait élevée une ville d'Asia. Le nom de cette plaine est évidemment en rapport avec les *Asioneis* ou *Hésioneis* que Strabon nomme en Méonie et qui ont sans doute laissé leurs traces en Troade dans la légende d'Hésione ou *Aisioné*, fille de Laomédon ou mère de Teukros. Dans une localité dite *Asiokômé* « village d'Asios » se marque, près d'Iconium, la limite de leur extension. Que le nom Asios soit d'origine thraco-phrygienne c'est ce que confirme la généalogie des rois de Lydie où Asieus et Asié sont donnés comme enfants de Kotys qui y représente l'élément thrace ; dans l'*Iliade*, un Asios est à la tête des contingents d'Arisbé, Abydos et Perkôte ; un autre est fils de Dymas, Phrygien du Sangarios, frère d'Hécube. On voit comment ce nom thraco-phrygien d'Asios — qui paraît désigner ce qui est aqueux ou marécageux — s'est implanté dans le continent qui devait devenir l'Asie. Comment ce nom a-t-il pris cette extension ? Je croirais volontiers, d'après le vers d'Homère qui compare l'host des Achéens aux troupes d'oies sauvages, de grues et de cygnes qui voltigent « dans la prairie Asios sur les bords du Kaystre », qu'*Asos* était le nom que les envahiseurs Phrygiens avaient donné — ou entendu donner — au Kaystre. Pour les Eoliens, dont la colonisation ne dépassait pas Smyrne et se heurtait dès le Kaystre aux barbares, Lélèges, Cariens et surtout Lydiens qui y adoraient cette *Magna Mater* que les monuments nous montrent si souvent accostée de cygnes et ailée elle-même comme une femme-cygne, pour les Eoliens le nom d'*Asiens*

a pu, être donné à ces barbares par le même phénomène qui a étendu à l'Allemagne le nom des Alamans qui étaient pour les Francs ce que les Cariens sont pour les Grecs d'Homère : les premiers « barbarophônes » qu'on rencontrait au delà de la frontière. Le royaume lydien ayant englobé l'Anatolie jusqu'à l'Halys, on comprendrait l'extension prise par le nom d'Asie : du Kaystre il aurait passé à la Lydie, de la Lydie au reste de ce qui devait être l'Asie.

Quoiqu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'à l'époque présumée de la guerre de Troie aucun antagonisme n'opposait encore l'Asie à l'Europe. Tout le nord-ouest de l'Asie Mineure était aux mains de tribus phrygiennes étroitement apparentées aux premiers Hellènes. C'est seulement au delà de l'Halys et du Taurus qu'on entrait dans un monde différent où dominait la culture babylonienne, que, du IXe au VIIe siècle, les Assyriens portèrent à son suprême éclat. Bien que les populations de la Cappadoce ne fussent pas de race syrienne, mais surtout des débris des Hétéens, les Grecs leur donnèrent le nom de Leuko-Syriens et étendirent le nom d'Assyrie à la région de Sinope d'une part, à celle de Tarse de l'autre. C'est en arrière de ces villes, se prolongeant au sud par la Syrie, au nord par le Caucase, que le monde qui leur est hostile et fermé commence aux yeux des Grecs pour qui les chants homériques furent rédigés. Pour un marchand de Phocée ou de Milet, l'Anatolie lydo-phrygienne était une sorte d'arrière-pays qu'il exploitait sans trop de peine ; mais l'Assyrie lui représentait ce que la Chine a été pour nos négociants du XVIe siècle.

Le type de l'Asiatique, en tant qu'opposé à l'Européen, le *Levantin*, n'a été créé qu'alors. Dans l'épopée éolienne les héros troyens étaient traités avec la même sympathie que les héros Achéens : Hector, Andromaque et Priam sont même, sans doute, les plus nobles figures de l'*Iliade*. Pâris, seul, était l'objet de quelque défaveur et cela surtout parce qu'il était le représentant des archers préhelléniques : blessant de loin et à l'abri, ils avaient excité au plus haut point

la haine et le mépris des Achille et des Ajax qui ne connaissaient que le corps à corps. « Impudent archer, fier de ta corne, suborneur » lui crie Diomède dans une invective qui résume tout ce qui a tendu à faire de Pâris un personnage antipathique. Mais il faut descendre aux additions ioniennes — les épisodes du Dolon, ceux des flèches traîtresses de Pandaros et de Pâris — pour voir poindre ces reproches de lâcheté, de traîtrise, de débauche qui deviendront classiques à l'égard des Phrygiens et des Perses dans la Grèce historique. Le germe est dans l'*Iliade :* les guerres médiques l'ont fait pousser avec une vigueur dont les effets n'ont pas cessé de se faire sentir [1].

Si cette poussée de haine entre la Grèce et l'Asie a été si rapide c'est que, à la lutte pour l'indépendance, s'est mêlée la lutte pour la vie, lutte quotidienne et qui intéressait bien autrement, par leurs intérêts matériels, les riches armateurs comme les centaines d'artisans, mariniers et prolétaires qui dépendaient de chacun d'eux. Je veux parler de la concurrence phénicienne qui a commencé à faire sentir ses effets aux Grecs avant le VIIIe siècle, puisque le nom de Sidonien s'applique dans Homère aux Phéniciens alors que, vers 750, Sidon a cédé l'hégémonie à Tyr qui avait, depuis un siècle au moins, par Carthage et Gadès, acquis la maîtrise des mers libyennes. Cette concurrence, qui, avant la colonisation éolienne, s'étendait jusqu'au nord de l'Egée, a d'autant plus activé l'opposition des Grecs contre les Asiatiques que c'est au contact des Phéniciens que les Grecs ont senti d'abord la profonde différence qui les séparait des Sémites d'Asie. Les poèmes homériques ne manquent pas d'allusions à cette concurrence phénicienne et, toujours, le Phénicien est représenté comme le marchand déloyal, vendeur de camelotte et enleveur d'esclaves. Tout le clinquant qu'il expose devant ses navires ne sert qu'à attirer ceux qu'il va

1. Les Troyens ne sont appelés régulièrement Phrygiens que depuis Eschyle (Kretschmer, *Einleitung*, p. 182). Mais, déjà dans l'*Aithiopide*, qu'on tend maintenant à faire composer à Milet au milieu du VIIe s., avant la rédaction définitive des poèmes homériques (f. Loewy, *Neue Jahrbuecher*, 1914), l'adversaire des Grecs, Memnon, a plus les traits d'un monarque assyrien que ceux d'un héros achéen.

vendre au loin. C'est lui qui sème la terreur sur les routes de la mer et guette aux détroits les navigateurs qui n'ont pas la prévoyance d'Ulysse. Comme on doit s'y attendre le Sidonien détesté a déteint sur le plus odieux des fils de Priam : dès le VIIIe siècle, les *Cypria*, préface de l'*Iliade*, donnaient à Pâris les traits d'une sorte de marchand phénicien qui, abusant d'une hospitalité généreuse, profitait de l'absence de son hôte pour enlever sa femme avec ses trésors : son premier refuge était Chypre ou Sidon. Par là, toute la haine que le Grec vouait au Phénicien, est venue, à son tour, s'amalgamer, autour de Troie, à tout ce qui devait faire du siège interminable comme l'abrégé de l'Asie opposée à la Grèce.

***

Ainsi, quelle qu'ait été l'importance historique du siège de Troie, il a pris, de par l'*Iliade*, une importance symbolique qui en fait un événement capital dans l'hellénisation du monde antique. Jusqu'ici, on a vu que tout avait tendu à rapprocher les deux rives opposées de la mer Egée; la même culture minoenne s'y était répandue du sud, deux rameaux de la même branche de l'arbre indo-européen s'y étaient étendus du nord. Rien n'opposait alors l'Europe à l'Asie. Mais voici qu'un nouveau mouvement de peuples repousse de Grèce les Achéens, si mélangés déjà que le nom d'Eoliens (*Aioleis*, les bigarrés, les sang-mêlés) leur fut donné; forcés de chercher de nouvelles terres dans les îles et sur les côtes d'Asie, ils s'y heurtent à des populations qui, de quelque race qu'elles soient, défendent contre eux leurs biens, de la Colchide et de la Crimée, où ils se heurtent aux peuplades bataillleuses du Caucase et de la Scythie, jusqu'en Chypre et en Cilicie où ils entrent en conflit avec les Phéniciens et les Assyriens. Il y a eu là au moins deux siècles de luttes (1100-900) où les chefs achéens, venant périodiquement piller les côtes sur leurs galères à cinquante rames et finissant par s'établir à tous les estuaires, ont dû singulièrement ressembler aux chefs normands qui, sur leurs

« chevaux de mer », chercheront pareillement des établissements vingt siècles plus tard.

Tous ces hauts faits et tous les exploits des ancêtres transposés en Asie, pour fournir autant de titres aux nouveaux occupants, sont venus se concentrer autour du siège de Troie Les Achéens, Argiens et Danaens y passent pour représenter tout l'hellénisme d'alors; autour de Troie, on a vu se grouper des représentants de tous les peuples de l'Asie qui leur étaient connus. Voici donc, pour la première fois, l'Asie opposée à la Grèce, on peut même dire l'Asie opposée à l'Europe puisque, par cette opposition même, la Grèce prend figure de bastion de l'Europe contre l'Asie. Et, les Grecs se considérant comme ayant seuls des mœurs respectables et des dieux vénérables, c'est déjà la civilisation européenne opposée à la barbarie orientale, la moralité et la loyauté des « vrais croyants » à l'impiété et à la perfidie du paganisme.

L'image ainsi tracée, image que la splendeur de la poésie homérique a imposée à la postérité, ne s'est pas effacée. On peut dire que nous vivons encore sur elle. Renforcée, et pour ainsi dire vérifiée, par les guerres médiques dont la guerre de Troie semble une préfiguration glorieuse qui promettait de nouvelles victoires, elle dominait la pensée d'Alexandre qui, à peine débarqué en Asie, courut sacrifier à Ilion et prendre le bouclier d'Achille comme s'il faisait sienne sa querelle. Trois siècles d'hellénisme alexandrin, cinq siècles d'hellénisme gréco-romain, huit siècles d'hellénisme byzantin, bien qu'également établis sur les deux rives de la mer Egée, n'ont rien pu faire contre cette haine : dans la tradition que l'antiquité laisse à la pensée moderne, l'Asie, dès l'Hellespont, s'oppose à l'Europe. Notion plus littéraire qu'historique et où les faits ont eu moins de part que les vers d'Homère. Seule, depuis cinq siècles, la conquête turque lui a-t-elle rendu quelque réalité ; encore n'en est-il ainsi vraiment que depuis l'Indépendance grecque. Jusque-là, la mer Egée était un lac ottoman, comme elle avait été un lac byzantin, un lac romain, un lac grec. Dans la « grande idée » hellénique que nous voyons se

réaliser en partie aujourd'hui, qui pourra mesurer l'influence d'Homère ? Car, s'il a séparé les Grecs des Asiatiques, il a aussi lancé toute l'Hellade à l'assaut de l'Asie. Tout ce qu'il y a de répugnant pour le Grec dans la perfidie de Pâris ou la polygamie de Priam est resté dans son esprit à la charge des Levantins ; tout possesseur de *harem* est pour lui un *parthénopipas* : « guetteur et enleveur de filles », l'injure que Diomède adresse à Pâris est toujours dans sa pensée ; si le turban ottoman lui est en telle horreur, c'est qu'il a succédé à la mitre perse, détestée pendant des siècles, qui a succédé elle-même au bonnet phrygien, emblème, pour le Grec, de servitude, de lâcheté ou d'infamie.

Tout bon Grec, du temps d'Hérodote ou d'Alexandre comme du nôtre, n'a jamais cru qu'Achille ait été suffisamment vengé ; aucune entente ne lui semble admissible avec les descendants ou les successeurs du lâche meurtrier. Ainsi, l'*Iliade* a fait entrer, dans la tradition hellénique la revendication pour les Grecs de l'Anatolie maritime, dans la conscience moderne l'idée d'une irréductible opposition entre l'Asie et l'Europe. Par là, premier ferment d'hellénisation au Levant, l'*Iliade* en est restée, depuis trente siècles, le plus puissant agent. A y bien songer, le Christ est peut-être seul à avoir exercé en Orient autant d'influence qu'Homère : et, depuis que l'Anatolie est devenue musulmane, les deux actions concordent au Levant. Si, malgré les affinités de race et les convenances politiques, l'idée n'a jamais pu s'imposer de recevoir au nombre des puissances européennes la Turquie même rénovée, le sentiment profond qui a dicté cette opposition est autant dû à l'influence de l'*Iliade* qu'à l'action du Christianisme.

Promoteur de l'hellénisation en Asie et prince de l'Hellénisme, Homère n'a pas cessé de dominer la question d'Orient.

Si son nom reste le plus glorieux de l'hellénisme, c'est qu'il en est la source toujours vive. Ce nom n'est pas seulement le symbole de la première — et peut-être de la plus attachante — des œuvres littéraires nées du génie aryen; il a toujours inspiré l'hellénisme militant : Homère était le livre de

chevet d'Alexandre qui se vantait de descendre d'Achille, et César, conquérant les Gaules à la civilisation gréco-romaine, était heureux de se dire de cette lignée d'Enée à qui Homère prédisait une royauté dont Virgile fit l'empire du monde.

ADOLPHE REINACH.

II

LA FORMATION DES TROIS NATIONS GRECQUES : ÉOLIENS, IONIENS ET DORIENS. LEUR PREMIÈRE EXPANSION ET LA CONCURRENCE PHÉNICIENNE. LES BASES HISTORIQUES DE L'*ODYSSÉE* (Xe-VIIe SIÈCLES).

On a vu comment la nation grecque s'est formée, comment elle a conquis les rives de cette mer Egée qui restera désormais un lac grec ; comment, de ce centre de sa puissance, elle pouvait rayonner facilement chez les peuples apparentés de Phrygie, de Thrace et d'Italie qui, à l'époque minoenne, avaient déjà subi l'influence d'une culture égéenne.

Dans les quatre siècles — xe-viie — qu'il nous reste à parcourir pour achever ce tableau de la formation de l'hellénisme et de son expansion première, nous verrons, du tronc hellénique commun, se scinder trois branches dont chacune apportera à l'arbre ses qualités propres, tout en contribuant à étendre son ombre au loin. Nous verrons comment et pourquoi ces rameaux se sont répandus si vite à travers le bassin méditerranéen ; pourquoi ils n'ont pu atteindre certaines terres et pourquoi, dans d'autres, ils ont donné une rapide et merveilleuse floraison ; pourquoi, ici, elle a été éphémère tandis que, là, ses effets se font sentir encore de nos jours. Car les surgeons qui ont commencé alors à pousser à Naples ou à Syracuse, à Smyrne ou à Odessa, dans le delta du Nil ou dans le delta du Rhône, ces surgeons-là ne sont pas morts : ou, du moins, de grandes civilisations sont nées des germes semés dès lors par l'hellénisme.

I. — L'INVASION DORIENNE ET LE GÉNIE DORIEN[1]

Nous avons montré ce que fut la Grèce achéo-éolienne, la Grèce de l'*Iliade*. Pour achever de constituer la Grèce historique, il faut que deux éléments nouveaux se dégagent à côté du premier : les Doriens et les Ioniens, qui finiront par absorber entre eux les Eoliens. On a déjà indiqué comment l'invasion dorienne avait poussé à la mer les Eoliens bientôt suivis des Ioniens.

Un rapide tableau de cette migration dorienne montrera ce que la Grèce historique lui doit. Descendant du Pinde, les immigrants, *Thessaloi* et *Histiaioi*, ont d'abord occupé en Thessalie les districts qui garderont leurs noms — Thessaliotide et Histiaiotide, — rejetant les Pélasgo-Eoliens vers la côte, en Perrhaibie et Magnésie, Pélasgiotide et Phthiotide ; mais, pour les usages comme pour le dialecte, le fond éolien ne tardera pas à assimiler les vainqueurs. La Thessalie ne restera pas longtemps un domaine dorien.

Continuant leur marche vers le sud, les Doriens ont repoussé vers le sud-est le trop-plein des populations conquises : aux Hellopes et Perrhaibes qui se sont établis au nord de l'Eubée, aux Dryopes qui se sont établis au sud, aux Abantes et Kourètes qui se sont établis au centre, ils ont mêlé de leurs tribus, notamment les fondateurs d'Histiaia (dont le district porte le nom de Hellopie) et ceux d'Erétrie. C'est à partir de l'invasion dorienne que prennent leur essor et

1. Pour l'invasion comme pour les institutions et coutumes des Doriens, tous les textes ont été réunis dans le magistral ouvrage de K. O. Müller, *Die Dorier* (2 vols., 1824 ; 2e éd., 1844) qui fait toujours autorité. Tous les historiens de la Grèce ont exposé leurs idées dans leurs histoires générales ou dans des mémoires particuliers (ainsi Beloch, *Rhein. Museum*, 1890 ; Ed. Meyer, *ibid.*, 1886 et 1887 ; Niese, *Hist. Zeitschrift*, 1889) ; au point de vue sociologique on lira avec intérêt Claudio Jannet, *Les institutions sociales à Sparte* (1876). Mais l'histoire des origines de Sparte commence seulement à se renouveler, d'une part grâce aux fouilles poursuivies par les Anglais à Sparte de 1905 à 1910 (voir leurs résultats dans les volumes de ces années de l'*Annual of the british School at Athens*), d'autre part grâce à l'interprétation de ses institutions les plus caractéristique à la lumière de l'ethnographie comparée (voir dans ce sens les articles de M. P. Nilsson, *Klio*, 1912, et de H. Jeanmaire, *Revue des études grecques*, 1913).

Erétrie, qui doit sa prospérité première aux pêcheries de pourpre, et Chalcis, qui doit son nom au bronze que les filons cuprifères voisins lui permirent de fabriquer dès le milieu du XIe siècle, lorsque, prenant part à la migration éolienne, elle fondait Kymé d'Eolide, puis Cumes d'Italie. Le mélange fut plus encore au profit des envahisseurs en Béotie : c'est une de leurs tribus, venue du Mont-Boion en Epire, qui, gagnant par Elatée, Chéronée et Coronée, les plaines du Képhisos et de l'Asôpos, leur donna le nom de Béotie, lorsqu'elle se fut rendue maîtresse de Thèbes et en eut fait, au VIIIe siècle, par la ruine d'Orchomène, la capitale du pays. Une autre des tribus doriennes a laissé son nom à la Doride, district montagneux aux sources du Képhisos dont une des bourgades s'appelle *Boion* — d'où peut-être, les *Béotiens* — et dont deux autres portent les noms significatifs de *Pindos* et de *Métropolis*. C'est de là que les Doriens seraient partis pour envahir le Péloponèse qui, à l'époque classique, restera le centre de leur puissance. Ils prétendaient revendiquer l'héritage d'Héraklès, né à Thèbes, et successeur légitime des rois d'Argos. Si les titres tirés du héros étaient sans doute bien difficiles à fonder en droit, du moins ses pseudo-descendants avaient-ils sa force et sa vaillance. En un siècle, le Péloponèse fut conquis.

Déjà, sans doute, les Etoliens, passant le canal de Patras, avaient conquis sur les Epéens, Pisates et Arcadiens, les plaines du Pénée et de l'Alphée qui devinrent l'Elide ; déjà ils avaient, à l'Olympie qui remplaça Pise ruinée, substitué Zeus et Héra à Pélops et à Hippodamie ; déjà ils avaient ainsi fondé ce qui devait être le plus grand des sanctuaires panhelléniques, quand les Doriens s'ébranlèrent à leur suite. Dans une première étape, ils paraissent avoir gagné le bras de mer qui scinde la Grèce en deux. D'une part, passant le Parnasse, où ils laissèrent à l'Hélikon les Muses originaires de Piérie, ils atteignirent le golfe de Corinthe, de la baie de Krisa à celle de Boulis, et mirent la main sur Delphes : là, leur Apollon remplaça, comme Zeus à Olympie, un vieux culte de la Terre-Mère et de

Python, son époux serpentiforme; devenu *pythien*, le dieu rendit pour longtemps favorable aux Doriens l'oracle qui devait être le deuxième sanctuaire du monde grec.

Maîtres de toute la Grèce du nord-est, les Doriens, passant le Cithéron, occupèrent, de la baie d'Aigosthènes à la baie de Salamine, cette Mégaride qui sera plus tard la base d'opération des Lacédémoniens contre la Béotie et contre l'Attique. Repoussés de l'Attique, les Doriens passèrent l'isthme de Corinthe.

Ici commence la deuxième étape de leur conquête qui eut comme contre-coup la migration vers l'Asie des Ioniens, nom collectif que prirent les bandes, d'origine diverse, qui, sous la pression dorienne, partirent alors des péninsules d'Attique, d'Argolide, de Kynurie et de Messénie. Cette invasion, qui remplit tout le xe siècle, livra d'abord aux Doriens l'Argolide, où Argos remplaça Mycènes ruinée; de là ils s'étendirent de Trézène et d'Hermione à Sicyone et Phlionte, amenant à Epidaure le fils d'Apollon, le dieu guérisseur, Asklépios de Trikka. Puis, par la vallée de Mantinée et de Tégée, qui devait rester la pomme de discorde entre les Doriens et les Arcadiens, ils gagnèrent le sud du Péloponèse, et s'arrêtèrent au milieu de la riche vallée de l'Eurotas; l'Apollon dorien remplaça les vieux dieux, Karnos et Hyakinthos, dont les noms restèrent à ses fêtes, *Karneia* et *Hyakinthia*. Sparte remplaça Amyclées (soumise en 740) et devint le centre du seul des Etats doriens qui conserva sans mélange sa pureté et sa vigueur premières. Vers l'an 900, la conquête dorienne était achevée en Grèce. A la suite et à l'instar des Eoliens et des Ioniens repoussés par eux des côtes, les Doriens allaient s'étendre à leur tour vers les îles et vers l'Asie. De Crète, par Rhodes, ils gagnèrent, dès le IXe siècle, la péninsule de Carie et, comme leur Idoménée succède à la lignée de Minos en Crète, on a vu que leur Tlépolème avait disputé la Lycie à Sarpédon [1].

1. Sur la migration dorienne, le dernier travail est celui de Léo Heidemann, *Das problem der dorischen Wanderung* (fasc. 20 des *Quellen und Forschungen zur ant. Geographie*).

Avant de les suivre sur la mer et de voir quelle part ils ont prise dans l'extension de l'hellénisme à travers l'ancien monde égéen et dans sa lutte contre la concurrence nouvelle des Phéniciens, il importe de nous demander ce que les Doriens ont jeté à ce creuset du génie grec où nous avons vu les apports successifs, et dès lors harmonieusement fondus, des Egéens et des Achéens.

* * *

C'est Sparte qu'il faut considérer si l'on veut trouver le génie dorien dans sa pureté. Partout ailleurs, il s'est intimement mêlé aux populations conquises : l'esprit achéen a si bien pénétré l'esprit dorien en Thessalie, en Béotie ou en Argolide, qu'on ne saurait plus discerner la part de chacun dans ces amalgames régionaux que les conditions faites par la nature et par l'histoire ont plus influencés que celles qui peuvent résulter du génie divers des races [1].

D'ailleurs, s'il y a eu quelque différence entre le génie achéen et le génie dorien, elle ne paraît pas due tant aux deux peuples eux-mêmes qu'à la pénétration égéenne qui avait déjà transformé les Achéens lors de la conquête dorienne. Entre Egéens et Doriens, comme nous l'avons fait entre Egéens et Achéens, nous pourrions dresser un tableau de différences fondamentales dans tous les domaines ; entre Achéens et Doriens, ce seraient à peine des divergences. Les deux peuples appartiennent, en effet, à la même souche indo-européenne et, probablement, à deux rameaux longtemps unis puisqu'ils parlent la même langue ; leur état social et moral, tout l'ensemble de leurs coutumes et de leurs croyances appartiennent au même type *nordique* [2].

1. En dehors des ouvrages cités p. 46 n. 1 on pourra se faire une idée des théories nouvelles sur l'histoire sociale et les origines de Sparte en lisant les discussions de Niccolini et de Kazarow (*Rivista di storia antica*, 1905 et 1907), celles de Dickins, de Grundy et de Toynbee (*Journal of hellenic studies*, 1912) et l'intéressant tableau brossé par E. Cavaignac dans la *Revue de Paris* du 15 sept. 1912.

2. De là les nombreuses similitudes entre la civilisation de la Grèce primitive et celle des Celtes (cf. Ridgeway, *Earlyage of Greece*, et d'Arbois, *La Civilisation des Celtes et l'épopée homérique* 1899) ou celle des Germains (cf. Meltzer, *Neue Jaharbuecher*, 1912.)

L'invasion dorienne n'a donc fait que renforcer l'invasion achéenne ; et elle est venue à point pour rendre à l'influx nordique une vigueur nouvelle au moment où les Achéens, gagnés par les survivances égéennes et par l'ambiance orientale, commençaient à la perdre : plus frustes, semble-t-il, à leur arrivée, que l'étaient les Achéens, les Doriens ont mieux résisté aux influences amollissantes du Midi ; bien qu'ils n'aient pas été modelés à leur image, les héros d'Homère ne se retrouvent, dans la Grèce historique, qu'à Sparte. Tels que les Doriens s'y sont maintenus jusqu'au IVe siècle, et cela grâce aux lois de Lycurgue secondées par cette opinion publique dont les *Apophtegmes lacédémoniens* de Xénophon nous ont conservé tant de traits --, c'est chez eux qu'on trouve les véritables descendants des Achille et des Ajax. Ce qui domine en eux, c'est le *caractère ;* toute l'éducation, toute la vie, peut-on dire — car elle n'est chez eux qu'un prolongement de la discipline des premières années, — vise à développer en eux, pour l'individu, les qualités guerrières, pour le citoyen, le sentiment de la complète dépendance où il est vis-à-vis de la cité. Chaque Spartiate est un soldat qui se doit tout entier, et à tout moment, à son pays.

Craignant l'esprit, soupçonneux de tout ce qui sort de la règle et de la coutume, confiants uniquement dans la force, n'agissant que conformément aux traditions, les Doriens, tant qu'ils restaient fidèles à l'esprit de la race, n'étaient pas faits pour contribuer au développement de l'hellénisme dans tous les domaines de la pensée et de l'art, Ils n'en ont pas moins rendu un service éminent à l'hellénisme. Non seulement ils ont été souvent le bouclier inébranlable qui l'a défendu contre les assauts des barbares, mais ils ont jeté l'utile contre-poids de leur esprit conservateur et de leur traditionalisme dans la balance de l'esprit grec, que l'ionisme entraînait sans cesse vers les nouveautés et les révolutions.

Dans l'art comme dans la vie, ils n'aiment que la ligne droite : et cette rectitude, ces angles nets, ces ensembles massifs qu'ils portent en tout, s'ils ne sont pas sans rigidité

et sans lourdeur, ne sont pas aussi sans grandeur ni majesté. Hiérarchie rigoureuse dans l'Etat comme dans la famille, subordination de la famille à l'Etat, subordination de la famille au chef de famille et respect qu'il est le premier à témoigner à la mère de famille ; simplicité et santé de la vie domestique ; attachement à la terre dont chacun a sa part, égale à l'origine ; mépris pour tout ce qui est commerce et argent ; indomptable orgueil de race ; développement physique et courage militaire placés avant toutes les qualités — telles sont les vertus essentielles dont l'hellénisme doit la longue préservation à l'esprit dorien.

L'hellénisme ne lui doit pas seulement beaucoup de ce solide bon sens et de cette puissante armature de santé intellectuelle et physique qui lui a permis de résister victorieusement à toutes les outrances de l'esprit ionien, qu'aucune hardiesse n'arrête et que toute nouveauté sollicite. L'hellénisme, par là même, doit à l'esprit dorien d'avoir pu, tout oriental qu'il soit par sa situation géographique, rester l'avant-garde de la mentalité occidentale. Si l'invasion doriennne n'était pas venue renouveler dans l'hellénisme sa provision des qualités qu'on a coutume d'associer avec les races du Nord, il aurait été moins apte à résister aux influences levantines.

II. — LA MIGRATION IONIENNE ET LE GÉNIE IONIEN [1]

Le génie dorien est venu d'autant plus à son heure pour rattacher définitivement l'hellénisme à l'Europe que l'époque où, triomphant en Grèce, il va essaimer vers l'Asie,

1. La théorie, longtemps en vogue, de Curtius qui voulait que les Ioniens, originaires de la Côte d'Asie, y fussent *revenus* au XE siècle et que leur colonisation y eut été aidée par les populations pélasgiques apparentées contre les Cariens et les Lydiens, cette théorie a fait son temps ; ce n'était qu'une hypothèse destinée à rendre compte du caractère à la fois plus *égéen* et plus *oriental* de la civilisation ionienne (la théorie de Curtius a été surtout ruinée par Ed. Meyer). Sur la façon dont on explique aujourd'hui ce double caractère, voir Wilamowitz-Moellendorff, *Panionion* et *Ueber die ionische Wanderung* (Académie de Berlin, 1906) et D. G. Hogarth, *Ionia and the East* (Oxford, 1909).

est précisément celle où les Eoliens se laissent gagner par les influences asiatiques qui, dans ce fécond terrain, donneront cette fleur exquise — mais à tige si fragile et parfum si grisant — l'*ionisme*.

L'ionisme semble, en effet, comme une réaction de l'éolisme talonné, stimulé, menacé par le dorisme, réaction qui a dû certaines de ses couleurs propres à ce royaume lydien dont l'Ionie occupait la côte, faisait le commerce et alimentait l'industrie et l'art. Nous n'avons pas ici à brosser le tableau de tout ce qui caractérise l'art et l'esprit ionien; le prochain chapitre le fera en le montrant dans son plein essor. Nous devons nous borner à indiquer comment il s'est dégagé de l'éolisme.

Nous avons vu les Achéens, mélangés d'autres peuplades, qui semblent leur avoir valu le nom d'Eoliens, « les sang-mêlés », partant des côtes grecques sous la pression de l'invasion dorienne et, après avoir, pendant deux siècles, écumé la mer et la côte d'Asie, du golfe de Chypre au fond du Pont Euxin, se tailler une nouvelle patrie, l'Eolide, des Dardanelles au golfe de Smyrne. Si, jusqu'au VIIIe siècle, ils ne paraissent avoir pu implanter aucun établissement durable au sud de l'Hermos, c'est que la côte était occupée d'abord par les Tyrsènes et Lydiens, puis, au sud du Méandre, par les Lélèges et Cariens qui surent leur opposer plus de résistance que les Troyens de Priam et les Mysiens de Téléphos. Ce n'est que dans la deuxième moitié du VIIIe siècle, lorsque le royaume méonien des Héraklides s'affaiblit, que les bandes ioniennes qui, fuyant l'invasion dorienne, s'étaient emparées au IXe siècle des Cyclades, puis des îles côtières — Chios et Samos restèrent les terres ioniennes entre toutes — purent passer sur le continent, s'installant d'abord à Clazomènes, Téos, Colophon, Ephèse, Priène et Milet sur la côte, puis aux deux Magnésie dans l'intérieur. Si les Eoliens ne descendirent guère au sud de Milet, c'est sans doute qu'à la même époque les Doriens, maîtres depuis un siècle au moins des îles du Sud, Rhodes, Karpathos, Kasos, Kos, Astypalée, Théra, avaient réussi à fonder une nouvelle

Doride aux deux péninsules d'Halicarnasse et de Cnide.

Par la race et par la langue, ces Ioniens paraissent avoir différé moins des Eoliens que des Doriens. On peut même dire que les Ioniens ne sont que des Eoliens plus méridionaux; c'est au sud des Eoliens qu'ils s'étendaient en Grèce; c'est au sud des Eoliens qu'ils se sont établis en Asie : les côtes qu'ils ont quittées sous la pression des Doriens s'étendent de la Béotie à la Messénie et leur unité ne venait pas du fabuleux Ion, dont la création est précisément due au besoin de leur donner un éponyme commun, mais du culte d'Apollon Patrôos et de la célébration des *Apatouria*. La tradition plaçait la colonisation ionienne quatre générations après la guerre de Troie alors qu'elle attribuait la colonisation éolienne aux héros du siège, comme Diomède en Italie, ou à leurs fils, tel Oreste et son fils Penthilos. La différence ainsi marquée dans la légende semble bien correspondre à la réalité.

***

Nous venons de voir comment l'Ionie s'est formée; elle s'est placée entre l'Eolide et la Doride comme le réduit même de la pensée grecque entre ces deux contreforts. Mais peut-on déterminer comment s'est implanté en elle ce qui distingue à jamais cette fleur du génie grec poussée sur le même terrain que ses sœurs du sud et du nord ? Comment, sur ce littoral anatolien qui n'est guère différent aux golfes d'Adramyttion ou de Bargylia de ce qu'il est aux golfes du Kaystre et de l'Hermos, comment sont venues à la fleur ionienne des couleurs et des senteurs si particulières, couleurs et senteurs dont l'hellénisme est resté comme teinté et parfumé ?

On peut discerner deux ordres de causes : les unes intérieures, les autres extérieures à l'Ionie.

D'abord, la diversité même des envahisseurs. Au lieu de former un groupe ethnique puissant comme les Eoliens et les Doriens qui se sentaient déjà, quand ils émigrèrent, une

patrie commune et une âme nationale, les Ioniens, eux, on l'a vu, sont venus d'un peu partout, prenant la mer du golfe Lamiaque au golfe de Messénie, à mesure que, au cours des xe et ixe siècles, le progrès de la conquête dorienne les y poussait. Ils émigraient par petites bandes. Parfois, l'une d'elles suffisait à créer un établissement dont le nom rappelait leur origine : ainsi, des Phocidiens ont fondé Phocée, des Béotiens de Lébadeia Lébédos. Plus souvent, il leur fallait s'unir à plusieurs et même revenir à plusieurs reprises renforcer le premier établissement assailli par les indigènes : de là, les quatre ou cinq « fondations » dont les traditions de Milet ou d'Ephèse ont conservé le souvenir. C'est par des constructions légendaires, dont l'artifice est facile à déceler, que les Ioniens, quand Athènes eut pris l'hégémonie, tinrent honneur à se rattacher aux Kodrides et Néléides, les anciens rois de Pylos et d'Athènes[1].

Ainsi, plus divers d'origine et plus faibles de nombre, les Ioniens étaient par là même plus aptes à se laisser pénétrer par les influences qu'ils allaient trouver dominantes sur la côte où ils s'établissaient. Ces influences les ont pénétrés profondément, et déjà par le sang ; car il n'y a aucune raison de ne pas croire Hérodote quand il nous apprend que les Ioniens, ayant émigré sans femmes, avaient pris leurs épouses dans la population conquise, Lélèges au nord, Cariens au sud du Méandre. Tout confirme la pénétration des indigènes : l'oncle d'Hérodote, le père de Thalès portent les noms cariens de Panyassis et d'Examyès ; Halicarnasse conserva une dynastie carienne ; les indigènes dominèrent longtemps à Ephèse et son Artémis est la *Magna Mater* anatolienne à peine hellénisée ; les Cariens apparaissent partout comme mercenaires ou commerçants de conserve avec les Ioniens : c'est par ceux-ci que la Syrie et l'Assyrie, puis l'Egypte et l'Inde connurent les Grecs qu'ils désignèrent sous le nom de *Iavanas*.

C'est surtout par la Lydie que la pénétration fut puissante :

1. Les Néléides paraissent tirer en vérité leur nom de Néleia, vieille place de la côte thessalienne d'où venaient les Magnètes.

tout son commerce descendait à la mer le long des vallées de l'Hermos, du Kaystre et du Méandre ; mots et usages lydiens s'introduisirent de toutes parts en Ionie. C'est le système monétaire et pondéral des Lydiens, copié lui-même du système babylonien, que les Ioniens adoptèrent et que Phidon d'Argos, dès le milieu du viiie siècle, appropria à la Grèce. Capitale d'un royaume florissant, Sardes devint bientôt la véritable métropole de l'Ionie ; aux yeux de ses rois, les Ioniens devaient jouer ce même rôle de trafiquants et de marins que les Phéniciens rempliront pour les rois de Perse. Les Mermnades prennent femme en Ionie, comblent de leurs présents les Apollons de Didymes, de Délos et de Delphes, et, s'ils donnent à leurs aînés le nom de leur dieu national Atys, ils appellent leurs cadets Pythios, en l'honneur du dieu pythien[1].

D'autre part, c'est en Carie et en Lydie que, sans qu'on sache au juste comment, les traditions égéennes paraissent s'être conservées le plus vivaces. Au contact des Cariens et des Lydiens, les Ioniens virent donc se renforcer tout ce qu'il pouvait encore y avoir en eux qui remontât à la civilisation égéenne. Or, cette civilisation, on l'a vu, s'oppose comme *orientale* à la culture *nordique* des Achéens et des Doriens ; les Lydiens et les Cariens qui transmirent aux Ioniens ce qu'ils avaient conservé de l'héritage égéen, l'avaient orientalisé encore au contact des Assyriens et des Phéniciens.

L'Ionie apparaît donc de plus en plus comme une renaissance de la civilisation égéenne, réagissant contre le renouveau d'influx nordique que les Doriens ont apporté en Grèce.

Si, vers l'an 800, nous embrassons d'un coup d'œil le monde hellénique tel qu'il s'étend dès lors, non plus seulement en Grèce, mais sur le littoral égéen de l'Asie, nous le verrons

1. Sur la Lydie et l'Ionie, voir G. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades* (1893). Rappelons que Gygès s'empara de Kolophon et de Magnésie du Méandre et assiégea en vain Smyrne et Milet (v. 650), que son fils Ardys s'empara de Priène et que le fils de ce roi, Alyatte, occupa Smyrne. Ainsi les colonies ioniennes se sont trouvées par rapport au royaume lydien dans des rapports d'intermédiaires, à la fois nécessaires et détestés, qui rappellent la position des premières colonies européennes dans l'Inde des grands Mogols.

constitué dans ses trois éléments permanents : les Eoliens se rencontrent d'abord dans la Grèce du nord, où, contournant la Béotie, ils s'échelonnent de la Thessalie à l'Attique ; dans le Péloponèse, malgré l'invaions dorienne, ils continuent à dominer en Achaïe et dans quelques districts de l'Argolide et de la Laconie ; enfin, en Asie, ils sont maîtres de la côte, des Dardanelles au golfe de Smyrne, et de certaines îles, comme Lesbos qui domine cette côte éolienne, ainsi que de Scyros qui la relie à l'Eubée, leur autre grande possession insulaire.

Les Doriens dominent dans la Thessalie, la Béotie et le Péloponèse, mais ne maintiennent guère leur pureté ethnique qu'en Laconie ; ils sont partis de là pour *doriser* la Crète et les îles qui la rattachent à la côte d'Asie, où une nouvelle Doride s'étend d'Iasos à Physkos.

Les Ioniens, enfin, sont partis surtout d'Eubée, d'Attique et d'Argolide : maîtres des Cyclades, et ayant fait de Chios et de Samos leurs citadelles, ils ont pu s'emparer du littoral asiatique de l'Hermos au Méandre.

Telle est cette fameuse carte tricolore qu'il faut toujours avoir dans l'esprit si l'on veut comprendre l'histoire de l'hellénisme. Car ce n'est pas une différence politique accidentelle qu'elle implique, mais une diversité culturelle profonde : dans le monde grec les Doriens représentent la culture aryenne du Nord, les Ioniens la culture égéenne orientalisée, les Eoliens une culture qui tient de l'une et de l'autre.

Bien entendu, ces trois formules sont trop absolues pour correspondre à la réalité : c'est de toute une gamme de teintes se dégradant entre ces trois couleurs fondamentales qu'il faut s'imaginer empreint cet arc-en-ciel de l'hellénisme qui, une fois harmonieusement fondu, imposera son reflet au monde méditerranéen[1].

1. « Faire l'histoire des dialectes grecs, c'est faire l'histoire de la colonisation grecque » prononce M. A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (1913), p. 74. On trouvera les différences dialectales entre l'éolien, l'ionien et le dorien très bien résumées par O. Hoffmann, *Geschichte der griechischen Sprache*, I (1911. Coll. Göschen). Ces différences expriment à merveille leurs divergences mentales et culturelles.

En effet, à peine établi sur les deux rives de la mer Egée, on va voir l'hellénisme, avec un merveilleuse force d'expansion, se répandre de toutes parts au dehors.

III. — LE PREMIER ESSOR COLONIAL

Quand, à la fin du VIIIe siècle, secondée par Erétrie, Mégare et Corinthe, Chalcis eut disséminé les ports grecs dans les îles et sur les côtes de Thrace, de la Chalcidique à Byzance, l'hellénisation de la mer Egée peut être considérée comme un fait accompli.

A peine est-elle achevée, les Hellènes en ont franchi les rives dans leur premier essor colonial et, du coup, ils ont atteint les limites extrêmes de ce qui sera le monde hellénique, Ibérie et Scythie.

Les causes de cet essor colonial ne sont pas difficiles à discerner. La résistance des populations indigènes empêchait les places grecques de la côte de s'étendre vers l'intérieur ; il fallait donc trouver ailleurs des débouchés pour une jeunesse que la fécondité naturelle aux races nouvelles multipliait sans cesse ; et, bientôt, à ces envois de colonie pour dégorger la métropole surpeuplée comme en connurent Achéens et Doriens, succéda la formation d'une classe nouvelle de commerçants, armateurs et matelots, tous gens vivant de la mer — on appelait à Milet ces loups de mer d'un nom caractéristique les *aeinautes* : par ces marins perpétuels toute la vie des cités grecques dépendit du commerce maritime.

Ces cités, en même temps, ayant entrepris de drainer le commerce des royaumes asiatiques, il fallait trouver où vendre tous leurs produits manufacturés, — depuis le vin et ses amphores, l'huile et ses jarres jusqu'aux étoffes précieuses et aux objets d'art, — et où acheter les matières premières nécessaires à l'industrie naissante, les esclaves qui ne lui étaient pas moins nécessaires et les denrées alimentaires dont cet accroissement de population rendait l'importation indispensable. Or, les deux greniers à blé du monde d'alors, c'étaient l'Egypte et la Scythie ; les rives du Pont, avec

leurs troupeaux et leurs forêts, offraient en même temps aux marchands autant de peaux, de laines et de bois qu'ils en pouvaient désirer ; ses eaux étaient périodiquement traversées par des bancs épais de thons qui, salés, formaient la base de la nourriture des gens de mer et des prolétaires; enfin, l'or abondait en Colchide; le fer des Chalybes était réputé, et les princes caucasiens ou scythes étaient pour les marchands milésiens d'aussi bons pourvoyeurs de « bois d'ébène » que les roitelets africains pour nos négriers. Curtius a montré en termes excellents comment les Grecs furent attirés dans cette vaste mer, assez grande pour que l'Hellade entière, de l'Olympe au cap Ténare, y puisse flotter à l'aise.

« Cet immense horizon sans îles effrayait le marin grec : personne ne s'y risquait sans avoir, à l'issue du Bosphore, offert des vœux et des sacrifices à Zeus Ourios, le dieu qui envoie les brises propices. On eût dit qu'en cet endroit on disait adieu à sa patrie pour entrer dans un monde nouveau et étranger. C'est qu'en effet, comparé au ciel de l'Archipel, celui du Pont est trouble et terne ; l'air est épais et lourd : les vents et les courants obéissent à d'autres lois. Le rivage est presque partout dépourvu de ports, bas et marécageux. De là ces vapeurs abondantes qui s'amassent, sous forme de brumes très denses, tantôt sur une côte et tantôt sur une autre. A ces phénomènes insolites s'ajoutait le spectacle d'une nature engourdie par l'hiver, la tristesse communicative de régions exposées sans abri à toutes les rafales venues des steppes du Nord, où de larges fleuves et de vastes bras de mer se figent immobiles sous leur manteau de glace tandis que les habitants s'enveloppent jusqu'aux yeux dans des fourrures, où ne pousse aucun des végétaux dont la civilisation et la religion des Hellènes avaient fait leurs compagnons inséparables, de pays enfin où la vie en plein air et au soleil, la vie librement promenée à travers les palestres et les places publiques, était chose impossible. On comprend que, sous le coup d'impressions semblables, venant à la fois de la nature et des hommes, l'Ionien le plus curieux

de voyages se sentait mal à l'aise dans ces latitudes. »[1]

En face de cet *Extrême-Orient* de la Grèce, en ces siècles des premières découvertes maritimes qui correspondent à notre XVe siècle, il faut placer le *Far-West* des *conquistadors* hellènes :

« La terre d'Occident ou Hespérie était un monde à part, placé loin des pays habités par les tribus grecques et en dehors de l'Archipel qui leur servait entre elles de lien. La mer qui baigne les rivages de l'Occident ne faisait pas partie du monde grec ; on l'appelait, pour montrer qu'elle appartenait à la contrée d'au delà, la mer de Sicile : c'était une vaste nappe d'eau sans îles, et, comparée à la mer Egée, elle faisait l'effet d'un Océan. Le courant, dirigé de l'Ouest à l'Est, de la mer Tyrrhénienne vers celle de Sicile, y contrariait la marche des vaisseaux grecs ; des contre-courants alternatifs y rendaient la navigation dangereuse, et les vents qui dominaient dans ces parages étaient tout à fait différents de ceux auxquels étaient habitués les Hellènes. Le ciel leur paraissait trouble et incertain; ils se sentaient mal à l'aise de ce côté, le côté de la nuit, la région où les Phéaciens, les nochers des trépassés « enveloppés dans une brume épaisse », suivaient leurs sentiers obscurs. C'est pour cette raison que la navigation s'arrêta si longtemps à la pointe méridionale de la « Morée », et que, même après qu'on se fût risqué à faire le tour de la péninsule, les marins anxieux suivaient de si près les côtes helléniques pour arriver dans la mer de Corinthe. »[2]

Entrevus de Sinope, les trésors de Babylone ou les merveilles de Suse avaient pour les Ioniens l'attirance du Cathay ou de Cipango pour les Portugais de Goa ou de Macao, et l'Eldorado des Hespérides n'a pas fait moins rêver les contemporains de Kolaos de Samos, découvreur de l'Ibérie, que l'Eldorado américain n'a fait rêver ceux de Colomb ou de Cortez.

Excités par l'appât de tant de gains certains, renseignés,

1. E. Curtius, *Histoire grecque*, I, p. 514-5.
2. *Ibid.*, I, p. 536-1.

d'ailleurs, par les Lydiens, sur les grandes voies du commerce anatolien, précédés par endroits ou guidés par les navigateurs cariens, les Ioniens ont, dès le VIIIe siècle, jeté leurs factoreries aux rives du Pont : Abydos et Lampsaque pour tenir les Dardanelles, Périnthe et Cyzique d'où ils dominent la Propontide, Sinope, vieille ville hétéenne, au milieu de la côte méridionale du Pont, au débouché de la grande route de commerce qui, par l'Halys et l'Euphrate, menait à Ninive et à Babylone.

Sinope, à son tour, a essaimé dans le Pont, notamment à Trapézonte, débouché de l'Arménie et, un siècle après la date supposée de sa fondation, 780, elle avait permis aux Ioniens de s'établir sur tout le pourtour de la mer Noire, d'Odessos et d'Istros aux bouches du Danube à Phasis et à D Bioscurias dans la Colchide caucasienne, et de la pointe de la Crimée (Chersonésos) au fond de la mer d'Azof (Tanaïs) par Panticapée et Phanagorie qui en gardent l'entrée : des ports grecs, la culture hellénique rayonnait en Scythie, et un Scythe, Anacharsis, était mis par les Ioniens au rang de leurs sages, les Thalès et les Solon. Apollon, le grand dieu de la raison ionienne, n'était-il pas aussi venu du Nord-Ouest, avec les Vierges Hyperboréennes, par les étapes de la voie de l'ambre ?

Si, par ce réseau de colonies, la Propontide a pu devenir, presque au même titre que la mer Egée, une mer hellénique et si le Pont a été comme une succursale de cette mer, cette expansion ionienne vers le nord-est s'est trouvée activée dans la mesure même où son expansion vers le sud-est était gênée par la concurrence phénicienne. Les quelques colonies, jetées déjà par les Eoliens et fortifiées par les Doriens, en Pamphylie et en Cilicie, demeurèrent isolées et sans force : l'hellénisme ne se maintint florissant qu'en Chypre, encore au prix d'un partage de l'île avec les Phéniciens. En Egypte, les premières factoreries deltaïques du VIIIe siècle, surveillées avec la même jalousie que le furent au XVIIe siècle les trafiquants européens à Nagasaki ou à Canton, furent bientôt ruinées par la jalousie des Phéniciens appuyés

par les rois d'Assyrie, qui battaient les Ioniens en Cilicie vers 700 et soumettaient l'Egypte en 675. Ce n'est que lorsque la dynastie libératrice des Psammétique eut besoin de l'appui des mercenaires ioniens et cariens que les Ioniens purent reprendre pied dans le Delta, où ils fondèrent, vers 560, Naukratis qui rouvrit au commerce grec la vallée du Nil ; en même temps les Doriens s'établissaient à Cyrène.

Avec Cyrène, nous touchons à l'expansion grecque vers l'Occident. On a vu pourquoi elle n'a pas eu des débuts aussi rapides et aussi brillants que l'expansion en Orient. Loin d'être attirés par l'éclat et le commerce des grands royaumes qui se partageaient l'Asie, loin de voir un réseau d'îles faciliter de toutes façons la navigation, les Grecs rencontraient, à l'ouest, une large étendue d'eau à traverser, une mer souvent orageuse, des courants contraires, des populations barbares et inhospitalières. Sous la pression des Doriens, il y a peut-être eu, dès le XIIe siècle, passage en Italie de quelques bandes achéennes, peu après l'époque où les Tyrsènes ou Etrusques, débarquant sur les côtes de la future Etrurie, ont donné à la mer qui les baigne le nom de mer Tyrrhénienne. De cette première colonisation, nous devons seulement retenir ici la fondation de Cumes par des Eubéens de Kymé et des *Graioi* de Tanagra : car c'est sans doute à ce fait que les Hellènes durent d'être connus aux Italiotes sous le nom de *Graii* ou *Graei*, Grecs, et c'est à ces Grecs de Cumes que paraît due l'introduction de l'alphabet qui, diversement modifié par les Etrusques, les Osques, les Ombriens, les Latins enfin, est devenu notre alphabet moderne. Si ce premier emprunt de l'Italie à la Grèce est le plus important, il est loin d'être le seul. L'affinité entre Grecs et Italiotes les a facilités. Dès le VIIe siècle, Etrusques et Latins sont pénétrés par tous les produits de la culture grecque, depuis leurs dieux jusqu'à leurs vases peints.

« Cette action considérable exercée sur l'Italie par les tribus grecques dans la période préhistorique, au temps où la Crète dominait les mers, se fit sentir principalement sur la côte orientale que Pline appelle avec raison le « fron-

ton de l'Italie », parce que, comme la côte orientale de la Grèce d'Europe, elle a été la première à recevoir l'excitation féconde apportée par les colons d'outre-mer et qu'elle l'a plus vivement ressentie.

Cependant, le côté d'occident ne resta point en dehors de cette influence. Comme la mer de l'est ou mer Ionienne, celle de l'ouest ou mer Tyrrhénienne doit son nom à des tribus grecques de l'Asie Mineure, à ces Tyrrhènes ioniens qui ont découvert le détroit de Sicile, qui ont apporté de la Lydie, leur pays, sur la côte occidentale de l'Italie, les premiers germes de civilisation entendue à la manière grecque, et s'y sont établis eux-mêmes en groupes nombreux[1].

Les relations ouvertes par les marins de l'Asie furent continuées, et avec une ardeur des plus actives, par les insulaires de la Grèce occidentale, c'est-à-dire par les peuplades lélèges des Céphalléniens, Taphiens et Téléboëns. D'abord, les indigènes établis aux alentours des mines du golfe Thermaïque commencèrent par transporter sur la plage orientale le cuivre, métal très recherché aux temps héroïques ; puis, les matelots contournèrent la pointe la plus méridionale de la péninsule, la partie qui, pour les Grecs, était l'Italie proprement dite, et allèrent chercher le cuivre jusqu'à Témèsa, pour l'échanger contre du fer et de l'acier. C'est ainsi que le roi des Taphiens, Mentès, fait le commerce entre la Grèce et l'Italie ; ses vaisseaux vont et viennent en toute sécurité d'un bout à l'autre du détroit, et des captifs grecs sont vendus à haut prix aux Sicules. Ainsi donc, la plus ancienne indication qui nous renseigne sur ce qui se passait dans cette mer, celle que nous ont conservée les chants relatifs à Ulysse et à Télémaque, nous montre les deux rivages en relation, et en relation déjà intime. »

Pour que la colonisation grecque pût s'étendre à travers l'Adriatique, il fallait qu'elle eût pris pied d'abord sur sa

1. Pour mettre ces paroles de Curtius, *op. cit.*, p. 542, en harmonie avec l'état actuel de la science, il suffirait de remplacer *grecques* par *apparentées aux Grecques* et *ioniens* par *ionisés*.

côte hellénique. Au temps de l'*Odyssée*, l'hellénisme ne dépasse pas Ithaque ; on a vu le roi des Taphiens, Mentès, aller chercher à Témèsa le cuivre étrusque : Corcyre est encore la mystérieuse Phéacie. Mais, déjà, elle est en rapport avec l'Eubée et c'est, en effet, de Chalcis et d'Erétrie d'abord, puis de Mégare et de Corinthe, que semble parti le mouvement d'expansion hellénique dans l'Adriatique. Au début du VIIIe siècle, quand les Ioniens tendent à fermer l'Orient à leurs concurrents de Grèce, Corcyre, devenue grecque, permit aux factoreries helléniques de s'étendre sur la côte illyrienne, à Ambracie, Apollonie, Epidamne, et, plus au nord, à une nouvelle Epidamne et à une nouvelle Corcyre. Car les navigateurs grecs ont emporté au loin les noms de la mère-patrie comme les découvreurs de la Nouvelle-Grenade ou de la Nouvelle-France.

Une fois ces postes établis sur la côte orientale de l'Adriatique, on pouvait maintenant passer à la côte italienne, et cela d'autant plus aisément que les populations qui en occupaient les pointes — avançant l'une vers la Grèce, l'autre vers la Sicile — étaient des Messapiens et des Iapyges, peuplades illyriennes déjà sorties de la barbarie, que la culture égéenne avaient prédisposées à recevoir la culture hellénique. Il en était de même, on l'a vu, en Sicile : là, les indigènes, Sicules, Sicanes et Elymes, en dehors de ce qu'ils avaient pu recevoir au temps de la thalassocratie minoenne, subissaient, au moins depuis le IXe siècle, l'action des établissements phéniciens de la pointe occidentale.

La concurrence phénicienne paraît avoir stimulé les Chalcidiens ainsi que le désir de protéger contre elle et contre les Etrusques leur antique établissement de Cumes en Campanie.

Ils semblent avoir commencé par s'assurer le détroit en fondant d'un côté le port de la *faucille*, Zankle-Drépane (Messine), de l'autre le port de la *cassure*, Rhégion (Reggio) : de là, ils jetèrent sur la côte est Naxos, Catane et Léontinoi ; sur la côte nord, Mylai et Himère ; aussitôt, les Doriens de Mégare, Corinthe et Rhodes fondèrent respectivement,

dans le dernier quart du VIIIe siècle, autour de la pointe est, Mégara-Hyblaia, Syracuse et Géla. Au cours du siècle suivant, ces villes devaient essaimer à leur tour des colonies le long de la côte sud : Mégara colonisant Sélinonte, Syracuse Camarina, Géla Agrigente. Menacés d'être étouffés entre Sélinonte et Himère, les Carthaginois de Sicile vont, au VIe siècle, entreprendre contre l'hellénisme une lutte inexpiable.

En même temps que les Chalcidiens passaient de Corcyre à Rhégion et rendaient une nouvelle vigueur à leurs colonies campaniennes, les Achéens d'Achaïe, maîtres de Zante, fondaient coup sur coup Métaponte, Siris, surtout Sybaris et Crotone, les deux premières métropoles de la Grèce italienne que leurs divisions devaient ruiner plus tard au profit des deux cités qui furent établies peu après aux deux extrémités du territoire achéen, Locres au sud qui doit son nom aux Locriens de Grèce, Tarente la dorienne au nord-est. Ce sont ces cités, grâce au prodigieux développement qu'elles prirent, qui achevèrent la colonisation hellénique de la « botte italienne » ; Tarente se taillant au sud de l'Apulie un Etat où Brentésion — Brindisi — devait un jour se substituer à elle comme tête des lignes de navigation italiennes vers l'orient ; Sybaris, Crotone et Locres en se donnant sur la côte occidentale de la Calabre les ports nécessaires à leur assurer le commerce de la mer Tyrrhénienne, Locres par Medma et Hipponion, Crotone par Térina et Témésa, Sybaris par Laos, Skidros et Posidonia (Paestum). Pour s'assurer les routes de portage, il leur fallut peu à peu soumettre l'intérieur[1].

Au début du VIIe siècle, le sud de l'Italie était donc enserré d'une ceinture de villes grecques ou dominaient alors les Achéens : en souvenir de l'*Hellas* — ce district thessalien qui avait été la patrie de plusieurs de leurs héros les plus populaires — ils donnèrent à leur nouvelle conquête

1. On se borne à brosser ici un tableau d'ensemble de la première colonisation hellénique. On trouvera les détails nécessaires et les références aux chapitres III et IV.

le nom de *Mégalé-Hellas* : la Grande-Grèce est entrée dans l'histoire pour n'en plus sortir et, de Sélinonte à Cumes comme de Syracuse à Tarente, l'arbre grec a jeté en Italie un surgeon assez vigoureux pour se ramifier de là dans tout l'Occident comme le surgeon ionien implantera l'hellénisme à travers l'Orient. Ce sont les négociants de Tarente qui, avec ceux de Corcyre, ont acquis au commerce hellénique le fond de l'Adriatique, des bouches du Pô à celles du Drin, tandis que les Rhodiens de Géla et les Phocéens de Véleia, s'ouvrant par les îles Lipari la mer Tyrrhénienne, allaient fonder Rhôdé (Rosas) au pied des Pyrénées, Massalia aux bouches du Rhône. Etablis ainsi à toutes les portes méditerranéennes de la barbarie du nord-ouest, les Grecs en drainèrent bientôt le commerce : bois et peaux, ambre et étain, fer et or, vinrent doubler la richesse du monde hellénique.

Si cette pénétration hellénique ne s'est pas développée davantage dès le VIe siècle, c'est qu'au milieu de ce siècle, l'Empire Perse a ressaisi, dans une puissante étreinte, l'Orient, de l'Hellespont à l'Egypte, et que, en même temps, Carthage a, de ses forces jeunes, donné un nouvel essor aux vieilles colonies de Sidon et de Tyr. Les quelques expéditions fructueuses que Samiens, Rhodiens et Phocéens firent sur les côtes d'Espagne au VIIe siècle restèrent sans lendemain ; l'influence des Phocéens à Tartessos ne survécut pas à ce roi ibère, Arganthonios, qui faisait élever à ses frais les remparts de Phocée à l'époque où Crésus envoyait ses offrandes à Delphes. C'est seulement grâce au surprenant développement de Marseille, fondée par les Phocéens, après Véleia en Calabre et Aléria en Corse, que le commerce hellénique put se maintenir dans la mer de Ligurie.

Aussi bien est-ce vers 600, à l'époque où les négociants phocéens commencent à remonter le Rhône, tandis que les mercenaires doriens de Psammétique gravent leur nom à la deuxième cataracte, qu'on doit marquer le terme de ce que nous avons appelé la première expansion hellénique. En moins de deux siècles, elle a atteint les bornes qu'elle

ne dépassera plus en Occident, et qu'elle ne dépassera en Orient que par la conquête d'Alexandre.

Durant toute cette expansion, les commerçants grecs n'ont pas encore permis à leurs intérêts rivaux de les diviser. Ce n'est qu'au cours du VIIe siècle que les rivalités vont mettre aux prises d'abord Chalcis et Erétrie, la première soutenue par Samos, la seconde par Milet, pour l'hégémonie en Eubée et dans les colonies eubéennes, puis Samos et Naxos pour la domination dans l'Archipel; enfin Mytilène et Athènes pour la maîtrise des Dardanelles.

Jusque-là, les Grecs semblent s'être sentis trop faibles en pays étranger pour ne pas se solidariser. Si l'on voit, par exemple, les Ioniens s'unir avec les Doriens et les Eoliens autour de l'*Hellenion* de Naukratis, c'est que, collectivement, de quelque cité qu'ils aient été originaires, ils se sont trouvés en butte à des hostilités et à des rivalités qui les ont obligés à l'union. Et ce n'est pas le moindre service que cette première expansion ait rendu à l'hellénisme. Le contact des barbares l'a contraint à prendre conscience de sa valeur et de son unité.

Ces hostilités que les Grecs rencontraient de la part des indigènes partout où ils s'établissaient, la concurrence faite par les Phéniciens, — maîtres du commerce de la Méditerranée méridionale par Sidon depuis le XIIe siècle, par Tyr depuis le Xe, par Carthage depuis le VIIIe, — si elles ont limité l'expansion de l'hellénisme, ont donné aux Grecs le sentiment de leur unité. Non seulement les villes ont dû s'entr'aider pour fonder, renforcer et soutenir leurs colonies ; mais les trois grands groupes ethniques entre lesquels on a vu les Grecs se répartir, Eoliens, Ioniens, Doriens, ont pris conscience qu'ils ne formaient qu'un seul peuple. L'Apollon de Delphes, devenu l'oracle du monde hellénique a, de son *omphalos*, vrai nombril du monde grec, encouragé et souvent dirigé, chez les Grecs de tout dialecte, le mouvement colonisateur. Sous sa protection, la nation grecque s'est constituée, au contact des Barbares et par réaction contre les Phéniciens.

Dès lors apparaissent donc, associées avec la formation même de l'hellénisme, ces deux sentiments qui dureront autant que lui : l'opposition entre les Hellènes et tous les autres peuples qu'on considère indistinctement comme *barbares*, qu'il s'agisse des Sardes, des Scythes ou des Perses ; l'irréductible hostilité entre les Grecs et le seul peuple que, avec les Egyptiens, ils ne tiennent pas pour barbare, mais qu'ils jalousent d'autant plus : les Sémites de Phénicie et de Carthage.

IV. — COLONISATION GRECQUE ET COLONISATION PHÉNICIENNE

Si les Phéniciens ont été si âprement détestés, déjà par les contemporains d'Homère, c'est que les Grecs les trouvaient partout comme rivaux heureux et, souvent, comme prédécesseurs. Sans doute, sur les pas des premiers historiens des Phéniciens, Bochart et Movers, on a singulièrement exagéré leur rôle, croyant retrouver leurs traces partout où les légendes grecques parlent de Kadmos (en qui on voyait *Kedem*, l'Orient personnifié) et d'Héraklès (identifié au Melkarth de Tyr), partout où l'on signale le culte d'Aphrodite (identifiée à Astarté), partout où des noms, impossibles à expliquer par le grec, permettaient les plus fallacieux rapprochements avec une racine sémitique. Bien que ces théories aient été reprises de nos jours et exagérées, parfois avec un talent qui a séduit, par Clermont-Ganneau pour l'Elide, par Oberhummer pour l'Acarnanie, par Maass pour l'isthme de Corinthe, par Victor Bérard surtout pour l'Arcadie et pour l'ensemble des îles grecques, on peut dire aujourd'hui que ce dernier effort en leur faveur n'a fait que démontrer leur inanité. Voici à quoi se réduisent les faits certains sur l'expansion de Phéniciens dans la Méditerranée. Vers le XIIe siècle, affranchie, par l'invasion des Philistins, de la domination égyptienne en même temps que jetée en quelque sorte à la mer par ces nouveau-venus qui disputent le sud de la Syrie aux Hébreux tandis que les Araméens se répandent dans le nord, la Phénicie prend son

essor propre sous la conduite de ses plus vieilles cités, Byblos, Arados, Sidon surtout. Vers le XIe siècle, les Sidoniens commencent à disputer Chypre aux tribus des « Peuples de la Mer », Gergines, Teukriens, Achéens, qui viennent de s'y établir et qui ont déjà leur art et leur système d'écriture (syllabaire chypriote). Sur la côte, Kition, Kourion et Marion, places fortes, dans l'intérieur, Amathonte et Paphos, grands sanctuaires, et Tamas os. auprès des mines de cuivre, ces places resteront phéniciennes pour près de huit siècles. De Chypre, profitant de la ruine de la thalassocratie minoenne qui, commencée sous les coups des Achéens, s'achève sous ceux des Doriens, les Phéniciens se répandent dans la mer Egée à la recherche des métaux précieux et de la pourpre, leur principale industrie. La pêcherie du *murex* a pu les mener à Itanos en Crète, à Cythère et sur la côte opposite de Laconie, puis, franchissant le Malée, dans le golfe de Tarente et sur la côte des Syrtes ; l'exploitation du plomb et de l'argent a dû les conduire à Mélos et à Thasos, celle de l'or leur a peut-être fait longer l'Asie Mineure de la côte de Lydie à la Colchide, celle de l'argent, du cuivre et de l'étain les a entraînés d'abord en Sicile, puis jusqu'en Ibérie, où le bassin du Guadalquivir, — Tarsis des Phéniciens, Tartessos des Grecs —, passait pour le pays de l'argent ; enfin, s'aventurant dans l'Océan, ils ont pu gagner le pays de l'étain, les mystérieuses Kassitérides, Galice, Bretagne ou Albion. Cette dernière expansion vers l'ouest n'est plus l'œuvre de Sidon ; la « ville du poisson » a cédé au Xe siècle la suprématie à Tyr qui, à la fin du IXe siècle, fonde Carthage, gardienne du détroit de Sicile, et Gadès (Cadix), qui veille aux Colonnes d'Hercule [1].

1. On ne doit rappeler que pour mémoire les ouvrages que domine la phœnicomanie mise à la mode par Movers (*Die Phönizier*, 1850) ; Clermont-Ganneau, *Les Phéniciens dans le Péloponnèse* (1877) ; Oberhummer, *Phœnizien in Akarnanien* (1882) ; V. Bérard, *De l'origine des cultes arcadiens* (1894) ; Maass, *Griechen und Semiten am Isthmus von Korinth* (1902) : Plus inadmissible encore sont les hypothèses de L. Siret qui fait commencer au XVIe siècle l'influence phénicienne en Espagne (*Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*, 1913). Il suffit de rappeler que la

Voilà, dans ses étapes principales, l'expansion phénicienne. De par ces faits, attestés par les historiens, par les découvertes archéologiques, enfin par le témoignage même des poèmes homériques, il est certain que, de 1100 à 800 environ, les Phéniciens ont été les maîtres du commerce de la Méditerranée ; mais, qui dit commerce ne dit pas colonisation et on n'a pas le droit de la supposer sans preuves ; la légende de Kadmos et de Phoinix n'a été interprétée par les anciens eux-mêmes au bénéfice des Phéniciens qu'en vertu d'étymologies douteuses [1]. Quoiqu'il en soit, on a vu que les Grecs ont repris de bonne heure les traditions égéennes et que, dès le IXe siècle, leurs explorateurs et leurs armateurs commencent à tenir tête à ceux des Phéniciens et leur interdisent l'Archipel ; au VIIe siècle, ils ont arrêté pour toujours l'essor méditerranéen des Sémites.

Que doivent-ils à leurs prédécesseurs et rivaux ? Sauf l'impulsion donnée par cette rivalité même, très peu de chose sans doute. On a vu que, si l'alphabet grec, dans l'ordre et dans la forme stylisée de ses lettres, avait pu être emprunté aux Phéniciens vers le Xe siècle, l'hypothèse de l'imitation phénicienne n'était plus nécessaire depuis qu'on a reconnu, dans la cursive des Minoens, des signes semblables, qui peuvent être la souche commune des deux systèmes. On sait le soin jaloux avec lequel les Phéniciens cherchaient à cacher le résultat de leurs entreprises, préférant couler leurs vaisseaux à laisser découvrir dans leur sillage le chemin de leurs eldorados. Bien plus, la haine de race empêchait Phéniciens et Grecs de s'accueillir respectivement dans leurs métropoles commerciales. C'est donc dans les pays neutres, en Egypte, en Lydie, à Chypre surtout, qu'ils ont dû apprendre à se connaître et ces relations se limitent pour les Grecs à l'apprentissage de quelques

tradition phénicienne elle-même n'a jamais fait remonter au delà de 1100 la fondation des deux colonies phéniciennes les plus anciennes dans l'Ouest, Utique et Gadès, et que la seule datée avec précision, Carthage, ne remonte qu'à 814.

1. Voir en dernier lieu A. W. Gomme, *The legend of Cadmus and the logographi* dans *Journal of hellenic studies*, 1913.

termes nautiques ou géographiques et à un troc de marchandises : *sakkos*, toile d'emballage, sac, et *mna*, la mine, sont parmi les mots grecs les plus surement empruntés aux Phéniciens. Mais deux autres noms de monnaies connus en Orient, *aplus* et *daraqmana*, paraissent empruntés à l'obole et à la drachme grecque. L'emprunt a donc été réciproque. De bonne heure même, les Grecs savent se passer de la pacotille des Tyriens ; rien ne permet d'assurer que les chefs-d'œuvre de l'argenterie phénicienne des VIII-VIIe siècles, trouvés en Crète, dans la grotte de l'Ida, aient été acquis et non enlevés par les fidèles du Zeus Crétois ; c'est peut-être en part de butin que les descendants des marins de Minos les ont donnés au maître des dieux [1].

Quant à leur culture, les Phéniciens ne faisaient rien pour la répandre. Sauf à Carthage et chez ses voisines d'Afrique, ils ne semblent pas avoir fondé de villes d'où puissent rayonner leurs dieux et leurs idées ; ce ne sont que factoreries, petits établissements de guerre et de commerce jetés dans les îles côtières ou les presqu'îles avançantes. Les indigènes sont contraints d'y venir troquer leurs produits bruts pour la pacotille manufacturée en Phénicie ; on en part pour enlever leurs hommes ou leurs biens. Mais aucun ferment de civilisation ne s'en est diffusé. Le monde n'a retenu de cette colonisation que cette expression qui la condamne : « la foi punique ».

***

Il en est bien autrement de la colonisation hellénique. Sans doute, elle a pratiqué, elle aussi, la spoliation des indigènes, les razzias qui revenaient avec des files de captifs ployant sous le faix de leurs richesses. Toutefois, désireuse non d'exploiter pour enrichir une métropole avide, mais de

1. Pour les objections qu'on peut faire à la reprise par M. Poulsen (*Der Orient und die fruhgriechische Kunst*, 1912) de la théorie de Helbig sur l'influence phénicienne se faisant sentir dans l'art grec dès le Xe siècle, voir *Revue des études anciennes*, 1913, p. 206-13, *Revue d'Ethnographie*, 1913, p. 409-12. En réalité, il n'y a pas, jusqu'au VIIIe siècle, de preuve d'importation phénicienne directe, tant pour l'Anatolie que pour la Grèce et l'Etrurie.

vivre en bonne entente avec les indigènes pour fonder au milieu d'eux une colonie prospère, elle a plus employé la persuasion que la force.

« On se contenta d'abord d'installer sur le rivage des marchés volants ; puis, on s'entendit avec les indigènes et on acquit ainsi sur ces plages d'outre-mer des terrains où l'on établit des marchés à demeure avec des magasins. Les maisons de commerce y eurent leurs agents qui opéraient le débarquement et la vente, surveillaient les dépôts de marchandises et restaient sur les lieux, même pendant la morte-saison. Bien des stations de cette espèce furent abandonnées après essai. D'autres, au contraire, leur situation s'étant trouvée avantageuse au point de vue des bénéfices commerciaux, de l'air et de l'eau, furent conservées, agrandies, et, finalement, l'entrepôt de marchandises s'y transforma en une place de commerce, une cité hellénique, une copie de la métropole. » [1]

C'est ainsi qu'au lieu de n'essaimer que des entrepôts de commerce comme les Phéniciens, les Grecs eux, partout où ils réussissent à s'établir, fondent des cités qui seront des foyers de culture grecque. Loin d'exclure les indigènes, ils les attirent à eux : aussi, de bonne heure, voit-on Scythes ou Bithyniens, Lucaniens ou Sicules, s'helléniser au contact des colonies grecques.

Si Tyr et Sidon, Byblos et Arados fermèrent aux *Iavanas* la Syrie, de Tarse à Péluse, et leur disputèrent Chypre, si Carthage s'assura contre eux la maîtrise de la mer à l'ouest d'une ligne qui irait des Pyrénées aux Syrtes en passant par la pointe occidentale de la Sicile et par la Sardaigne, partout ailleurs, sur le pourtour des côtes où s'étendit la colonisation grecque, l'hellénisme put se diffuser, des colonies de la côte vers les populations de l'intérieur.

Dès le milieu du VIIe siècle, on entre ainsi dans la troisième phase de l'expansion hellénique : partant de l'Egée, devenu lac grec, les Hellènes ont essaimé des Pyrénées au Caucase ;

1. Curtius, *Histoire grecque*, I, p. 511.

maintenant, de toutes les côtes où leurs colonies deviennent le siège d'un nouvel essor, l'hellénisation se répand chez les barbares du continent.

Sur les bords du Pont, s'ils ont rencontré une résistance acharnée chez quelques peuplades, Bébryces de Bithynie, Colques du Caucase, Taures de Crimée, — peuplades à qui leurs écrivains ont fait, en représailles, une réputation de barbares sanguinaires, — dans la masse de la population, scythique ou gétique, leur culture se répandit sans peine. Nulle hostilité ethnique ne s'y opposait; aucune peuplade ni slavonienne ni mongoloïde n'était sans doute descendue encore jusqu'à la mer : les Scythes, Scolotes ou Saces paraissent avoir été apparentés aux Iraniens ; les Gètes, Sarmates et Daces aux Thraces. Leurs coutumes et leurs croyances étaient celles mêmes que les ancêtres des Hellènes avaient sans doute connues quand ils erraient dans les Balkans. Leurs langues n'étaient pas sans analogie avec celle des Grecs ; leur existence agricole encore à demi nomade, loin de les mettre en concurrence avec les villes grecques, les plaçait sous leur dépendance économique : contre les produits manufacturés de toute espèce des fabriques ioniennes, ils échangeaient les produits bruts de leurs pâturages et de leurs emblavures ; jouant le rôle de l'alcool dans la colonisation moderne, le vin grec, une fois que les indigènes y eurent goûté, les asservit à ceux qui leur fournissaient ses délices : la Russie du sud est restée le grand marché des vins capiteux de l'Archipel.

Si l'on veut saisir toute la différence entre les deux méthodes des Phéniciens et des Grecs — et entre leurs résultats inévitables — qu'on regarde les colonies d'exploitation des Portugais et des Espagnols aux XVe et XVIe siècles, destinées à disparaître pour n'avoir ni su, ni voulu instruire les indigènes, et qu'on les compare avec les colonies des Anglais ou des Français, colonies dont l'intérêt commercial est sans doute, la base, mais qu'ennoblit un désir sincère de « civiliser » les indigènes.

Pour que la comparaison soit plus exacte, il faudrait se

reporter au temps où chacun de nos ports de mer avait ses colonies dont il était, plus que la France en quelque sorte, la métropole directe : Dieppe et Saint-Malo pour le Canada, Nantes et Bordeaux pour les Antilles, Marseille pour le Levant.

Bien plus encore, grâce à leur indépendance jalousement sauvegardée, les métropoles grecques se divisent les colonies. Chacune a les siennes qu'elle défend âprement contre ses voisines. Et ce ne fut pas, d'abord, sans avantages, comme l'a bien vu Curtius :

« Maintenant, c'étaient des villes grecques qui centralisaient dans leurs ports le mouvement de la navigation ; elles faisaient de la colonisation une affaire d'Etat, systématiquement poursuivie, et c'est de cette façon seulement qu'on obtint des résultats sérieux et définitifs. Les différentes cités se choisissaient, suivant leur situation, leurs itinéraires particuliers et s'arrangeaient en conséquence ; car les divers bassins maritimes qu'il s'agissait d'exploiter et les peuplades de toute espèce avec lesquelles on voulait nouer des relations exigeaient un apprentissage spécial, une expérience et une pratique appropriées au but. En outre, chacune de ces cités commerçantes, mettant à profit les leçons des Phéniciens, cherchait à écarter de son itinéraire à elle toute immixtion étrangère. Il se forma ainsi sur mer comme des voies à ornières fixes qui conduisaient d'une place commerçante à une autre. C'était comme si on n'avait pu aller à Sinope qu'en partant de Milet et comme s'il avait fallu partir de Phocée pour aller à Massalia. » [1]

Malheureusement, si l'émulation entre les métropoles a été une des principales causes de l'intensité de la colonisation grecque dans certaines régions — dès qu'une ville achéenne avait une colonie, une ville ionienne ou une ville dorienne en établissaient une le plus près possible pour lui faire concurrence — cette concurrence commerciale, ravivant les jalousies de race, n'eut que trop tôt fait d'allumer ces

1. Curtius. *op cit.*, I, p. 511.

guerres sanglantes qui dévastèrent la Grande Grèce — Siris ruinée par Sybaris, puis Sybaris par Crotone, puis Crotone par Locres — et qui, comme on le verra en Sicile, n'assurèrent la suprématie de Syracuse qu'aux dépens de la prospérité ou même de l'existence de dix colonies rivales.

Malgré ces déplorables rivalités et les ruines qu'elles ont accumulées, la colonisation grecque n'en reste pas moins un des plus grands mouvements civilisateurs dont la Méditerranée ait été le théâtre. Et, loin d'affaiblir la mère-patrie, cette prodigieu e expansion de ses enfants a rendu service à l'hellénisme. C'est que, comme l'a dit encore excellemment Curtius[1], « les Grecs unissaient, à un degré qu'on ne rencontre chez aucun autre peuple, un désir insatiable de pénétrer dans les régions lointaines avec le patriotisme le plus fidèle. Ils emportaient partout leur patrie avec eux. Le feu allumé au foyer de la cité, les images des dieux de leur race, les prêtres et les devins issus des anciennes familles, accompagnaient les citoyens en route pour l'étranger. Les divinités protectrices de la métropole étaient invitées à prendre part au nouvel établissement, où l'on aimait à tout reproduire, citadelle, temples, places et rues sur le modèle de la ville natale. D'après les idées des Grecs, ce qui constituait la cité, ce n'était pas le sol et les constructions qu'il portait, mais les citoyens. Par conséquent, là où habitaient les Milésiens, il y avait une Milet. C'est pour cela qu'on transportait volontiers à la colonie le nom de la métropole, ou le nom de quelque bourgade appartenant au territoire de la métropole qui avait fourni un contingent notable de colons.

« Toutes les tribus de la nation grecque ont pris part à la grande œuvre de la colonisation : mais ce sont surtout les Ioniens, vrais nomades et coureurs d'aventures, qui, des deux centres de leurs expéditions, Chalcis et Milet, ont pratiqué la colonisation en grand. Le talent naturel qu'ils avaient de se tirer partout d'affaire et de se trouver partout chez eux, ils en ont fait un art où ils étaient passés maîtres

1. *Ibid.*, p. 515.

et qui leur a valu des succès extraordinaires. Même dans les colonies dirigées par des familles achéennes et doriennes, c'étaient eux qui, généralement, formaient le fond de la population. C'est même ce qui explique les ressemblances visibles que l'on constate, pour ce qui est de l'organisation politique et des coutumes, entre les colonies achéennes, doriennes et ioniennes. Ces noms, en effet, indiquent seulement l'origine des familles dirigeantes, mais non pas celle de la masse des colons. Du reste, la réunion de tribus différentes dans une même fondation contribuait essentiellement à faire prospérer celle-ci : l'histoire de Sybaris et de Crotone, celle de Syracuse et d'Agrigente, montre à quels résultats on pouvait arriver quand l'esprit chevaleresque des Achéens et l'énergie dorienne s'associaient avec le caractère mobile d'une population ionienne. Il faut dire aussi que le sol des colonies était exceptionnellement favorable au développement du génie ionien, et l'on ne doit pas s'étonner, par conséquent, si c'est celui-ci qui, dans la plupart des cas, a fait le tempérament de la cité.

« Les colonies ont été le salut de la Grèce surpeuplée. Avec la fécondité extraordinaire dont la race a fait preuve du VIIIe au VIe siècle, les Etats se seraient trouvés pour ainsi dire étouffés par une pléthore d'hommes ou se seraient abîmés dans des discordes intestines si la colonisation n'avait fourni un exutoire à cet excès de force vitale qui, ainsi dépensée, devenait des plus utiles, car la métropole y gagnait un surcroît de puissance et de nouvelles relations commerciales. Aussi les colonies ont-elles été plus d'une fois employées comme médecine politique et ordonnées par l'oracle de Delphes, à la façon d'une saignée destinée à calmer une excitation fiévreuse. »

Sans doute ; mais il ne faut pas oublier que les colonies ont été, à leur tour, cause de discordes sanglantes et que ce sont des ambitions coloniales qui ont, avec la question de Corcyre, causé la guerre du Péloponèse et qui l'ont rallumée quand les Athéniens voulurent enlever, avec Syracuse, la Sicile à la suprématie dorienne.

Mais, si l'expansion coloniale a peut-être, en fin de compte, autant desservi que servi la Grèce continentale, ce qui reste au-dessus de toute contestation — comme au-dessus de tout éloge — ce sont les services qu'elle a rendus à l'hellénisme et, par lui, à la civilisation.

Nous n'avons pas ici à entrer dans le détail de ce rôle civilisateur des colonies grecques d'Orient et d'Occident, qui sera examiné dans les deux chapitres suivants, mais il faut signaler dès maintenant que, dans ces horizons plus larges qu'aux étroites vallées ou aux baies resserrées de Grèce, l'esprit grec a pris un essor inconnu dans la mère-patrie.

« Dans les colonies, le génie hellénique s'est éveillé plus tôt ; la faculté d'observation a été plus diversement excitée ; la culture intellectuelle s'est développée en plus de sens à la fois ; les idées ont plus vite franchi le cercle étroit des besoins de chaque jour. Aussi est-ce dans les colonies qu'ont commencé à poindre les premiers germes de la science ; c'est là que se sont élaborées les diverses branches de l'art grec »[1].

En un mot, si la Grèce a tenu une place aussi considérable dans l'histoire de la civilisation, c'est à la colonisation hellénique qu'elle le doit. Il n'y a qu'à rappeler le rôle, aussi grand dans le domaine de l'esprit que dans celui des affaires, que Smyrne ou Odessa, Naples ou Marseille jouent encore dans la Méditerranée, et tout ce que ces villes, fondations grecques, évoquent pour l'histoire de la civilisation.

Les Grecs eux-mêmes semblent en avoir été vaguement frappés, et, s'ils ont fait entendre autour des sièges de Kalydon, de Thèbes ou de Troie, l'écho des prouesses guerrières des héros achéens, ils ont préféré peut-être éloigner leurs regards de ces luttes sanglantes et, après tout, stériles ; à partir du VIIIe siècle, quand l'esprit ionien commence à prévaloir leurs héros préférés seront ceux qui ont porté à travers la Méditerranée la force aidée de ruse et la raison toujours lucide dont ils s'enorgueillissent : Héraklès, Jason, Ulysse.

1. Curtius, *op. cit.*, p. 584.

V. — HÉRAKLÈS, LES ARGONAUTES, ULYSSE
L'ÉPOPÉE DE L'EXPANSION MARITIME DES HELLÈNES

Nous venons de parcourir les étapes de la formation de l'hellénisme et de sa première extension maritime et d'en indiquer les caractères essentiels. Une pareille expansion marquait une effervescence trop puissante pour ne pas soulever un écho poétique dans l'âme populaire.

Comme la phase précédente — la phase de la conquête achéenne de la Grèce et de la côte d'Asie — s'est immortalisée pour nous dans l'*Iliade*, que complétaient les chants se rapportant à cette autre épopée nationale, le siège de Thèbes — de même, la phase des premières découvertes maritimes et de la première expansion coloniale avait fait naître, dans la merveilleuse fermentation de l'époque ionienne, toute une floraison épique. Elle avait fini par se grouper autour de deux personnages, Jason, moitié « roi de la mer » à la façon normande, moitié « conquistador », héros achéen entre tous, aussi hardi en amour qu'au combat, parti d'Iolkos pour conquérir la Toison d'or en l'Eldorado de Colchide, — Ulysse, le héros caractéristique des Ioniens, prudent et subtil, inépuisable en beaux discours comme en mensonges habiles, sans colère ni passion, tout calcul et toute raison, plus homme de mer qu'homme de guerre, moins chef de soldats que syndic d'armateurs hardis : c'est parmi nos corsaires de Saint-Malo ou de Dieppe qu'on trouverait le plus exact pendant du « subtil Odysseus ».

Or, Ulysse est resté le héros national de la Grèce, tandis que les Jason, les Achille, les Hector, tous les « preux chevaliers » n'y sont plus que des noms : rien ne permet mieux de se rendre compte de combien, dans l'hellénisme, l'esprit subtil des Ioniens l'a emporté sur la vaillance chevaleresque des Achéens. C'est comme si, au moyen âge, l'esprit de la Chanson de Roland et du Tristan s'était éclipsé devant celui du Roman du Renard.

La transformation subie par le personnage d'Héraklès

n'est pas un fait moins suggestif. C'était d'abord le héros dorien, lourd et brutal, mais droit et loyal ; il n'avait confiance que dans sa force et ne croyait rien d'impossible à son courage ; sans doute il laissait tomber parfois sa massue pour le seul plaisir de montrer la vigueur de son bras, mais c'était sans méchanceté ; et, s'il aimait la bonne chère ou les belles femmes, c'était sans perversité ni débauche. Fidèle à ses amis comme à sa parole, déférent envers les dieux, serviable envers les rois leurs représentants sur terre — qu'on songe au service qu'il rend à Augias et à la façon dont il obéit à Eurysthée — il usait surtout de sa force en justicier. Destructeur de monstres, terreur de tous les oppresseurs, il allait par la Grèce, l'assainissant de ses fléaux naturels — l'hydre de Lerne et les oiseaux de Stymphale désignent primitivement des marais pestilentiels — comme des brigands qui l'infestent. Tels sont ses premiers exploits, ceux de la Grèce propre : lion de Némée ou sanglier d'Erymanthe, biche du Kérynée ou Centaures de Pholoé, combat contre l'Achélôos ou duel avec Kyknos.

Mais, bientôt, quand, emporté à Rhodes par les Doriens, il entre en contact avec les Grecs d'Asie Mineure, quel changement d'aspect ! Il ne revêt pas seulement la peau du lion au contact du Sandon lydien. Sa moralité s'abaisse autant que son esprit s'affine : il se prend à aimer le vin et la femme comme un satyre — comparez son rôle auprès d'Omphale à son attitude chez Admète ; en même temps, cet infatigable marcheur, qui déambulait jadis en Grèce de vallée en vallée, devient un conquérant lointain, et même, un navigateur intrépide dont les Ioniens transportent les exploits partout où ils veulent illustrer ou symboliser leurs succès sur quelque barbare. C'est ainsi qu'on lui fait châtier en Thrace Diomède, en Lydie Lityersès, sur le Pont les Amazones, en Egypte Busiris, en Libye Antée, en Sicile Eryx, en Italie Cacus. Il gagne même la Ligurie et l'Ibérie pour terrasser Géryon et, quand on l'envoie jusqu'à l'Atlas chercher les pommes d'or des Hespérides, c'est bien un Ionien qui incarne en lui son rêve, un Ionien disposé à tout

risquer à la recherche de lointains trésors et, sans doute, des princesses lointaines ! Héraklès à Monaco ou à Alésia, Héraklès père de Galatès par la plus belle fille du pays, n'est-il pas bien le précurseur d'Euxénos le Phocéen qui doit à l'amour de Gyptis la fondation de Marseille ! [1]

Mais Héraklès a beau être transformé, il restera toujours trop l'homme de la force inintelligente pour être un héros populaire ailleurs que chez les Doriens. Le véritable héros de la Grèce colonisatrice et commerçante, c'est Ulysse.

***

Pas plus que l'*Iliade*, nous n'avons à examiner ici l'*Odyssée* au point de vue littéraire ni pour y chercher tous les détails qui intéressent l'archéologie. C'est comme poème national, comme chant des premières grandes navigations des Grecs et de la découverte de ce qui sera le monde où s'épandra leur influence que nous devons considérer l'*Odyssée* : ainsi on achèvera cet aperçu de la première expansion maritime des Grecs en rappelant ces épisodes odysséens qui l'ont immortalisée. Si l'*Iliade* a été pour la Grèce ce que le *Roland* a été pour le moyen âge franc, les *Lusiades*, pour l'empire maritime des Portugais, répondent de même à l'*Odyssée*.

Les événements qui forment le noyau de l'*Iliade* ont pu se passer entre 1000 et 800 ; c'est entre 850 et 650 que se place l'ère odysséenne : elle s'ouvre avec les grandes navigations grecques dans le Pont qui aboutiront à la colonisation de Sinope vers 790 ; elle se clôt sur les fondations qu'on a vu se succéder de 735 (Naxos et Syracuse) à 635 (Naukratis et Cyrène). C'est au temps d'Arkésilaos II, le plus fameux des Battiades, sous qui les Cyrénéens, vainqueurs des Egyptiens d'Apriès, s'étendirent à Barca et à Euhespéridai

1. On sait que nos récits des aventures d'Hercule dérivent surtout des deux *Héraclées*, mises en vers l'une par Peisandros de Rhodes (début du VIe siècle), l'autre par Panyassis d'Halicarnasse (début du Ve siècle). Voir l'excellent article *Hercules* par F. Durrbach dans le *Dict. des Antiquités*.

— leur cap de « Bonne-Espérance » — que, vers 560, le poète Eugammon scella son dernier anneau à la chaîne des épopées homériques avec sa *Télégonie*. On y voyait un Arkésilaos, fils d'Ulysse et de Pénélope, fonder sans doute Cyrène, tandis que Télégonos, qu'Ulysse aurait eu de Circé, lui succédait à Ithaque devenue le centre d'un royaume qui comprenait la Thesprotie. Cette époque est celle où les poètes du cycle des *Nostoi* racontaient le retour de Ménélas par l'Egypte, ou celui de Diomède colonisateur de l'Adriatique, sur le modèle du retour d'Ulysse.

A cette époque (milieu du VIe siècle), devant la colonisation grecque en Italie, Circé avait dû quitter Circéi et les Cimmériens la Thesprotie ou la Campanie pour gagner les Colonnes d'Hercule, tandis que le pays merveilleux du silphion allait se refléter dans l'île des Lotophages (Djerba).

Trois siècles auparavant (Xe-IXe siècles), toutes ces aventures d'Ulysse avaient pour théâtre le Pont-Euxin qui, on l'a vu, a le premier attiré les navigateurs grecs, surtout ceux de Milet, et où Sinope aurait été fondée par Autolykos, le grand-père d'Ulysse. Circé est une sœur de Médée, une fille d'Aiétès, le roi de Colchide qui détient la Toison d'Or ; la Cimmérie primitive devait être dans les brumes du Bosphore cimmérien ; Leuké qui, des bouches du Danube, a fini par y être reléguée, est restée l'île mystérieuse des morts héroïsés ; la source Artakié des Lestrygons se retrouve près de Cyzique où les Argonautes éprouvent une aventure semblable ; les Symplégades ont passé durant toute l'antiquité pour les écueils qui faisaient au Pont une entrée digne des terreurs de ses flots inhospitaliers. Si toutes ces merveilleuses aventures ont fini par être reportées, avec Ulysse lui-même, dans les mers d'Occident, c'est, en partie, que les Argonautes — tous héros Minyens ou Achéens de Béotie et de Thessalie à l'origine — les ont pour ainsi dire attirées dans leur sillage. Si, pour l'expédition des Argonautes comme pour le siège de Thèbes, il a fallu attendre l'époque hellénistique pour que toute la matière épique qui s'était amassée autour de ces épisodes fût coordonnée en

un poème unique (du moins un poème qui nous soit parvenu), il n'en est pas moins certain que l'Argô était célèbre quand, vers le milieu du VIIIe siècle, se composaient l'*Odyssée* et la *Théogonie*. On y trouve de nombreuses allusions à l'Ἀργῶ πᾶσι μέλουσα. Les aventures des Argonautes se réduisent, plus manifestement que dans l'*Odyssée*, en un certain nombre de thèmes légendaires, légendes telles qu'en comporte tout folk-lore de marins allant à la découverte de terres nouvelles, et dont la localisation se déplace à mesure que recule l'horizon de l'inconnu.

Ainsi, le but même de l'expédition, l'île du Soleil où règne son fils Aiétès et où un dragon garde la Toison d'Or — les Colques auraient eu l'habitude de recueillir sur des peaux de mouton les paillettes d'or que roulaient leurs torrents, —, cet Eldorado d'Aia a passé par le Bosphore et la Tauride avant de se localiser définitivement en Colchide ; d'autres îles merveilleuses, île d'Arès, île d'Achille, ont fini par être repoussées des côtes du sud et de l'ouest pour se rapprocher de la bouche des Enfers qu'enveloppent les brumes et les marais de la Palus-Maeotide, au pays des Cimmériens et des Taures, tueurs et mangeurs d'hommes ; un autre pays merveilleux, celui des femmes guerrières, s'est déplacé de Lemnos au Thermodon, puis au Caucase, enfin en Scythie. Aux barbares féroces qui repoussent les navigateurs, s'opposent les bons sauvages qui les reçoivent comme des frères ou des dieux ; les premiers colons de Lampsaque et de Chalcédoine, ayant été mal reçus par les indigènes, en firent les Bébryces inhospitaliers tandis que les Doliones et les Mariandynes, ayant respectivement favorisé les fondations de Cyzique et d'Héraclée, furent mis par leurs historiens sur le pied de ces peuples hyperboréens, Hippémolges ou Abiens, « les plus justes des hommes », que connaît déjà l'*Iliade*. Aux roches destructrices — Symplégades ou Syndromades — et aux oiseaux de mer carnassiers — Harpyes ou Sirènes — s'oppose le bon pilote, Kyzikos à Cyzique, Barbyzès à Byzance, Phinéos ou Daskylos à Héraclée, Eurypylos ou Triton en Libye ; ce dernier

est en même temps un « bon géant » comme Polyphémos qui cherchait Hylas à Kios avant de poursuivre Galatée en Sicile.

Avec Triton et Polyphémos ainsi transplantés et avec Amykos, l'autre fils sauvage de Poséidon qui se retrouve en Sicile auprès d'Eryx, nous touchons au grand transfert des thèmes légendaires, des mers pontiques aux mers italiennes, qui eut lieu quand, vers la moitié du IXe siècle, les Hellènes se reportèrent du Pont, maintenant ouvert à leur commerce, vers l'Occident, encore inconnu. Comme leurs marins avaient dû entendre dire aux bouches du Danube qu'en remontant le grand fleuve qui y aboutissait, on pouvait gagner d'autres cours d'eau qui se déversaient au fond de l'Adriatique et du golfe de Lyon, il y eut toute une époque où le problème d'un passage du nord-ouest se posa à l'esprit grec comme il se posera, en Occident, pour le commerce des épices aux XVIe et XVIIe siècles. A l'origine, comme on savait que les affluents du Phase touchaient à ceux de l'Euphrate, on avait imaginé là une des rives de l'Océan ; il suffisait à l'Argô de la longer pour arriver dans la mer Erythrée — à la fois golfe Persique et mer Rouge — d'où un Nil, rejeté vers les lacs Syrtiques, la menait aux mers de Libye et de Crète. Plus tard, c'est la rive nord de l'Océan au lieu de la rive est qu'on fit suivre aux Argonautes : ils n'en rentraient pas moins dans la Méditerranée, d'abord par les bouches du Tanaïs ou du Danube, puis par les mers Adriatique, Tyrrhénienne ou Ligure, enfin, dans une dernière progression vers l'Occident, par les Colonnes d'Hercule. De là, un déplacement plus ou moins explicite des thèmes légendaires du nord-est au sud-ouest qui amena Aiétès et Circé à Gaète et à Circéi et confondit presque l'Eldorado de la Toison d'Or avec celui des Pommes d'Or.

Mais les aventures de l'Argô avaient été trop longtemps localisées dans les mers pontiques pour supporter une pareille transplantation autrement que dans les combinaisons d'une épopée savante. Les Argonautes restèrent, dans l'imagination hellénique, les découvreurs du Pont : la découverte

des mers d'Italie et de Libye fut dévolue à Ulysse d'Ithaque. Lui aussi, il avait commencé, on l'a vu, par naviguer dans la mer Noire ; mais, quand les Argonautes en eurent fait leur domaine, il fut, et sans doute dès le IXe siècle, reporté vers l'Occident.

Les anciens s'accordaient à placer dans les mers d'Italie les aventures d'Ulysse : l'île des Phéaciens serait Corfou, et l'île d'Eole Stromboli ; Circé aurait vécu à Circéi et Kalypso à Gozzo, l'îlot proche de Malte ; le pays des Lestrygons et celui des Cyclopes se retrouvaient chez les Sicules de Léontinoi ou les Opiques de Campanie, au pied de l'Etna ou au pied du Vésuve ; l'entrée des Enfers se montrait encore à l'Averne, et Charybde et Scylla n'ont pas changé de place. En raison du point fixe que constitue pour tout système d'identification le détroit de Messine, et vu le point d'aboutissement, également certain, qui est Ithaque même, on n'hésitera pas, en effet, à localiser les « erreurs » d'Ulysse dans la mer de Sicile : le poète parle, d'ailleurs des Sikèles et de la Sikania ; sa Témésa est sans doute la ville que l'antiquité a connue sous ce nom et sa Thrinakié peut cacher Trinakria. A la même époque, Hésiode connaît aussi le cap Péloris, l'îlot Ortygie et l'Etna.

Mais il serait vain de rechercher des identifications plus précises [1]. L'auteur de l'*Odyssée* ne connaît ces lointains parages que par les récits des matelots ioniens et ceux-ci ont déformé les réalités entrevues au gré de ces fables qui ont toujours hanté l'esprit des marins explorant les mers inconnues. Quelles mers, d'ailleurs, plus propices à ces légendes que celles dont l'entrée est gardée par le gouffre de Cha-

1. Il suffit de rappeler le dernier et brillant plaidoyer en faveur de l'exactitude géographique de l'Odyssée : Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée* (2 vol. 1902-3). Je n'ai fait que résumer ici les objections que j'ai développées dans *Les Essais* (mai-juin 1904) et que je compte reprendre quand M. Bérard nous aura donné la nouvelle édition qu'il prépare de son ouvrage. Je crois avec lui qu'il y a, dans les descriptions de l'Odyssée, des éléments nombreux pris dans la réalité, mais je les crois transformés sous une double influence : celle du folk-lore nautique et de ses contes traditionnels et celle du déplacement des épisodes qui se produit à mesure que recule l'horizon géographique.

rybde et le tourbillon de Scylla et que dominent les hautes cimes flamboyantes de l'Etna, du Stromboli et du Vésuve ?

Dans ces mers reparaissent les mêmes thèmes folkloriques qu'on a vus localisés dans le Pont avec les Argonautes : Aiolié est l'île flottante des vents et les Planktai les roches se refermant sur les imprudents qui s'y engagent ; les Sirènes sont les ondines ensorceleuses et Thrinakié l'île de la faim ; Kalypso est la bonne fée et Circé la méchante magicienne ; Lestrygons et Cyclopes apparaissent comme des géants à un œil, lanceurs de roches et mangeurs d'hommes tandis que les Lotophages ou les Phéaciens sont les indigènes hospitaliers chez qui il ferait bon oublier la mère patrie. Reportées du Pont à la mer de Sicile, ces légendes n'y avaient pas encore achevé leurs pérégrinations. Elles ont reculé vers l'ouest à mesure qu'a reculé l'horizon occidental des marins grecs : ainsi, quand « le pays du couchant » n'a plus été pour eux en Hespérie (Italie) mais aux Hespérides, les Lestrygons ont dû être amenés aux détroits de Sardaigne, Kalypso aux Colonnes d'Hercule et le pays des Morts aux Iles Fortunées, proches des nouvelles Hespérides.

Bien plus tard encore, à l'époque gréco-romaine, le grand nom d'Ulysse n'a pas cessé de suivre et de protéger les progrès de la découverte maritime. Kratès de Mallos croyait retrouver les courtes nuits des Lestrygons dans les aurores boréales que Pythéas de Marseille venait d'observer à Thulé, et les Romains retrouvaient les traces d'*Ulixes* à Olisippo sur l'Océan (Lisbonne) et à Asciburgium sur le bas Rhin (Asberg près Xanten).

Donc, peinture fidèle de la vie et de l'expansion ioniennes, l'*Odyssée* conserve la trace des trois siècles — de 950 à 650 environ — où les marins grecs ont exploré la Méditerranée, du Bosphore Cimmérien aux Colonnes d'Hercule ; on y sent encore vibrer leurs espoirs et leurs terreurs. Aussi comprend-on pourquoi, des six copies qui furent exécutées du manuscrit où l'œuvre d'Homère avait été consignée

sur l'ordre de Pisistrate, deux appartenaient aux deux plus lointaines des grandes colonies grecques : Sinope et Marseille. Pour elles surtout, postes avancés de l'hellénisme, l'*Odyssée* était l'épopée nationale.

ADOLPHE REINACH.

III

L'IONIE ET LA COLONISATION GRECQUE EN ORIENT DE NAUKRATIS EN CRIMÉE (VIIIe-VIe SIÈCLES)

Un premier courant d'émigration, dont l'histoire se devine au travers des légendes, avait conduit les barques des Hellènes vers la rive orientale de l'Archipel. Au début du VIIIe siècle, les diverses tribus établies sur la côte d'Asie Mineure formaient une nouvelle Grèce en possession de villes florissantes, de terres fertiles et de ports excellents. Pendant deux siècles, ces villes d'Asie resteront pour l'hellénisme les centres les plus actifs de culture et d'expansion. Rompus désormais aux travaux de la mer, les Grecs d'Ionie sont prêts pour les grandes courses maritimes. Durant deux siècles ils ne cesseront plus d'équiper des escadres pour la conquête des terres inconnues. C'est par eux que la Méditerranée, où le commerce phénicien décline, va devenir une mer hellène. Nulle autre époque ne verra se disperser aux vents de l'Archipel un pareil vol de conquistadors.

Dans cet admirable essor de la Grèce asiatique et dans cette diffusion de l'hellénisme, la ville ionienne de Milet joue le premier rôle. La colonisation de la Méditerranée orientale est presque entièrement son œuvre. De la mer d'Azov aux bouches du Nil, les Milésiens se vantaient d'avoir fondé quatre-vingt colonies; et non pas de simples comptoirs pour les échanges, comme ceux des Phéniciens, mais des cités bien vivantes et jalouses de leur autonomie.

C'est par une visite à Milet qu'il faut commencer un voyage dans les colonies grecques du VIe siècle. Avant de le suivre sur les mers, il faut considérer chez lui, à son port d'attache, ce peuple vivace et curieux, qu'agitait si violemment l'esprit d'aventures et qui représenta un moment, entre l'Orient vieilli et l'Hellade naissante, l'avant-garde de l'humanité. On a vu comment l'Ionie s'était formée et quel rôle elle avait joué entre les Eoliens du nord et les Doriens du sud. Il nous faut voir maintenant ce que fut une ville ionienne au temps de son premier et plus brillant essor. Milet, appuyé sur son temple d'Apollon Didyméen, paraît avoir été alors le centre politique, économique et religieux de l'Ionie. En même temps, aucune ville ionienne de cette époque ne nous est mieux connue par les textes et par les monuments. C'est donc de Milet, métropole de l'Ionie, que nous esquisserons à grands traits un tableau pour donner une idée de ce que furent alors les cités ioniennes de la côte d'Asie : *ab una disce omnes* [1].

I. — MILET, MÉTROPOLE DE L'IONIE

Rien de visible ne subsiste aujourd'hui de la grande cité ionienne. Les fouilles exhaustives que poursuit depuis quelques années une mission allemande n'ont encore dégagé que des ruines hellénistiques ou romaines. Maîtres de Milet en 494, les Perses la brûlèrent entièrement par représailles de l'incendie de Sardes. Promptement relevée de sa chute, elle eut encore à subir au IVe siècle un siège désastreux. Enfin, comme tant de villes grecques ou orientales, elle fut « hausmanisée » à l'époque des Diadoques et

1. Bibliographie générale. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, I, p. 507 et suiv. ; Busolt, *Griechische Geschichte* (2e éd. 1893), I, p. 303 et suiv., 441 et suiv. — Pour Milet, sur les fouilles françaises voir Rayet et Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, 1871 ; Haussoullier et Pontremoli, *Didymes*, 1944 ; sur les fouilles allemandes, Wiegand, *Vorläufige Berichte über die von d. Kais. Mus. in Milet und Didyma untern. Ausgrabungen* (7 rapports à l'Académie de Berlin de 1905 à 1912) ; comme tableau d'ensemble F. Sartiaux, *Villes mortes d'Asie Mineure* (1911), p. 148.

reconstruite à la mode nouvelle par des architectes qui voyaient grand. Ce n'est donc pas un Hérodote à la main et pour évoquer la cité du VIe siècle qu'il faut visiter aujourd'hui ses ruines.

Bien plus encore que le site même de la ville, le vaste paysage qui l'entoure s'est transformé. Entre le promontoire du Mont Mycale et celui de Didyméion, s'étend maintenant une plaine marécageuse, où le Méandre serpente en plusieurs bras. Cette steppe pestilentielle a remplacé le beau golfe de Milet, le large estuaire qui se prolongeait jadis bien avant dans les terres, jusqu'au pied du Latmos, pour baigner les deux villes de Myous et d'Héraclée. L'irrésistible flot des alluvions a d'abord comblé le fond de la baie, large en moyenne de quinze kilomètres. On calcule qu'il s'avança de douze cents mètres par siècle. Au début de notre ère, il atteignit, puis dépassa le port de Milet. Au temps de Pausanias, au second siècle, la ville, déjà condamnée à mourir, n'était plus reliée à la mer que par un chenal étroit. L'ensablement s'est ralenti à mesure qu'il gagnait l'entrée toujours plus large du golfe, mais il dure encore et pousse maintenant en pleine mer les terres boueuses d'un large delta.

Il faut oublier ce paysage de silence et de solitude pour imaginer la baie hospitalière, la terre fertile où abordèrent un jour les colons ioniens. Le site était fait pour les tenter : un port admirable, complètement abrité du vent d'ouest par un promontoire aigu. Au fond du golfe, une vallée et un fleuve, c'est-à-dire une route de pénétration vers l'intérieur pour canaliser au loin les produits du pays. A peu de distance de la côte, émergeait la petite île de Ladé, semblable à celle de Syrié qui se dressait devant Ephèse. C'est l'îlot parasitaire, si propice pour un établissement maritime. Là pouvaient prendre pied les futurs colons, pour observer la terre voisine, entrer en rapport avec les indigènes, et guetter l'heure favorable pour un coup de main.

On se souvient de l'arrivée d'Ulysse au pays des Cyclopes. C'est près d'un semblable îlot, voisin de la grande île, que

ses vaisseaux commencent par jeter l'ancre[1]. C'est de là qu'il part à la découverte. Son récit prend à ce moment l'allure d'un rapport rédigé par un navigateur pour l'instruction des colons à venir. Il note tous les caractères de l'île et le parti qu'on en pourrait tirer. « Elle est loin d'être stérile, et produirait des fruits de toutes saisons. Sur le bord de la mer écumeuse se trouve une molle prairie bien arrosée. La vigne y serait impérissable. Ce sol uni et fertile donnerait chaque été de riches moissons. Le port est tranquille ; on n'y a besoin ni d'ancres ni de cordages pour retenir les vaisseaux. Au fond de l'anse coule l'eau pure d'une fontaine entourée de peupliers. »

Un autre Ulysse avait ainsi débarqué quelque jour dans l'îlot de Ladé, en face du bourg primitif de Milet, avait étudié les ressources du golfe, les moyens d'attaque et de défense et deviné l'avenir de la grande cité maritime. A Ephèse, dont l'histoire nous est mieux connue, on sait le rôle que joua dans la conquête l'îlot semblable de Syrié. Les Grecs n'y établirent d'abord qu'un modeste comptoir, et surent inspirer confiance aux habitants de la terre ferme. Ils n'en sortirent que vingt ans plus tard, pour enlever la ville voisine par surprise, avec l'aide d'une flotte soudainement apparue[2].

La prospérité prodigieuse de Milet fut surtout la récompense de son énergie aventureuse, mais elle lui vint aussi de sa situation géographique. Par la route de caravanes qui suit la vallée du Méandre arrivaient à ses comptoirs les produits rares de la Lydie, de la Mésopotamie et de l'Inde, étoffes précieuses, métaux et aromates. Autour de la ville la plaine fertile et bien abritée produisait du blé en abondance, ou nourrissait des troupeaux. Les laines milésiennes étaient les plus réputées de toutes ; les gens de Sybaris n'en achetaient jamais d'autre. La flotte marchande, à laquelle donnaient asile les quatre ports de Milet, emportait au loin, pour les échanger, toutes ces richesses du sol asiatique.

1. *Odyssée*, IX, 116 et suiv.

2. G. Radet, *Ephesiaca* (1910), p. 21 et suiv.

***

Dans cette situation exceptionnelle s'était formée par des immigrations successives une race de marins singulièrement douée pour le commerce et les vastes entreprises ; race mélangée, s'il en fut, qui semble même avoir gardé du sang sémitique, du temps où les Phéniciens trafiquaient sur cette côte et donnaient peut-être son nom, dans la baie d'Ephèse, à l'îlot de Syrié. Le savant milésien Thalès passait pour descendre d'une famille phénicienne[1]. Les historiens grecs se souvenaient encore de deux autres colonisations, celles des Cariens et des Crétois. Les Cariens longtemps établis dans les îles auraient finalement reflué vers la côte Asiatique.

Hérodote appelle carienne la population que les Ioniens trouvèrent et vainquirent à Milet. Les Crétois qui chassaient les Cariens devant eux, et qui leur succédaient dans l'empire maritime, ont laissé sur ce point des traces certaines. L'Apollon Delphinios, qui avait dans la ville un sanctuaire célèbre, fait partie du vieux panthéon crétois.[2] Si l'on en croit Strabon, c'est à une cité crétoise (Milatos où l'on a trouvé une nécropole minoenne) que Milet aurait emprunté son nom.

En débarquant dans le golfe Latmique, les Ioniens y trouvaient les fils de ces anciens colons, voués comme eux à la vie maritime, animés comme eux de cet esprit d'entreprise et d'endurance qui est le propre des peuples sélectionnés par l'émigration. Une anecdote curieuse, rapportée par Hérodote, témoigne que ces premiers occupants fusionnèrent avec les nouveau venus.

« Les Ioniens, dit-il, n'avaient point amené de femmes avec eux lorsqu'ils vinrent s'établir à Milet. Ils épousèrent les femmes du pays, les Cariennes, dont ils avaient tué les parents. Celles-ci, se souvenant toujours du meurtre de leurs

1. On a pensé aussi que la *Phoiniké* visée était celle de Cilicie, Isid. Lévy, *Revue de Phil.* 1905, p. 309. Diels a posé la question *Thales, ein Semite?* (*Archiv fur Philosophie*, 1889).

2. Voir W. Aly, *Das Kretische Apollonkultus*, 1908, et *Delphinios* dans *Klio*, 1911.

pères, de leurs maris, de leurs fils, ne consentirent jamais à prendre leurs repas avec leurs nouveaux époux et s'interdisaient même de les appeler par leur nom, coutume qui se perpétua toujours dans la suite. [1]»

Il est aisé de faire dans ce récit la part de l'histoire et celle de l'invention. Hérodote nous donne une explication, anecdotique et invraisemblable, d'un usage local qui l'avait étonné. Mais plusieurs faits intéressants pour l'histoire ressortent de ce passage avec certitude. C'est d'abord que les Grecs ne s'étaient point établis à Milet en commerçants pacifiques, mais par la guerre et à la suite d'un coup de main brutal. C'est ainsi qu'au lieu de refouler ou d'exterminer la population indigène ils s'y étaient mêlés dès l'abord et en avaient adopté certaines coutumes. La colonisation du XVIe siècle n'a pas procédé autrement.

Ces Ioniens, les derniers venus des immigrés, dominèrent facilement tous les autres par le nombre, par leur intelligence et leur inlassable énergie. De toute la famille hellène c'étaient de beaucoup les mieux doués pour la vie et la conquête maritimes. Nulle part en Asie Mineure les colons grecs n'apportèrent autant d'activité industrieuse. Sur le littoral du Nord, les Eoliens, peuple cultivateur et lourdaud, trouvaient à exploiter des terres fécondes, mais n'avaient point la force d'essaimer. Beaucoup d'entre eux pris de nostalgie et découragés, comme les parents d'Hésiode, se rembarquaient finalement pour la Béotie. A Ephèse même, les colons ioniens, auxquels s'étaient mêlés des laboureurs venus d'Arcadie, se détournaient de la mer et se laissaient bientôt distancer par les Milésiens.

***

Ce qu'étaient chez ce peuple l'esprit d'aventure et l'énergie conquérante, nul fait peut-être n'en donnera mieux idée que le chapitre d'Hérodote où nous est racontée l'ambassade à Sparte d'Aristagoras [2].

1. Hérodote, I. 146. Cf. Toepffer, *Att. Genealogie*, p. 193.
2. Hérodote, V. 49 et suiv.

En 500, profitant de l'absence à la cour de Darios du tyran de Milet, Histiée, il s'était rendu maître de la ville ; pour se faire bien voir des Perses il leur avait proposé une expédition commune contre Naxos. Puis, brouillé avec leur chef et accusé par Histiée, pour sauver sa cause personnelle, il entraîna l'Ionie à la révolte, entreprise insensée, si l'on songe au petit nombre de combattants que les Grecs d'Asie pouvaient mettre en ligne contre les foules armées du grand roi. Résolu à ne rien épargner pour vaincre, Aristagoras vint tout droit à Sparte, sachant que les Spartiates étaient les premiers soldats du monde. Il se présenta, dit Hérodote, chez le roi Cléomène, tenant à la main une planche de cuivre, sur laquelle était gravée la circonférence entière de la terre avec toutes les mers et les rivières dont elle est arrosée. Cette carte géographique ne dut pas être dans cette journée le moindre étonnement du Spartiate. Pour les marins et les marchands milésiens, c'était depuis longtemps chose commune. Aristagoras ne se proposait rien moins que de lancer une armée lacédémonienne sur la route de Suse et d'aller frapper au cœur la puissance du grand roi. Il devançait de deux siècles Alexandre.

« Les affaires sont urgentes, dit-il à Cléomène. Il s'agit de la liberté des Ioniens. Si leur esclavage est pour nous un sujet de douleur, à plus forte raison doit-il l'être pour vous qui êtes les premiers de la Grèce. Ils sont vos parents, ils sont vos frères ; délivrez-les de la servitude... Cette entreprise est aisée. Les Barbares ne sont point belliqueux... Ils ne se servent dans les batailles que de l'arc et de courts javelots. Ils se présentent au combat avec des habits embarrassants et la tiare en tête... Les peuples de ce continent sont plus riches que tous les autres peuples ensemble en or, en argent, en cuivre, en étoffes de diverses couleurs, en bêtes de charge et en esclaves. Tous ces biens seront à vous si vous le voulez. » Le doigt sur la carte de cuivre, le Milésien montre alors au Spartiate les diverses provinces de l'Anatolie, dont il énumère les richesses. De ville en ville il le

conduit jusqu'à Suse, où sont les trésors du grand roi. « Si vous prenez cette ville, vous le disputerez en opulence à Zeus lui-même. » Puis, avec une nuance de mépris : « Mais vous vous battez contre les Messéniens, qui vous sont égaux en forces, et contre les Arcadiens et les Argiens, pour un petit pays qui n'est même pas très fertile et pour reculer un peu les bornes de votre territoire ». Il ajoute enfin, avec une incompréhension singulière du caractère spartiate : « Ces peuples n'ont ni or ni argent, et cependant ce sont ces métaux qui excitent la cupidité et qui nous portent à risquer notre vie dans les combats. Il se présente une occasion de vous emparer sans difficulté de l'Asie entière : que pourriez-vous souhaiter de plus ? ».

Quelque peu déconcerté par ces offres imprévues, Cléomène demande trois jours pour réfléchir. Ce délai passé, Aristagoras reparaît et le Spartiate lui pose d'abord cette question. « Combien de journées de marche séparent Suse de la côte ionienne ?. » « Trois mois de route », répond le tyran. Mais là-dessus Hérodote, Ionien lui-même, interrompt son récit pour s'étonner de cette maladresse. Pour entraîner en Asie les Spartiates, il fallait leur cacher la vérité, dissimuler à ces hobereaux ou à ces paysans sédentaires la longueur du voyage et l'audace de l'entreprise. De fait, Cléomène fut stupéfait, et sans permettre à l'autre d'achever son discours, lui conseilla de quitter Sparte le jour même.

L'anecdote, dont Hérodote nous rapporte la version spartiate, finit dans la manière moralisante. Aristagoras, poursuivant le roi jusque chez lui, en arrive aux grands moyens, lui offre dix talents, puis cinquante. Et tandis que Cléomène reste songeur, sa fille âgée de huit ans, la jeune Gorgo, type accompli de l' « enfant célèbre », le conjure tout à coup de fuir et de ne pas se laisser tenter. Le roi, rappelé au devoir par ce cri de l'innocence, obéit aussitôt, se retire, et fait chasser le Milésien sans le revoir.

Les historiens qui rapportaient cet épisode voulaient sans doute mettre en parallèle l'incorruptible vertu lacédémonienne et l'avidité asiatique. Mais il est un autre contraste

qui se marque ici bien plus nettement. C'est celui du Milésien que nul voyage, nulle entreprise n'effraye, et du Dorien brave au combat, mais timide devant la mer, les hasards des longues routes et des pays inconnus. Quoi qu'on pense du beau geste de Cléomène, il faut bien dire qu'il trahissait ou méconnaissait la cause de l'hellénisme. Ce sont les aventuriers de l'espèce d'Aristagoras qui, en faisant de la Méditerranée une mer hellénique, ont été pendant plusieurs siècles les porteurs et les soldats de la civilisation.

Après l'échec de son vaste projet — prudemment il s'était gardé d'accompagner les Ioniens dans leur coup de main sur Sardes (498) —, l'inlassable Milésien ne perd point courage ; un moment il médite de faire voile avec tous ses partisans vers la Sardaigne; puis il change d'idée, appareille pour la Thrace, où, après un heureux début, il périt avec son armée en donnant l'assaut à une forteresse qui sera Amphipolis (497)[1].

En racontant l'entrevue de Sparte et le refus de Cléomène, Hérodote laisse, d'ailleurs, bien voir de quel côté vont ses sympathies. On sent le mépris de ce grand voyageur, qui avait parcouru tout le monde antique, pour le Lacédémonien ignorant, borné dans ses ambitions par les collines qui entourent sa ville. Dans ses courses sur les mers, en Egypte, et dans l'empire du grand roi, Hérodote ne faisait que suivre les traces d'un Milésien contemporain d'Aristagoras, qui lui avait sans doute fourni la mappemonde montrée à Sparte, mais qui déconseilla la révolte contre la Perse et, après son échec, reçut peut-être de Darios le gouvernement de Milet : cet Hécatée de Milet qui, plus d'un demi-siècle avant Hérodote, avait tiré de ses voyages et de ses recherches la première *Description de la terre*. Car les grandes navigations profitaient à la science naissante, non moins qu'au bien-être des Grecs d'Asie. Milet, la cité la plus commerçante de l'Ionie, était aussi, et pour cela même la plus éclairée du monde grec.

1. Sur Aristagoras et Histiée de Milet voir Heinlein, *Klio*, 1909, p. 341, et Lenschau, *ibid*, 1913, p. 175.

L'histoire de la science hellène reste pendant des générations celle des savants milésiens [1].

Les Ioniens de cette côte s'étaient voués à la mer le jour où ils avaient quitté la Grèce continentale. Plutôt qu'une nouvelle patrie, Milet était pour eux un port d'attache, un mouillage d'attente entre des courses continuelles. Un parti de la cité s'appelait les *aeinautes*, ou les « marins perpétuels ». Même entre leurs croisières, ces loups de mer vivaient et tenaient conseil sur leurs vaisseaux, à l'ancre dans les bassins du port. Malgré la fertilité du sol avoisinant la ville, le peuple négligeait l'agriculture, ne tournant plus que vers la mer son attention et son espoir. Un jour, las des discordes intérieures, les gens de Milet eurent recours aux Pariens, peuple tranquille et sage, pour désigner parmi eux des chefs. Les délégués de Paros, rapporte Hérodote, parcoururent la campagne suburbaine et donnèrent le gouvernement de la cité aux quelques hommes dont ils trouvèrent les champs bien cultivés parmi le grand nombre des terres incultes.

***

Le désintéressement n'est pas le propre des conquistadors. Les Milésiens ne seraient point devenus les colonisateurs que l'on sait, sans cet esprit pratique et ce désir de luxe que les anciens leur ont souvent reprochés. Le sens du négoce ne manqua point, dit-on, même au plus célèbre représentant de la science milésienne. Aristote raconte que Thalès, prévoyant une récolte d'olives exceptionnelle, ne se fit pas scrupule d'accaparer tous les pressoirs de la ville pour les céder ensuite à prix d'or aux gens moins avisés que lui. Vraie ou fausse, l'anecdote montre qu'il passait pour ne point mépriser les applications utiles de la science. Aussi bien d'autres faits mettent-ils en lumière ce caractère pratique des découvertes des savants milésiens. Anaximandre

1. P. Tannery, *Pour l'histoire de la science hellène* (1887) ; G. Milhaud, *Les origines de la science grecque* (1905).

passait pour avoir dessiné la première carte géographique, et appris aux Grecs l'emploi du gnomon. On ne peut plus douter aujourd'hui qu'il n'ait fait en cela que vulgariser des connaissances depuis longtemps familières aux peuples orientaux. Plus que des inventeurs, les Milésiens ont été des profiteurs habiles. Ils ont servi d'intermédiaires entre la jeune Grèce industrieuse et le vieil Orient, riche de science inutile. Ils ont exploité le savoir égyptien, les découvertes chaldéennes, comme ils exploitaient par la culture ou la pêche les côtes lointaines du Bosphore et du Pont. C'est, semble-t-il, d'un séjour en Egypte que Thalès rapporta les notions scientifiques dont s'émerveillèrent ses concitoyens. Le génie des Ioniens se montra surtout dans l'utilisation rationnelle des connaissances théoriques qu'ils arrachaient au monde oriental.

***

L'influence de l'Orient se marque plus nettement encore dans les mœurs et dans l'art milésien. La vieille céramique locale a les tons clairs et bariolés des tapis orientaux ; on y voit des hommes barbus portant la tiare des satrapes, des animaux comme aimaient à en dessiner les artistes mésopotamiens. A l'entrée du port se dressèrent longtemps, comme aux portes des palais assyriens ou persans, de gigantesques lions de pierre.

Rien dans toute la plastique grecque ne rappelle de plus près le style lourd et rigide des sculpteurs orientaux, que les statues retrouvées non loin de Milet sur la voie sacrée des Branchides. Cette longue allée bordée de colosses, de figures, assises et de lions couchés n'a pas sa pareille en Grèce. C'est en Orient, dans les avenues de sphinx, qu'un artiste milésien en a trouvé le modèle. Vers la fin du ve siècle, quand les architectes hellènes apprendront à bâtir les villes sur des plans géométriques et réguliers, comme on faisait en Mésopotamie depuis bien des siècles, c'est le Milésien Hippodamos qu'ils auront pour maître.

Les vieilles nations de l'Est ont instruit la grande cité ionienne à la fois dans les arts et dans la science; mais en favorisant son prompt essor commercial elles l'ont vite amenée à ce degré de richesse et de bien-être qui est pour un Etat le commencement de la décadence. Auprès d'Athénée les Milésiens n'ont pas meilleure réputation que les Sybarites : « Tous ses habitants, dit-il, se sont rendus esclaves des plaisirs et de la mollesse... Abydos sa colonie ne vit pas moins voluptueusement. »[1] Par un contraste singulier l'histoire de la vieille ville opulente et méprisée pour son luxe se terminera au premier siècle sur une page émouvante qui est un appel à la pauvreté.

L'apôtre Paul, quittant l'Asie Mineure pour revenir à Jérusalem, s'arrêta dans Milet et y convoqua les anciens de l'église d'Ephèse [2]. « Lorsqu'ils furent arrivés vers lui, il leur dit : Vous savez de quelle manière, depuis le premier jour où je suis entré en Asie, je me suis sans cesse conduit avec vous, servant le Seigneur en toute humilité... Je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous parmi lesquels j'ai séjourné, prêchant le royaume de Dieu... Et maintenant je vous recommande à Dieu, à celui qui peut édifier et donner l'héritage... Je n'ai désiré ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne. Vous savez vous-mêmes que ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux des personnes qui étaient avec moi. Je vous ai montré de toutes manières que c'est en travaillant ainsi qu'il faut soutenir les faibles et se rappeler les paroles du Seigneur qui a dit lui-même : il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

« Après avoir ainsi parlé, ajoutent les *Actes*, il se mit à genoux et il pria avec eux tous. Et tous fondirent en larmes et se jetant au cou de Paul, ils l'embrassèrent affligés surtout de ce qu'il avait dit qu'ils ne verraient plus son visage. Puis ils l'accompagnèrent jusqu'au navire ». Il n'est plus guère question de Milet dans l'histoire après cette scène

1. Athénée, XII, 20.
2. *Actes des Apôtres*, XX. 13 et suiv.

d'adieux. De la vieille cité déchue, du port lentement ensablé, la vie avec la mer se retirait déjà pour toujours.

II. — MILET ET LA COLONISATION IONIENNE

Mais revenons au VIIe siècle, au temps des grandes courses maritimes, pour parcourir rapidement l'empire colonial que cette seule colonie ionienne par ses propres forces venait de fonder. Le long des môles où se pressait le peuple des marins, où la foule des oisifs se promenait, comme à Colophon, chargée de parures, en longues robes lydiennes, on trouvait des vaisseaux en partance pour le Pont-Euxin ou les bouches du Nil. Deux grandes lignes de navigation avaient là leur tête, l'une desservant les comptoirs du nord, l'autre la Méditerranée orientale. Au nord, sur l'Hellespont, on rencontrait d'abord, peuplées maintenant de Milésiens, les anciennes stations phéniciennes, telles qu'Abydos, l'escale forcée de tous les bâtiments voguant vers le Pont. Sur la Propontide, dans une situation admirable, les marins de Milet avaient fondé Cyzique qui elle-même essaima autour d'elle, établit des comptoirs à Cardia et à Parion. De bonne heure on avait pénétré jusqu'au Bosphore, mais l'aspect sombre de la mer Noire, ses fréquentes tempêtes, inspiraient quelque effroi aux marins de la Méditerranée. On s'enhardit à pousser au delà du détroit pour poursuivre les bancs du thons qui parfois s'engageaient jusque dans les eaux du Bosphore, mais plus souvent restaient au large, ou longeaient les côtes de l'est et du sud. La pêche quasi miraculeuse du thon fut longtemps pour les Milésiens la principale raison de ces voyages vers le nord[1]. Plusieurs colonies de cette région, comme Cyzique et Byzance, prirent le thon pour emblème de leurs monnaies. Mais on soupçonna vite d'autres richesses. Sur le rivage, pendant les escales des flottilles, les indigènes apportaient aux pêcheurs des cuirs, de la poix, du blé, enfin des bijoux d'or. Après les voyages d'exploration commença la colo-

1. Voir Besnier, *Salsamentum* dans le *Dict. des Antiquités*.

nisation véritable. Elle eut pour centre sur le Pont-Euxin, Sinope, tête de route des caravanes venant de la Mésopotamie. Vite enrichie par la traite des esclaves et le commerce des métaux, Sinope, comme Milet, comme Cyzique, à son tour essaima. Dès le milieu du VIIIe siècle, elle avait une brillante rivale dans sa propre colonie Trapézonte. A l'ouest du Pont, la côte de Thrace et de Scythie fournissait surtout des blés aux armateurs milésiens. Ils établirent pour les charger les comptoirs d'Istros, d'Odessos, d'Olbia. Un peu plus tard, au VIe siècle, deux villes neuves se fondaient en Crimée, Théodosie et Panticapée, clefs du Bosphore cimmérien. Les sauvages incursions des cavaliers scythes, ancêtres des cosaques du Don, empêchèrent longtemps la fondation de postes permanents sur la mer d'Azof, mais la pêche attirait cependant les plus hardis des marins grecs au fond des lagunes brumeuses. Sur les côtes orientales du Pont, on embarquait à Dioscurias les chargements apportés par les caravanes du fond de l'Arménie. En général et horsmis quelques épisodes tragiques qui ne décourageaient point leurs efforts, les Hellènes savaient se faire accepter pacifiquement et se rendre utiles aux indigènes. Les Scythes eux-mêmes, les plus farouches de peuples qu'ils rencontraient sur les rivages du Pont-Euxin, se civilisèrent rapidement au contact des colons. C'est ce qu'atteste la tradition vraie ou fausse suivant laquelle un prince scythe, Anacharsis, aurait été l'ami et le disciple de Solon. On fit même quelquefois à ce barbare hellénisé l'honneur de le compter au nombre des Sept sages.

La fondation de comptoirs nouveaux et toujours plus lointains était pour les colonies plus anciennes une cause de richesse, car c'est par elles que parvenaient aux colons éloignés les produits du midi nécessaires à la vie des Hellènes, comme l'huile et le vin.

Sinope surtout s'enrichit de la sorte, comme centre d'approvisionnement des autres cités du Pont. Elle paya sa fortune d'une catastrophe totale, quand s'abattirent sur elle les hordes des Cimmériens (v. 700), mais elle fut

fondée une seconde fois et restaurée dans toute sa puissance par l'arrivée de nouveaux colons.

Partout dans ces parages les Milésiens furent les pionniers de l'hellénisme, mais, avec moins d'hommes et moins d'audace, d'autres peuples grecs les suivaient à courte distance. Sur l'Hellespont, des Eoliens occupaient Sestos en face d'Abydos, l'escale milésienne. Les Phocéens s'établirent à Lampsaque. Mégare, dont les marchands trafiquaient surtout des blés de la Thrace, fonda des postes permanents sur la route du Pont, à Chalcédoine et à Byzance sur les rives du Bosphore. Des marins de Téos donnèrent à Panticapée une rivale dans la colonie de Phanagorias à l'entrée de la mer d'Azov. Au Ve siècle, après la chute de la puissance milésienne, ce sont les vaisseaux d'Athènes qui accapareront le commerce de ces régions ; toute la côte de Crimée rend aujourd'hui aux fouilleurs les beaux débris des vases attiques dans lesquels on emportait au loin l'huile, le vin et les parfums [1].

***

La route maritime du Sud conduisait vers des colonies moins nombreuses, mais d'un tout autre caractère. Dans la Méditerranée orientale, sur les côtes d'Egypte ou de Syrie, les Ioniens n'avaient plus affaire à des peuples barbares et à des terres neuves. C'étaient eux au contraire qui représentaient la moindre puissance et le moindre degré de civilisation. Il leur fallait bien plus de patience pour prendre pied chez des nations organisées et ombrageuses que chez les demi-sauvages du Pont. L'Egypte surtout attira les Milésiens ; il semble qu'ils y possédaient des comptoirs dès le VIIIe siècle, au même temps où se fondaient Sinope et Cyzique. Mais ils se souvenaient de débuts difficiles, de tra-

1. Sur la colonisation milésienne en général voir J. L. Myres, *The geographical aspect of greek colonization* (*Class. Assoc. Proc.* VIII, 1911). Sur la colonisation du Pont, C. Burchner. *Besiedelung der Kusten des Pontos durch die Milesier* (1585) ; D.-M. Robinson, *Sinope* (1906) ; Hasluck, *Cyzicus* (1911) ; sur la civilisation ionienne dans le Pont, E. von Stern, *Klio*, 1909, p. 139 et Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks* (1913).

casseries des gouverneurs égyptiens hostiles à tout trafic étranger comme le furent les Chinois dans les temps modernes. Longtemps sans doute la factorerie milésienne établie sur le bras de Canope, fut simplement tolérée par les Pharaons, comme un refuge maritime plutôt qu'un poste commercial.

La pénétration ne commença que dans la seconde moitié du VIIe siècle, quand l'anarchie intérieure mit fin à la jalouse surveillance des fonctionnaires égyptiens. Les Grecs, jusque-là timides et pacifiques, jugèrent le moment venu de recourir à la manière forte. Une escadre milésienne de trente vaisseaux entra dans la bouche de Bolbitis et y établit un camp fortifié. Une escadre égyptienne, envoyée pour lui livrer bataille, fut nettement défaite. Il fallut dès lors compter avec les nouveaux venus. Pour refaire l'unité de l'empire pharaonique morcelé, Psammétique se servit d'eux comme auxiliaires. Ils se payèrent en fondant, non loin de Saïs, sa capitale, un port fortifié et cette fois une ville véritable, Naukratis [1]. Et de ce jour les marchands grecs, puis les colons en quête de terres à cultiver commencèrent de remonter le fleuve. Le bras de Péluse arrosa bientôt de nombreux villages hellènes. Des soldats grecs servirent dans la garde royale et, dans une campagne sur le Haut-Nil, allèrent graver leurs noms sur les colosses d'Abou-Simbel.

L'entente fut prompte, à ce qu'il semble entre les colons et les habitants du Delta. Psammétique, dit Hérodote, favorisa l'union des deux peuples et confia aux Grecs, pour leur apprendre leur langue, des enfants égyptiens [2]. Les Hellènes se mêlèrent par des mariages à la population

1. Sur la date de la fondation de Naukratis et le crédit que méritent les traditions recueillies par Hérodote et Strabon, cf. A. Wiedemann, *Geschichte Aegyptens*, p. 113 et suiv. et D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Egypte* (1893). Sur Naukratis, son industrie et son commerce, voir Flinders Petrie, *Naukratis*, I et II; H. Prinz, *Die Funde aus Naukratis* (supplément VII à *Klio*, 1908) et les aperçus d'ensemble sur la poterie de Naukratis de E. Pottier, *Catalogue des Vases du Louvre*, p. 486 et suiv. et A. Reinach, *Journal des Savants*, 1909, p. 354-64.

2. Hérod., II, 154.

indigène, et de là prit naissance la race mixte parmi laquelle se recrutaient les interprètes.

Sous Amasis, dont le règne débute en 570, on vit reparaître quelque méfiance à l'égard des étrangers et restreindre quelques-uns de leurs privilèges. Les mercenaires grecs établis à l'est du Delta, qui avaient fondé près de leurs camps la ville de Daphné, semblent alors avoir été rappelés vers Naukratis. Mais le courant d'immigration était déjà trop fort pour qu'on pût réussir à l'endiguer. Ce furent surtout les Milésiens qui souffrirent du nouvel état de choses. Naukratis cessa d'être uniquement le port de Milet et dut accueillir des colons grecs de tout bord. Neuf villes grecques y eurent dès lors un comptoir et s'y unirent en une association commerciale d'un caractère nouveau, soumise pour certains litiges à une direction centrale. Ce fut là cet *Hellénion*, que visita plus tard Hérodote. Chaque colonie de marchands occupait un quartier délimité, avait sa vie propre et ses tribunaux, qui en appelaient, le cas échéant, à la juridiction de la métropole. Mais, aux jours de fête, tous ces Grecs se réunissaient dans un même sanctuaire et y retrouvaient le sentiment de la patrie commune. Pourtant la colonie milésienne, jalouse de ses rivales et de son prestige amoindri, célébrait le culte d'Apollon dans un temple qui lui appartenait en propre. Les Samiens et les Eginètes constituèrent eux aussi deux groupements séparés. Nulle part dans le monde antique l'Hellénisme n'avait ainsi un commun foyer. Les murs de Naukratis entouraient une sorte de petite Hellade et chaque voyageur venu de Grèce retrouvait là ses frères, ses coutumes, son dialecte et ses dieux.

Tout n'a pas disparu de cette ville d'industrie et de luxe, qui fut l'Alexandrie des temps archaïques. Dans les dunes de Tell-el-Nebireh, les fouilleurs anglais ont reconnu l'enceinte de l'*Hellénion* et les ruines de plusieurs sanctuaires. Comme à Daphné — le nom que les Grecs donnèrent à Ta-phanhes, leur autre établissement du Delta, au-dessus du Péluse, porte de la Syrie — on a recueilli en

abondance ces vases et ces tessons ioniens aux motifs orientaux, aux vives couleurs, qui, sur tant de rivages méditerranéens, attestent le passage des Hellènes d'Asie.

Du VIIIe au VIe siècle Milet avait dominé et éclipsé toutes les autres cités ioniennes. Il ne faut pas cependant qu'elle nous les fasse entièrement oublier. Toute la côte comprise entre les bouches de l'Hermos et celles du Méandre donnait à quelque degré le même spectacle de prospérité. Les Ioniens venus de l'Eubée, de l'Attique, des Cyclades, leur première étape vers l'Orient, avaient partout développé la vie. Sur une étendue de cinquante lieues, s'échelonnaient douze cités florissantes, qui s'administraient librement mais que la conscience de leur commune origine unissait dans un pacte fédéral. C'étaient, après Milet, Myous, Priène, Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomènes, Erythrées, Phocée, auxquelles se joignirent les îles de Chios et de Samos. Ces villes rivales, mais rarement ennemies, affirmaient surtout par des manifestations religieuses leur entente et leur solidarité. Périodiquement des pèlerins et des représentants venus de toute la côte se rencontraient dans un sanctuaire fédéral, qui fut longtemps celui de Poséidon Héliconien, sur le promontoire de Mycale. Parmi les cités dépendantes de ce *Panionion* [1], ce fut, après Milet, Ephèse et Phocée qui eurent la plus rapide fortune. Les Phocéens, dont il sera question dans le prochain chapitre, matelots aussi hardis que les Milésiens, firent de la Méditerranée occidentale leur domaine maritime. Ephèse, restée attachée au culte d'Artémis, rendue illustre par son sanctuaire, devint l'une des capitales religieuses de l'hellénisme [2]. Tandis que Milet s'enrichissait du commerce maritime, Ephèse exploitait surtout l'*hinterland* de son golfe. Au-dessous d'elle enfin brillaient encore Clazomènes, dont les beaux sarcophages enluminés de fleurs

1. Sur le Panionion, voir Wilamowitz, *Panionion* (Académie de Berlin, 1906).

2. Sur Éphèse et son temple, voir Hogarth, *The archaic Artemision* (1908) et *Ionia and the East* (1909) et G. Radet, *Ephesiaca* (1908). Voir les c.-r. de ces ouvrages, *Rev. des ét. grecques*, 1910, p. 236 et 358 et *Rev. Hist. des Religions*, 1910, I, p. 17-27.

et de figures attestent à nos yeux l'essor artistique [1]; Colophon, dont quelques vers du poète Xénophane [2] évoquent la vision saisissante.

En face des villes de la côte, Samos brillait d'un éclat au moins égal. Il suffit de rappeler le nom de Polycrate : tandis qu'Eupalinos achevait le temple d'Héra et construisait un aqueduc non moins fameux et tandis qu'Anacréon chantait sa cour élégante et dissolue, le tyran, débarrassé de ses deux frères, se constituait une flotte de guerre de 100 navires et, allié à Amasis d'Egypte, rêvait de délivrer à son profit l'Ionie agitée par la mort de Cyrus. Mais, en véritable Ionien, il se fia trop à l'habileté, au défi de la morale. Trahissant Amasis au moment critique, il envoyait ses vaisseaux rejoindre la flotte de Cambyse; mais, plutôt que de se joindre aux Perses, ses ennemis politiques, avec qui il avait équipé ses galères pour s'en débarrasser, vinrent assiéger Polycrate avec l'aide de Sparte et de Corinthe, inquiètes de son ambition; il put sauver son pouvoir, mais pour perdre la vie deux ans après dans un guet-apens tendu par le satrape de Sardes, las de ses intrigues. L'histoire célèbre de l'anneau de Polycrate pourrait servir de symbole à tout ce qu'eut de brillant, mais aussi de hâtif et de frêle, la grandeur des cités ioniennes du VIe siècle [3].

***

C'est par ses colonies que l'Ionie, subjuguée pour près de deux siècles, de Cyrus à Alexandre, a joué un rôle durable dans l'hellénisation. Pour donner une idée exacte de ce que fut cette émigration des temps archaïques, il faut ajouter qu'elle ne constitua rien de semblable à ce

1. Voir la bibliographie dans Dugas, *Bull. de corr. hellénique*, 1910, p. 469.

2. Xénophane, *Fragm.* 3 Bergk, II, 4, 113.

3. Pour Samos voir L. Burchner, *Das ionische Samos* (Munich, 1896), E. E. Cole, *The Samos of Herodotus* (Yale University, 1912); pour les monuments de Samos au VIe siècle, L. Curtius, *Ath. Mitteilungen*, XXXI; les fouilles de P. Girard à l'Héraion viennent d'être reprises par les Allemands qui ont publié en 1912 un premier Rapport (Académie de Berlin).

que nous appelons aujourd'hui un empire colonial. C'était en général par l'initiative privée et non par la volonté de l'Etat que se fondaient les cités nouvelles. Aux vaisseaux qui partaient à l'aventure, la métropole ne fournissait que le feu sacré et le prêtre chargé de veiller sur lui. Seul, le lien religieux rattachait étroitement et pour toujours les émigrés à leur ancienne patrie. La colonie ne devait à celle-ci ni obéissance, ni soutien. En général, la communauté d'intérêts, de langue et de croyances maintenait de l'une à l'autre la bonne entente et l'amitié, mais à la condition que la métropole respectât l'autonomie des colons. Dans un discours où sont nettement définis les droits et les devoirs des colonies vis-à-vis de la cité mère, Thucydide fait dire ces mots aux Corcyréens : « Lorsqu'on quitte le sol natal on ne devient pas l'esclave de ceux qu'on laisse derrière soi ; on demeure leur égal [1]. »

Cet esprit d'indépendance put être dans quelques cas fatal aux colonies grecques ; dans beaucoup d'autres il causa leur prospérité et hâta sur les rivages orientaux l'expansion de l'hellénisme. Chaque ville fondée, réduite à ses seules forces, ne pouvait subsister que par des initiatives nouvelles. Souvent elle devenait fondatrice à son tour, lançait ses vaisseaux vers d'autres conquêtes. Sinope fut de bonne heure une autre Milet. Avec les bois des forêts pontiques, qui faisaient sa principale richesse, elle arma des flottes neuves et peupla de ses marins toutes les côtes du voisinage. Les dernières en date des colonies et les plus lointaines poussaient ainsi leurs courses plus avant que les précédentes, se subsituant à elles dans la tâche d'étendre toujours plus loin le domaine maritime de la race. Comme le flambeau des Lampadodromes, elles se transmettaient de l'une à l'autre le feu sacré de la mère patrie pour le porter vers des terres nouvelles.

G. Leroux,
ancien membre de l'École d'Athènes
maître de conférences à la faculté des lettres
de l'université de Bordeaux.

1. Thucydide, I, 34.

IV

L'HELLÉNISATION DE L'OCCIDENT DE CYRÈNE A MARSEILLE PAR LA SICILE ET L'ITALIE (VIIIe-VIe SIÈCLES)

La Grèce d'Occident n'a guère été moins brillante aux VIIe et VIe siècles que la Grèce d'Orient. L'hellénisation s'y est opérée dans des conditions sensiblement analogues : elle a pu s'étendre le long de côtes bien découpées où des vallées naturelles amenaient les produits d'un riche *hinterland ;* les populations, surtout agricoles, qui y vivaient, étaient généralement accueillantes pour les étrangers et relativement faciles à assimiler ; ce n'est qu'au loin que se trouvaient de grands états que la concurrence ne tarda pas à rendre hostiles : ce que la Lydie, puis la Perse furent pour la Grèce d'Orient, les Etrusques et les Phéniciens de Carthage le furent pour la Grèce d'Occident.

Pour comprendre ce qu'a été l'hellénisme d'Occident, il faut d'abord jeter un rapide aperçu, d'une part sur les indigènes au milieu desquels les Grecs allaient s'établir, et sur les rivaux qui allaient arrêter, puis ruiner leur essor, d'autre part sur les étapes mêmes de la colonisation hellénique. Bien entendu, nous insisterons davantage sur la Sicile qui, dans toute sa moitié orientale du moins, est devenue une véritable terre grecque, aussi essentielle que l'Ionie au développement de l'hellénisme.

I. — LE THÉATRE DE LA COLONISATION GRECQUE LE SOL ET LES INDIGÈNES

Mieux que l'Italie du Sud, la Sicile aurait mérité le nom de Grande Grèce. Avec ses côtes découpées, son enche-

vêtement de montagnes, ses beaux pâturages, elle semble comme une réplique plus massive du Péloponèse. Les Grecs y retrouvaient leur cadre habituel : des bois de figuiers et d'oliviers, de caroubiers et d'orangers ; des berceaux de vigne, de frais boqueteaux où paissent moutons et chèvres, des plantes odorantes où butinent les abeilles ; enfin tout un paysage rustique qui devait faire de la Sicile la patrie de la bucolique et de ses héros : Daphnis et Aristée, Galatée et Corydon. Mais tout y est plus grand qu'en Grèce et plus fort : c'est la patrie de Polyphème comme celle de Galatée. A côté des brebis paissent les grands troupeaux de bœufs, et leur cuir s'ajoute à la laine comme article d'importation ; le seigle et l'orge des terres pierreuses de Grèce sont remplacées par les vastes emblavures qui font de la Sicile un des greniers du monde antique ; peut-être même est-elle une des patries du blé, s'il est vrai, comme l'affirmaient les anciens, que le froment poussait sauvage dans les champs de Léontinoi ; en tout cas, ses terres à blé rendaient de 10 à 50 fois la semence qu'on y jetait. Qu'on ajoute que les côtes sont très poissonneuses et longées par les migrations saisonnières des thons, dont les Grecs étaient particulièrement friands ; qu'on ajoute enfin que, qui tenait la Sicile, n'était qu'à 3200 mètres de l'Italie par la *déchirure* entre Rhégion (de *rhegnumi*, déchirer) et Messine et qu'à 16 milles marines de l'Afrique, — et l'on comprendra sans peine que les Grecs aient désiré se rendre maîtres de cette « plus grande Grèce ».

Par ses divisions mêmes la population indigène de la Sicile devait faciliter la main-mise hellénique. Les anciens s'accordent pour y reconnaître trois éléments — Sikanes, Sikèles ou Sicules et Elymes — et, après bien des discussions sur leurs origines respectives, on tend à revenir aux idées que Thucydide a exposées d'après le plus ancien et le plus compétent des historiens de la Sicile, Antiochos de Syracuse.

La plus ancienne population passait pour formée par les *Sikanes;* du moins, elle était si anciennement établie dans

l'île qu'elle pouvait se qualifier d'autochtone ; elle n'en venait pas moins, semble-t-il, d'Ibérie, et faisait partie de ces peuplades liguro-libyennes chassées, vers le XIIIe siècle, par les Ibères et qui avaient colonisé en chemin les Baléares, la Corse et la Sardaigne ; elle transporta le nom de *Sikanos*, que portait sans doute le Sucro en Espagne, à un fleuve qui se jette à la mer près d'Agrigente et qui fut le centre de la *Sikania* primitive. C'est de là, où elle eut ses places d'Omphakion et de Kamikos, qu'elle s'étendit jusqu'à Hykkara, près de Palerme, occupant ainsi tout l'angle sud-ouest de la Sicile ; ce fut la citadelle montagneuse des Sikanes. Dans ce pays coupé de gorges profondes, ils vécurent par bourgades sans atteindre jamais ni à l'unité politique ni à une culture avancée. Ils avaient commencé par subir l'influence minoenne, comme semblent l'attester et le nom de Minoa que porte un port de leur côte sud, près de Kamikos, et la légende de son fondateur, Minos, mis à mort par le roi Kokalos à qui il était allé redemander Dédale dans sa capitale de Kamikos. On attribuait à Dédale de grands monuments de type mégalithique ou cyclopéen. Grâce aux restes qui nous en sont parvenus et à la céramique qui y a été recueillie on peut seulement se rendre compte que la Sicile a été soumise, à l'époque néolithique, à deux courants civilisateurs : la civilisation des dolmens apportée sans doute par les Sikanes, la civilisation minoenne venue de Crète [1].

Avant l'arrivée des Sicules, les Sikanes paraissent s'être étendus beaucoup plus loin vers l'est. Si on leur attribue les noms de lieu en *ana*, on pourrait les amener jusqu'au cap

1. Pour la préhistoire de la Sicile on trouvera tout ce qu'on peut tirer des textes et de l'onomastique dans les trois histoires générales de la Sicile antique : Ad. Holm, *Geschichte Siciliens im Altertum* (1re éd. 1870 ; 2e éd. 1898), E. A. Freeman, *The History of Sicilia* (1891 ; trad. all. par Lupus, 1895) et E. Païs, *Storia della Sicilia e della Magna Grecia* (I, seul paru, 1894). Mais cette histoire a été renouvelée par les recherches archéologiques poursuivies depuis vingt ans en Sicile sous l'impulsion de P. Orsi. Leur apport est remarquablement exposé dans l'ouvrage de T. E. Peet, *The stone and bronze ages in Italy* (1909) ; pour les fouilles ultérieures voir un mémoire de P. Ducati que j'ai analysé dans *L'Anthropologie*, 1914.

Kaukana et au fleuve voisin du Motykanos, jusqu'à Hippana près de Syracuse, à *Katana* et, même, à *Messana*. Ce qui est certain c'est que ce fut contre eux que les Sicules dressèrent leur place forte d'Enna au centre de la Sicile[1] et contre eux que les fondateurs de Géla eurent à combattre comme ceux d'Agrigente.

Les Sikèles ou Sicules, qui les ont repoussés au sud-ouest, venaient d'Italie où ils s'étaient étendus, au contact de la population primitive — sans doute de race ligure — du Latium jusqu'à cette pointe sud-ouest de la Grande Grèce qu'ils occupaient encore, depuis Laos, au temps de Thucydide. C'est de là que, au XIe siècle, sous la pression des Osques et des Iapyges, ils ont dû passer en Sicile, se répandant le long de la côte nord, où Himère resta longtemps la seule colonie grecque, et le long de la côte est où le centre de leur puissance fut le bassin du Symaithos. C'est là qu'ils occupèrent sur la côte Catane, Léontinoi, Hybla, Kentoripa, Agyrion, Morganta, Herbita, enfin, dans l'intérieur sans doute près du sanctuaire de la déesse-mère d'Engyon, Enna qui, à 1.000 mètres d'altitude, formait l'ombilic de la Sicile. A Enna se soudaient les deux chaînes de montagnes qui limitaient ce bassin, les Monts Héréens au sud au pied desquels se trouvait le grand sanctuaire sicule des Paliques, les Monts Nébrodéens au nord qui, entre leurs flancs et ceux de l'Etna, dominaient la vallée de l'autre grand sanctuaire des Sicules, celui de Hadranos. En dehors de ce riche bassin — si on attribue à ce peuple venu du pays de Latinus les noms de lieu en *ina*[2] — on pourra les faire s'étendre sur la côte sud jusqu'à Kamarina, nom d'aspect bien italiote ; on peut même leur attribuer la fondation de Géla d'après une glose qui reconnaît dans *géla* un nom des Sicules et des Opiques.

1. Voir O. Rossbach, *Castrogiovanni, das alte Henna in Sicilien* (1912).

2. Ce que paraît autoriser ce fait qu'entre autres mots latins que les Grecs de Sicile apprirent d'eux se trouvent *leporon*, le lièvre, et *katinon*, espèce de récipient. *Katinon* diffère-t-il plus de *Katana* (Catane) que Messine de Messana ?

Par les Sicules comme par les Sikanes, on voit que le fond de la population de la Sicile doit être apparenté aux Ligures, le peuple qui était établi sur le pourtour de la Méditerranée occidentale, dans l'âge de la pierre polie, quand les premiers navigateurs d'Orient vinrent lui apporter le cuivre de Chypre. La civilisation du cuivre semble avoir été de courte durée en Sicile, non pas qu'elle y ait commencé plus tard qu'ailleurs, mais parce que l'île a été envahie plus tôt par des peuples déjà arrivés à l'âge du bronze. Les Crétois de Minos se placent sans doute à la tête de ces navigateurs d'Orient. Ils ont été suivis par les Elymes, puis, presque simultanément, par les Phéniciens et par les Grecs.

Pour les Elymes, que ce peuple, encore mystérieux, soit venu d'Orient, c'est ce que la tradition antique paraît avoir été unanime à reconnaître : sauf Hellanikos, qui voulait qu'ils aient été chassés d'Italie par un roi des Oinotriens, elle s'accorde à voir en eux des Troyens mêlés de Phocidiens. Ils étaient groupés à la pointe occidentale de la Sicile autour des trois fortes places de Ségeste, d'Eryx et d'Entella. Eryx étant célèbre par son temple d'une déesse-mère, nommée Aphrodite par les Grecs, et dont les vocables étaient *Aineias* et *Zérinthia*, on en a conclu à l'origine sémitique des Elymes, en rappelant que, chez les Elymes (Elamites) de Perse, la grande déesse s'appelait *Ainé* ou *Zarétis*. Mais ces Elymes de Perse n'ont rien de sémitique et, si quelque élément phénicien a pu se glisser dans le culte d'Eryx, le fait que le territoire des Elymes formait comme une enclave au milieu de celui des Phéniciens suffit à l'expliquer. Un rapprochement plus intéressant est celui qu'on a fait entre les Elymes et les Solymes de Lycie ; on retrouve chez les deux peuples la légende des Cyclopes et des Galéotes, Telmissos comme nom de lieu, la triquètre comme insigne, enfin le nom indigène de Ségeste, Segestazibemi, a une terminaison qu'on retrouve en lycien. Les rapports entre les Lyciens et les Troyens sont assez étroits pour expliquer que, sous l'influence peut-être du nom d'*Aineias*

porté par la déesse d'Eryx, on ait fait venir les Elymes de Troade; quant aux Phocidiens, il faudrait voir en eux, comme on le verra avec les fondateurs de Locres et de Cumes, les représentants de ces ancêtres des Grecs qui prirent part aux grandes expéditions maritimes des Peuples de la Mer. C'est au mouvement qui a amené les Tyrsènes en Etrurie et peut-être les Sardes en Sardaigne, que serait due l'arrivée des Elymes en Sicile. Pourtant, comme les noms de leurs trois villes se retrouvent sur la côte ligure, on peut se demander s'ils n'en sont pas originaires; sinon, il faudrait admettre que ces noms appartiennent à une population liguro-sicule qu'ils auraient soumise au XIe siècle.

Quant aux Phéniciens, que les historiens de la Sicile, Holm et Freemann, ont eu le tort de voir partout où ils rencontraient un nom de lieu ou de dieu qui leur semblait étrange, il n'est pas besoin de leur Melkart ou de leur Astarté pour expliquer l'Hadranos des Sicules, l'Aphrodite des Elymes, l'Héraklès des Grecs. Quand Thucydide dit que les Phéniciens avaient occupé toutes les îles côtières et tous les promontoires avancés de la Sicile, il n'est pas certain que lui ou sa source ne confonde pas avec les Minoens. Tandis que les découvertes archéologiques ne cessent de mettre au jour de la céramique égéenne, elles ne produisent guère d'objets phéniciens; d'ailleurs, Thucydide constate que les Phéniciens s'étaient retirés dans trois villes proches des Elymes, Motyé, Soloeis et Panorme (Palerme); ces trois places font face à Carthage et dépendent d'elle. Il est donc possible qu'elles aient été fondées par elle et que les Phéniciens n'aient eu ainsi de colonies véritables en Sicile qu'un demi-siècle avant les Grecs [1].

***

Le tableau que présentait l'Italie lorsque les premiers

1. Pour les Phéniciens et les Carthaginois en Sicile des origines au début du Ve siècle, voir maintenant St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I (1913) en complétant par un art d'Oberziner, *Studistorici*, VI (1913).

colons grecs y débarquèrent au VIIIe siècle n'était pas sans ressemblance avec celui que leur offrait la Sicile : des peuplades si anciennement établies sur le sol qu'elles pouvaient passer pour autochtones, des envahisseurs barbares, venus ceux-ci par terre et du Nord, ceux-là par mer et d'Orient.

C'est, en effet, entre le XIIe et le Xe siècle, qu'une triple invasion paraît avoir acculé dans la « botte italienne » les vieilles populations de l'Italie néolithique, probablement Ligures, apparentées aux Sicules que nous avons vu conserver cette « pointe de la botte » qui va de Laos à Métaponte : c'est à cette partie de la péninsule que le nom d'*Italia*, sans doute « terre aux bœufs » (de *vitulus*; cf. notre « Terre de labour ») paraît avoir été donné à l'origine et, dans ses larges plaines, alors moins désolées que par suite du déboisement d'aujourd'hui, les indigènes étaient surtout des pâtres pacifiques; terre à blé, leur sol semble avoir été aussi déjà terre à vigne; du moins est-ce ainsi que les Grecs interprétaient le nom d'*Oinotria* qu'ils lui donnaient; leur double richesse en moutons et en huile d'olives s'exprimait dans la légende des Nymphes *épiméliennes* (des brebis) changées en oliviers. Bien que vivant surtout en pasteurs, ces Oinotriens, Ausones ou Italiens paraissent avoir eu dès lors quelques villes que les Grecs devaient bientôt coloniser, telles Témésa, déjà connue dans l'*Odyssée*, Tarente où l'on a trouvé une importante station de l'âge de cuivre et Métapos qui deviendra Métaponte; leur grande déesse est une vache sacrée qui se transformera en Héra Lakinia à Crotone ou Koré à Locres. Chez eux, comme chez les Sikanes, la Crète de Minos semble avoir étendu son action. Témésa rappelle Tamassos, la ville du cuivre de la Chypre égéenne, et les anciens voyaient dans les Messapiens — dont le nom est sans doute en rapport avec Métapos-Messapos — les descendants des Crétois qui, après avoir vengé Minos en Sicile, seraient venus fonder Hyria en Messapie et qu'auraient rejoint, après la guerre de Troie, les Crétois d'Idoménée. Les découvertes de l'archéologie

ont attesté la réalité, sinon d'une colonisation, du moins d'une influence crétoise [1].

L'invasion qui avait forcé les Sicules à passer en Sicile et acculait leurs congénères au fond de l'Italie, peut se décomposer en trois migrations distinctes dont l'enchevêtrement est loin d'être encore démêlé. L'une est celle des Osco-Sabelliens, apparentés de près, semble-t-il, aux Celtes ; alors que ceux-ci n'avaient pas encore franchi les Alpes, les bandes osques se répandirent dans la plaine du Pô et, passant les Apennins, allèrent s'allonger tant à travers les plaines de Campanie que dans les montagnes du Samnium. Ce sont ces Osques, très rapidement civilisés dans la riche Campanie, que les Grecs paraissent avoir désignés sous le nom d'Opiques : la terreur qu'ils inspirèrent aux premiers navigateurs semble en avoir fait les Cyclopes ; mais, au contact des colonies grecques du golfe de Naples, ils ne tarderont pas à se teinter d'hellénisme et c'est d'accord avec les Grecs qu'ils résisteront au ve siècle à leurs frères du

1. Aux ouvrages signalés à la note de la p. 109 il faudrait ajouter le premier volume des histoires romaines de Niebuhr (trad. franç. 1830), de Mommsen (trad. franç. 1863) et de Duruy (1879) qui conservent une grande valeur. Trois exposés, aussi intéressants que différents, de l'histoire des origines italiennes ont été récemment publiés en Italie : celui de E. Brizio (*Storia politica d'Italia*, I, 1900), celui de E. Païs (*Storia di Roma*, I, 1, 1898 ; 2e éd., 1913), celui de G. de Sanctis (*Storia dei Romani*, I, 1907). Pour les découvertes archéologiques on se mettra au courant en parcourant l'*Introduction à l'histoire romaine* de B. Modestov (trad. franç., 1907) ou en feuilletant les 400 planches réunies par O. Montelius sous le titre *La civilisation primitive en Italie* ou les 30 volumes du *Bullettino di Paletnologia* dirigé par L. Pigorini (résumé de ses idées dans la *Revue d'Ethnogr.*, 1912 p. 82-4). Outre l'important mémoire de son co-directeur Colini sur l'âge énéolithique en Italie (*Bullet.* 1909-10), on lira avec profit deux articles de E. Peet, *Rev. arch.*, 1910, I et *Annals of archæology*, 1910. Sur la question messapo-illyrienne, j'ai résumé les théories de Ribezzo et de Costanzi dans la *Revue épigraphique*, 1913, p. 401 ; pour les influences crétoises sur leur civilisation après les avoir longtemps niées, on tend à les exagérer (sur les théories des savants autrichiens Maass et K. von Scala voir les remarques de Ciaceri, et de Païs, *Studi Storici*, V, 1912). Pour la question étrusque, sa position actuelle est très bien indiquée par Koerte, art. *Die Etrusker* de la *Realencyclopædie* (1911) et par A. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque* (1913). Des trois civilisations que présente l'Italie primitive j'admets que celle dite des *terramares* (pierre polie et cuivre) est celle des Ligure-Sicules, que celle dite *euganéenne* ou *atestine* (bronze, puis fer) est celle des Vénéto-Illyriens (ou Japyges), que celle dite *villanovienne* (fer seul) est celle des Ombro-Sabelliens.

Samnium restés plus sauvages. Il en fut de même des tribus illyriennes qui, sans doute sous la pression des Celtes qui s'établissaient en Norique et en Istrie, s'ébranlèrent le long de la côte occidentale de l'Adriatique sous le nom d'Iapyges, y disséminant les mêmes toponymes qui sont connus sur la côte orientale, surtout dans la Calabre et l'Apulie, l'Iapygie des Grecs : il y eut des Chaones, et une Pandosia près de Siris comme en Epire, Clampetia dans le Bruttium comme Clambetae en Liburnie : eux aussi ne tarderont pas à s'entendre avec les Grecs et, quelques siècles plus tard, s'uniront à eux pour résister aux Lucaniens et Bruttiens, avant-garde que les Sabelliens pousseront au sud.

A la différence des Osques et des Iapyges, les Etrusques sont arrivés par mer, déjà porteurs d'une civilisation avancée. Devant les concordances que leur onomastique, leurs mœurs et leurs cultes présentent avec ceux des populations primitives de l'Asie occidentale, on n'hésite, en effet, plus guère aujourd'hui à accepter la tradition rapportée par Hérodote qui identifie les Etrusques aux Tyrsènes et les fait venir de Lydie dans la mer Tyrrhénienne. Qu'ils aient débarqué à Adria ou devant Caere, toujours est-il que, au VIIIe siècle, ils occupaient entre ces deux villes, qui marquaient les extrémités sud-ouest et nord-est de leurs possessions, un vaste territoire à travers l'Italie centrale. Bien que, sous la pression des Osques et des Ombriens, ils aient bientôt dû évacuer la vallée du Pô — où leur *Felsina* allait devenir la *Bononia* des Celtes Boïens (Bologne) — ils n'en constituaient pas moins, entre l'Apennin et le Latium, une puissante confédération d'une centaine de villes qui allait, après plusieurs siècles de pirateries réciproques — notamment des Etrusques d'Antium contre les Grecs de Cumes — s'entendre, au moment décisif, avec les Carthaginois, pour arrêter l'essor hellénique vers les mers Ligures. Mais, s'ils seront les adversaires politiques des Grecs, ils n'en contribueront pas moins puissamment à leur richesse, par leur goût du luxe ; ils feront une si

grande consommation de vins et d'huile de Grèce et de la vaisselle dans laquelle on les servait que les vases grecs, trouvés par milliers dans leurs tombes, ont longtemps été connus sous le nom de « vases étrusques. »

II. — LES ÉTAPES DE LA COLONISATION GRECQUE[1]

Tel est le théâtre où, en moins de deux siècles, une Hellade nouvelle va s'établir pour en rayonner avec un incomparable éclat.

Rappelons les principales étapes de la colonisation grecque avec ses dates, telles qu'elles ressortent surtout des fragments d'Antiochos de Syracuse conservés par Thucydide et par Strabon.

Prenons d'abord la Sicile. Cherchant à la fois matières premières et débouchés pour leur industrie, les gens de Chalcis et de Corinthe décident de jeter une colonie sur la côte de Sicile qui regarde la Grèce : en 735, les Chalcidiens fondent *Naxos*, puis — d'accord avec Cumes — *Zancle*[2] ; grâce à ces deux places ils tiennent le détroit ; en 729, *Léontinoi* et *Catane* assurent aux Chalcidiens le débouché du bassin du Symaithos ; dès 734, Corinthe, pour exploiter la pointe sud-ouest de l'île, occupe *Ortygie*, l'îlot qui divisera les ports de *Syracuse*. En même temps, Mégare, sa rivale, après avoir essayé de s'entendre avec les Chalcidiens pour occuper *Trotilon*, port de Léontinoi, s'installe dans une baie voisine cédée par le roi Sicule Hyblon (728). *Mégara Hyblaea*, trop voisine de Syracuse, disparaîtra au bout d'un

1. En dehors des ouvrages indiqués aux notes précédentes, il suffit de rappeler qu'un brillant tableau de la Grande Grèce a été tracé par Fr. Lenormant (*La Grande Grèce*, 1884). L'histoire des villes grecques se renouvelle surtout par les monnaies (pour la Sicile, voir le recueil de Hill, pour la Grande Grèce celui de Hands) et par les recherches archéologiques notamment Fougères et Hulot, *Sélinonte* (1910), Lupus-Holm, *Syrakus* (1887 et P. Orsi, *Atti dei Lincei* VI) ; pour Géla, L. Pareti, *Rœmische Mitteilungen*, XXV ; pour Sybaris, E. Galli, *Per la Sibaritide* (1907), pour Locres, à propos des fouilles récentes de P. Orsi, Pellati, *Revue des études grecques*, 1907 et Oldfather, *Philologus*, 1912.

2. Pour cette colonie de Zancle bientôt renforcée par des Samiens, voir Dold, *Journal of hellenic Studies*, 1908.

siècle de l'histoire[1], mais non sans avoir fondé *Sélinonte* (628), la dernière des places grecques sur la côte sud. Dans l'intervalle, cette côte avait été jalonnée par des Rhodiens et des Crétois établis à *Géla* (689), puis par les Syracusains qui fondaient en 664 *Akrai* et *Kasménai*, en 599 *Kamarina* ; au nord, Syracuse s'entendait avec Zancle pour fonder *Himère* (648) ; en 580 l'occupation d'*Agrigente* par Géla, celle des îles *Lipari* par les Rhodiens achevaient de dessiner autourde la Sicile ce fer à cheval des colonies grecques qui en feront si vite une terre hellénique. Mais, déjà les tyrannies s'élevaient dans certaines cités, essayant d'asservir leurs voisines et déchaînant des guerres sanglantes.

Passons à la Grande Grèce. On a vu que ce nom paraît dû aux Achéo-Eoliens qui le lui donnèrent par un pieux souvenir de leurs premières patries, l'Hellas d'Epire et celle de Thessalie. Refoulés par les Doriens sur le golfe de Corinthe, et devenus avec eux maîtres des îles ioniennes, quelques Achéens ont pu, dès le xe siècle, passer en Italie. La traversée la plus courte pour se rendre en Italie était celle qui mène de Corcyre au promontoire *iapygien :* ce chemin de mer ne tarda pas à devenir si usuel que les Grecs appelèrent *Iapyx* le vent qui y portait, *Onchesmites* celui qui en ramenait, d'après Onchesmos, port d'Epire sis en face de Corfou. Il est vraisemblable que les Achéo-Eoliens ont eu dès lors des établissements en Grande Grèce : les anciens avaient conservé le souvenir de ceux des Pyliens à Métaponte, des Locriens à Locres, des Amykléens et des Arcadiens — avec leurs héros Hyakinthos et Phalanthos — à Tarente, enfin des Etoliens sur la côte de Daunie où Mimnerme plaçait déjà les exploits de Diomède, et, peut-être, des Crétois d'Idoménée sur la côte de Salente et de Brindisi. Par contre, il est invraisemblable que, dès 1052, les Chalcidiens aient jeté une colonie aussi loin que Cumes ; c'eût été risquer de la perdre en pleine barbarie. Saint Jérôme, qui nous donne cette date, doit avoir rap-

1. Sur Mégara Hyblaea voir E. Ciaceri, *Studi storici*, 1909.

porté à cette Cumes plus célèbre la date de fondation de la Kymé d'Ionie et, si Strabon nous dit que Cumes était la plus ancienne des colonies grecques d'Occident, c'est qu'il suit l'historien Ephore, natif de Kymé d'Ionie. On a rappelé que le nom de *Graï, Graeci* par lequel les Romains désignèrent les Hellènes paraît dû à une tribu de la région d'Oropos et de Tanagra qui aurait pris part à la colonisation Kyméenne et l'autre nom que leur donnait les Latins, *Achivi*, montre qu'il a été emprunté à une époque où les Achéens prononçaient encore leur nom *Achaivoi*.

En réalité, c'est au plus tôt vers 750 que des Eubéens de Chalcis et de Kymé, grossis d'éléments béotiens et thessaliens antérieurs à la conquête dorienne, ont dû occuper d'abord les îles *Pithékousai* — Ischia et Capri, les îles qui ferment cette merveilleuse baie de Naples qu'il semble que l'*Odyssée* vante déjà dans l'épisode du Cyclope; de là, ils sont allés fonder, au nord du cap Misène (dont le nom aurait été celui d'un des compagnons d'Ulysse), *Kymé*, la ville d'Apollon et de la Sibylle éolienne ; de part et d'autre du cap, ils eurent deux ports, *Misène* ou *Baiae* à l'ouest, *Dicaearchia* à l'ouest qui deviendra *Pouzzoles*, puis, plus au fond de la baie, *Parthénopé :* deux siècles plus tard, venant renforcer Cumes affaiblie, les Samiens occuperont Pouzzoles et les Rhodiens feront, de Parthénopé, *Néapolis*, Naples[1].

On a vu que les Chalcidiens de Kymé s'étaient entendus avec ceux de Naxos pour coloniser Zancle en 735; pour achever de tenir le détroit, les Kyméens fondèrent peu après *Rhégion* en face de Zancle (Reggio). A la fin du VIIIe siècle, vers 710, les Achéens d'Achaïe unis à d'autres petits peuples du golfe de Corinthe vinrent jeter les fondements de *Sybaris*, au débouché de la riche vallée du Krathis, puis de *Crotone*, à 150 stades plus au nord ; les Doriens suivent leur exemple en envoyant, en 707, de nouveaux colons à *Tarente*, et les Locriens font de même, en 675, pour *Locres Epizéphyrienne*. Ces quatre grandes cités essaiment bientôt à leur tour, chacune voulant être maîtresse d'une

1. Voir J. Beloch, *Campanien* (2 éd. 1890).

route coupant la botte italienne : ainsi Sybaris fonde *Skidros* et *Laos* sur la mer Tyrrhénienne et *Posidonia (Paestum)* au milieu de la route qui y mène ; Crotone occupe sur la côte *Témésa*, *Térina*, *Skyllétion*, *Kaulonia* avec *Pandosia* dans les terres. Locres colonise *Medma* et *Hipponion*; et Tarente occupe toute sa presqu'île jusqu'à *Brentésion* (Brindisi). Pour empêcher le développement de ses voisines, Crotone appelle des Ioniens de Colophon à *Siris* dont Archiloque vante l'heureux climat; de là, elle surveille Sybaris, tandis que, de son côté, Sybaris installe des Achéens à *Métaponte* pour faire concurrence à Tarente; de même Rhégion, quand Anaxilas l'aura rendu maîtresse de Zancle, fondera *Pyxous* pour gêner Locres. L'ère de la colonisation est donc à peine close, en Grande Grèce comme en Sicile, que s'annoncent les rivalités qui feront plus pour ruiner leurs brillantes cités que tous les efforts de leurs ennemis[1].

***

Maîtres de la mer de Sicile, les Grecs devaient être tentés d'aller s'établir sur les côtes qui la baignaient : côtes d'Afrique, côtes d'Ibérie, côtes de Ligurie. Quand, vers 635, les vents eurent poussé le marchand samien Kolaios d'abord à l'îlot de Platéa (auj. Bomba), sur la côte tripolitaine, puis à Tartessos, d'où il revint chargé des présents du roi indigène Arganthonios, les Grecs se résolurent à chercher des établissements durables dans ces deux régions. L'oracle de Delphes les dirigea d'abord sur la côte de Tripolitaine. Les historiens prêtent à l'oracle un tel rôle dans toute cette colonisation occidentale qu'on ne saurait le croire imaginé pour couvrir les seules ambitions des fondateurs de colonies, et on comprendra sans peine le désir qu'avaient ceux qui faisaient parler la Pythie de pousser les Grecs vers la mer Occidentale si l'on songe que le commerce de cette mer, revenant en Grèce par le golfe de Corinthe, enrichissait de ses droits de passage Krisa, le port de Delphes.

1. Sur Sybaris, Siris, Crotone et leurs rivalités, voir L. Ponnelle, *Mélanges de l'Ecole de Rome*, 1907 et divers mémoires de E. Païs dans ses *Ricerche geografiche sull'Italia antica* (1908).

Le plateau de Barca où l'oracle envoya les gens de Théra, grossis de Minyens et de Thessaliens sous la conduite de Battos, ne devait pas être inconnu aux Grecs. Les richesses et le beau climat du pays des Lotophages et de Triton devaient avoir été vantées et par les marins de Crète et de Théra qui en étaient si proches, et par les marchands et mercenaires qui se multipliaient depuis un siècle en Egypte, le royaume qui exerçait théoriquement la suprématie sur la côte de Libye. Après s'être d'abord arrêtés à l'îlot de *Platea* et au cap *Azilis*, les colons s'installèrent, vers 625, à la partie la plus avançante du plateau, au débouché d'une importante voie de caravanes, dominant un port sûr : par reconnaissance, les colons appelèrent le port du nom du dieu qui les avait conseillés, *Apollonia*, et la ville *Cyrène*, du nom d'une vieille déesse thessalienne qu'on représentait étouffant un lion, ce qui la désignait manifestement pour les protéger en ce pays de lions. Le tempérament dorien dominant d'abord chez eux, ils acceptèrent la royauté des descendants de Battos; le troisième de ces princes, Battos II, sut faire venir des bandes de nouveaux colons du Péloponèse et de la Crète, ce qui l'aida à tailler en pièces à Irasa l'armée envoyée contre Cyrène par le pharaon Apriès (570). Apriès fut détrôné à la suite de cette défaite et son successeur Amasis s'empressa de reconnaître Cyrène et d'épouser une Cyrénéenne. Mais les Libyens, qui avaient appelé les Egyptiens, profitant de dissensions qui firent fonder *Barka* par les mécontents, infligèrent une sévère défaite à Arkésilas II ; elle ébranla la royauté qui fut réduite à un rôle honorifique et religieux ; Cyrène n'en reprit pas moins son essor et, dans la seconde moitié du VIe siècle, il n'y eut pas d'état grec plus florissant. Tout le commerce de la Libye centrale passait par elle; en échange du vin et de l'huile de Grèce, elle recevait les chevaux « barbes » des Libyens, les peaux, l'ivoire, la poudre d'or ; elle exportait dans tout le monde grec le silphion, plante aromatique et médicinale très recherchée que produisait son sol et qui devint l'emblème de ses monnaies ;

elle y ajoutait des vins et de l'huile et, pour en boire, fabriquait les belles coupes *cyrénéennes*. Deux voies commerciales, l'une par la côte de Marmarique, l'autre par l'oasis d'Amon, dont elle avait adopté le dieu égypto-libyen, la reliaient à l'Egypte; mais, de l'autre côté, la mer des Syrtes, bordée à l'ouest de villes carthaginoises, lui restait hostile [1].

Les Grecs sentirent la nécessité de s'y établir pour avoir un point de relâche entre Cyrène et la Sicile. Ce fut la raison de la curieuse tentative que fit, en 510, le bâtard d'un roi de Sparte, Dorieus, qui installa sur le Kinyps une petite colonie de Théséens et de Péloponésiens qui deviendra *Tripoli* mais qui, avant l'époque hellénistique, resta insignifiante. Au lieu de s'y attacher, le remuant Dorieus, confiant en un oracle qui, en tant qu'Héraklide, lui promettait Eryx, l'ancienne conquête d'Héraklès, passa en Grande Grèce où il seconda Crotone contre Sybaris ; il fut repoussé et tué par les Elymes devant Eryx, mais son compagnon, Euryléon, alla coloniser, sous le nom d'*Hérakleia*, l'antique Minoa, entre Agrigente et Sélinonte.

Ce que les Doriens de Théra avaient fait en Libye, les Ioniens de Phocée l'entreprirent dans les mers ligures. Vers 600, ils jetèrent, sur une pointe détachée qui s'avançait à l'est des bouches du Rhône, les fondations de *Massalia*. Grâce aux bonnes relations établies avec leurs voisins, Salyens d'Aix ou Elisyques de Narbonne, opposant habilement les tribus gauloises aux tribus ligures, les Massaliotes réussirent à concentrer dans leur port tous les produits des pays celtiques : cuivre de la Galice, étain et fer de Grande-Bretagne, ambre de la Baltique.

Quand les Phocéens, fuyant les Perses (v. 540), furent venus chercher une nouvelle patrie autour de leur florissante colonie, ils purent essaimer dans tout le golfe de Lyon. Si les flottes réunies des Etrusques et de Carthage les empêchèrent de développer leur établissement d'*Alaria* en Corse, d'où

1. Sur la colonisation de Cyrène, voir la *Kyrene* de Studniczka (1890) et la *Kyrene* de Malten (1911). Sur les vases de Cyrène voir Dugas, *Rev. arch.* 1907. I: sur le silphion, *ibid.* 1913, I, p. 261.

ils menaçaient l'Etrurie et la Sardaigne, ils surent installer en Espagne, entre Malaga et Carthagène, colonies puniques, leurs factoreries de *Mainaké*, *Alônis*, *Heméroskopeion*, *Sagonte*, enfin *Kallipolis*, noyau de Barcelone. Au pied des Pyrénées, le concours de Rhodiens leur permit de fonder *Emporiai* (Ampurias) et *Rhodé* (Rosas) ; en Narbonaise et en Provence, ils ne craignirent pas de s'avancer un peu à l'intérieur avec *Agathé* (Agde) et *Théliné* (Arles), tandis que, sur l'âpre côte ligure, ils n'occupaient que les promontoires aisés à défendre *Tauroeis*, *Olbia*, *Antipolis* (Antibes), *Nikaia* (Nice), *Monoikos* (Monaco), enfin, au sud de l'Italie, Hyélé-Vélia. Sans doute, c'est seulement à la fin du ve siècle que Pythéas de Marseille explora les côtes celtiques, peut-être jusqu'en Ecosse et jusqu'au Jutland ; mais déjà, de ces places côtières, les commerçants phocéens se répandirent des Apennins aux Alpes centrales. Signe le plus certain de la prépondérance économique, les monnaies de Marseille rayonnèrent de l'Etrurie aux hautes vallées du Rhône et du Rhin[1]. Et, par tous les côtés, les barbares s'hellénisaient. A propos d'Ampurias, Strabon nous parle d'une « cité dont la constitution se trouve être un mélange de lois grecques et de coutumes barbares, ce qui du reste s'est vu en beaucoup d'autres lieux »[2].

En même temps, au sud, cette heureuse fusion s'esquissait entre la civilisation des Grecs et celle des Latins : si les Grecs, en marchands habiles, adoptaient les unités pondérales et monétaires du pays — la *litra* étant la livre, le *nummos*, la livre d'argent, et les *ounkiai* les onces — et certains de ses cultes — comme la déesse des bœufs qui

1. Le nom de *Massalia* appartient sans doute au fond liguro-libyen : s'il n'est pas phénicien, il n'est pas d'avantage venu de la Crète minoenne dont on tend à exagérer l'influence sur les côtes de la Méditerranée occidentale (voir surtout E. Maass, *Œst. Jahreshefte*. IX et X). Pour l'histoire de la colonisation phocéenne, voir maintenant Jullian, *Histoire de la Gaule*, I (1908) chap. v ; pour la constitution de Marseille le substantiel mémoire de Hirschfeld, *Kleine Schriften* (1913). L'extension des monnaies de Marseille en Gaule et en Italie, un des plus sûrs indices de son expansion commerciale, vient d'être étudiée avec grand soin par A. Blanchet, *Revue belge de Numismatique*, 1913.

2. Strabon, III, 8. Cf., sur Ampurias, Schulten dans les *Neue Jahrbuecher* de 1907.

devint la Héra Lakinia de Crotone et dont les panégyries annuelles attiraient tous les Italiotes — les dieux des Grecs — Apollon et les Dioscures dès le début du ve s. — et leurs mœurs pénétraient avec leurs marchandises dans le Latium. Déjà s'ébauchait la civilisation gréco-latine. Et la Grèce dont provenait cette civilisation était la plus raffinée, la Grèce d'Ionie : Xénophane venait de Colophon et Pythagore de Samos. Aussi bien, quelle que fût la provenance de leurs fondateurs, le fait que les Ioniens avaient, au vi^e siècle, la mainmise sur le commerce maritime, amenait bientôt les colonies grecques à s'ioniser. Ce sont les Ioniens qui apportaient aux Grecs d'Occident les bronzes de Chalcis ou les vases de Milet, ou même l'argenterie égypto-phénicienne ; et ces Grecs allaient les échanger chez les Etrusques ou chez les Celtes contre le fer de la Toscane et du Norique, l'étain de l'Armorique et l'ambre de la Baltique. Certaines des cités de la Grèce d'Occident ont des relations plus spéciales avec certaines autres de la Grèce d'Orient — ainsi Sybaris avec Milet, Tarente avec Cnide, Cyrène avec Samos — mais, chez toutes, dominait l'esprit ionien. La Grande Grèce était si bien un prolongement de l'Ionie qu'on pouvait proposer aux Ioniens, menacés par les Perses, d'y émigrer en masse[1] ; c'est ce que firent les Phocéens, et Thémistocle, à Salamine, menaçait, si on ne l'écoutait, de transporter tous les Athéniens à Siris par un projet que, trente ans plus tard, la colonisation de Thourioi réalisera en partie.

III. — APOGÉE ET ARRÊT DE L'ESSOR COLONIAL

A la fin du viie siècle, rien ne semblait devoir menacer la prospérité de cette Grèce d'Occident. Au début du ve siècle, elle était gravement compromise. Dissensions intestines et guerres extérieures y avaient également contribué.

Depuis qu'au milieu du vi^e siècle, Phalaris s'était emparé de la tyrannie à Agrigente, les troubles politiques

1. Aristagoras de Milet proposait aux Ioniens de s'établir en Sardaigne et Histiée de Milet proposait à Darius de la conquérir pour lui. Hérod., V, 106 et 124.

n'avaient pas cessé de déchirer les villes grecques : conflits d'aristocraties contre démocraties dont un aristocrate plus habile, s'appuyant d'abord sur le peuple, finissait par profiter pour s'élever à la tyrannie ; partis exilés cherchant leur asile dans les villes voisines et s'efforçant, avec leur aide, à ressaisir le pouvoir dans leur patrie ; conquête de ces villes par les tyrans heureux suivies par des révoltes et des répressions également sanglantes ; enfin et surtout, la concurrence économique mettant aux prises ces cités trop voisines et qui s'étouffaient l'une l'autre à mesure qu'elles se développaient, voilà le tableau qu'offre, au point de vue politique, cette partie du monde grec au VIe siècle.

Dès le milieu de ce siècle, deux des premières colonies grecques avaient presque disparu, victimes de ces luttes : Mégara Hyblaea en Sicile (que Hiéron acheva de ruiner en 483), Siris en Grande Grèce. Métaponte, Sybaris et Crotone s'étaient unies pour écraser Siris ; le partage des dépouilles les mit aux prises et Sybaris reçut un coup fatal (v. 510) ; c'est alors que Locres, qui avait essayé en vain de défendre Siris, menacée à son tour, se tourne contre Crotone victorieuse et lui inflige une défaite mémorable sur les bords de la Sagra (v. 506).

Au début du Ve siècle, Hippokratès, tyran de Géla, reprenait les projets de Phalaris : celui-ci avait, sous son sceptre, réuni à Agrigente Géla, Sélinonte, Himère et Léontinoi. Hippokratès s'empare de Naxos, Léontinoi, Kallipolis, Zancle. Si Zancle lui échappa bientôt pour passer au pouvoir d'Anaxilas de Rhégion qui fut ainsi maître du détroit (v. 490), il n'hésita pas à se tourner contre Syracuse qui, depuis qu'elle s'était emparée de Kamarina (v. 550), était devenue la plus puissante cité de l'île et la voisine de Géla. Il avait battu les Syracusains et mis le siège devant leur ville quand l'intervention de Corinthe et de Corcyre la sauva, mais le tyran de Géla garda Kamarina. Il venait d'enlever aux Sicules Ergétion et Hybla quand la mort arrêta ses projets. Son principal lieutenant, Gélon, d'une famille sacerdotale de Géla, lui succéda et les reprit (491).

Profitant des dissensions entre la noblesse et le peuple, il se rendit maître de Syracuse en 485. Quand il eut achevé la ruine de Mégara et que son allié et beau-père Théron d'Agrigente eut chassé d'Himère le tyran Térillos, Gélon put se croire maître de la Sicile. Mais il avait seulement provoqué l'invasion punique : Térillos, réfugié auprès de son beau-père Anaxilas, appela les Carthaginois à l'aide.

Il y a longtemps que Carthage attendait l'occasion d'intervenir. Au milieu du VIe siècle, on sait que son général Malchos, conquérant de la Sardaigne, opéra en Sicile, sans doute pour arrêter Phalaris ; on l'a vue contribuer à empêcher les Grecs de s'établir en Corse et à Tripoli. Il est probable aussi qu'elle était d'accord avec Xerxès, renseigné sur les choses de Sicile par de nombreux exilés, notamment Skythès de Zancle et Démokédès de Crotone, et qui y avait envoyé demander l'hommage [1]. Elle avait préparé un formidable armement ; Hérodote parle de 300.000 hommes et 200 vaisseaux de guerre. Si même on réduit ce chiffre au tiers, Hamilcar put encore amener devant Himère deux fois plus d'hommes que n'en avait Gélon. En réunissant toutes les forces de la Sicile — sauf Zancle qui obéissait à Anaxilas, l'allié des Carthaginois, et Sélinonte qui négociait avec eux — Gélon put grouper sous ses ordres 50.000 fantassins et 3.000 cavaliers. Grâce à son habileté, et grâce aussi à sa supériorité en cavalerie, il remporta une victoire complète. Le même jour, selon la légende, en réalité quelques mois plus tard, la flotte de Xerxès s'engloutissait à Salamine. On raconte qu'entre les deux batailles l'habile Sicilien avait proposé aux Grecs son aide contre les Perses en retour du commandement en chef qu'il savait bien qu'ils lui refuseraient ; en même temps, il avait envoyé à Delphes un de ses affidés avec de riches présents pour s'attirer la faveur de Xerxès au cas où le Grand roi serait vainqueur. Himère et Salamine avaient délivré le monde grec de la double terreur qui les menaçait ; six ans plus tard, Hiéron qui avait succédé à

1. Voir sur les *relazioni fra la Sicilia e la Persia* le mémoire publié sous ce titre par E. Ciaceri, *Studi storici*, V (1912) et plus bas p. 145.

Gélon (mort en 478) infligeait en face de Cumes une défaite décisive à la flotte étrusque (474). Ce fut l'apogée de la Grèce d'Occident; mais elle ne dura guère plus que la décade où régna Hiéron (m. en 467) : encore doit-on y placer l'exil en masse de ses adversaires à Agrigente et à Himère et la sanglante défaite infligée par les Iapyges aux Tarentins et aux Rhéginiens (473). Luttes intestines et guerres étrangères allaient reprendre pour l'épuiser rapidement : en moins de deux siècles la Grèce d'Occident ne sera plus qu'une riche mais faible proie que se disputeront Carthaginois et Romains.

IV. — LA CULTURE HELLÉNIQUE EN SICILE ET EN GRANDE GRÈCE

Si la Sicile et la Grande Grèce avaient été conquises par Rome dès la fin du ve siècle, elles auraient déjà donné à l'hellénisme — et, par suite, à la cause de la civilisation — presque tout ce qui était en elles.

La vie intellectuelle et artistique n'a pas, en effet, été moins intense dans leurs cités que la vie économique. Dans le domaine de la pensée, de la littérature et de l'art elles ont, sur beaucoup de points, précédé ou dépassé leurs métropoles.

Comme toutes les villes composées d'éléments divers, — Grecs de toute provenance mêlés de sang indigène —, celles de la Grèce d'Occident sentaient moins peser sur elles les traditions de toute espèce si puissantes dans la Grèce propre. Leur horizon était plus large, leur territoire plus vaste, leur population plus nombreuse. S'il est manifeste que Sybaris et Crotone ne purent mettre en ligne les 300.000 et les 100.000 hommes que leur prêtent les anciens, l'exagération même de ces chiffres atteste l'impression faite par l'accroissement rapide de leur population qui devait étonner les Grecs de Grèce comme nous étonnent les villes d'Amérique. Il est probable que, au ve siècle, Crotone et Tarente, Agrigente et Syracuse ont eu de 50 à 80.000 habitants, autant et plus qu'Athènes et que

Corinthe. Quant à leur luxe, les anecdotes sur Sybaris l'ont rendu fameux ; si même elles sont toutes controuvées, elles prouvent pareillement à quel point les Grecs de Grèce, et même ceux d'Ionie, étaient frappés par l'opulence — toute « américaine » elle aussi — de leurs frères d'Occident.

Plus les villes étaient grandes, et plus les richesses y abondaient, plus devait être sensible l'écart entre les nobles — ceux qui s'étaient divisé les terres lors de la fondation de la colonie — et la masse dont le négoce augmentait la hardiesse avec la prospérité. De là des conflits politiques et sociaux sur lesquels nous sommes mal renseignés, mais qui ont motivé ces législations sévères que les anciens attribuaient à Zaleukos pour Locres et à Charondas pour Catane et qu'admirait encore Aristote. Nous devons sans doute nous les imaginer d'après celles de Dracon, de Solon et de Clisthène qui s'en sont certainement inspirés à Athènes : il paraît que leur but était surtout d'établir la prépondérance de la Cité sur les intérêts de parti et de famille en graduant rigoureusement les peines, en décourageant par leur sévérité tous ceux qui chercheraient des innovations et des révolutions, en mettant l'éducation de la jeunesse entre les mains de l'Etat.

Ce rôle donné à la collectivité devait amener au collectivisme. C'est Pythagore qui paraît avoir franchi le pas, ce singulier philosophe, à la fois physicien et métaphysicien, naturaliste et géomètre, religieux et libre penseur, positiviste et mystique, sorte d'Auguste Comte du monde ionien[1]. Né à Samos vers le milieu du vi^e siècle, à l'époque où la philosophie ionienne atteignait son apogée, élève de Phérécyde de Syros, ami de Thalès et d'Anaximandre, il avait déjà voyagé en Egypte et en Perse, quand, vers 525,

1. Sur Pythagore, voir A.-E. Chaignet, *Pythagore et la doctrine pythagoricienne* (2 vol. 1874), ouvrage fondamental, et, pour les faits nouveaux, en dernier lieu, P. Corssen dans le *Philologus* de 1912. Pour le rôle de l'orphisme pythagoricien tel qu'il est connu par les tablettes trouvées dans les tombeaux de l'Italie du Sud, divers travaux de S. Reinach, H. Alline, A. Delatte et l'ouvrage si suggestif de Cornford, *From religion to Philosophy, a study in the origins of western speculation* (1912).

il arriva en Grande Grèce. Appelé sans doute à Crotone pour mettre fin à des troubles politiques, il y prêcha en véritable apôtre en compagnie de sa femme Théanô et de sa fille Damô, ses collaboratrices, car la part qu'il donna aux femmes ne fut pas une des moindres causes de son succès. Il s'élevait contre toutes les formes du luxe, de la corruption et de la mollesse ; s'abstenant d'aliments carnés et de végétaux en germination, il s'attachait à la pureté parfaite du corps et de l'esprit, offrant à ceux qui la pratiqueraient l'espoir d'une autre vie meilleure, peut-être après une série de métempsycoses ; il semble avoir cru à la transmigration des âmes à travers les harmonies du monde ; il voulait que les biens fussent mis en commun et que la communauté réglât le sort des individus, mais une communauté présidée par les seuls Frères de l'Ordre pythagoricien, grade auquel on ne parvenait qu'à travers une hiérarchie comme en comportaient tous les mystères. Il réunit, dans une sorte de familistère, près de 300 adeptes unis par des initiations communes où rentraient beaucoup de ces éléments orphiques qu'Onomacrite et Orpheus de Crotone — les auteurs des œuvres attribuées à Orphée — répandaient alors en Grèce.

Pendant qu'il dominait à Crotone à la façon d'un Savonarole, elle anéantit sa rivale Sybaris, toute supérieure qu'elle lui fût par le nombre ; la réputation de Pythagore grandit comme s'il avait été la cause de cette victoire. Mais la jalousie de ceux que menaçait son collectivisme semble avoir fini par ameuter la foule contre lui : la maison commune des Pythagoriciens fut détruite au moment où on célébrait le vingtième anniversaire de sa fondation. Pythagore dut fuir à Locres, puis à Métaponte où, à quatre-vingt-seize ans dit-on, il mourut de regret. Cependant, non seulement son œuvre scientifique lui survécut — il suffit de rappeler « les tables de Pythagore » qui ont immortalisé son nom —, mais la Grande Grèce resta la patrie de l'orphisme pythagori-

1. Même le collectivisme ne disparut pas avec lui : il resta pratiqué dans la petite communauté des îles Lipari. cf. Th. Reinach. *Revue des études grecques*, III.

cien dont l'action a été incalculable sur le développement du mysticisme et du gnosticisme qui ont tant fait pour préparer le monde antique au Christianisme. Pythagore présente lui-même une physionomie qui rappelle singulièrement celle du Christ : fils ou incarnation d'Apollon, descendu aux enfers et ressuscité, il a la faculté surnaturelle de guérir, à l'aide d'incantations magiques, les corps et les âmes malades, il a le don du miracle et de la prophétie, il entend l'harmonie des sphères célestes et peut communiquer avec les êtres inférieurs comme avec les êtres supérieurs ; ses « Vers d'Or » sont une sorte de Décalogue qui commence par « Le Seigneur dit » comme les *Logia* de Jésus. Et il annonce aussi le Christ par son universalisme ; la légende qui le fait initier par Epiménide de Crète comme Jésus l'est par Jean veut que, grâce à lui, les peuples barbares connaissent aussi les voies du salut. On lui donne comme élèves Zalmouxis le Gète et Abaris le Scythe ; on le met en contact avec les mages, les brahmanes et les druides et, si Cicéron conteste que Numa ait reçu ses leçons, il n'en est pas moins certain que, dès le IIIe siècle, le pythagorisme, resté vivant dans l'Italie grecque, s'introduisit à Rome. Un nouvel essor commença alors pour lui par son union féconde avec le néo-platonisme, et c'est chose caractéristique pour le rôle du pythagorisme dans la diffusion de l'hellénisme que la provenance des trois apôtresqui, à la fin du Ier siècle, répandent partout la doctrine de Pythagore : Modératus de Gadès, Nikomachos de Gérasa, Apollonios de Tyane.

D'autres penseurs semblent avoir repris, dans la Grèce d'Occident, telle ou telle des idées de Pythagore. Ainsi, pour son système cosmique — qui devançait peut-être les monades de Leibnitz — Ekphantos de Syracuse et Pétron d'Himère ; pour la croyance en l'unité et l'infinité divines ainsi que dans l'unité fondamentale de tout ce qui vit, Xénophane de Colophon (v. 570-500) qui, venu d'Ionie, après avoir professé à Zancle et à Catane, finit par s'établir à Eléa où son élève Parménide développa ses doctrines : c'est lui qui protestait contre les dieux d'Homère avec leurs pas-

sions humaines et répétait que si les bœufs pouvaient représenter leurs dieux ils leur donneraient des sabots ; enfin, Empédocle (v. 490-420), petit-fils d'un fidèle de Pythagore et qui avait mêlé à ses doctrines celles de Parménide et d'Anaxagoras. Prophète et thaumaturge, faisant prendre pour des miracles, par la crédulité populaire, le réveil d'une cataleptique qui passait pour morte ou l'arrêt d'une épidémie par le drainage d'un marais, l'invention de paragrêles et l'emploi de passes magnétiques, il avait fini par se convaincre de sa mission divine et voulut, par sa fin célèbre, y attester sa foi en l'imposant à ses fidèles. Il avait composé de nombreuses œuvres en vers et, s'il ne nous reste qu'une cinquantaine de lignes de son poème sur la Nature, on peut s'en faire une idée par le *De Natura Rerum* où Lucrèce, qui sait que sa doctrine remonte, par Epicure, à Empédocle, a laissé au philosophe d'Agrigente un immortel hommage [1].

La littérature ne fut pas moins glorieusement représentée que la philosophie dans la Grèce d'Occident. Dès la 9e Olympiade, Kynaithos de Chios aurait récité à Syracuse les chants d'Homère. Stésichore d'Himère (v. 640-560) voulut leur donner une suite dans son *Ilioupersis* où, en jouant sans doute sur le surnom d'*Aineias* de l'Aphrodite d'Eryx, il faisait venir son fils Enée en Sicile. C'est aussi lui, semble-t-il, qui a popularisé dans ses vers les légendes qui rattachaient la nouvelle Grèce au passé héroïque de la métropole, narrant les aventures d'Ulysse en Campanie et celles de Diomède en Daunie ainsi que les exploits d'Héraklès contre Géryon. Il fit même entrer dans le patrimoine littéraire de la Grèce des légendes siciliennes comme celle de l'amour de Daphnis et celle des abeilles d'Aristée. Ibykos de Rhégion semble avoir traité dans le même sens les légendes des Argonautes et d'Héraklès. Si Stésichore et

1. Voir le livre de G. Breton, *Xénophane, Parménide, Empédocle* (Paris, 1882). Pour les travaux récents sur l'école éléate, O. Gilbert, *Rheinisches Museum*, 1909 et l'art. *Empedokles* de la *Real-Encyclopädie*. Sur les rapports entre Eléates et Orphiques, J. Dörfler, *Die Eleaten und die Orphiker* (Freistadt, 1911).

Ibykos paraissent avoir passé une partie de leur vie en Ionie, ce n'est là qu'un indice de plus des étroits rapports entre les deux Grèces d'Orient et d'Occident ; car, en retour, Arion, Sappho et Théognis passaient pour être venus chanter en Sicile.

Ce sont des poètes pareillement étrangers de naissance à la Sicile, qui ont illustré les règnes de Gélon et d'Hiéron, de Théron et d'Anaxilas, en chantant et leurs succès sur les barbares et, surtout, les nombreuses victoires remportées par leurs chars aux grands jeux panhelléniques : Simonide de Kéos (558-468) et son neveu Bacchylide, surtout Pindare qui, s'il ne passa que peu d'années en Sicile (v. 476-4), n'en a pas moins consacré à des vainqueurs de Sicile ou de Grande Grèce vingt de ses quarante-quatre *épinikia*. C'est pour les fêtes extraordinaires données à l'occasion de la fondation de la ville d'*Aetna*, au pied du volcan, que Hiéron paraît avoir obtenu qu'Eschyle vînt auprès de lui en même temps que Pindare ; il composa pour la circonstance ses *Etnéennes* et semble être retourné en Sicile en 459 pour mourir trois ans après à Géla. Les anciens remarquaient dans ses œuvres et l'influence pythagoricienne dans les idées et l'influence du grec de Sicile dans son vocabulaire : *vir utique Siculus*, dit de lui Macrobe. Mais le représentant le plus authentique du génie sicilien est Epicharme (v. 540-460). Bien que venu de Kos (sans doute en 493), nul ne sut mieux comprendre et rendre en ses petites comédies l'esprit du Gréco-Italien, qui est resté celui de Naples et de Palerme. C'est sur le modèle des « bouffes » qu'on n'a pas cessé d'y jouer qu'il faut nous représenter ses comédies : d'une malice plus pétillante que mordante, d'une plaisanterie qui peut être grasse mais qui n'est jamais grosse, elles sont pleines de traits vifs et de formules heureuses qui dessinent un caractère, caractérisent une situation et en tirent la moralité. Ces comédies paraissent avoir été mêlées de danses accompagnées de chants, et Sophron de Syracuse, continuateur d'Epicharme et devancier de Théocrite et d'Hérondas, en développant leur côté réaliste et en les réduisant à de petits

tableaux de vie, créa le *mime* tel que l'ont compris les anciens : mimes et danseurs siciliens étaient si réputés qu'ils voyageaient par troupes dans le monde grec ; Socrate les voyait débarquer au Pirée comme nous y voyons arriver de l'Italie du Sud les « tarentelles ».

C'est en Sicile que la rhétorique et la sophistique se sont développées d'abord, dans une alliance caractéristique. Les noms de Korax de Syracuse, de son fils Tisias et de l'élève de celui-ci, le célèbre Léontinien Gorgias, sont restés attachés à ces deux disciplines qu'ils sont venus enseigner en Grèce : par là au moins, les innombrables procès nés des dissensions civiles ont profité à la culture en donnant des règles précises à l'art oratoire et, surtout, à l'éloquence judiciaire. Un Lysias comme un Platon se vantaient d'avoir été les élèves de Gorgias.

Enfin, l'histoire n'est pas restée en Sicile en arrière des autres genres littéraires : Hippys de Rhégion paraît avoir été utilisé par Hérodote et Antiochos de Syracuse par Thucydide.

Le développement des arts a été parallèle à celui des lettres. Si le VIIe siècle semble s'être contenté de temples en bois ou en tuf décorés par des terres cuites vivement coloriées, le VIe siècle a commencé à construire ces immenses temples en marbre qui, à Sélinonte, à Agrigente, à Paestum, ont bravé les siècles. Ces ruines imposantes sont présentes à toutes les mémoires[2] et nous ne pouvons ici qu'appeler l'attention sur les trois caractères qui semblent le plus dignes d'être retenus pour comprendre ce que fut l'hellénisme occidental. C'est d'abord l'énormité, chaque cité — avec une émulation qui caractérise bien un « nouveau monde » — cherchant à faire plus grand que la voisine et, dans chaque cité même, chaque époque cherchant à dépasser celle qui

1. La justification des faits résumés ici se trouvera dans toutes les grandes histoires de la littérature grecque. Je ne signale en dehors que deux ouvrages : pour la lyrique M. Mancuso, *La lirica classica greca in Sicilia e nella Magna Grecia* (1912), pour la comédie H. Reisch, *Der Mimus* (1903).

2. Il suffit aussi de rappeler l'ouvrage fondamental : Koldewey et Puchstein, *Die griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien* (1899).

l'a précédée ; c'est ensuite, malgré ces vastes proportions, la lourdeur — majestueuse sans doute mais écrasante — qui caractérise l'esprit dorien ; c'est enfin — ce dont les recherches archéologiques ont permis de se rendre compte — la vive polychromie qui devait égayer ces temples en les rapprochant des vastes *palazzi* bariolés de Naples et de Palerme. Badigeonnés extérieurement de couleurs éclatantes, ils étaient garnis à l'intérieur de tapisseries à personnages ou de vastes peintures murales : on connaît le péplos qu'Alkisthénès de Sybaris donna vers 520 à Héra Lakinia et les peintures exécutées un siècle plus tard par Zeuxis pour le temple de Crotone. Bientôt remplis sous leurs portiques d'un peuple de statues — au début du Ve siècle, Pythagoras de Rhégion y multipliait en bronze les dieux et les coureurs ou athlètes vainqueurs —, ces temples, ainsi parés et peuplés, loin de présenter l'aspect auguste et désolé d'aujourd'hui, devaient former comme un étincelant passage entre la vie intense des villes qu'ils dominaient et l'azur ardent et calme qui les surplombait.

***

Au terme de cet aperçu de ce que la Grèce d'Occident a été dans l'hellénisation et pour l'hellénisme il nous faut rappeler l'attention sur ce que lui doit l'Occident barbare et la Gaule en particulier.

Immense bienfait pour la Grèce elle-même dont elle régénère l'activité, et, surtout, pour l'Occident qu'elle défend contre la barbarie sauvage des populations indigènes et contre la barbarie civilisée des peuples orientalisés — Etrusques et Carthaginois, — pour y faire pénétrer l'idéal hellénique, ancêtre de l'idéal européen.

Grand bienfait pour Rome et la civilisation latine, que ce contact avec l'hellénisme affine et adoucit, préparant la civilisation gréco-latine qui est la nôtre.

Grand bienfait pour la Gaule ! Car le don de Marseille a été précieux pour l'accession rapide de la Gaule celtique

à la civilisation. Marseille a rayonné sur la vallée du Rhône, pourvu nos rudes ancêtres d'armes et de monnaies, d'objets usuels et d'objets de luxe. Elle a agrandi leurs horizons, préparé leur culture en donnant aux Celtes l'alphabet grec. Educatrice de la Gaule celtique et romaine, foyer intellectuel du Midi, Marseille est une fleur de l'Ionie transplantée sur le sol gaulois ; elle y entretient encore de nos jours la richesse d'imagination et l'esprit entreprenant des navigateurs phocéens. Si Marseille est la reine de la Méditerranée, et, pour nous, par un juste retour du sort, la porte de l'Orient hellénique, africain et asiatique, elle le doit surtout aux bienfaits de son hérédité hellénique — *Massalia Graecorum* dit encore la *Notitia Dignitatum* — elle est le trait d'union entre ces deux génies si apparentés, celui de la France et celui de l'Hellade. Si Marseille n'avait pas été fondée par des Grecs, sans doute elle serait devenue, par la force des choses, une grande ville méditerranéenne, comme Gênes ou Barcelone. Mais nous n'aurions pas la joie d'entendre chanter sur la Cannebière les échos vivants du merveilleux roman d'aventure qui berça l'enfance de la vieille Phocée. Il manquerait à notre pays le sens d'un certain héroïsme, fait d'entrain communicatif et de faconde imperturbable, je veux dire l'héroïsme du héros génial de l'*Odyssée*[1].

ADOLPHE REINACH.

1. Cette dernière page reproduit presque textuellement la fin de la conférence de M. G. Fougères que ce chapitre remplace.

V

L'HELLÉNISME ENTRE LA PERSE ET CARTHAGE LE PREMIER EMPIRE ATHÉNIEN ET LE PREMIER EMPIRE SYRACUSAIN (500-450)

On a vu, dans les deux chapitres précédents, les progrès de l'hellénisme et la jeune vigueur de son expansion colonisatrice. Il nous faut exposer maintenant les raisons pour lesquelles il entra en conflit avec d'autres puissances, les causes de son succès et les résultats de son triomphe dans la politique de la Grèce et du monde méditerranéen.

I. — LES CAUSES DE LA VICTOIRE HELLÉNIQUE

Au début du ve siècle, si la Méditerranée n'était pas un lac grec, du moins y trouvait-on des villes grecques sur

1. BIBLIOGRAPHIE. — La période à laquelle se rapporte ce chapitre a été l'objet d'une étude particulièrement détaillée dans la *Griechische Geschichte* de G. Busolt, 2e partie du t. II (1895) et t. III, 1 (1897). Elle annule tous les récits des histoires générales de la Grèce qui l'ont précédée, Grote, Curtius, Holm, Duruy ; mais on lira toujours avec profit le t. III de la *Geschichte des Altertums* de Ed. Meyer (1900) et le t. I de la *Griechische Geschichte* de J. Beloch (1893) ; de nouvelles éd. de ces deux ouvrages sont en cours de publication. En français, un résumé original de l'histoire de cette période a été donné par E. Cavaignac, *Histoire de l'antiquité*, II (Athènes, ch. I-II), 1913.

Les sources de l'histoire de cette période ont été recueillies de façon très pratique par G. F. Hill, *Sources for greek history between the persian and peloponnesian wars* (Oxford, 1907). La source principale reste les livres VII-IX d'Hérodote dont une édition avec abondant commentaire a été donnée par R.-W. Macan (Londres, 1908). Le peu qu'apportent les documents perses a été mis en œuvre par Prasek, *Geschichte der Meder und Perser* II (1910).

presque toutes ses côtes. De la pointe orientale de Chypre, où était établie la dorienne Salamine, jusqu'à la phocéenne Mainaké en Espagne (près de Gibraltar), un cordon, tantôt serré et tantôt lâche, de colonies et de métropoles en occupait les bords. Seule la Syrie avait résisté jusqu'alors à l'hellénisme ; il faudra la nouvelle expansion du IVe siècle et les géniales prévisions d'Alexandre et de ses successeurs, pour y fonder des cités grecques. Mais, dès le Ve siècle, l'hellénisme avait pris assez d'extension pour se heurter en maint endroit à des puissances rivales qui n'étaient pas plus disposées à reculer devant lui qu'il ne l'était à leur céder la place. En Espagne, la ville de Mainaké était voisine et rivale de la colonie carthaginoise de Malaca ; en Corse, les Grecs établis à Alalia eurent à lutter contre les Carthaginois de Sardaigne, et, quoiqu'ils les eussent vaincus sur mer dans une bataille sanglante, ils furent obligés finalement de se retirer devant les envahisseurs puniques pour aller fonder, sur la côte lucanienne, la ville de Vélia ; à Chypre, les cités helléniques vivaient en mauvaise intelligence avec les colonies phéniciennes. Mais c'est surtout en deux points de la Méditerranée que l'antagonisme était aigu entre l'hellénisme et ses rivaux : en Sicile et en Ionie.

Si, au début du Ve siècle, l'on tire une ligne qui va de Panorme jusqu'à Agrigente, on divise la Sicile en deux parties inégales : à l'Ouest la plus petite, toute carthaginoise, sauf la petite enclave de Sélinonte ; l'autre, à l'Est, exclusivement grecque. Il est évident que la paix ne pouvait se maintenir entre les comptoirs carthaginois soutenus par une métropole toute-puissante et jalouse de maintenir sur la Méditerranée occidentale la suprématie de sa flotte, et les cités grecques gouvernées par des tyrans remuants et hardis. Des allusions de Diodore et d'Hérodote nous font supposer des luttes obscures entre Grecs et Carthaginois, luttes compliquées par l'intervention de la population indigène et qui se terminèrent, à la fin du VIe siècle, par la destruction d'Héraclée et l'asservissement de Sélinonte[1].

1. Cf. plus haut p. 124-5.

En Ionie, la situation n'était pas plus facile pour les Grecs et ils ne se défendaient pas avec moins d'opiniâtreté. Depuis la catastrophe tragique qui avait mis fin à l'empire des Mermnades (546), l'Asie Mineure était une terre perse. Deux routes « royales » la traversaient, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, portant aux extrémités de la presqu'île les armées et les courriers du Grand Roi : les Romains en reprendront le tracé lorsqu'ils voudront rendre les communications aisées dans leur Asie proconsulaire. Vis-à-vis de la monarchie perse, qui était, pour l'époque, un prodige d'organisation et de centralisation, les cités grecques se trouvaient dans une situation toute spéciale. Elles restaient autonomes dans leur politique intérieure, à cela près que le gouvernement perse y favorisait les petites tyrannies locales, comme plus tard les magistrats romains, dans les pays helléniques, soutiendront le parti aristocratique. Mais, outre qu'elles pouvaient recevoir une garnison perse, elles étaient tributaires, depuis que Darius, qui paraît avoir été le premier des rois de Perse à avoir l'idée d'une organisation financière méthodique[1], leur avait imposé une contribution de 400 talents d'argent. Leur esprit de liberté ne pouvait s'accommoder de cette situation dépendante ; et, d'autre part, les Hellènes de la Grèce propre ne manquaient pas une occasion de montrer qu'ils se désintéressaient du sort de leurs frères d'Asie. Si Aristagoras de Milet n'obtint pas, comme on l'a vu[2], le secours de Sparte pour seconder sa propre patrie, du moins les Athéniens lui envoyèrent-ils vingt trirèmes ; les Erétriens, cinq ; et, dans un raid audacieux, les troupes grecques venues au secours de Milet poussèrent jusqu'à Ephèse, de là jusqu'à Sardes, mirent le feu à la ville, dont presque toutes les maisons étaient couvertes de chaume, et faillirent enfumer le gouverneur Artapherne (497). On n'en avait jamais fini avec ces Grecs remuants. Quand ils étaient vaincus, de généraux ils se faisaient pirates et restaient

1. Hérod., III, 89 : λέγουσι Πέρσαι ὡς Δαρεῖος μέν ἦν κάπηλος, Καμβύσης δὲ δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ.
2. Cf. plus haut, p. 94.

aussi gênants, comme corsaires, pour le commerce phénicien, qu'ils l'avaient été, comme soldats réguliers, pour la flotte perse. Au lendemain de la bataille de Ladé (494), qui fut une catastrophe pour l'Ionie et un malheur panhellénique, on vit arriver sur les côtes phéniciennes un des combattants, Dionysos de Phocée, avec trois galères prises sur l'ennemi. Il terrorisa pendant quelque temps le commerce tyrien, coulant les navires marchands et s'emparant de leurs cargaisons : puis, comme s'il avait eu le sentiment du double danger qui menaçait l'hellénisme, il fit voile vers la Sicile ; et là, pendant plusieurs années, il fit la course, épargnant ses compatriotes, nous dit Hérodote, mais poursuivant les navires carthaginois et étrusques [1]. Les Grecs n'étaient jamais vaincus ; abattus sur un point, on les retrouvait sur un autre, toujours aussi adroits, toujours aussi insolents. Il fallait, pour les satrapes d'Ionie comme pour les marchands de Carthage ou de Tyr, renoncer à la suprématie militaire et économique sur la Méditerranée, ou anéantir cette race trop entreprenante, avide de guerre comme de butin; les guerres médiques et la guerre de Sicile n'eurent pas d'autres causes.

***

Au moment où les peuples allaient ainsi s'entre-choquer nous pouvons nous demander quelles étaient de part et d'autre les chances de succès ? Que les Perses aient eu pour eux le nombre, c'est ce que personne ne songe sérieusement à contester. Malheureusement les renseignements des anciens sur les forces dont pouvait disposer le Grand Roi sont fantaisistes et contradictoires ; et le fameux dénombrement d'Hérodote ressemble moins à un morceau d'histoire qu'à un fragment d'épopée ; Victor Hugo n'a eu qu'à y ajouter quelques contre-sens de génie pour en faire un des plus brillants morceaux de la *Légende des Siècles* [2]. On peut contester les 100.000 fantassins qu'Hérodote

1. Hérod., VI, 17.
2. Voir E. d'Eichthal. *Revue des Etudes grecques*. 1902. p. 120.

compte à Marathon, plus encore la cohue bariolée de cinq millions d'hommes que Xerxès aurait entraînée derrière lui de Suse à Athènes, escortée d'une flotte de plus de 4.000 unités ; on peut descendre, pour la seconde invasion, au chiffre de 7 à 800.000 hommes, comme l'ont fait les écrivains postérieurs de l'antiquité, ou même de 100.000 combattants effectifs suivant les calculs, forcément arbitraires, des historiens modernes ; il n'en est pas moins vrai que, même avec ces chiffres réduits, le Grand Roi pouvait lever une armée infiniment plus forte que n'importe quel groupement de cités helléniques d'alors.

Mais, si l'on ne peut lui enlever la supériorité numérique, on conteste la valeur militaire de cette multitude, et on se l'imagine volontiers comme une foule aveugle conduite au fouet. C'est là une opinion un peu trop simpliste et qui n'a d'autre origine que de vouloir expliquer à tout prix la défaite des Perses. Sans doute y avait-il des non-valeurs dans l'armée de Xerxès; mais elle comprenait d'excellents éléments : les 4.000 mélophores, les 10.000 Immortels, tous de pure race iranienne, étaient des corps d'élite ; à Marathon, il est certain que les Perses, placés au centre, culbutèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux, et ce fut à un retour offensif des deux ailes de la petite armée grecque que fut dû le succès, d'ailleurs énigmatique, de cette bataille ; à Platées, les Immortels feront autour du corps de Mardonios une héroïque résistance. N'oublions pas enfin que l'armée grecque, jusqu'aux guerres médiques, était une armée de fantassins, pour qui la cavalerie perse devait être un objet d'effroi. A Platées, la situation critique où se trouvèrent les Grecs avant la bataille est due à la cavalerie perse, qui empêchait le ravitaillement en eau des troupes helléniques; et ce fut la cavalerie perse qui empêcha la retraite de l'armée de Mardonios de devenir une déroute. La flotte perse comptait, elle aussi, des contingents redoutables; les marins phéniciens pouvaient rivaliser avec n'importe quelle flotte hellénique ; à Salamine, on peut deviner, à travers le récit lyrique d'Eschyle et la narra-

tion épique d'Hérodote, qu'ils firent à la flotte athénienne, qui leur était opposée, une belle défense. Notez que nous ne connaissons toutes ces batailles que par des récits grecs ou de source grecque, forcément partiaux ; Hérodote ne consent qu'une fois à nous parler d'un haut fait accompli du côté perse ; encore s'agit-il d'Artémise, reine de Carie, c'est-à-dire d'un personnage de culture hellénique, et son action se signalait par ce mélange de ruse et de hardiesse qui, de tout temps, depuis Ulysse jusqu'à Canaris, pouvait plaire à un auditoire hellénique. Mais imaginez quelle idée nous pourrions nous faire de telle guerre moderne, si nous ne la connaissions que du côté des vainqueurs ; et déplorons que l'absence de chroniques perses ou tyriennes ne nous permette pas de nous faire une idée plus juste de la valeur des armées du Grand Roi.

De l'autre côté de la Méditerranée, Carthage pouvait équiper une flotte dont nul ne songe à nier la valeur : et, si l'on peut contester les chiffres de 300.000 soldats, 200 vaisseaux de guerre et 3.000 transports qu'Hamilcar amena avec lui en Sicile, du moins est-il certain que son armée était recrutée parmi les populations les plus belliqueuses de la Méditerranée occidentale : les Ibères, les Gaulois, les Ligures, les Sardes, les Africains qui la composaient formaient un ensemble tout aussi bariolé et peut-être plus redoutable que l'armée de Xerxès.

Telles étaient les forces dont pouvaient disposer, aux deux extrémités de la Méditerranée, les ennemis de l'hellénisme. Et une question se pose à ce propos : Carthaginois et Perses étaient-ils d'accord ? Les historiens de l'antiquité, frappés du parallélisme qu'on peut constater entre les deux attaques, celle de l'Ouest et celle de l'Est, en ont encore exagéré les analogies et les rapports ; les uns ont placé la bataille d'Himère le même jour que celle de Marathon ; les autres ont prétendu que l'offensive des Carthaginois avait été déterminée par une ambassade envoyée par le Grand Roi et composée de Perses et de Phéniciens. Contre cette version il y a une grave objection, c'est que le seul récit

contemporain, celui d'Hérodote, n'en dit pas un mot, et qu'on ne la trouve que chez des écrivains postérieurs, agrémentée d'ailleurs de détails certainement inexacts. Le silence d'Hérodote n'est cependant pas une preuve certaine, car il ne donne des événements de Sicile qu'une version très résumée. Qu'il y ait eu ambassade au sens formel du mot, cela n'est pas certain ; mais qu'il y ait eu, de part et d'autres, connaissance des armements respectifs, et que le Grand Roi ait essayé, par l'intermédiaire des Phéniciens, d'influencer les Carthaginois, c'est ce qui paraît fort vraisemblable.

Contre les forces réunies de l'Orient et de l'Occident, qu'avait à opposer l'hellénisme ? Une première qualité d'abord, celle qu'on pourrait appeler la hardiesse et l'esprit d'initiative des peuples jeunes. On a montré, dans un précédent chapitre ce qu'il y avait de tempérament aventurier dans l'histoire de l'Ionie au VIe siècle, en particulier dans la politique extérieure et l'expansion de Milet. On retrouve des manifestations de ce même tempérament dans la Grèce des guerres médiques[1].

Il faut se défier d'une tendance naturelle et dangereuse qui consiste à voir sous un jour trop flatteur ceux qui ont fait de grandes choses. On est parfois trop disposé à idéaliser les « Marathonomaques ». Les documents figurés de la fin du VIe siècle et du début du Ve nous représentent sous un jour assez peu édifiant la génération qui a repoussé l'invasion barbare ; les scènes d'ivresse et les sujets licencieux qu'on voit représentés si couramment sur les vases peints de cette époque nous montrent les futurs combattants de Salamine comme des débauchés robustes et sans scrupules, et non comme des patriotes austères. Et les textes historiques, même les plus favorables, ne font que confirmer cette opinion. Miltiade, le vainqueur de Marathon, est un

1. La critique des grandes journées des guerres médiques a été renouvelée par deux ouvrages, A. Grundy, *The great persian war* (1901) et R. Delbruck, *Geschichte der Kriegskunst* (2e éd. 1908). Ses résultats se trouvent résumés par E. Obst, *Der Feldzug des Xerxes* (Leipzig, 1913).

aventurier au même titre qu'Aristagoras de Milet. Ses débuts et sa fin montrent plus d'énergie que de moralité. Avant l'invasion perse, pour des raisons que nous connaissons mal, il avait été chercher fortune loin d'Athènes : tyran de la Chersonèse et de Lemnos, vassal de Darius, il voulut le trahir sans vergogne après la campagne de Scythie; après Marathon, son tempérament de conquistador l'entraîna dans une nouvelle et dangereuse aventure ; il voulut aller s'emparer de Paros, et sans doute en piller les trésors ; il échoua, fut blessé, et revint mourir, misérable et honni, dans la ville qu'il avait sauvée. Et Thémistocle, plein de ruse et de hardiesse, jouant au plus fin avec les Athéniens qu'il conduit où il veut, avec les Spartiates qu'il abuse, avec le Grand Roi qu'il a toujours étrangement ménagé et chez lequel il finit par se réfugier, pauvre au début des guerres médiques, riche de 100 talents avant son exil et qui meurt en gouvernant Magnésie pour le roi de Perse (463), Thémistocle, est bien, lui aussi, de la race des colons hardis du VIIe et du VIe siècle.

Mais l'esprit d'aventure, avec l'absence de scrupules, comporte la décision et l'esprit d'initiative ; et ce sont là des qualités qu'on retrouve chez les héros des guerres médiques : la décision, qui permet à Miltiade ou à Thémistocle de faire triompher, au milieu des stratèges incertains ou des généraux malveillants, le parti de l'action, et même de l'offensive ; l'initiative, qui leur inspire dans la bataille de ces résolutions hardies et mêmes surprenantes qui décident de l'issue du combat, comme le fameux « pas de charge » de Marathon. « Les Athéniens, dit Hérodote, furent les premiers des Grecs à attaquer l'ennemi au pas de course ; cette manière de combattre fit l'étonnement de leurs ennemis, qui pensaient que c'était une folie de la part des Athéniens, et bien dangereuse encore, que de prendre une pareille offensive, et cela, sans être soutenu par de la cavalerie ou des archers. » A Platées, de même, à travers toutes les anecdotes et les digressions qui font le charme, et, il faut bien le dire aussi, l'obscurité du récit d'Hérodote, on peut deviner chez Pausanias de véritables combinaisons stratégiques, appropriées au terrain et aux circonstances. Il y a là l'indication d'une tactique nouvelle et plus souple, dont les généraux perses, plus traditionnalistes, n'avaient pas l'idée.

A côté de cette supériorité morale, les Grecs avaient dans leur armement un avantage considérable. Ils étaient habitués aux marches pénibles avec un lourd chargement. La victoire grecque, dit Eschyle, fut le triomphe de la lance sur l'arc [1] ; et la bataille de Platées, d'après le récit d'Hérodote, montra l'infériorité du fantassin perse, mal défendu par son bouclier d'osier contre l'hoplite athénien ou spartiate muni de sa massive *panoplia*, avec le bouclier, le casque, la cuirasse, les jambières, l'épée et la lance.

Les Grecs avaient encore un autre avantage, dû aux circonstances : ils combattaient chez eux, en Sicile comme dans la Grèce propre. Leur mobilisation ne fut pas compliquée, l'approvisionnement ne les embarrassa jamais; tandis que les Carthaginois, s'ils avaient été vainqueurs, auraient eu à résoudre le problème, — problème devant lequel Annibal lui-même échoua deux siècles et demi plus tard —, d'entretenir une armée à plusieurs jours de traversée des côtes d'Afrique. Le problème fut encore plus difficile pour les Perses lors de l'invasion de Xerxès. Il fallait quatre mois à une armée pour aller de Suse à Sardes, qui fut le point de concentration des troupes royales lors de la seconde invasion ; mais, à Sardes, on était encore fort loin de l'Hellespont ; et, après l'Hellespont, l'armée perse avait encore à traverser les âpres régions de la Thrace avant de déboucher en Macédoine ; si bien que, partie de Sardes en mars ou avril, elle n'atteignit Salonique qu'en juin. Le trajet par mer n'était pas plus sûr; les tempêtes sur la côte magnète, plus encore que la valeur des Grecs à la bataille de l'Artémision, se chargèrent de faire perdre à la flotte perse, avant Salamine, sa supériorité numérique.

1. Eschyle, *Pers.*, 147-149 : πότερον τόξον ῥῦμα τὸ νικῶν Ἢ δοροκράνου Λόγχης ἰσχὺς κεκράτηκεν.

Mais ce n'était pas tout d'amener une armée en Grèce : il fallait l'y entretenir. Xerxès avait bien pensé à la question de l'approvisionnement, et des postes de ravitaillement avaient été établis en Thrace ; il n'en est pas moins vrai que ni lui ni personne ne pouvait résoudre, à cette date, le problème de faire vivre en Attique, qui nourrissait avec peine, et en temps de paix, 150.000 habitants, une armée que les évaluations les plus modestes ne peuvent réduire à moins de 200.000 hommes, y compris les valets d'armée, et toute cette tourbe qui a toujours accompagné les armées d'Orient.

A côté des avantages que leur donnaient leurs qualités naturelles et leur situation géographique, les Grecs avaient un dangereux défaut : ils l'ont toujours eu, depuis les disputes héroïques et légendaires sous les murs de Troie jusqu'aux querelles navrantes qui ont précédé et motivé, au IIe siècle avant notre ère, l'intervention romaine : ils n'étaient pas unis. A Sparte, à la veille de Marathon, le roi Démarate avait fait expulser son collègue Cléomène, pour être plus tard forcé lui-même par Léotychidas de quitter la ville. En Attique, les Pisistratides déchus avaient conservé des partisans ; et, si les Perses choisirent Marathon comme lieu de débarquement, c'est parce qu'ils savaient trouver dans cette partie de l'Attique des partisans des anciens tyrans, qui étaient déjà revenus une fois par là cinquante ans auparavant. Divisées intérieurement, les cités étaient ennemies entre elles. A l'instant le plus grave de l'histoire de la Grèce, pendant les années pleines de menaces qui séparent Marathon de Salamine, les Athéniens et les Eginètes engagèrent les uns contre les autres une lutte obscure et âpre ; ces dissensions faisaient perdre aux cités le sens de l'intérêt général ; et, quand Thémistocle voulut persuader les Athéniens d'avoir une flotte de premier ordre et de mettre « leur avenir sur la mer », il fut obligé d'invoquer, non pas, comme on pourrait le croire, le péril perse, mais bien le péril éginète, le seul auquel le gros public d'Athènes fût sans doute sensible à ce moment. Au reste, si l'on veut s'en rendre compte,

on n'a qu'à relire le dramatique récit qu'Hérodote a fait du conseil de guerre nocturne qui précéda la bataille de Salamine, la discussion âpre des généraux, l'opposition des égoïsmes, les récriminations du Corinthien Adeimantos, qui veut se retirer derrière l'isthme, et le Spartiate Eurybiade menaçant de son bâton l'Athénien Thémistocle. Le patriotisme lui-même était singulièrement obscurci par la peur ou par l'intérêt privé : en 490 Ioniens et Insulaires fournirent même des auxiliares à Datis; en 480, trois îles seulement refusèrent l'hommage de la terre et de l'eau à Xerxès et des états importants, comme celui des Thébains, firent cause commune avec lui ; on sait comment la trahison lui permit de tourner les Thermopyles.

Il y avait donc, du côté grec comme du côté perse, des causes d'infériorité. On a trop beau jeu aujourd'hui pour considérer la victoire des Grecs comme nécessaire et la prévoir après coup. Les choses ne paraissaient pas si certaines à cette époque aux plus perspicaces ; je n'en veux pour preuve que la prudente conduite de Gélon, le tyran de Syracuse.

Gélon envoya, en 480, au moment où les Perses venaient de passer l'Hellespont, un de ses hommes de confiance, Kadmos de Cos, au sanctuaire delphique; ce personnage, « porteur de présents et de paroles d'amitié, devait être aux aguets (καραδοκήσοντα), pour savoir comment tournerait la bataille, et, si le barbare était vainqueur, lui offrir la terre et l'eau dont Gélon était le maître, si au contraire c'étaient les Grecs, revenir sans plus ». Et Hérodote ajoute, avec une naïveté qui doit nous faire réfléchir sur la moralité d'alors : « outre beaucoup d'autres belles actions de ce personnage, en voici une qui ne leur est pas inférieure : quand il avait en sa possession les trésors que Gélon lui avait confiés, il ne voulut pas, quand il l'aurait pu, les garder pour lui; au contraire, après la victoire des Grecs et la déroute de Xerxès, eh bien ! (καὶ δὴ καὶ) il revint en Sicile avec toutes ses richesses ».[1]

1. Hérod., VII, 163-164. Sur Kadmos de Cos, voir Sitzler, *Philologus*. 1909.

II. — LES CONSÉQUENCES DES VICTOIRES D'ATHÈNES ET DE SYRACUSE

Les conséquences immédiates, au point de vue politique, des guerres médiques et carthaginoises, furent d'assurer la suprématie aux villes qui, à l'Orient comme à l'Occident, avaient organisé la résistance. En Sicile, tout le mérite du triomphe de l'hellénisme était dû à Syracuse et à son tyran Gélon ; car c'était le tyran d'Himère, Térillos, qui, expulsé de sa ville, avait appelé les Carthaginois en Sicile (comme les Pisistratides avaient introduit les Perses en Attique) : Sélinonte leur avait fait un bon accueil, et il semble que les gens d'Agrigente se soient fait battre. Aussi Gélon et son frère et successeur Hiéron exercèrent-ils sur la Sicile et même sur la Grande Grèce une domination incontestée. Hiéron réglait les affaires d'Italie, protégeait les Locriens contre le tyran de Rhégion, et surtout les Grecs de Cumes contre les Etrusques ; ce qui eut pour conséquence de favoriser l'exportation des marchandises grecques en Campanie et d'assurer dans la mer Tyrrhénienne la supériorité des escadres grecques sur les corsaires étrusques. Ce n'est pas un des moindres aspects de l'expansion hellénique que cette victoire sur un peuple qui, avec ses industriels, ses marchands et ses marins, pouvait être, au point de vue économique, un rival si dangereux.

En Orient, la victoire hellénique avait été plus brillante encore. Car, en Sicile, la défaite des Carthaginois n'avait en somme rien changé au point de vue territorial. Dans le traité qui suivit la bataille d'Himère, Carthage gardait ses comptoirs siciliens, et Gélon ne gagnait pas un pouce de terrain. En Orient ce n'était plus la même chose : outre le salut de la Grèce et de la civilisation européenne, la défaite perse avait, sinon en droit, du moins en fait (car on ne sait pas s'il y eut jamais un traité formel entre Perses et Grecs, et la « paix de Cimon » est peut-être une invention des écrivains postérieurs) des conséquences politiques considérables : l'Ionie délivrée, les Perses éloignés de la mer et la

Méditerranée orientale assurée aux escadres et aux navires de commerce grecs. Et, s'il y avait une ville à qui devait revenir le mérite de ce nouvel état de choses, c'était Athènes, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, toutes les cités grecques n'avaient pas montré devant l'ennemi la même attitude ni les mêmes vertus. Thèbes et Argos sont restées favorables aux Perses jusqu'à la bataille de Platées ; Corinthe n'apporta à Salamine qu'un secours de mauvaise grâce. Pour Sparte, qui jouissait en Grèce, avant les guerres médiques, d'une suprématie politique et d'une réputation militaire incontestées, on pense immédiatement à l'héroïsme des Thermopyles et à la victoire de Pausanias à Platées. Mais n'oublions pas que les Spartiates ont montré dans cette guerre des défauts d'inertie et de lenteur que toute la Grèce avait pu constater et critiquer. Ils sont arrivés trop tard à Marathon malgré une marche forcée ; et Hérodote se fait sans doute l'écho des conversations ironiques d'Athènes lorsqu'il raconte que les deux mille Lacédémoniens allèrent jusqu'à Marathon pour voir les cadavres des Mèdes, « firent grand compliment aux Athéniens de leur belle action, et s'en retournèrent chez eux ». [1] Ils ont expédié trop peu d'hommes aux Thermopyles, et si, au lieu des trois cents héros qui s'y firent inutilement massacrer, ils avaient envoyé les 10.000 Lacédémoniens de Platées, les passages de la montagne auraient été gardés, et la Grèce centrale préservée de l'invasion. A Salamine, quoique leur stratège Eurybiade eût le commandement de la flotte grecque, les Lacédémoniens n'avaient envoyé que seize trirèmes.

Il n'en va pas de même d'Athènes. D'abord, elle avait souffert plus qu'une autre de l'invasion perse. Seule des grandes villes de Grèce, elle avait été occupée par l'ennemi. Si, après la bataille de Marathon, la démonstration de la flotte perse qui doubla le cap Sunium et vint mouiller à Phalère ne fut qu'une tentative inutile, il ne faut pas

1. Hérod., VI, 120.

oublier que, par deux fois, l'Attique avait été envahie, les oliviers coupés, et qu'Athènes, vidée de ses habitants, avait été pillée et incendiée ; six siècles après les guerres médiques, on y montrait encore à Pausanias des statues à demi consumées ; et l'on voit encore aujourd'hui, sur le stylobate du Parthénon, les traces de l'incendie que les Perses allumèrent avec les bois des chantiers de construction.

D'autre part, les guerres médiques ont révélé au monde grec, jusqu'ici persuadé de la supériorité militaire de Sparte, les ressources guerrières d'Athènes. Le fameux pas de charge de Marathon a inspiré à la Grèce entière un étonnement naïf qu'Hérodote a exprimé avec candeur. Mais cette infanterie vigoureuse avait encore un autre mérite, qui n'aurait rien eu de surprenant pour les Orientaux, habitués à ce genre d'opérations, mais qui était rare en Grèce ; elle savait faire de la guerre de siège et prendre d'assaut des fortifications : à Platées, les Spartiates furent arrêtés par les retranchements de Mardonios et durent attendre, avant d'entrer dans le camp, que les Athéniens vinssent s'emparer des travaux de défense élevés par le général perse. Enfin, sur mer, les batailles de Salamine et de Mycale affirmaient les mérites et la vitalité de la flotte d'Athènes, toujours victorieuse et toujours renaissante. Et cette supériorité se manifesta peut-être mieux encore dans les âpres luttes qui, à peine le danger médique écarté, ensanglantèrent la Grèce. On a dit avec raison [1] que le plus beau moment de l'histoire militaire d'Athènes est peut-être la période voisine de l'année 460 où cette ville tient tête à elle seule aux Eginètes révoltés, aux Spartiates qui veulent intervenir en Phocide, pendant qu'elle envoie des troupes dans toute la Méditerranée : une inscription de cette époque (459/8), émouvante en sa simplicité, commence par ces mots : « Voici ceux qui sont morts à la guerre à Chypre, en Egypte, en Phénicie, à Haliai, à Egine, à Mégare [2] ». Suivant 168 noms ; et la stèle funéraire ne se rapporte qu'à une seule des dix tribus !

1. Holm, *Griech. Gesch.*, II, p. 168.
2. *IG.*, I, 433 : Hill, *Historical greek inscriptions*, n° 26.

Pendant cinquante ans, Athènes dépensa sans compter ses hommes et ses vaisseaux, et fut la première puissance militaire du monde oriental.

Mais les hommes d'Etat qui, pendant la première moitié du ve siècle, présidèrent aux destinées d'Athènes, ne se contentèrent pas de ces succès guerriers. Le résultat le plus fécond de leur politique fut peut-être de lui assurer un essor économique étonnant. Et ici il faut faire, semble-t-il, une place spéciale à Thémistocle. Il comprit que l'avenir d'Athènes était sur la mer : la flotte athénienne et le Pirée sont son œuvre. Avant même la bataille de Salamine, il avait décidé, non sans peine, nous l'avons vu, ses compatriotes à consacrer à la construction de leur flotte les revenus des mines du Laurion. Mais, pour une flotte, il fallait un port, et Athènes ne possédait que la rade du Phalère, conforme aux besoins de la vieille marine grecque, avec sa grève en pente douce sur laquelle on pouvait, le soir, haler les navires, mais qui était sans défense contre les vents du sud et ne pouvait servir de port d'attache et de centre de ravitaillement à une marine importante. Ce fut encore Thémistocle qui choisit l'emplacement admirable du Pirée, y établit la flotte et les arsenaux, et commença, malgré la résistance de Sparte, la construction des Longs murs. Pourvue d'une flotte et d'un port, Athènes devint, au ve siècle, la première ville de commerce de la Grèce ; elle commence, dès cette époque, à jouer son rôle de grand entrepôt de céréales. Il y a eu là un véritable paradoxe : la stérile Attique a été pendant deux siècles, grâce à l'importation du blé du Pont-Euxin et de l'Egypte, le grenier de la Grèce. Et, à côté du blé, elle centralise les métaux précieux. L'argent des mines du Laurion était affecté à la flotte ; mais Athènes possédait en outre, à Thasos et en Thrace [1], les plus importantes mines d'or de la péninsule balkanique ; et le produit de leur exploitation, joint au tribut des alliés, ont fait d'Athènes une ville où le numéraire affluait. A côté de l'activité commerciale se développent une

1. Voir P. Perdrizet, *Scaptésylé* dans *Klio*, 1910.

activité proprement financière, et, avec l'esprit d'ingénieuse initiative qui caractérise les Athéniens, des organisations d'un caractère tout moderne ; dès le milieu du ve siècle, des maisons de banque s'y étaient constituées.

Forte de son armée et de sa marine, riche de son commerce et de ses mines, Athènes fut pendant un demi-siècle l'arbitre des destinées de la Grèce, exerçant sur certains pays une véritable domination, possédant chez les autres une grande influence. On sait quel fut le principe original de l'Empire athénien. Pour être plus à l'abri d'un nouveau retour des Orientaux, les villes grecques de la mer Egée, de la côte asiatique, de la Thrace, de la Macédoine confièrent à Athènes le soin de leur défense : elles fournissaient l'argent ; Athènes, la flotte. Et, ici, l'on voit intervenir le second de ces grands hommes d'Etat qu'Athènes eut la fortune de posséder presque en même temps : ce fut Aristide qu'on chargea de déterminer le tribut de chacun des peuples alliés (478/7). Le trésor de la ligue, d'abord déposé à Délos, fut ensuite transporté à Athènes, dans le Parthénon ; la déesse Athéna devint la banquière d'une moitié du monde hellénique ; elle touchait pour la peine les intérêts, modestes en somme et bien légitimes, de 1/60. Le tribut n'était pas excessif ; il s'élevait au début, nous dit Thucydide, à 460 talents, ce qui aurait permis l'armement et l'entretien d'une escadre de 66 trirèmes, chiffre très inférieur à celui qu'atteignait, au milieu du ve siècle, la marine athénienne. On peut dire, en tout cas, sans risque de se tromper, qu'Athènes contribuait plus que pour sa quote-part à l'entretien de cette flotte. Les alliés y trouvaient leur profit : pour prendre un exemple, Byzance payait un tribut de 18 talents, ce qui correspondait à l'entretien de trois trirèmes à peine ; on conçoit que trois trirèmes eussent été insuffisantes pour protéger, depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Egypte, le commerce byzantin. Et cet empire s'exerçait sans trop de violences. Après la révolte de Samos (440), qui nécessita l'envoi d'une flotte de 180 vaisseaux (à Salamine, les Athéniens n'avaient pu en fournir que 127 !), les Athéniens

n'imposèrent à leurs alliés infidèles que le démantèlement de la ville et la cession de la flotte, avec quelques otages[1].

A côté des alliés tributaires, dont l'obéissance et la fidélité étaient naturellement sujettes à caution, Périclès organisa les clérouquies. C'était là un système nouveau et original, très différent de l'ancienne colonisation. Autrefois, la colonie se développait par scissiparité, pourrait-on dire, et pouvait fort bien devenir indépendante de sa métropole, plus encore, sa rivale et son ennemie. On en vit une preuve curieuse au moment de la guerre du Péloponèse, où Epidamne se révolta contre sa métropole Corcyre, et celle-ci contre sa propre métropole, Corinthe. Le danger était beaucoup moindre avec la clérouquie. Les colons envoyés à Samos ou à Lemnos continuent à faire partie de la métropole, sont inscrits au registre des dèmes athéniens ; on les appelle : la partie du peuple qui est à Imbros, à Samos (ὁ δῆμος ὁ ἐν Σάμῳ) Aristophane, Platon, sont fils de clérouques établis à Egine. On voit l'avantage de ce système original, qui envoyait en différents points de l'Empire athénien des rameaux vivaces qui restaient attachés à la métropole : cette organisation robuste et centralisatrice fait penser, non plus à l'ancienne colonisation grecque, désormais inutile maintenant que l'hellénisme avait partout pénétré, mais bien à la colonisation romaine, où les colons restaient eux aussi en rapport avec la métropole et avec ses cadres.

A côté de cet empire purement athénien, les hommes d'Etat rêvaient, à Athènes, d'organisations plus vastes. Ils ont été les premiers à vouloir réaliser une sorte d'unité des cités grecques. « Périclès, dit Plutarque, voulant inciter le peuple à de plus grands projets et à une politique plus vaste, fit rédiger un décret pour inviter les Grecs établis en tous les points de l'Europe et de l'Asie, grandes et petites villes, à envoyer à Athènes des députés qui auraient à

1. On trouvera les textes et inscriptions concernant cette confédération athénienne dans l'ouvrage cité de Hill, *Sources*, etc., p. 14-24, et dans celui de E. Cavaignac, p. 10 et suiv., 39 et suiv., 94 et suiv. Le même auteur, dans sa thèse sur *Le Trésor d'Athènes* (1908), a retracé l'histoire financière de la confédération et de sa capitale au ve siècle.

délibérer au sujet des sanctuaires incendiés par les barbares, des sacrifices promis aux dieux à qui la Grèce avait demandé son salut, enfin de la sécurité de la navigation et de la pacification de la mer.[1] » Comme on voit, c'étaient, en même temps que des questions d'ordre religieux, des problèmes de politique générale qui devaient être posés à ce congrès, qui d'ailleurs ne put se réunir.

Vers la même époque, une inscription d'Eleusis, si on veut la lire entre les lignes, fait pressentir le projet d'une grande communauté panhellénique qui aurait eu son centre religieux, et peut-être politique, à Eleusis[2]. Aucune de ces tentatives ne réussit. Sans doute la défiance de Sparte, sans parler de Corinthe et de Thèbes, entrava-t-elle toujours ces desseins. Au moins faut-il laisser à Athènes le mérite d'avoir fait la première, en Grèce, le rêve d'une Hellade unie, organisée et libre, rêve qui, s'il avait pu se réaliser, aurait peut-être changé les destinées du monde ancien.

La pensée des hommes d'Etat athéniens dépassait même les limites de la Grèce. Ils ont estimé que la république athénienne pouvait intervenir dans toutes les questions de politique méditerranéenne. Thémistocle, Cimon, Périclès, ont entretenu de véritables relations diplomatiques avec les villes de Grande Grèce et de Sicile, les roitelets de Macédoine et de Thrace, avec le Grand Roi lui-même. A vrai dire, c'était trop d'ambition, et l'échec de l'expédition d'Egypte le prouva (459-54). Inaros, un prince libyen, avait fait le rêve de conquérir l'Egypte et de la soustraire ainsi à la domination perse. Les Athéniens estimèrent qu'ils ne pouvaient rester indifférents à une pareille tentative et envoyèrent 200 vaisseaux à Inaros. L'expédition se termina par un véritable désastre, et qui aurait pu avoir pour Athènes des conséquences aussi funestes que l'aventure sicilienne et la catastrophe de Syracuse, si les circonstances avaient été les mêmes en Grèce. Mais, sans s'arrêter à l'échec, il faut savoir gré aux Athéniens d'avoir songé à une politique

1. Plut., *Péricl.*, 17. Cf. Cavaignac, *op. cit.*, p. 82.
2. *IG.*, I, n° 27[b].

qui dépassait les frontières de l'Empire athénien et de la Grèce, et qu'on pourrait appeler une politique méditerranéenne.

***

Dans ce tableau que j'ai essayé de tracer de l'Empire athénien et de l'Empire syracusain, j'ai insisté sur le premier, peut-être aux dépens de la symétrie. Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord, en fait, nous connaissons mieux l'histoire d'Athènes que celle de Syracuse, et nous avons pour la première des documents d'une valeur inestimable : Hérodote, Thucydide, les renseignements fournis par les inscriptions attiques. Pour Syracuse au contraire, c'est trop souvent Diodore, Plutarque, des auteurs et des récits douteux qui nous servent de guide.

Ensuite, il y a dans le triomphe d'Athènes, dans l'éclat de ses victoires, dans l'originale organisation de son empire — sans parler de sa suprématie littéraire et artistique, dont nous n'avons pas à parler ici — quelque chose de plus vigoureux, de plus définitif, de plus complètement réalisé que dans les succès siciliens. Après les victoires d'Athènes, la Perse n'exista plus comme empire méditerranéen, sinon par les louches agissements et la corruption diplomatique qui sont la honte de la politique grecque du début du IVe siècle ; au contraire, Carthage ne fut pas épouvée par la défaite d'Himère, mais seulement avertie, et elle conserva jusqu'aux guerres puniques son rang dans le bassin occidental de la Méditerranée. Et l'impérialisme athénien, les plans et jusqu'aux rêveries de Thémistocle, ont quelque chose de plus grandiose que la prudente politique syracusaine.

Enfin, on ne peut oublier ici les différences de constitution qui séparent les deux cités. Syracuse est une « tyrannie » — avec toute l'aménité et l'esprit civilisateur qu'on peut reconnaître à la plus sympathique des dynasties de *tyrannoi* grecs ; Athènes, au contraire, faisait, au début des guerres médiques, l'apprentissage laborieux de la liberté. Le bien

que les victoires d'Athènes firent aux principes démocratiques peut se mesurer à ce petit fait que, lorsque la ville de Phocée voulut se donner une constitution, elle copia jusqu'au nom des tribus athéniennes telles que les avait organisées Clisthène. Et c'est peut-être là la dernière raison qui nous inspire pour la jeune république triomphante tant de sympathique admiration. En assurant le salut de l'hellénisme, la jeune république était devenue du même coup l'éducatrice de la Grèce[1].

J. HATZFELD,
AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE. ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES.

1. Τῆς Ἑλλάδος παίδευσιν, Thuc., II, 41. Ainsi on a pu montrer que le code civil d'Athènes a été peu à peu adopté dans la plupart des cités confédérées, voir H. Weber, *Attisches Prozessrecht und das attische Seebund* (Paderborn, 1908). De même, le système monétaire d'Athènes s'est imposé à la plupart de ses confédérées (P. Gardner, *Journal hellenic Studies*, 1913).

VI

LE RECUL ET LA REPRISE DE L'EXPANSION HELLÉNIQUE APRÈS LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE. LE SECOND EMPIRE SYRACUSAIN ET LE SECOND EMPIRE ATHÉNIEN. LA FORMATION DE LA MACÉDOINE (400-340).

La période qui s'étend de la guerre du Péloponnèse à la mort de Philippe marque sinon un recul, du moins un temps d'arrêt dans l'expansion de l'hellénisme. Il faut en chercher la cause dans les divisions et les guerres que suscite la politique jalouse des cités grecques. La lutte contre la Perse n'avait pas encore pris fin que déjà les Athéniens et les Spartiates étaient aux prises. Les hostilités, momentané-

BIBLIOGRAPHIE. — Les histoires générales citées aux chapitres précédents donneront, en même temps que le récit des faits, les indications nécessaires sur les sources et sur les ouvrages de seconde main. Nous n'indiquerons que quelques livres ou articles à consulter : pour la Sicile, Holm, *Geschichte Siciliens im Altertum*, t. II : Niese, *Dionysos* dans le Pauly-Wissowa; — pour l'Ionie, Judeich, *Kleinasiatische Studien* (1892), Dugas, *la campagne d'Agésilas en Asie Mineure (395) : Xénophon et l'anonyme d'Oxyrynchos*, dans *Bull. corr. hell.*, XXXIV (1910), p. 58-95 : — pour le Pont, *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, éd. Sal. Reinach; Brandis, *Bosporos*, dans le Pauly-Wissowa, t. III, p. 741 et suiv.; Ellis H. Minns, *Greeks and Scythians* (1913) ; G. Perrot, *le commerce des blés en Attique au IVe siècle avant notre ère*, dans *Rev. histor.*, IV, (1877) Gernet, *l'approvisionnement d'Athènes en blé au Ve et au IVe siècles*, dans *Bibl. de la faculté des Lettres de de Paris*, XXV, p. 269-391 ; — pour la Thrace, Hœck, *de rebus ab Atheniensibus in Thracia et in Ponto ab anno 378 usque ad annum 338 gestis;* Hœck, *das Odrysenreich in Thrakien im fünften und vierten Jahrhundert v. Chr.* dans *Hermès*, XXVI (1891), p. 76 et suiv. ; Foucart, *les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace au IVe siècle*, dans *Mém. de l'Académie des Insc. et Belles-Lettres*, XXXVIII, 2, p. 83 et suiv. ; — pour la politique athénienne, Busolt, *das Zweite athenische Bund und die auf der Autonomie beruhende hellenische Politik von der Schlacht bei Knidos bis zum Frieden des Euboulos*, dans *Jahrb. f. cl. Philol.*, VII, Suppl. band, p. 641-866; J. Beloch, *Die attische Politik seit Perikles* (1884) : Schäfer, *Demosthenes und seine Zeit* (3 vols, 1856-8).

ment suspendues en 445, reprenaient en 431 et ne devaient cesser en 404 qu'avec la ruine d'Athènes. Les villes limitent au monde grec leurs préoccupations et oublient les Barbares : Alcibiade sans doute, pour entraîner les Athéniens en Sicile, leur laisse entrevoir dans un avenir éloigné la conquête de Carthage [1], mais l'attaque est dirigée d'abord et surtout contre Syracuse, alliée de Sparte. Les ennemis de l'hellénisme, à l'ouest comme à l'est, peuvent reprendre l'offensive. En Sicile, les Carthaginois, appelés par les Ségestains, s'emparent de Sélinonte (409), d'Himère, d'Agrigente (406) ; l'île est menacée à nouveau de devenir tout entière carthaginoise. En Orient, la Perse rentre en scène; Alcibiade, en sollicitant les secours des satrapes d'Asie Mineure, leur permet d'intervenir dans les affaires de la Grèce ; dès lors, le Grand Roi va se poser en arbitre entre des adversaires qui se disputent son alliance et plus encore ses subsides ; s'il ne prétend plus conquérir la Grèce, il travaille du moins, par une savante politique de bascule, à maintenir toutes les cités dans un état d'égale impuissance. Ainsi la guerre du Péloponnèse arrête les progrès de l'hellénisme. Pendant la première moitié du quatrième siècle, les Grecs, malgré de brillants épisodes, restent sur leurs positions ; il y a peu de points où nous puissions voir reculer devant eux le monde barbare.

I. — LE SECOND EMPIRE SYRACUSAIN ET LA FIN DE L'HÉGÉMONIE GRECQUE EN OCCIDENT

Syracuse avait, avec Gélon et Hiéron, fait triompher l'hellénisme en Sicile ; c'est elle encore qui organise la défense contre Carthage, et, en assumant cette tâche, elle mérite de redevenir la capitale du monde grec occidental. En face de l'ennemi, les Syracusains sentent la nécessité de se donner un chef : Denys se fait accepter comme tyran (405 à 367).

Denys arrête les progrès de Carthage, mais sans jamais

1. Thuc., VI, 15.

obtenir de résultats définitifs. A plusieurs reprises, il doit reprendre la guerre avec des alternatives de revers et de succès. La campagne la plus importante et la plus caractéristique est celle de 398 [1]. Le massacre des Carthaginois dans les cités grecques donne le signal de la guerre, Denys marche sur les villes carthaginoises de l'ouest : Éryx se soumet, Motye est assiégée et prise. Mais l'armée ennemie débarque en Sicile et reconquiert une à une les positions occupées par Denys, qui se retire en dévastant le pays. Les Carthaginois longent la côte septentrionale, prennent et ruinent Messine, sont vainqueurs sur mer près de Catane. Denys, abandonné de ses alliés, est assiégé dans Syracuse. Il faut l'arrivée d'une armée de secours, envoyée par Sparte, pour rendre courage aux Syracusains et leur assurer la victoire : Carthage se résigne à conclure la paix. Les succès de Denys lui permettent d'imposer ses volontés à toute la Sicile hellénique. Les villes qu'il protège des entreprises carthaginoises acceptent sa suzeraineté ; celles qui veulent rester indépendantes sont soumises par la force ; Léontinoi, Catane sont prises, Naxos détruite.

De Sicile, Denys étend son autorité sur la Grande Grèce. Rhégion, qui avait résisté à une première attaque, est prise et détruite en 387 ; Crotone succombe à son tour. Thourioi réussit à sauvegarder son indépendance, mais Tarente doit accepter une sorte de protectorat syracusain. De plus en plus Denys agrandit son champ d'action. Il fonde des colonies sur les côtes de l'Adriatique, à Ancone, à Hadria, à Issa; il intervient en Épire dans les luttes entre les Molosses et les Illyriens et songe à mettre la main sur Dodone.

Enfin, dans la mer Tyrrhénienne, il reprend la lutte contre les ennemis de l'hellénisme, les Étrusques. En 384, la flotte syracusaine se porte le long des côtes d'Étrurie et de Corse, pille les ports et rapporte un riche butin. Denys s'entend avec les Gaulois, qui menacent eux aussi l'empire étrusque, et lève parmi eux des mercenaires.

1. Diod., XIV, 47-77.

Que les Grecs aient tiré profit de la politique et des guerres de Denys, la chose n'est pas douteuse, mais il ne faut pas pour cela faire du tyran un champion de l'hellénisme. Denys n'hésite nullement à attaquer et à ruiner des cités grecques, aussi bien en Sicile qu'en Grande Grèce. Sa politique est dictée par des motifs tout personnels. S'il attaque Rhégion, c'est que la ville sert de refuge aux émigrés syracusains qui conspirent contre lui ; s'il menace les côtes étrusques, c'est qu'il a besoin d'argent et compte sur le butin; son expédition contre le port de Caere et le pillage du temple d'Eileithyia sont d'un corsaire plus que d'un chef d'état; de même, si son attention se porte sur Dodone, c'est qu'il convoite les richesses accumulées dans un grand sanctuaire panhellénique. D'autre part; Denys pactise avec les ennemis de l'hellénisme. Il ménage les Carthaginois : les traités maintiennent toujours le *statu quo* et, après la campagne de 398, on renvoie à Carthage le général et les citoyens prisonniers, moyennant une faible rançon. Il semble que Denys veuille maintenir Syracuse sous la menace carthaginoise pour rendre nécessaire sa tyrannie; peut-être même songe-t-il en cas de révolution à demander asile à Carthage comme Thémistocle au Grand Roi. Denys s'entend également avec les populations italiotes ; il s'allie avec les Lucaniens contre les cités de Grande Grèce, il installe des Campaniens à Entella, à Catane, après en avoir expulsé ou massacré la population. Il cherche à se concilier les villes sicules. L'état qu'il crée, autour de Syracuse comme capitale, n'est pas un état hellénique, mais un état gréco-barbare, comme le seront les royaumes hellénistiques. On comprend qu'aux yeux des Athéniens surtout, pour qui Denys était de plus un allié de Sparte, le tyran de Syracuse ait pu passer pour un ennemi des Grecs et un émule du Grand Roi [1].

Les successeurs de Denys poursuivent sa politique. Denys le jeune fonde des colonies en Apulie. Mais les luttes intérieures et les révolutions ruinent la puissance syracu-

1. Lysias, *Olympique;* cf. Diod., XIV, 189.

saine, et les Carthaginois peuvent reprendre l'offensive. Syracuse fait appel à la Grèce propre et Corinthe lui envoie Timoléon, qui, une fois encore, au Krimisos réussit à arrêter les tentatives carthaginoises. Cependant, durant toute cette période, deDenys à Timoléon, la situation reste à peu près la même. Les Grecs de Sicile sont incapables de déloger les Carthaginois de leurs positions ; les Grecs d'Italie sont de plus en plus menacés par les Italiotes. L'hellénisme n'a fait aucun progrès ; le jour est proche où il devra reculer.

II. — LE SECOND EMPIRE ATHÉNIEN ET LES GRECS D'ASIE

Plus encore qu'en Sicile, la guerre du Péloponnèse a été funeste à l'hellénisme en Asie. Athènes est maintenant impuissante et son empire s'est peu à peu disloqué ; à la fin de la guerre, elle est réduite à une seule alliée, Samos [1]. D'autre part les intrigues d'Alcibiade ont montré à la Perse le parti qu'elle peut tirer des divisions de la Grèce.

Sparte, il est vrai, semble vouloir reprendre en Asie le rôle tenu jusqu'alors par Athènes. Elle a profité de l'appui et de l'argent des satrapes pour ruiner sa rivale ; Cyrus le jeune a été le meilleur auxiliaire de Lysandre. Mais Cyrus a l'ambition de renverser son frère, et les Spartiates, par reconnaissance, appuient sa tentative. De là, la rupture avec le Grand Roi et les expéditions menées en Asie. La retraite des Dix Mille et les campagnes d'Agésilas dévoilent la faiblesse de l'empire perse, mais elles servent peu la cause grecque. Les Dix Mille ne sont que des mercenaires disposés à servir indifféremment qui les paie, à attaquer aussi bien qu'à défendre les villes grecques. Agésilas n'est pas le héros généreux et désintéressé dont Xénophon nous a laissé un portrait flatté. Ses campagnes d'Asie nous le montrent surtout préoccupé de récolter du butin et de faire vivre son armée sur le pays ennemi; incapable de réduire les

1. Foucart, *Rev. des Ét. anc.*, 1899, p. 181 et suiv. A propos d'un décret rendu par les Athéniens en 404 pour remercier le peuple samien de sa fidélité, Hill, *Historical greek inscriptions*, n° 81.

places fortes, il pille les campagnes et combine ses itinéraires de façon à ravager successivement et méthodiquement tout le territoire de l'Asie Mineure [1].

L'intervention de Sparte en Asie est éphémère. Le Grand Roi provoque une diversion en Grèce et unit contre Sparte Corinthe, Thèbes et Athènes. Agésilas est rappelé pour combattre les coalisés. Sur mer, Conon et Thrasybule, sur terre, Iphicrate résistent victorieusement aux forces spartiates. Pour regagner l'alliance perse, Sparte se décide à sacrifier les villes d'Ionie. A la suite des négociations menées par Antalcidas, le roi de Perse peut imposer ses volontés et proclamer par un édit sa souveraineté sur toute l'Asie Mineure (387). Sparte trahit pour ses intérêts particuliers la cause grecque, mais les autres cités avaient-elles le droit de s'en indigner, elles qui venaient par leur entente avec le Grand Roi d'arrêter la marche d'Agésilas ?

Seule Athènes tirait quelque bénéfice de la guerre. Elle avait reconstruit sa flotte et relevé les Longs murs. Les campagnes de Conon et de Thrasybule lui ont fait retrouver des alliés dans l'Archipel. La paix d'Antalcidas lui laissait Skyros, Imbros et Lemnos, où elle se hâtait d'envoyer des clérouques. Peu à peu elle travaille à reconstituer son empire maritime. Elle conclut des alliances avec Chios, Mitylène, Byzance, Rhodes. En 378/7, elle profite de la lutte engagée entre Thèbes et Sparte pour inviter les cités à former sous sa direction une nouvelle confédération [2].

La seconde ligue maritime athénienne diffère profondément du premier empire athénien. Elle n'est pas dirigée contre la Perse, mais contre Sparte. Aussi ne groupe-t-elle pas les mêmes adhérents : à côté des cités de la mer Égée, elle comprend les pays de l'ouest, les Acarnaniens, Corcyre, Céphallénie, Zakynthos et même une puissance toute

1. L'histoire des campagnes d'Agésilas en Asie a été renouvelée par le papyrus historique d'Oxyrhynchos qu'on attribue à Théopompe (voir Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, 1910 et l'art. de Dugas *Bibliographie*) ; pour l'expédition des Dix Mille, v. G. Cousin, *Kyros le Jeune en Asie-Mineure* (1904) et A. Boucher, *L'Anabase de Xénophon* (1913).

2. *Insc. gr.*, II², 17 ; Hill. *op. cit.*, n° 101.

continentale, Thèbes. Athènes cherche à effacer les mauvais souvenirs et à rendre impossible le retour des abus : les villes seront autonomes, elles ne paieront aucune contribution, ne recevront aucune garnison athénienne ; Athènes s'interdit tout établissement, tout achat de terres sur le territoire des alliés. Malgré ces précautions, les cités restent défiantes, dès qu'elles voient Sparte vaincue et Athènes prête à de nouvelles conquêtes. Elles reviennent à leur politique d'isolement : il suffit que la flotte d'Épaminondas croise dans l'Archipel pour que les défections se produisent. Enfin la nouvelle ligue ne prétend pas servir l'hellénisme. Athènes avait autrefois rempli la mission qui lui avait été confiée ; si elle avait molesté les alliés, elle avait aussi écarté de leurs villes les flottes et les armées perses. Maintenant la Perse joue un rôle en Grèce ; elle peut assurer la victoire à qui obtient son alliance. Aussi, pour se ménager les bonnes grâces du Grand Roi, Athènes a-t-elle dû exclure de la confédération les villes soumises aux Perses. Comme Sparte, Athènes est obligée de sacrifier les Grecs d'Asie ; l'Ionie, abandonnée à elle-même, est incapable de sauvegarder son indépendance. Là encore l'hellénisme recule.

III. — L'HELLÉNISATION DE LA THRACE ET DU PONT-EUXIN

Si nous voulons constater des progrès, il nous faut tourner les yeux vers le nord, soit dans la péninsule des Balkans, soit sur les rives du Pont-Euxin. Là des peuples barbares se laissent gagner à la civilisation supérieure des Grecs. L'œuvre d'hellénisation est due surtout à Athènes.

Athènes, déchue au point de vue politique, demeure une grande place de commerce ; ses négociants et ses armateurs sont en rapport avec toutes les côtes de la Méditerranée. Parmi les marchandises amenées au Pirée, le premier rang appartient aux denrées alimentaires et, en particulier, aux céréales. L'Attique possédait trop peu de terres arables pour pouvoir nourrir une nombreuse population.

L'écart entre la production et la consommation s'était accentué à la fin du ve siècle : durant la guerre du Péloponnèse, les invasions spartiates avaient ruiné l'agriculture attique, obligé les paysans à se réfugier à Athènes ; après la paix, beaucoup d'entre eux n'avaient pas regagné leurs champs dévastés, les campagnes se dépeuplaient au profit des agglomérations urbaines d'Athènes et du Pirée. Pour nourrir cette population, il fallait nécessairement recourir aux blés étrangers. Longtemps on s'était contenté d'en demander aux pays voisins : l'Eubée avait été un des premiers greniers d'Athènes, puis on s'était adressé à des contrées plus éloignées, Sicile, Égypte, plaine de la Russie méridionale. Ainsi s'étaient nouées les relations entre Athènes et les pays du Pont-Euxin.

Dès la fin des guerres médiques, les flottes athéniennes croisent dans la mer Noire et les Athéniens s'installent à Nymphaion, au sud de Panticapée. Là, comme ailleurs, la guerre du Péloponnèse ruine l'empire athénien, mais les Athéniens maintiennent leur situation commerciale en s'entendant avec les souverains indigènes de Crimée, les Spartocides, et en obtenant d'eux des privilèges : à Panticapée et à Théodosie, ils ont le droit de faire leurs achats et leurs chargements de blé avant tous autres marchands et sont exemptés des droits de sortie. En échange le peuple athénien accorde aux Spartocides les mêmes exemptions, leur décerne des éloges, leur élève des statues sur l'Agora, leur octroie le droit de cité [1]. Les souverains, d'origine barbare, sont déjà hellénisés. Ils évitent de prendre des titres qui pourraient choquer leurs sujets grecs; les ennemis de Démosthène peuvent l'accuser d'être vendu à des « tyrans [2] »; le seul titre officiel des Spartocides, d'une simplicité tout hellénique, est celui d' « archontes de Bosporos ». Les princes de Crimée aiment les produits de l'industrie athénienne, les bijoux, les vases peints rehaussés

1. Demost., *adv. Lept.*, 29-34; *adv. Phorm.*, 36; Dinarch. *adv. Demosth.* 43; *Insc. gr.*, II, 311 ; II, 5, 109 f.
2. Dinarch., *adv. Demosth.*, 43.

d'or. Les céramistes athéniens, qui depuis l'expédition de Sicile, ont perdu la clientèle des pays occidentaux, cherchent et trouvent des débouchés dans les villes du Pont. Les tombes de Crimée nous rendent un riche mobilier funéraire qui provient en majeure partie d'Athènes ; au IIIe siècle, elles ont la même décoration peinte que les maisons d'Alexandrie ou de Délos [1]. De proche en proche, les Scythes sont gagnés à la culture grecque; Athènes continue l'œuvre d'hellénisation commencée au VIe siècle par Milet.

Pour son commerce de blés, Athènes a besoin que les routes maritimes soient libres ; elle doit se ménager les puissances qui peuvent fermer les détroits ou qui en commandent les abords. Non seulement elle s'efforce de gagner à sa cause, par diplomatie ou par force, les cités grecques, Byzance, les villes de Chalcidique, mais elle intervient chez les Odryses, dont le royaume s'étend du Strymon à l'Hellespont et au Pont-Euxin. Dès 432, elle conclut une alliance avec le roi Sitalkès et jusqu'au temps de Démosthène elle ne cesse d'entretenir des rapports amicaux avec les souverains de Thrace. Les rois des Odryses, comme ceux de Crimée, sont hellénisés. Ils ont à leur service des Grecs, comme soldats ou comme ministres : Xénophon, avec les débris des Dix Mille, se met à la solde de Seuthès. Ils marient leurs filles aux chefs de mercenaires grecs : l'Athénien Iphicrate devient le gendre de Cotys et les poètes comiques trouvent une belle matière dans le récit des noces, où s'étalent la lourdeur et la goinfrerie des Barbares [2]. Ils aiment les honneurs que leur dispense généreusement Athènes : le fils de Sitalkès a reçu le droit de cité. Ils cherchent même à rattacher leur histoire aux vieilles légendes athéniennes. Térès, qui avait fondé le royaume des Odryses, prétendait descendre de Téreus, chef des Thraces établis en Phocide, et de Procné, fille de Pandion, roi d'Athènes. Si Thucydide se donne la peine de

1. Bulard, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, p. 119 et suiv.
2. Anaxandr., *ap.*, Athen., IV, 131, a-f.

discuter et de rejeter cette généalogie [1], c'est qu'elle était acceptée par beaucoup d'Athéniens, qui voyaient là le moyen de flatter la vanité d'utiles alliés. En Thrace, comme dans le Pont, Athènes, tout en soignant ses intérêts propres, travaille à la diffusion de la culture grecque.

IV. — LA MACÉDOINE, NOUVELLE PUISSANCE HELLÉNIQUE

Par sa politique en Thrace, Athènes entre en contact et bientôt en conflit avec la Macédoine.

Le royaume de Macédoine peut, en bien des points, être comparé à celui de Bosporos ou à celui des Odryses ; il est lui aussi un état demi-barbare et hellénisé. Les Macédoniens étaient-ils de race grecque [2] ? La chose est incertaine, mais en tout cas ils s'étaient mêlés à des peuples barbares, Péoniens et Illyriens, et étaient considérés par les Grecs comme des étrangers. De très bonne heure cependant, des relations s'établissent entre la Macédoine et le monde grec. Comme chez les Odryses ou les Scythes, les rois sont les premiers à adopter les mœurs et les idées grecques : ils avaient fait reconnaître leur qualité d'Hellènes en obtenant de participer aux Jeux Olympiques. Au ve siècle, Alexandre Ier, bien qu'allié du Grand Roi, avait rendu assez de services aux Grecs pour mériter le surnom de Philhellène. Archélaos s'était montré protecteur éclairé des lettres et des arts et avait attiré à sa cour Zeuxis et Euripide. A partir de 360, Philippe va faire de la Macédoine non seulement un état grec, mais le premier des états grecs.

Philippe apparaît comme le chef de la Grèce. C'est vers lui que se tournent tous ceux qui rêvent une grande entreprise de tous les Grecs contre la Perse. Cette politique est éminemment représentée pour nous par Isocrate. En 380, Isocrate lisait aux jeux Olympiques son Panégyrique, véritable manifeste du parti panhellénique. Les cités, en luttant les unes contre les autres, négligent la guerre nationale, la lutte contre les Perses ; c'est la discorde des Grecs qui fait la force du Grand Roi. « Si des étrangers voyaient ce qui se passe parmi nous, ils nous déclareraient les uns et les autres atteints d'une égale folie, nous qui, pour de si faibles intérêts, nous exposons aux chances de la guerre, quand nous pourrions, sans aucun danger, faire de si grandes conquêtes, nous qui ravageons notre pays de nos propres mains et qui dédaignons de profiter des ressources que nous offre l'Asie [1] ». Que les villes oublient leurs rivalités et, pour lutter contre l'ennemi commun, qu'elles acceptent sans jalousie la direction de l'une d'elles. En raison de ses services passés, c'est Athènes qui mérite d'obtenir le commandement. « Lorsqu'il s'agit d'une expédition contre les Barbares, à qui doit être réservé l'honneur de la diriger ? N'est-ce pas à ceux qui, lors de la première guerre, ont mérité la plus haute renommée, qui se sont souvent exposés seuls pour la défense de la Grèce et qui, dans les dangers communs, ont obtenu le prix de la valeur [2] » ?

C'était trop demander à Sparte et aux autres cités. L'union n'était possible que sous un chef qui put imposer à tous ses volontés. Déjà Jason de Phères, après avoir organisé la Thessalie, avait songé à grouper toute la Grèce sous sa direction contre la Perse. L'œuvre à peine ébauchée par Jason est reprise par Philippe, en qui le parti panhellénique va placer ses espérances. En 346, Isocrate adresse au Roi un discours où il reprend en la modifiant la thèse du Panégyrique. Philippe doit imposer une réconciliation générale en rétablissant la paix entre les quatre villes rivales, Argos, Sparte, Thèbes et Athènes. Tant qu'elles ont

1. Thucyd., II, 29 ; cf. Xénoph., *Anab.*, VII, 2, 31.

2. Voir en dernier lieu sur cette question Lehmann-Haupt dans *Einleitung in die Altertumwissenschaft*, III (1912) p. 118 et Cavaignac, *op. cit.*, p. 437-53.

1. Isocr., *Panég.*, 37. Pour la question récemment débattue à nouveau, de la politique de Philippe en face du parti d'Isocrate et de celui de Démosthène, voir aussi la bibliographie dans Lehmann-Haupt, *op. cit.*, p. 119 et, plus bas, p. 176.

2. Isocr., *Panég.*, 28.

été fortes, ces cités se sont refusées à tout accord, mais aujourd'hui « nivelées par le malheur, elles préfèreront les bienfaits de la concorde aux avantages injustes de leur ancienne politique [1] ». A la tête des Grecs coalisés, Philippe pourra passer en Asie et engager une guerre dont le succès est facile et assuré. « Il est de votre intérêt, au milieu de l'engourdissement général, de vous déclarer le chef de la guerre contre le Barbare... Vous devez considérer la Grèce entière comme votre patrie et vous exposer pour elle avec le même abandon que pour vos plus chers intérêts [2] ».

Au panhellénisme d'Isocrate, s'oppose la politique nationale de Démosthène. Le patriote athénien borne son horizon à Athènes ; pour la lutte à outrance qu'il entend mener contre Philippe, il n'hésite pas à accepter l'argent de la Perse. On reproche communément à Démosthène d'avoir soutenu des idées particularistes, archaïques et étroites, de n'avoir pas prévu l'avenir, la conquête de l'Asie et la grandeur d'Alexandre, d'avoir ainsi méconnu les véritables intérêts de la Grèce. Que Démosthène se soit fait illusion sur les forces d'Athènes et le rôle qu'elle pouvait encore jouer, on en conviendra aisément, mais faut-il pour cela l'accuser d'avoir trahi l'hellénisme ? S'il évoque les combattants de Marathon et de Salamine, ce n'est pas seulement un effet oratoire, devenu cher au public athénien, c'est aussi pour marquer la continuité des traditions athéniennes, pour rattacher sa politique à celle d'autrefois, pour montrer qu'il n'oublie pas la lutte contre les Barbares. Isocrate avait d'abord revendiqué pour Athènes le commandement qu'en désespoir de cause il offre à Philippe. Démosthène lui aussi a pu rêver ce congrès de villes grecques que Périclès avait voulu réunir en vue de continuer les guerres médiques sous des chefs athéniens ; il a dû concevoir comme plus glorieuse et plus profitable à l'hellénisme l'hégémonie d'Athènes, « la Grèce de la Grèce », que celle d'un « tyran » étranger, cachant mal, sous une cul-

1. Isocr., *Philip.*, 15.
2. Isocr., *Philip.*, 52.

ture hellénique récemment acquise, sa brutalité, son ivrognerie et ses vices de barbare [1].

Mais Athènes n'était plus la cité de Périclès ; Chéronée va marquer le succès définitif de la Macédoine (2 août 338). Et cependant cette victoire sert l'hellénisme. Depuis un siècle, les divisions des cités avaient rendu impossible toute action au dehors. Les rivalités cessent maintenant que tous obéissent au même maître. La marche en avant peut reprendre. Philippe, proclamé à Corinthe généralissime de la Grèce, meurt avant d'avoir réalisé ses projets, mais il a tout préparé pour les campagnes et les victoires d'Alexandre.

AUGUSTE JARDÉ,
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE LAKANAL

1. Une autre manifestation du sentiment panhellénique se marque lors de la souscription ouverte au IVe s. pour rebâtir le temple d'Apollon à Delphes : tout l'hellénisme envoie son obole de Chersonèse à Naukratis et de Phasélis à Sélinonte.

VII

LE GRAND ESSOR DE L'HELLÉNISME
ALEXANDRE ET LA FONDATION DE L'EMPIRE GREC EN ORIENT
(336-323)

I. — CE QU'ALEXANDRE A ÉTÉ POUR L'HELLÉNISME

Le grand historien allemand Droysen a intitulé *Histoire de l'hellénisme*[1] l'œuvre dont le premier volume s'appelle *Histoire d'Alexandre le Grand.* Et c'est justice. *L'hellénisme*, comme force d'expansion, est l'œuvre d'Alexandre.

Jusqu'ici nous avons vu l'hellénisme se former, puis rayonner dans un cercle de plus en plus élargi. Il a produit la plupart de ses chefs-d'œuvre; mais ces chefs-d'œuvre, ceux de l'art comme ceux de la littérature, nous seraient-ils parvenus sans Alexandre ? On peut soutenir, sans paradoxe, que, si le fils de Philippe n'avait soumis aux Grecs tout l'Orient d'alors, la Grèce, affaiblie, n'eût pas suffi pour imposer sa culture au monde.

1. A cet ouvrage qui, bien que vieux de trois quarts de siècle, reste toujours la plus vivante et brillante histoire d'Alexandre, on peut ajouter les derniers chapitres de l'*Histoire de la Grèce* de l'Anglais Grote, écrite avec beaucoup de pénétration mais avec un parti pris contre Alexandre, réponse de ce libéral aux exagérations de Droysen en faveur du conquérant. L'exposé de B. Niese dans le t. I (1893) de sa *Geschichte der makedonischen Staaten* est impartial mais très terne; J. Beloch dans sa *Griechische Geschichte* (t. III, cf. la critique de Kromayer, dans *Hist. Zt.*, t. C) et J. Kaerst dans sa *Geschichte des hellenistischen Zeitalters* (t. I, 1901; cf. du même l'art. *Alexandros* de la *Realencyclopädie*) n'ont donné que de rapides aperçus. On peut citer ceux, encore plus brefs mais très brillants, de Duruy (*Histoire des Grecs*, t. III) et de R. Bury (*History of Greece*) et deux biographies illustrées en allemand, l'une de H. Kœpp (1899), l'autre de O. Jæger (coll. de Gutersloh, 1892). Sur les sources de l'histoire d'Alexandre, A. Fraenkel, *Die Quellen der Alexanderhistoriker* (1883). Sur les lettres d'Alexandre, E. Pridik, *De Al. M. epistularum commercio* (Berlin, 1893) et A. Zumetikos, *De Al. M. epistularum fontibus et reliquiis* (Berlin, 1894).

Qu'on se rappelle le monde grec au milieu du IVe siècle. La Grèce s'épuise en luttes intestines — Thèbes contre Sparte, Athènes contre Philippe —, luttes trop souvent inexpiables et qui vont jusqu'à la ruine totale, comme celle que la Guerre Sacrée inflige aux Phocidiens ; les révolutions constantes empêchent Syracuse de résister au progrès des Carthaginois ; en même temps que ceux-ci s'étendent en Sicile, les Sabelliens et les Lucaniens enserrent à les étouffer les villes grecques d'Italie ; la Perse, après avoir écrasé les révoltes de la Phénicie et de l'Egypte, paraît plus puissante que jamais, tandis que les capitales de l'Hellade se disputent l'or et acceptent la « paix du grand roi », ce traité de 386 qui, jusqu'à ce qu'il fût déchiré par l'épée d'Alexandre, restera pour les Grecs la base incontestée du droit international. Or ce traité abandonne formellement à la Perse les cités helléniques d'Asie : toutes tremblent devant elle ; des tyrannies ou des oligarchies étroites y oppriment cet esprit de liberté qui est l'essence du génie grec.

Sans doute il est difficile de dire que l'hellénisme est en décadence ; mais il se replie sur lui-même ; il perd en force ce qu'il gagne en finesse ; déjà se manifeste en lui cet affaiblissement par excès de subtilité qui sera le *byzantinisme*. Si, en 336, le nouveau roi de Perse, le vaillant Darios III Codoman, avait repris la tentative de Xerxès en même temps que les Carthaginois se seraient entendus avec les Italiotes pour une attaque commune, on peut se demander si le monde hellénique, affaibli et divisé, eût trouvé les mêmes forces vives qu'en 480 pour résister et pour vaincre.

Ou, du moins, s'il les eût trouvées, ce n'eût pas été en lui-même, mais dans cette jeune terre toute fraîchement hellénisée qu'était la Macédoine ; l'offensive macédonienne a sauvé l'Hellénisme. La meilleure preuve qu'il faut attribuer aux victoires d'Alexandre non seulement le triomphe, mais le simple salut de l'hellénisme, c'est qu'en Occident, où Alexandros et Pyrrhos d'Epire n'ont pas eu la même fortune que leur cousin de Macédoine en Orient, l'hellénisme, au point de vue politique, va succomber et

disparaître en moins d'un siècle. Sans la Macédoine, la Grèce d'Europe eût sans doute succombé de même, au IIIe siècle, sous les invasions celto-illyriennes, la Grèce d'Asie sous l'étreinte perse. Avec Alexandre, la Macédoine entre définitivement dans le monde hellénique. Hérodote (V, 20) et Thucydide (II, 80,5) l'en excluaient encore ; Polybe unira les Macédoniens aux Grecs pour les opposer aux barbares (IX, 37,7). Commencée par Alexandre Ier le Philhellène qui se fit reconnaître à Olympie comme Héraklide, poursuivie par Archélaos, qui appelait à sa cour Euripide et Zeuxis, et complétée par Philippe, l'hellénisation de la Macédoine reçut de l'épopée d'Alexandre comme une consécration de gloire.

Mais l'Hellénisme ne doit pas seulement à Alexandre de l'avoir sauvé en mettant à son service le glaive de la Macédoine ; il ne doit pas seulement à Alexandre de lui avoir permis de se développer librement par la suite à l'abri du vieux bouclier de bronze macédonien ; il ne lui doit pas seulement, à côté de la préservation matérielle ainsi assurée à ses chefs-d'œuvre d'art, cette conservation de sa littérature qui résulte des Bibliothèques d'Alexandrie, d'Antioche et de Pergame ; il lui est redevable d'un merveilleux essor.

Imaginez un oiseau puissant en cage ; le privant d'air et de lumière, les barreaux se multiplient autour de lui ; dans sa rage, il se prend à se déchirer lui-même ; tout d'un coup, la cage s'ouvre, les barreaux tombent vers l'Orient ; l'air afflue, et l'oiseau, ranimé, recréé, prend son vol vers le soleil levant.

Ainsi, en ouvrant à l'Hellénisme tout le monde oriental dompté, Alexandre ne l'a pas seulement sauvé de la menace de l'Orient ; il l'a sauvé de lui-même. L'Hellénisme d'après Alexandre sera sans doute moins pur que celui d'avant lui, plus mêlé d'éléments étrangers. Mais le regrettera-t-on ? Il suffit de se rappeler que, dans toute sa pureté, réduit à lui-même et replié sur lui-même, il risquait de périr ; maintenant que, de la Grèce et de ses dépendances, il s'est étendu sur le monde oriental, qu'il a jeté des racines fé-

condes dans tous les terroirs nationaux, maintenant l'Hellénisme est devenu indéracinable. La semence hellénique jetée à travers l'Orient par le prodigieux moissonneur de gloire que fut Alexandre va lever partout en des moissons, inégales sans doute, mais toutes vigoureuses. Elles pourront être ici fauchées, brûlées là ; la semence reste dans la terre et repoussera pour de nouvelles récoltes. Sans Alexandre, l'hellénisation déjà accomplie risquait de disparaître : grâce à lui, l'Hellénisme a conquis le monde antique et est resté à la base du monde moderne.

Ces semences qu'Alexandre a éparpillées à travers le monde, que contenaient-elles et comment s'étaient-elles formées ? Cette puissance qui lui a permis de les disséminer de par le monde, d'où lui venait-elle et comment s'était-elle constituée ?

Ce sont à ces questions qu'il nous faut répondre après avoir défini le rôle général d'Alexandre dans l'histoire de l'hellénisation. C'est en voyant ce qu'il a reçu, dans le domaine de la force comme dans le domaine des idées, que nous pourrons nous rendre compte et des causes et des conséquences de ses succès ; c'est ainsi que ressortiront sa part personnelle et son génie propre.

II. — LES ÉLÉMENTS DU SUCCÈS D'ALEXANDRE : L'IDÉE PANHELLÉNIQUE. — L'ARMÉE MACÉDONIENNE. — LE CARACTÈRE D'ALEXANDRE.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des idées qui dominaient Alexandre et les Grecs de son temps. Ce sont les idées de son maître Aristote : confiance absolue dans la raison humaine et dans les règles de la logique, examen objectif de tous les problèmes, réduction ou élimination du surnaturel, exaltation de la dignité de l'homme et de l'activité humaine, conscience élevée des devoirs sociaux, sentiment profond que l'homme libre est seul digne du nom et de la dignité d'homme et que l'Hellène seul est vraiment un homme libre, destiné par là à la maîtrise du

monde, tels sont quelques-uns des traits dominants de l'enseignement d'Aristote, et ils n'ont pas été sans action sur Alexandre, son élève depuis sa treizième année (343).[1]

Mais, de toutes les idées agitées de son temps, celle qui a le plus frappé le fils de Philippe, c'est assurément l'idée panhellénique. Cette « grande idée » avait pris un singulier développement au IVe siècle : plus que jamais, les Grecs avaient conscience de leur unité nationale et c'est avec orgueil qu'ils s'opposaient comme *hellènes* aux *barbares*.

Sans doute l'idéal de la Cité est encore celui de Platon et d'Aristote ; mais, au delà de la *polis*, ils aperçoivent l'hellénisme. Les philosophes les plus avancés de l'époque, ceux de l'école cynique et ceux de l'école de Cyrène, vont répétant que le sage est dans sa patrie partout où règne la sagesse ; la loi à laquelle il faut obéir n'est plus celle de la Cité, qui est variable, mais celle du Bien qui est invariable et éternelle ; la vraie liberté n'est pas celle que confèrent les droits politiques : c'est la liberté morale.

Battu en brèche par les philosophes, l'idéal de la Cité l'est plus encore par les faits. Par suite des luttes intestines et des révolutions politiques, les bannis errent en masse à travers le monde grec ; en 365, Isocrate se plaint que chaque ville ait plus d'exilés qu'elles n'en comptaient auparavant toutes ensemble ; en 346, il soutient qu'ils formeraient une armée plus grande que celle de toutes les cités réunies. Et, en effet, le débouché que la colonisation avait été jadis pour eux leur étant fermé tant par le retour offensif du monde barbare que par l'exclusivisme jaloux des colonies devenues métropoles à leur tour, ces milliers de bannis finissent la plupart par former des troupes de mercenaires. Alexandre en trouvera plus de 50.000 devant lui en Asie et, lorsqu'il prescrira le rappel des bannis, en une seule année (324), 20.000 accourront à Olympie. Ils constituent donc de plus en plus une soldatesque flottante, à la façon de ces « bandes » que connut

1. Voir R. Geier, *Alexander und Aristoteles* (Halle, 1850) et E. Egger, *Aristote conme précepteur d'Alexandre*, dans *Mémoires de Litt. ancienne*, 1860.

le XVIe siècle, sans cité ni foyer, prêts à suivre le maître qui les mènerait à la gloire et à la fortune.

En même temps que les citoyens de vieille race diminuent ainsi dans toutes les villes, les nouveaux venus, les étrangers, les métèques, les esclaves affranchis prennent leur place : sans aïeux dans la Cité, ils ne sont pas non plus attachés à ses traditions; ils sont tout prêts à applaudir le tyran étranger aussi bien que le démagogue ; ayant des parents et des amis dans d'autres cités, ils tendent vers un certain cosmopolitisme en même temps qu'ils ne voient plus dans tout monarque un tyran, au sens ancien du mot. Que le meilleur des gouvernements est encore celui d'un bon tyran et que, pour que la cité soit plus heureuse, il faudrait qu'elle eût à sa tête un roi philosophe ou un philosophe roi, ce sont là des paroles d'Aristote et de Platon qui répondent aux préoccupations que font naître les excès de la démagogie : en face de la décadence certaine des vieilles cités, les nouvelles royautés, Denys de Syracuse et, surtout, Philippe de Macédoine montrent ce que peut pour son peuple un monarque intelligent.

Ainsi, tout ce qui faisait la faiblesse croissante des cités grecques poussait à chercher pour l'hellénisme une forme plus large et une force plus jeune qui pussent lui permettre et lui inspirer un nouvel essor.

Mais les partisans du régime des cités autonomes ne poussaient pas moins que ses détracteurs aux vastes ambitions du rêve panhellénique.

Le nationalisme grec n'est pas dû, en effet, à un affaiblissement des haines intestines en Grèce; jamais elles ne furent peut-être plus vives qu'au IVe siècle ; mais ce ne sont déjà plus des rivalités de cité à cité.

Un certain nombre de cités sont devenues les capitales d'Etats véritables : Athènes et Thèbes, Sparte et Argos. Chacune aspire à la primauté : chacune cherche donc à l'emporter sur toutes les autres ; c'est déjà un acheminement à l'idée d'unité. Sans doute, cette unité, Athènes ou Thèbes veulent la réaliser chacune à son profit, mais en ambitionnant ainsi le rôle de métropole de l'Hellade, l'idée même d'*une Hellade* grandit et s'implante. Deux fois, en 336 et en 324, Démosthène parviendra à coaliser contre les Macédoniens les trois quarts de la Grèce. Ainsi s'esquisse contre eux l'unification de la Grèce, qu'ils essaieront, par la Ligue de Corinthe, de faire à leur profit. Certes, cette Ligue n'a pas donné ce qu'en attendait Philippe : mais elle n'en constitue pas moins un signe des temps : c'est la première fois que la nation hellénique apparaît comme un tout politique. Formule ingénieuse, combinant l'autonomie des cités avec l'unité de la nation devant l'ennemi, elle eût mérité un meilleur sort. Mais les Grecs restaient trop particularistes pour admettre l'hégémonie du roi de Macédoine autrement que pour en finir avec le danger perse : une fois qu'il aura disparu sous les coups d'Alexandre, la Ligue devait fatalement se dissoudre.

Comme tout éveil national, en effet, celui de la Grèce se produit *contre* un ennemi. On a vu quel service la Perse avait rendu par là à l'Hellénisme ; ses assauts l'avaient obligé à prendre conscience de son unité. Au Ve siècle, la Grèce aspirait seulement à se défendre contre l'étreinte perse, à s'en dégager assez pour respirer librement ; l'idée que ce colosse pourrait être attaqué au cœur même de ses forces est repoussée, comme on s'en souvient, par un roi de Sparte [1].

Mais les Dix Mille, en pénétrant presque jusqu'au Tigre, Agésilas en razziant en tous sens la Phrygie, ont révélé la faiblesse du colosse perse.

Plus il y a de mercenaires grecs au service du Grand Roi et plus les Grecs se familiarisent avec l'idée que sa puissance n'est pas invincible, puisqu'elle ne se maintient plus qu'avec leur concours. Depuis 380 environ, l'idéal panhellénique dont Isocrate fut l'apôtre, s'impose de plus en plus à tous les Grecs qui réfléchissent : la paix d'Antalcidas avec son affirmation de l'hégémonie perse sur la côte d'Asie les a révoltés. Les politiciens ne refusent sans

1. Voir plus haut p. 93.

doute jamais les dariques perses, mais les partis s'irritent à songer qu'ils doivent s'humilier pour obtenir par la prière ce qu'il serait si facile de conquérir par la force. Sans doute aussi, la trahison — si c'est trahir la Grèce que de s'allier avec le Grand Roi — devient de plus en plus habituelle pour les particuliers comme pour les cités ; non seulement ce sont surtout des mercenaires grecs qui rendent à Artaxerxès Chypre et Sidon, mais certaines villes de Grèce ont avec lui des traités formels et lui envoient des auxiliaires. C'est lui qui garantit l'*autonomie* des petites cités et leur idéal ne dépasse guère celui de leurs libertés municipales [1].

Ainsi, à regarder le détail des faits, le roi de Perse ne semble plus être pour les Grecs un ennemi naturel ; c'est un élément — l'élément essentiel parce que l'élément payant — de la politique grecque. Mais, plus ces faits honteux s'accusent et plus la réaction s'accentue. Si les mercenaires grecs et l'argent répandu en Grèce ont, à plusieurs reprises, sauvé l'Empire perse au cours du IVe siècle, ces moyens de salut se sont à la fin retournés contre lui. Ce n'est pas un patriotisme national et le rappel des exploits de Salamine qui amenaient tant de Grecs à applaudir aux phrases sonores d'Isocrate; c'est que ce peuple pauvre savait maintenant qu'il n'était pas difficile de se rendre maître des trésors fabuleux dont il fallait tant de vilenies pour obtenir par prières la moindre parcelle. Darius et Xerxès avaient jeté la terreur dans l'esprit des Grecs par le déploiement fantastique de leurs forces ; les deux Artaxerxès enflammèrent leur cupidité par la vue de tant de trésors. Les contemporains d'Hécatée et d'Hérodote n'auraient jamais osé concevoir l'idée que cet immense empire pût devenir la proie des Grecs ; ceux de

1. Sur Isocrate et l'idée panhellénique voir J. Kessler, *Isokrates und die panhellenische Idee* (Paderborn, 1910); P. Wendland, dans les *Nachrichten* de Goettingue, 1910, p. 123; Ch.-P. Adams, *Classical Philology*, 1912, p. 343; A. Rostagni, *Isocrate e Filippo* (dans les *Entaphia Pozzi*, 1913). Sur Isocrate et Alexandre, Benno von Hagen, *Philologus*, 1908, p. 113 ; sur Démosthène et Philippe, H. Kahrstedt, *Forschungen z. Gesch. des vierten Jahrhunderts* (1910).

Xénophon et de Ktésias n'ont pas d'autre rêve. Alexandre va en faire une réalité.

Si Alexandre a trouvé de l'appui en Grèce, c'est donc, en partie, il faut le reconnaître, pour la même raison qui lui a fait rencontrer devant lui plus de 50.000 mercenaires grecs. Ce ne sont pas les belles pages d'Isocrate qui avaient convaincu ceux qui se mirent à sa solde ; la même cupidité les enflammait. A côté du rôle de ces convoitises, on ne saurait nier d'ailleurs celui d'un enthousiasme sincère qui grandit à travers le monde grec au bruit des premières victoires. Admirateurs — sinon imitateurs — d'Achille, de son courage invincible et de sa magnanimité chevaleresque, les Grecs ne tardèrent pas à reconnaître en ce nouvel Achille le vengeur qu'ils n'avaient cessé de lui rêver.

Ce chef, la Grèce — où Isocrate n'avait guère été suivi quand il s'adressait à Jason de Phères ou à Philippe de Macédoine, — ce chef, la Grèce, si elle était jamais disposée à le voir en quelqu'un, devait le reconnaître en Alexandre. Descendant d'Achille et d'Héraklès et élève d'Aristote, il n'était pas seulement plus Grec que son père ; il incarnait à beaucoup d'égards l'idéal hellénique.

La Grèce se montrera donc disposée à fournir à Alexandre autant de mercenaires que les trésors conquis lui permettront d'en solder et, surtout, l'appui d'une opinion publique qui le trouvait assez Grec pour voir en lui le vengeur et le champion de l'Hellénisme.

***

Grâce à Philippe, la Macédoine offrait à Alexandre un instrument de guerre comme l'antiquité n'en avait pas encore connu [1]. Un peuple de montagnards, une noblesse de cavaliers, tous, par de séculaires conflits de frontière, autant que par de perpétuelles dissensions féodales, habitués à la guerre, tous également dévoués au roi. Leur nom est tout

1. Sur l'armée et, en général, les batailles d'Alexandre, voir H. Droysen, *Untersuchungen ueber Alexanders Heerwesen* (1885) et R. Delbruck, *Geschichte der Kriegskunst : I, Das Alterthum* (2e ed.).

un symbole : ce n'étaient pas ses soldats, mais ses *hétaires*, ses « compagnons ». L'infanterie formait, d'une part la phalange des sarissophores, véritable hérisson de fer qu'aucune masse de cavalerie ou de gens de trait ne pouvait ébranler et qu'on peut s'imaginer d'après le carré des lansquenets suisses à Marignan ; d'autre part, les hypaspistes, infanterie légère qu'on lançait à l'attaque. La cavalerie était formée par une ardente noblesse ; l'élite des deux armes constituait les deux *agémata*, la garde à pied et la garde à cheval ; enfin, immédiatement autour du roi, les *somatophylaques*, autant aides de camp que gardes du corps, tous résolus à mourir pour le sauver. Comme gens de trait, les peuples voisins du Nord récemment soumis par Philippe, Péoniens, Dardaniens, Thraces et Agrianes lui en fournissaient autant qu'il en pouvait équiper ; comme archers, il était facile de lever autant de Crétois qu'il en pouvait payer. En outre, un remarquable parc de siège — qui avait fait ses preuves aux sièges d'Olynthe et de Périnthe — avec d'excellents commandants du génie et des *bématistes* et autres fourriers et officiers d'état-major, qui combinaient les étapes et établissaient les camps. Tous les services — étapes et intendance, train, castramétation et ambulance — furent encore mieux assurés dans l'armée d'Alexandre que dans celle de César. Joignez-y une discipline égale, et une de ces disciplines qui ne sont pas seulement imposées par les règlements mais que les soldats s'imposent à eux-mêmes par conscience et fierté de leur devoir; ajoutez-y un entraînement à la fois physique et militaire qui leur permettait et d'endurer toute les fatigues et de manœuvrer dans toutes les conditions comme à la parade; ajoutez encore un armement supérieur à celui des ennemis, qui explique et la modicité de leurs pertes et la grandeur de celles de l'ennemi ; ajoutez enfin le dévouement aveugle à leur chef, et vous comprendrez pourquoi Alexandre a si aisément vaincu. Alexandre a suscité chez ses soldats un de ces enthousiasmes qui touchent au fétichisme comme n'en ont connu depuis que César et Napoléon.

Plus que ses grandes victoires mêmes — Granique, Issos, Arbèle dont les noms résonnent toujours comme des journées décisives pour l'histoire du monde — ce sont ses campagnes moins connues, ses dix années de marches et de contre-marches, de passages de défilés sauvages et de déserts arides, les nids d'aigle emportés d'assaut et les fleuves traversés sous les traits de l'ennemi — c'est tout ce détail obscur de ces campagnes qui me paraît faire la véritable gloire militaire d'Alexandre. Sans doute, un autre que lui — son père Philippe, son vieux stratège Parménion — eût pu remporter ses grandes victoires, avec moins d'éclat peut-être, mais avec plus de prudence. Quel type nous montrent, en effet, ces victoires ? Ce type qui se répètera chaque fois qu'une armée d'occident est aux prises avec les masses orientales. Alexandre à Arbèle c'est Bonaparte aux Pyramides ; la phalange et sa haie de sarisses, c'est le bataillon carré hérissé de baïonnettes que rien ne peut entamer ; les hypaspistes avec leurs javelots, c'est l'infanterie qui charge pour contenir puis rabattre les ailes de l'ennemi ; deux corps d'élite, garde à cheval et garde à pied, interviennent au moment décisif quand phalangites et hypaspites ploient; la cavalerie, moins nombreuse, doit à sa cohésion plus grande de soutenir, puis, finalement, de rejeter l'attaque de la cavalerie, immense mais sans ordre, qui l'enveloppe; les gens de trait achèvent sa déroute, mais la cavalerie est trop fatiguée et trop réduite pour poursuivre l'ennemi.

Tel est le type des grandes victoires d'Alexandre, et ce n'est pas là qu'il me paraît le plus grand. Où il est incomparable c'est dans la petite guerre où non seulement son courage et sa confiance ne l'abandonnent jamais ; mais aussi ces qualités plus rares, sang-froid, maîtrise de soi, compréhension instantanée d'une situation et exécution aussi rapide des mesures qu'elle impose.

***

Si l'instrument de ses conquêtes a été créé par Philippe,

nul n'était mieux fait qu'Alexandre pour tirer tout ce qu'il pouvait rendre de l'outil forgé par son père. Comme Bonaparte, il a été à la fois un prodigieux entraîneur d'hommes et le plus perspicace des employeurs d'hommes : je veux dire que nul ne sut inspirer plus de dévouement et plus de confiance à ses soldats, que nul aussi ne sut mieux deviner les aptitudes de ses officiers et en tirer meilleur parti.

Si Alexandre a su faire donner à tous ceux qui l'entouraient, du dernier phalangite au plus haut stratège, le maximum de l'effort dont ils étaient capables, c'est qu'il leur a donné l'exemple. Nul n'a plus exigé de soi-même qu'Alexandre. Le trait dominant de son caractère c'est une indomptable énergie, animée par une absolue confiance en son étoile. Il n'a reculé devant aucune entreprise parce qu'il se sentait sûr de soi et assuré qu'il lui suffisait de vouloir pour réussir. Alexandre n'est pas seulement audace et volonté ; il est une intelligence, un esprit et un cœur. Ami des lettres, on sait qu'Homère était son livre de chevet avec les trois grands tragiques et les Histoires de Philistos ; ami des arts, les nombreuses anecdotes sur ses rapports avec Apelle et Lysippe le prouvent ; au sac de Thèbes, il épargne la maison de Pindare et un tableau d'Aristeidès. Ses traits d'esprit nous sont rapportés en aussi grand nombre que ses traits de générosité. Quant à son intelligence véritablement impériale on la jugera à l'œuvre.

Il serait vain de chercher à brosser après tant d'autres le portrait physique d'Alexandre. Mieux vaut aller regarder son merveilleux buste que le Louvre abrite sous le nom d'*Hermès Azara :* l'ardeur juvénile s'y tempère de prudence avisée, la confiance en soi de maîtrise de soi, l'énergie qui peut toucher à la violence d'une douceur qui va de l'ironie à la mélancolie [1].

Groupez autour de cette copie d'un « Alexandre au repos »

1. Sur les monuments représentant Alexandre nous signalerons Th. Reinach, *Les sarcophages de Sidon* (1892) ; Ch. de Ujfalvy. *Le type physique d'Alexandre le Grand* (Paris, 1902) ; Bernoulli, *Die erhaltenen Darstellungen Al. d. Gr.* (1905), S. Reinach et E. Michon, *Revue archéologique*, 1906, II, p. 1 et 79 ; G. Blum, *ibid*, 1911. II, p. 291.

de Lysippe, les deux Alexandre armés des médaillons d'Aboukir et l'Alexandre à cheval du bronze d'Herculanum qui dérivent des statues du maître qui le montraient au combat, suivez-le à la bataille sur la mosaïque de Pompéi ou le sarcophage de Sidon, accompagnez-le à la chasse au lion sur le même sarcophage ou sur le médaillon de Tarse, imaginez-le, en demi-dieu, paré des cornes d'Amon, des dépouilles d'un éléphant ou des attributs de Dionysos comme le montrent d'autres monnaies et, mieux que par toute description, grâce aux multiples portraits dérivés des chefs-d'œuvre de Lysippe et d'Apelle, la physionomie d'Alexandre restera gravée dans la mémoire.

Pas plus qu'au physique, avec son cou penché sur l'épaule et son nez trop puissant, Alexandre n'était sans défauts au moral. Il a connu tous ceux de l'orgueil qui s'enivre de lui-même ; on sent souvent qu'Aristote et l'Hellénisme n'ont pu assagir entièrement le sang à demi barbare qui coule dans ses veines. Mais, comparez les pires actions que lui reprochent ses détracteurs à celles de ses parents ; il ignore les rages sanglantes d'Olympias, la froide cruauté de Philippe. Il a épargné pendant trois ans Alexandre le Lynceste. Ses quelques crimes, comme le meurtre de Klitos, il les a commis dans l'ivresse et il les a rachetés par son repentir ; un autre, la mise en croix du médecin qui avait laissé mourir Héphestion, s'il est authentique, est dû à une agonie de désespoir qui le laissait aussi peu maître de lui que l'ivresse ; quant aux autres meurtres qu'on lui reproche — Parménion, Philotas —, c'était à ses yeux les châtiments mérités de complots, châtiments décrétés par l'armée faite juge selon la loi macédonienne. Et il épargne ceux de leurs complices que l'armée absout. C'est l'armée elle aussi qui paraît avoir voulu le supplice des Branchides. Quant à celui de Callisthène, certains détails du moins en paraissent fabuleux. Quoi qu'il en soit, s'il a pu avoir tort de croire à ces complots, il est certain qu'il y a cru et l'histoire ne peut pas prouver qu'il se soit trompé.

De toute façon, ce sont là des condamnations politiques et on n'est pas en droit de les reprocher à Alexandre quand on les excuse chez Richelieu. Sans doute, on doit, pour sa gloire, regretter qu'Alexandre n'ait pas attendu que toute la lumière fût faite, mais le pouvait-il pour sa sécurité, dans cette vie aventureuse où la moindre trahison devait le perdre avec l'armée dont le salut était lié au sien ?

Comme Alexandre n'a pas tué sans motifs, il n'a pas détruit en vain. Chevaleresque envers ses adversaires, il a su respecter leurs cultes et leurs monuments. S'il a détruit Thèbes c'est que ses révoltes répétées l'empêchaient d'avoir confiance en elle et, bien que sa résistance désespérée autorisât largement ce sac selon le droit de la guerre des anciens, Alexandre a cru devoir invoquer la traîtresse alliance des Thébains avec la Perse et il a épargné le reste de la Béotie, relevant même Thespies, Platées et Orchomène. En Orient, il n'a permis le pillage qu'à Persépolis, et cela sous couleur de venger la Grèce des ravages de Xerxès ; peut-être les courtisanes et l'ivresse furent-elles pour quelque chose dans cette décision, comme la légende le prétend. Mais il ne faut pas exagérer l'influence de ces deux passions sur Alexandre : les anciens s'accordent à louer sa continence, en insinuant, d'ailleurs, qu'elle était due à ce qu'il était plutôt *philopais*, — et Plutarque déclare qu'il aimait mieux les banquets pour ses amis que pour le vin. Même s'il n'en fut pas ainsi, d'ailleurs, qui regrettera sérieusement qu'Alexandre ait eu un sang ardent dans les veines et des passions violentes ? Sans elles eût-il jeté jusqu'aux frontières de l'Inde les germes de l'Hellénisme ?

III. — LA PREMIÈRE PHASE DES CONQUÊTES D'ALEXANDRE : LE ROI DE MACÉDOINE VAINQUEUR DU ROI DES PERSES

J'ai hâte de passer d'Alexandre à son œuvre. Ce n'est que par elle qu'il est devenu ce que le nom d'Alexandre évoquera toujours pour le monde. C'est dans l'action que s'est développé son génie; c'est à l'œuvre qu'il faut le juger.

Ses projets, comme le génie même qui les a conçus, se sont développés avec le développement même de son entreprise. Et ce n'est pas sa moindre qualité — ni la moins grecque — d'avoir su continuellement s'adapter à des conditions qu'il n'avait pu prévoir.

Quand il partait de Grèce, c'était à un double titre : comme roi de Macédoine et comme chef de la confédération grecque, il voulait accomplir le grand dessein légué par son père et dans la préparation duquel il avait grandi ; c'était lui, comme chef du plus puissant des Etats grecs et président de la confédération où, de gré ou de force, la plupart des autres étaient rentrés, qu'il s'apprêtait à reporter en Asie la guerre jadis déchaînée sur la Grèce par Xerxès. Quand il enverra à Athènes, par un délicat hommage, les armes prises au Granique, la dédicace portera : « Alexandre et les Hellènes, sauf les Lacédémoniens, en butin des barbares de l'Asie ». Mais cette guerre n'est pas seulement à ses yeux la vengeance des outrages que les Grecs ont subis du Grand Roi; c'est — chez ce prince nourri d'Homère, descendant d'Achille par sa mère et d'Héraklès par son père — la reprise de l'œuvre de ces héros ; de la fable elle va passer à la réalité.

C'est à ce double titre — vengeur de Léonidas et continuateur d'Achille — qu'il partait pour l'Asie : on ne pouvait incarner plus profondément la tradition nationale grecque. Conformément à cette tradition, ses visées les plus ambitieuses ne paraissent pas avoir dépassé alors l'Asie Mineure, accrue peut-être de la Syrie et de l'Egypte ; c'était la partie méditerranéenne de l'Empire perse, la seule connue et désirée des Grecs. Alexandre pouvait-il songer dès lors à plus qu'une sorte d'annexion de l'Asie Mineure au Royaume macédonien avec autonomie pour les cités grecques de la côte ? Je crois que tout ce qu'il y avait de précis dans son rêve ne devait pas dépasser une pareille conquête dont Philippe se fût, certes, contenté.

Mais il avait vingt-deux ans, l'âme aussi infatigable que le corps, et l'esprit porté vers tout ce qui était grand.

Il est tout entier dans le mot fameux qu'il aurait dit lorsque, quittant la Macédoine pour n'y plus revenir, il divisait entre ses amis tout ce qu'il possédait : « Que gardes-tu donc pour toi ? — L'espérance. »

Toutes ses espérances les plus chimériques allaient être dépassées par la réalité.

***

L'avant-garde macédonienne qui, envoyée par Philippe en 336, avait d'abord occupé tout l'angle nord-ouest de l'Asie Mineure, de Cyzique à Smyrne, avait dû reculer devant les forces de terre et de mer que Darius avait confiées à un habile général grec, Memnon de Rhodes. Précipitée par le rappel de son chef Attalos après le meurtre de Philippe dans lequel il fut impliqué, cette retraite n'avait laissé aux Macédoniens que Rhoiteion, le port de Troie. C'est là qu'Alexandre débarque, au début du printemps 334, avec 30.000 fantassins et 5.000 cavaliers. Le nouvel Achille, qui entreprenait avec cette poignée d'hommes — dont guère plus d'un dixième de Grecs — la conquête de l'Asie, avait fait sa première campagne à dix-sept ans et, depuis, n'avait jamais connu que le succès. Confiant en son étoile, il avait tenu lui-même le gouvernail de son vaisseau et jeté, du haut de la proue, sa lance sur la plage troyenne ; par cet heureux augure il pouvait se vanter déjà d'avoir pris « à la pointe de la lance » la terre d'Asie. Pour achever de s'identifier aux vengeurs de la Grèce, il courait autour du tombeau d'Achille, sacrifiait aux mânes des héros et à la Pallas d'Ilion et laissait dans son temple son armure en échange d'armes qu'auraient revêtues les vainqueurs de Troie et qu'il fit désormais porter devant lui, en gage et symbole de victoire.

Cette victoire ne se fait pas longtemps attendre. L'armée perse s'était arrêtée sur le Granique, le premier grand fleuve qu'Alexandre dut traverser dans sa marche vers l'Orient : 20.000 cavaliers d'élite, presque tous Iraniens,

20.000 fantassins, Grecs pour la plupart. Cette infanterie donna à peine, tout se réduisant presqu'à une violente mêlée de cavalerie au passage du Granique suivie de la mise en pièces d'une partie des mercenaires (juin 334). Jamais Alexandre ne paya plus de sa personne. Vingt-cinq de ses hétaires tombent autour de lui ; il les fit immortaliser en bronze par Lysippe dans un groupe de cavaliers chargeant dont l'Alexandre d'Herculanum peut donner une idée. Au milieu d'un tel carnage, il resta presque seul indemne : son prestige se confirma avec sa réputation de héros. Elle ne le grisa point. Rien de plus sagement calculé que la suite de ses opérations. Il ne s'enfonce pas à la poursuite des ennemis en Anatolie ; il lui faut d'abord s'assurer une base d'opérations, tout le ruban des ports grecs qui permettront à sa flotte de coopérer avec son armée et lui ouvriront de rapides communications avec la Grèce. Faisant occuper par Parménion Daskylion, la capitale de la Phrygie hellespontique, il marche sur Sardes que son gouverneur lui livre : au sommet de la plus forte citadelle de la Lydie, tête de la route de Suse, il jette aussitôt les bases d'un temple de Zeus Olympien, dominant celui d'Anaïtis fondé par Artaxerxès ; c'est annoncer à l'Asie qu'elle a passé des dieux de la Perse à ceux de la Grèce.

Et Alexandre réalise cette promesse. S'approchant de la côte ionienne en même temps que sa flotte, il proclame la liberté des cités grecques : partout, les oligarchies ou les tyrannies, soutenues par les armes ou par l'or de la Perse, s'écroulent ; les démocraties acclament de toutes parts le libérateur, qui les exempte du tribut et qui, d'Ephèse, s'occupe, à la façon de Napoléon, de projets grandioses : reconstruction de Smyrne, achèvement des temples d'Ephèse, de Didymes et de Priène, percement de l'isthme de Clazomènes et de celui de l'Athos.

Cependant, après avoir essayé en vain d'arrêter Alexandre devant Milet, Memnon se préparait en Carie à un grand effort pour le rejeter de l'Asie ou l'y enfermer. Plus que les Perses, les Grecs ont menacé alors la fortune

du Macédonien. Non seulement le siège d'Halicarnasse, qu'Alexandre entreprit aussitôt pour essayer d'écraser dans leur réduit les forces de ses adversaires, lui a coûté presque autant d'efforts qu'en demandera celui de Tyr ; mais, même entré dans la ville au prix de flots de sang, il ne put ni s'emparer de la citadelle, ni, surtout, empêcher la flotte ennemie de rétablir la prépondérance du Grand Roi dans toutes les îles d'Asie, de Rhodes à Ténédos ; Memnon assiégeait Mitylène et s'apprêtait à passer dans la Grèce travaillée par ses émissaires quand sa mort délivra Alexandre du plus redoutable adversaire qu'il devait rencontrer (février 333).

Alexandre ne semble pas s'être ému du danger ; avec une merveilleuse confiance en lui-même, il n'avait pas rétrogradé vers l'Hellespont comme Memnon l'espérait. Divisant son armée en plusieurs corps, il avait combiné ses opérations avec ses généraux de façon à parcourir la haute Phrygie, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Pisidie, gagnant les uns par les promesses, soumettant les autres par la force. Quand, au printemps de 333, après avoir occupé Kélainai, chef-lieu perse de la Phrygie, il concentre ses troupes à Gordion, l'autre capitale des Midas — à la fois à portée des renforts qui lui arrivaient de Macédoine et sur la « route royale » qui menait à Suse où Darios assemblait ses armées — il était, nominalement au moins, maître de toute l'Asie Mineure, des chaînes de Paphlagonie aux massifs de Cilicie. L'empire des Midas n'avait jamais été plus étendu ; Alexandre pouvait s'affirmer leur successeur en tranchant le nœud gordien.

Mais Darios approchait, par la même grande route royale dont Gordion était une étape. Par Ancyre où il reçut la soumission de la Paphlagonie, Alexandre se précipite à sa rencontre pour occuper avant lui les portes de Cilicie. La maladie qui l'arrêta à Tarse lui profita en engageant Darios à aller le chercher dans les gorges de Cilicie au lieu de l'attendre dans les plaines de Syrie, où il eût pu déployer son immense armée. C'est entre les défilés du Taurus et ceux

de l'Amanus, dans la petite plaine cilicienne du Pinaros, au fond du golfe d'Issos, comme à l'axe des trois parties de l'Empire perse — Asie Mineure, Iran, Syrie — que le choc eut lieu qui devait décider de l'empire de l'Asie. Grâce à la cavalerie perse et à l'infanterie des mercenaires grecs, Darios tint longtemps Alexandre en échec ; s'il fut vaincu, c'est que, chargé par le roi lui-même, après avoir vu tomber les nobles les plus illustres de sa garde dans l'épisode bien connu par la mosaïque de Naples, Darios prit la fuite. Son armée, bien que victorieuse aux ailes, fut entraînée dans sa déroute et il ne s'arrêta qu'après avoir repassé l'Euphrate à Thapsaque ; mais l'armée d'Alexandre était trop épuisée pour le poursuivre. Les défilés de l'Amanus évacués, la Syrie s'ouvrait devant elle ; tandis que les vaincus d'Issos se fortifiaient aux gués de l'Euphrate, Alexandre créait, au fond du golfe d'Issos, une ville qui, sous le nom d'Alexandrette, n'a pas cessé d'y éterniser le souvenir de sa victoire (nov. 333). [1]

Si Alexandre s'est détourné vers le Sud au lieu de pousser sur Babylone, ce n'est pas uniquement parce que la Syrie était dégarnie des forces perses alors qu'elles se concentraient en Mésopotamie ; c'est que son but n'était pas seulement de vaincre Darios, mais de jeter les bases de l'empire grec au Levant. Pour apparaître aux Grecs comme le véritable maître de l'Orient, il fallait d'abord qu'il en tint toutes les côtes ; c'était la seule façon de réduire à l'impuissance et l'escadre perse de la mer Egée et les menées anti-macédoniennes que sa présence encourageait en Grèce. A ce titre, la possession de la Syrie et de l'Egypte importait bien plus alors à Alexandre que celle du lointain Iran. C'était surtout en Phénicie que se formaient les flottes qui menaçaient ses communications avec la Grèce ;

1. Sur le Granique et sur Issos, voir l'ouvrage du colonel Janke, *Auf Alexanders Pfaden* (1904), avec, pour le Granique, la critique de Judeich (*Klio*, 1908); pour Issos, la critique de Gruhn (Iéna, 1905), la réponse de Janke (*Klio*, 1910, *Petermanns Mith.*, 1911) et les mémoires de W. Dittberner, *Issos* (Berlin, 1908) et du Cant Bourgeois et M. Dieulafoy, *La bataille d'Issos* (Acad. d. Inscr, 1912)

dans tout l'Orient cette concurrence maritime des Phéniciens avait le plus vivement excité la haine des Grecs. Prendre Tyr, c'était, autant que vaincre le Grand Roi, se poser devant le monde grec en champion et en bienfaiteur de l'Hellénisme.

On comprend ainsi qu'Alexandre, laissant à Darios le temps de se refaire une armée plus redoutable encore que celle d'Issos, ait conquis la Syrie, puis l'Egypte, son prolongement ; on devine les raisons qui l'y ont amené et on ne peut qu'admirer son génie quand on le voit fonder Alexandrie (janvier 331) et jeter les bases de la conquête par l'hellénisme de ces deux mondes qui lui étaient jusqu'ici fermés, Syrie et Egypte. Mais, en même temps, l'autre côté de son caractère — la vanité qui s'exaspère dans la mesure même de ses succès — apparaît quand il perd sept mois au siège de Tyr (janvier-septembre 332) qui décime son armée, et quand il risque de la perdre en l'entraînant à travers les sables libyques vers l'oasis d'Amon.[1] C'est qu'il mettait son point d'honneur à ce que rien de ce qui passait pour impossible ne le fût pour lui ; Cambyse s'était perdu à la recherche de l'Oasis, Tyr passait pour imprenable ; il fallait donc qu'il prît Tyr et qu'il gagnât l'Oasis. Par là, dépassant les plus grands rois, il s'égalait aux héros : et c'est précisément sous prétexte de sacrifier à Héraklès qu'il mit le siège devant Tyr, et pour l'imiter qu'il se rendit auprès d'Amon. Mais, quelle qu'ait été la pensée d'orgueil qui l'a surtout dirigé dans ces deux entreprises, elles servirent sa politique, et son prestige en fut immensément accru ; la chute de Tyr et l'ouverture consécutive de la Phénicie au commerce grec firent plus qu'Issos et qu'Arbèle pour lui gagner les Hellènes, en même temps que sa politique libérale à l'égard de toutes les villes de Phénicie rivales de Tyr les conciliaient au nouvel Héraklès ; la tradition veut qu'il ait sacrifié au Jahvé de Jéru-

1. Sur Alexandre en 332-1, voir E. Keller, *Alexander nach der Schlacht bei Issos bis zu seiner Rückher aus Aegypten* (Berlin, 1904) ; sur les motifs qui l'ont amené à l'Oasis d'Amon, A. Reinach, *Trophées Macédoniens* dans *Revue des Études grecques*, 1913.

salem comme au Melkarth de Tyr et au Phta de Memphis, s'attirant ainsi la sympathie des peuples vaincus. Reconnu fils d'Amon, il devenait aux yeux des Egyptiens souverain légitime et ne trouvait aucune résistance à son dessein d'ouvrir la vallée du Nil aux marchands de l'Hellade.

Orgueil spontané du conquérant et plan raisonné de conquête s'unirent pour décider Alexandre à repousser les offres que lui fit faire Darios pendant l'année 332 ; il lui proposait de partager l'Empire en lui donnant l'Asie, d'abord jusqu'à l'Halys, puis jusqu'à l'Euphrate. On connaît l'anecdote : Parménion conseillait au roi d'accepter. « Oui, répond Alexandre, si j'étais Parménion. » On a moins réfléchi que, si Alexandre avait, en poursuivant sans répit ses conquêtes, doublé sa gloire, l'hellénisme avait sans doute beaucoup perdu à la hâte de son ambition. Qu'on se l'imagine se bornant à l'immense empire méditerranéen déjà conquis — de Sinope à Eléphantine et de la mer Egée à l'Euphrate ; avec son génie, il eût pu, en trente ans, y donner à l'hellénisation une impulsion autrement profonde que celle qu'elle allait recevoir. Fatalement, la guerre aurait recommencé avec les Perses ; et les armes grecques auraient été portées jusqu'aux Indes ; mais, auparavant, l'Orient méditerranéen aurait déjà reçu les germes féconds de la culture grecque ; moins rapide, l'œuvre eût été plus solide. Pour avoir voulu, sans attendre la première moisson, en disséminer les germes jusqu'aux limites du monde oriental, Alexandre va en perdre la meilleure partie. Dès maintenant qu'elle veut s'étendre à l'Orient entier, l'œuvre d'Alexandre est condamnée, sinon en extension, du moins en durée et en avenir.

IV. — LA SECONDE PHASE DES CONQUÊTES D'ALEXANDRE : LE « GRAND ROI » ET LE RÊVE DE LA MONARCHIE UNIVERSELLE

A la conquête rationnelle — conquête de l'Asie méditerranéenne — qui forme la première partie de son œuvre, va succéder une guerre que dirigent d'abord l'ambition de sou-

mettre tout l'Empire perse, puis le rêve de la monarchie universelle. Elle-même, cette seconde partie, se subdivise ainsi en deux phases : la défaite définitive de Darios avec la conquête de la Mésopotamie, de la Susiane, de la Perse et de la Médie, entreprise où l'on peut trouver encore logique, sinon prudente, la conduite d'Alexandre ; puis, la guerre portée à travers les profondeurs de l'Iran jusqu'en Scythie et jusqu'aux Indes, guerre où le fils de Philippe et l'élève d'Aristote s'effacent de plus en plus devant un Alexandre nouveau, autocrate oriental à prétentions divines, un Assourbanipal mêlé de Bacchus, un Cyrus mâtiné d'Héraklès.

La première phase s'ouvre par l'éclatante victoire de Gaugamèle, entre Mossoul et Arbèle (1er oct. 331),[1] que Darios perd pour n'avoir pas su arrêter Alexandre au passage du Tigre, et qui livre au vainqueur les deux plus grandes villes du monde d'alors Babylone et Suse, avec tous leurs trésors dont plus de 50.000 talents en or et en argent. Arrachant ses troupes au luxe dissolvant de ces capitales millénaires de la Chaldée et de l'Elam et y maintenant les gouverneurs qui les lui avaient livrées — premier effort pour gagner la noblesse perse — et sans se laisser troubler par les mauvaises nouvelles de Macédoine où Antipatros doit faire face à la fois aux Péloponésiens et aux Thraces, Alexandre s'élève sur le plateau iranien ; il va occuper les deux villes saintes de la Perse, Persépolis et Pasargades, malgré la résistance énergique rencontrée dans les défilés persiques (hiver 331/30). Maître ainsi des quatre capitales des hautes satrapies, Alexandre pouvait échanger le titre de *roi d'Asie*,[2] qu'il avait assumé après Issos, pour celui de Grand Roi, et le palais des Achéménides s'écroulait dans les flammes pour marquer la fin de leur dynastie. De toutes parts, les Perses, gagnés par sa magnanimité à leur égard autant que

1. Sur Arbèle, voir Fr. Hackmann, *Die Schlacht bei Gaugamela* (Halle, 1902).

2. Sur Alexandre et l'Asie Mineure, voir A. Baumbach, *Kleinasien unter Alexander d. Gr.* (Jena, 1911).

par sa bravoure éclatante, venaient à lui ; il ne lui restait, afin de passer à leurs yeux pour le successeur légitime des Achéménides, qu'à faire disparaître leur dernier descendant. Aussi le poursuivait-il à travers la Médie, puis, après une halte à Ecbatane (Hamadane), la ville sainte des Mèdes, la plus septentrionale des résidences du Grand Roi, à travers la Parthie et les « portes Caspiennes » ; il allait l'atteindre aux confins de la Bactriane, quand Bessos, satrape de cette région, qui aspirait à remplacer Darios, assassina son maître. Alexandre ne trouva que son cadavre ; il lui rendit tous les honneurs qui pouvaient lui concilier à lui-même la sympathie des Perses (juillet 330).

Cette sympathie ne lui fit pas défaut alors que les nouvelles d'Occident lui montraient combien peu il pouvait faire fond sur les Grecs : Antipatros, qu'il avait laissé en Macédoine, venait de battre à grand'peine devant Mégalopolis le roi de Sparte Agis à la tête de la plus grande partie des Péloponésiens, tandis que son satrape Zopyrion se faisait tuer par les Gètes et que son cousin, Alexandros d'Epire, tombait sous les coups des Lucaniens. Tous deux avaient été mal soutenus par les villes grecques, Zopyrion par celles de Thrace, Alexandros par celles de Grande Grèce. Indigné, Alexandre ne voulut plus être le général de la Ligue de Corinthe ; il renvoya tous ceux des soldats grecs qui, d'auxiliaires libres, ne voulurent pas devenir ses mercenaires.

Dès lors — et c'est la seconde phase qui commence — tandis que les Grecs le regardent avec d'autant plus de haine qu'ils se montrent plus serviles, les nobles Iraniens viennent de toutes parts vers Alexandre. Ce n'est pas trahison ou lâcheté ; ils sont sincèrement séduits par sa générosité, enthousiasmés par son audace, émerveillés par sa fortune. De plus, ils n'ont plus de souverain légitime ; Darios est mort sans héritier désigné ; sans doute Bessos, son meurtrier, a revêtu la tiare ; mais, entre le lâche satrape de Bactriane et le prodigieux conquérant de l'Orient, l'aristocratie iranienne ne saurait hésiter. Oxathrès, le frère de Darios, lui donne exemple en devenant *hétairos* du roi.

On verra qu'Alexandre a fait, d'ailleurs, tout ce qu'il fallait pour l'attirer à lui sans se laisser arrêter par l'ombrageuse jalousie des Macédoniens. Dès lors, Alexandre est plus « Grand Roi » que roi de Macédoine, successeur de Darios que fils de Philippe, et c'est justice qu'*Iskandar* ait survécu dans la mémoire des Persans autant et plus qu'Alexandre dans celle des Grecs.

C'est comme Grand Roi qu'il va conquérir tout le reste de l'Orient. Parvenu à ce réseau des capitales du monde oriental — qui, de Ninive à Babylone et d'Ecbatane à Suse, forment, aux yeux des Grecs comme les bornes dorées de leur horizon oriental —, il avait bien atteint alors ce qui pour les Grecs était l'extrémité du monde. C'est ce que dit en 330 Eschine dans son *Contre Ctésiphon* : « il s'en faut de peu qu'Alexandre n'ait dépassé le monde habité ». Pourtant, il est à peine à la moitié de sa carrière dans ce merveilleux Eldorado iranien qui a succédé à l'Eldorado de Colchide de ses ancêtres qui découvrirent le Pont. Il était au 50e degré de longitude alors que, parti du 25e, il ne devait s'arrêter qu'au 75e ; il était près du 35e degré de latitude alors qu'il avait dépassé, à l'Oasis d'Amon, le 30e et qu'il devait franchir le 40e à Samarkand.

Ainsi, comme Grand Roi, Alexandre n'avait encore soumis que la moitié de son Empire. Quand il devint, par la mort de Darios, le monarque de l'Orient, il venait de dépasser Ragae, la plus septentrionale des capitales iraniennes, près de la moderne Téhéran ; il était à 13.000 stades, soit 400 parasanges (cette différence entre les unités itinéraires n'est elle pas symbolique de l'immensité de la Perse comparée à la petitesse de la Grèce ?), il était donc à 2.000 kilomètres de la mer Egée ; la même distance le séparait encore de l'Indus et de l'Hyphase où devaient s'arrêter ses conquêtes et ce n'étaient plus les plaines fluviales et les hauts plateaux d'Anatolie et de Syrie, le Delta ou la Mésopotamie qu'il avait à parcourir, mais le réseau de massifs impénétrables qui s'étendent du Caucase à l'Himalaya, flanqués au Nord des steppes de Scythie, au Sud du littoral désertique

de l'Océan Indien. Ainsi, si, vu de Grèce, Alexandre nous paraît dès lors parvenu au terme, vu de Perse — et c'est comme roi de Perse qu'il faut désormais le considérer surtout — il n'est qu'au milieu de sa course.

Alexandre ne l'ignorait pas. Il résolut d'achever la soumission de son empire avant de retourner en ses capitales pour l'organiser. L'ambition d'égaler un Cyrus ou d'apparaître aux Grecs comme un nouveau Dionysos revenant des Indes n'était pas seule à le pousser ; il prenait en conscience sa tâche nouvelle de maître de l'Orient ; il avait vu les forces que Darios avait pu tirer des hautes satrapies et aussi la fragilité de son pouvoir sur ses frontières scythique et indienne. Il résolut d'y rendre le sien aussi réel qu'en Anatolie ou qu'en Syrie ; il voulait non seulement connaître le monde dont la succession venait de lui échoir, mais y être le maître partout également obéi.

Et c'est dans cette seconde phase de ses conquêtes que son expédition se fait véritablement épopée. N'ayant guère en général avec lui plus de 20.000 fantassins et 5.000 cavaliers, parfois à peine une poignée d'hommes, qui le suivent souvent à contre-cœur, obligé de leur donner sans cesse l'exemple pour les entraîner, il va, en cinq ans, soumettre tout le haut Orient, et cela en deux périodes : de 330 à 328 d'abord tout le Nord, Hyrcanie, Arie, Bactriane, Sogdiane — soit Khorassan, Afghanistan, Bokhara d'aujourd'hui, de la Caspienne au Pamir — puis, de 328 à 325, tout le Sud, Inde occidentale, Bélouchistan, Kirman, du delta de l'Indus au fond du golfe persique. Il faudrait descendre à Tamerlan pour trouver une aussi prodigieuse conquête. Nous allons chercher à le suivre rapidement dans les épisodes essentiels de cette prodigieuse épopée. Qu'on n'objecte pas que ce ne sont là que batailles, après tout secondaires, et faits de guerre. Car — et c'est ce qui élève cette épopée guerrière au-dessus de toutes les autres — la guerre a été ici le véhicule de la culture, le cliquetis des armes n'a fait qu'accompagner celui des mots et des idées.

C'est à la suite des soldats d'Alexandre que l'Hellénisme a découvert la haute Asie ; par là, c'est de 330 à 325 qu'elle entre dans l'histoire du monde méditerranéen pour n'en plus sortir. Soixante-dix ans plus tôt, avec les Dix-mille de Xénophon, les Grecs avaient atteint le Tigre, mais en fuyards hâtifs ; avec Alexandre ils vont dépasser l'Indus en conquérants et fondateurs de villes, et jeter vers l'Extrême Orient l'étincelle de la culture hellénique.

***

Le cadavre du dernier des Achéménides à peine envoyé à Persépolis pour prendre sa place au côté de ses ancêtres, Alexandre, quittant la Médie aux Portes Caspiennes, s'élance vers la Bactriane à la poursuite du meurtrier de celui dont il se donne désormais pour le successeur. A Hékatompyle (Damerghan), qui devait son nom : « Les cent Portes » à ce que la place était le nœud de toutes les routes de la haute Asie, Alexandre apprend que les satrapes d'Ariane et de Drangiane font cause commune avec Bessos et menacent de le couper au Sud s'il continue droit sur Bactres (Balkh). Il se tourne donc contre eux et les fondations d'Alexandrie en Arie et d'Alexandrie en Arachosie marquent le terme de cette glorieuse campagne : les habitants d'Hérat (de *Aria*) et de Kandahar (d'*Alexandria*), capitales de l'Afghanistan, n'ont pas oublié le nom de leur fondateur (automne 330).

Passant les Paropamisades dans les neiges, Alexandre laisse son armée se refaire dans le haut plateau du Kaboul au pied de l'Hindou-Kousch en qui les Macédoniens virent un prolongement du Caucase et où ils crurent trouver la grotte où Héraklès avait délivré Prométhée : là, dans une admirable position stratégique, où le Choaspe venant de Bactriane se jette dans le Kophène (Kaboul) qui descend à

1. Sur les campagnes d'Alexandre au Turkestan, voir N. Geiger, *Alexanders Feldzuge in Sogdiana* (Neustadt, 1884) ; Fr. v Schwartz, *Alexanders Feldzuge im Turkestan* (Munich, 1893).

l'Indus, c'est là qu'Alexandre fonde Alexandrie du Caucase qui, comme le moderne Kaboul, tenait la clef de la route entre les Indes et l'Aral, de Peshawar à Samarkand.

Surpris, Bessos n'eut pas le temps de réunir à ses Bactriens, ses alliés Sogdiens, Massagètes, Dahes et Scythes ; battu et pris, il fut livré à la vengeance de la famille de Darios. Mais Alexandre ne pouvait s'être approché si près du monde scythique, que Darios et Bessos avaient ébranlé contre lui, sans y porter une terreur salutaire ; aux yeux des Perses, il serait le vengeur de Cyrus, tué par les Massagètes, et de Darios battu par les Scythes ; aux yeux des Chaldéens et des Arméniens, le continuateur de Sémiramis ; aux yeux des Grecs, l'émule des Héraklès et des Jason.

Aussi ne se borne-t-il pas à soumettre la Sogdiane qui s'étendait au nord de la Bactriane entre l'Oxus et l'Iaxarte et à donner une force nouvelle à ses places, Sogdiania (Bokhara), Maracanda (Samarkand), Kyroupolis (Kyrishata) ; auprès et au delà de cette fondation de Cyrus, au coude de l'Iaxarte, le Macédonien laisse son nom à Alexandrie *Eschaté*, Alexandrie « l'extrême » (Chodjend). On était, en effet, aux extrémités du monde connu, aux confins des hordes touraniennes dont les Perses avaient contenu la poussée.

Au nord-est de la ligne de forteresses qui aboutissait à Alexandria *Eschaté*, c'étaient la Tokharie et le Tourfan, la route naturelle de la Chine ; au nord-ouest le pays des Scythes s'étendait, à travers les steppes, de l'Iaxarte au Borysthène, du Turkestan à la Roumanie. Si la révolte de la Sogdiane empêcha Alexandre de dépasser l'Iaxarte, dans la cour tenue à Zariaspa sur l'Oxus (Char-joui à l'ouest de Balkh) pendant l'hiver 328-7, il noue des relations avec les barbares qui tenaient d'une part, à l'est, les routes de la Chine par la Mongolie du lac Baïkal, d'autre part, à l'ouest, les routes de l'Europe par les Chorasmiens de l'Aral et les Scythes de la Caspienne. Le roi des Chorasmiens lui offrant de le guider s'il voulait attaquer les Amazones au nord de la Caspienne, Alexandre dévoila ses plans gigan-

tesques : il voulait d'abord achever la soumission des hauts plateaux où prennent leurs sources les fleuves de l'Iran et de l'Inde, fleuves qui devaient former la marche orientale de son Empire ; puis il retournerait en Grèce en soumettant les peuples de la Caspienne et du Pont. Nul Hellène n'avait conçu de semblables exploits qui dépassaient tout ce qu'on racontait des Argonautes et d'Héraklès : Alexandre faisait entrer dans l'Hellénisme les rêves de Cyrus et de Darios. Comme il croyait l'Iaxarte (Syr-Daria) identique au Tanaïs (Don) on comprend que de pareils projets ne lui semblaient pas irréalisables.

Après une nouvelle saison d'opérations et de négociations en Sogdiane et en Bactriane ; après avoir, par son mariage avec la Sogdienne Roxane à Bactres, donné l'exemple de cette fusion qu'il s'efforçait d'amener entre les Macédoniens et les Perses ; après avoir vu aller jusqu'aux conspirations, qui causèrent la mort de Klitos et celle de Kallisthène, la résistance des Macédoniens à son adoption des coutumes des rois de Perse ; après avoir affermi de toutes façons sa puissance dans ces régions qu'il est le seul Européen à avoir conquises et où il a laissé les germes d'une culture féconde, au début de l'été 327, avec une armée reconstituée et grossie d'une nombreuse cavalerie légère de Sogdiens, de Scythes et de Dahes (les futurs Daces), Alexandre se mit en route vers les Indes [1].

Descendant la vallée du Kophène, où ses deux fondations de Nikaia (Kaboul) et de Nysa (Jellahabad) proclamaient son dessein de renouveler les exploits de Dionysos, il progressait lentement, aux prises avec des résistances sauvages qui rappellent celles que les Anglais y ont rencontrées de la part des Afghans. A grand peine il parvint à déboucher sur l'Indus en face de Taxila dont le prince lui avait promis son concours. On ne connaissait guère l'Inde en Grèce que par les récits plus ou moins fabuleux de Ktésias de Kos, et

1. Sur Alexandre aux Indes, voir Schuffert, *Alexanders indischer Feldzug* (Progr. Colberg, 1886) ; J. Lezius. *De Alexandri expeditione indica* (Progr. Dorpat, 1887) et A. E. Anspach. *De Alex. exp. ind.* (Leipzig, 1902).

de Skylax de Karyanda, le premier, médecin d'Artaxerxès, le second, amiral de ce Darios, qui, près de deux siècles auparavant, avait entrepris cette tentative de soumettre les Indes que renouvelait Alexandre et où il aurait, disait-on, aussi peu réussi que Sémiramis.

Si Alexandre a réussi où ses prédécesseurs avaient échoué, c'est qu'il n'avait pas seulement préparé une armée aussi solide que légère ; il s'était bien informé des choses de l'Inde et s'y était ménagé des alliances. Les quatre princes les plus importants qui régnaient dans la région des Cinq fleuves — l'Indus et l'énorme affluent que lui constitue la jonction de l'Hydaspe, de l'Akésinès, de l'Hydraotès et de l'Hyphase, — ces princes étaient divisés en deux camps : Omphis de Taxila contre Abisarès son parent, maître du Kashmir, Porus de l'Hydaspe contre un autre Porus son neveu, souverain de l'Akésine et de la Gandaritide dans le bassin du Gange. L'aide d'Omphis permit à Alexandre de vaincre Porus ; Porus devenu son allié, après la défaite où, pour la première fois, les Grecs se trouvèrent en présence d'éléphants [1], coopéra avec lui contre l'autre Porus et contre Abisarès. Finalement, ces quatre princes paraissent s'être ralliés au Macédonien, conscients peut-être de la parenté qui, en tant qu'Aryas, les unissait à Alexandre : le Dyaus Pitar qu'ils adoraient n'était pas si loin du Zeus Pater des Grecs, et l'on raconte que c'est Alexandre qui changea en Akésinès « le guérisseur » le nom de Ksandrabhaga que portait jusque-là le fleuve, nom de mauvais augure puisqu'il devenait en grec *Sandrophagos*. Quoi qu'il en soit, les princes indiens semblent s'être entendus aisément pour seconder Alexandre contre les populations belliqueuses des montagnes, seuls restes de ces Dravidiens, maîtres de l'Inde avant l'invasion aryenne, qu'ils n'avaient jamais pu soumettre : c'est en luttes pénibles contre ces peuplades, Oxydraques, Malliens, Assakéniens, Glauséens, Kathéens,

1. Sur la bataille de l'Hydaspe, voir Veith, *Klio*, 1908.

que, par une ardeur inconsidérée, le grand conquérant aryen perdit le meilleur de l'année 326. A ce rôle, qui fut peut-être, inconsciemment, celui d'un condottière dont les rois de l'Inde des Cinq fleuves surent exploiter la bravoure et les talents, il épuisa son armée déjà si réduite. Nul n'en fut plus cruellement puni que lui-même : lorsqu'à la fin de 326, après avoir achevé de terroriser les peuples des hauteurs par la prise de Sangala (Lahore), il arriva sur les bords de l'Hyphase, ses soldats refusèrent de le suivre plus loin. Imaginant que le Gange le mènerait promptement à l'Océan et qu'il n'aurait à traverser que le pays des Gangarides, il paraît avoir formé le projet de revenir par l'Océan, soit par le Nord à la Caspienne (Mer d'Hyrcanie), soit par le Sud au golfe Persique ou même à la mer Rouge qu'il jugeait proche puisqu'on retrouvait aux Indes animaux (éléphants et crocodiles surtout) et plantes d'Egypte.

On a voulu voir de la folie dans de pareils projets. Conformément aux idées géographiques de son temps, rien ne paraissait moins chimérique. Il y fallait une immense audace ; mais tout n'avait-il pas trop bien réussi à Alexandre pour qu'il pût douter de soi ? Les raisons invoquées par Alexandre, dans le discours à ses soldats que les historiens lui prêtent, n'ont rien qui dénote un cerveau brûlé : elles sont d'un homme qui a conçu le projet de soumettre le monde et qui, en ayant conquis une moitié, cherche le moyen le plus pratique pour parcourir l'autre. Le plus sage n'était-il point de ne pas laisser entre l'Hyphase et l'Océan indien des peuples insoumis dont l'attaque eût pu rappeler en arrière le conquérant ?

Quoi qu'il en soit, on ne saurait regretter qu'il n'ait pu entreprendre ce vaste dessein : si l'on tient compte de combien la réalité dépassait ses prévisions, si l'on se rappelle que son armée était réduite à une poignée d'hommes, on ne peut guère douter qu'il eût péri avec elle dans la traversée de l'Inde et dans l'immense périple qu'il eût fallu accomplir pour revenir des bouches du Gange à celles de l'Indus. La fortune, qu'il a tant accusée quand il dut s'arrêter sur

l'Hydaspe, l'a donc servi ici ainsi que l'Hellénisme. Il a dû se borner à descendre l'Hyphase par l'Indus, — lui-même en bateau, Kratéros sur la rive droite, Héphestion sur la rive gauche, — emmenant 300 éléphants qui vont jouer un grand rôle dans les luttes des Diadoques et soumettant les peuplades riveraines : si la domination des vastes régions qui séparaient le fleuve de la Perse, Arachosie et Gédrosie, Séistan et Kirman, qu'il crut s'assurer, fut précaire pour lui, ce fut une œuvre durable pour l'hellénisme. Se contentant, pour le réseau des Cinq fleuves, de l'alliance de ses rois et du souvenir de ses victoires, qu'éternisaient les villes de Nikaia et de Bouképhalia, probablement aux deux têtes du pont de bateaux qu'il fit jeter sur l'Hydaspe, il avait confié à l'habile Peithon une satrapie nouvelle du bas-Indus depuis le confluent des Cinq fleuves où il fonda une Alexandrie, jusqu'à Pattala (Haïderabad) au pays des Brahmanes, où il ordonna de creuser un port qui eût été pour l'Indus ce qu'Alexandrie était pour le Nil. On verra ce que la civilisation a gagné à cette expédition indienne d'Alexandre.

Après avoir traversé les flots de l'Océan Indien pour aller sacrifier aux dieux sur la dernière île qu'on voyait au large du delta de l'Indus, après avoir, plus explorateur que conquérant, vu, premier des Grecs, la marée de l'Océan oriental, ses typhons et ses monstres (cétacés), Alexandre, revenu à Pattala, combina pour son retour un grandiose projet d'exploration. Il fit partir Néarque à l'automne 325 : profitant des moussons de fin septembre, Néarque devait, avec la flotte, longer le littoral de l'Océan Indien ; Alexandre suivrait par terre le long de la côte désertique de Gédrosie (Bélouchistan) jusqu'à l'entrée du golfe persique d'où il remonterait rejoindre, à la capitale de la Karamanie (Kirman), Kratéros venu avec l'autre moitié de l'armée à travers l'Arachosie révoltée et le Séistan. De là, par Pasargades et Persépolis, Alexandre pensait regagner Suse que Néarque, suivi sur la côte par Héphestion, devait atteindre par le golfe persique et le Pasitigris.

Ainsi fut fait : la volonté d'Alexandre s'accomplit malgré les plus terribles difficultés. Alexandre était à Suse dans l'hiver 325/4. C'est là qu'il commença à développer sur une vaste échelle sa politique de fusion. Mais, de toutes parts les résistances s'élevaient contre lui, les difficultés, les calamités s'accumulaient : rébellions de satrapes soutenus par les mercenaires grecs toujours à vendre au plus offrant, révolte complète de son armée à Opis, mort à Ecbatane d'Héphestion, qui ne paraît pas avoir été seulement le Patrocle du nouvel Achille mais le seul ami qui ait compris la pensée du conquérant.

Cependant, il se reprit à croire en sa fortune. Après avoir décerné des honneurs divins à son ami et après avoir exterminé les brigands Kosséens — en sacrifice, disait-on, aux mânes d'Héphestion — au début de l'hiver 324, son activité et son ambition l'emportèrent sur sa douleur.

Revenu par le Tigre à Babylone dont il semble, par l'érection de temples et le creusement d'un port, avoir voulu faire sa capitale, il y fut rejoint par les ambassadeurs du monde entier : outre les Grecs qui arrivèrent des couronnes dans les mains et sur la tête comme s'ils approchaient un dieu, il en vint des Etrusques, Bruttiens et Lucaniens d'Italie, même des Romains sans doute, de Carthage et des colonies phéniciennes d'Afrique et d'Espagne, des Ibères et des Celtes, des Scythes de la mer Noire, des Libyens et des Ethiopiens, tous venus moins pour le complimenter que pout attendre de lui leur destin. Tout en donnant des ordres pour la restauration des temples chaldéens ruinés par les Perses et en faisant remettre en état les canaux mésopotamiens, il préparait tout pour une nouvelle expédition gigantesque. Réunissant à Babylone une flotte de plus de mille navires, il devait faire le tour de l'Arabie, et, gagnant le Nil par le canal de Néchao qu'il faisait rouvrir, reparaître dans Alexandrie, menaçant l'Occident. En même temps, une autre escadre qu'il faisait construire sur la Caspienne devait essayer de gagner ou l'Océan Indien ou le Pont-Euxin, d'où elle l'aurait rejoint, le périple du

monde ainsi achevé. Il projetait de tracer une route jusqu'aux Colonnes d'Hercule et les chantiers de Phénicie, de Cilicie et de Chypre étaient en pleine activité. Il allait partir après avoir fait à Héphestion des funérailles inouïes quand il tomba soudain terrassé par une fièvre prise dans un des banquets qui fêtaient son prochain départ pour ce qu'il croyait devoir être la conquête du reste de l'univers. Jointe à des excès de toutes sortes et à des fatigues où ses douze ans de guerres continuelles avaient sans doute le plus de part, la fièvre eut raison de cette constitution si robuste ; après dix jours de souffrances, le 13 juin 323, Alexandre le Grand mourait, laissant son Empire inachevé « au plus fort ». [1]

V. — L'ŒUVRE D'ALEXANDRE : L'ORIENT OUVERT A L'HELLÉNISME

Ainsi mourut Alexandre. Il avait trente-deux ans et huit mois ; onze ans lui avaient suffi pour la plus prodigieuse conquête que le monde ait vue. On peut rêver à ce qu'il fût devenu s'il avait vécu l'âge ordinaire des hommes, au lieu de mourir en pleine jeunesse, comme les héros et les fils de dieux. La moitié de l'univers connu était aux mains des Grecs ; peut-être l'autre moitié y eût-elle passé. Il y songeait certainement. Mais on peut douter qu'il y eût réussi quand on réfléchit à l'échec de ses deux successeurs en qui revit le plus de son esprit : l'échec d'Agathocle contre Carthage, l'échec de Pyrrhus contre Rome.

Quoi qu'il en soit, Alexandre avait, en ces onze ans, accompli une œuvre assez grande pour que la face du monde en fût transformée. Après avoir parcouru à sa suite les grandes étapes de la conquête, c'est sur son œuvre maintenant qu'il faut jeter un coup d'œil. A vrai dire, dans l'*œuvre* d'Alexandre, c'est cette conquête elle-même — cette œuvre de force et de sang qu'on affecte aujourd'hui de mépriser — qui en forme la plus grande part.

1. Κρατιστῷ (Arrien, VII, 26).

Le fait essentiel, le fait dominant, c'est d'avoir porté les armes helléniques de l'Iaxarte à l'Hydaspe et à l'oasis d'Amon. Par là, la moitié du monde était, nominalement du moins, unie en un seul Empire. Mais l'honneur d'Alexandre, c'est de ne s'être pas borné à l'œuvre de conquête. Ce ne fut pas seulement un conquérant ; il voulut être un fondateur d'Empire et justifier le succès de ses armes par l'établissement d'un ordre uniforme groupant en un ensemble harmonieux les terres soumises, de la Macédoine à l'Inde et à la Libye. A la tête de son armée, dans les plus rudes campagnes, il ne perdit jamais de vue l'organisation de son empire ; son camp fut toujours une cour, son état-major un ministère [1]. Il travaillait tout en combattant ; il organisait, à mesure même qu'il conquérait. On sait qu'il fit faire un tableau de son Empire par provinces, que ses routes furent relevées par ses officiers topographes Baton et Diognétos, que des explorateurs furent envoyés pour reconnaître les communications possibles avec la mer Rouge par le sud, avec la mer Noire par le nord ; que tout un état-major de savants l'accompagnait — dont deux élèves d'Aristote, Kallisthène d'Olynthe et Anaximène de Lampsaque —, tout comme Bonaparte en Egypte [2]. C'est grâce à ces savants et à ces explorateurs que la géographie et que l'histoire de l'Orient ont été révélées aux Grecs, et, presque jusqu'à nos jours, le monde occidental n'a connu que par eux les empires de la Chaldée, de l'Iran et des Indes. Alexandre voulut les réduire en un empire unique. C'est à lui que doit penser Strabon quand il définit (I, 16) : « le plus grand capitaine est celui qui parvient à dominer sur la plus grande étendue de terre et de mer et à réunir

1. Sur son état-major voir H. Crämer, *Beitræge z. Gesch. Alexanders d. Gr.* (Marburg, 1893).

2. Sur cette œuvre scientifique au point de vue de l'histoire naturelle voir H. Bretzl, *Botanische Forschungen des Alexanderzuges* (1903) ; cf. Joret, *Journal des Savants*, 1904. Aristote en a déjà profité ; ainsi il a, le premier des Grecs, pu entrevoir la vérité sur les sources du Nil (cf. Bolchert, *Neue Jahrbucher*, 1911). Sur les découvertes géographiques dues à Alexandre, cf. K. J. Neumann, *Hermes*, 1884 et Z. Lizalek, *Die geogr. Ergebnisse des Feldzugs Alexanders* (Progr. du gymnase de Brunn, 1912).

cités et nations en un seul et même empire, en un seul et même corps politique ».

Par quelles mesures comptait-il accomplir ses vastes desseins ?... D'abord, il conserva la division de l'Empire perse en satrapies, les rétablissant dans leur ampleur première : le satrape fut Macédonien au lieu d'être Iranien ; comme il risquait, trop puissant, de rester aussi peu fidèle que l'avaient été les satrapes perses, il lui fut adjoint (ce qui avait aussi été fait par les Grands Rois) un stratège pour commander aux troupes cantonnées dans chaque satrapie et, parfois, un surintendant des finances. Pour les pays difficiles à tenir, ou parce qu'ils n'avaient pu être soumis, ou à cause de leurs traditions d'indépendance, Alexandre se borna à demander aux princes indigènes de payer tribut et de se reconnaître vassal. Il ne faut pas oublier que, pour beaucoup d'entre eux, la chute de la domination perse passa pour une délivrance ; pour certains, comme les Chaldéens et les Egyptiens, pour une revanche. Alexandre bénéficia ainsi à la fois de certaines haines tenaces contre les Achéménides et de leur remarquable organisation, première ébauche d'un grand empire aryen.

Cet empire iranien a tellement — et à si juste titre — frappé les Grecs par sa puissance qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Alexandre ait maintenu le plus possible de l'organisation perse : routes royales comme chasses royales, tribut à verser par chaque satrapie au Trésor royal, ce trésor disséminé entre quelques places fortes, la frappe d'une monnaie d'or destinée à remplacer la darique avec un tétradrachme comme unité divisionnaire courante ; droit régalien sur tous les domaines qui avaient appartenu au Grand Roi ; domaines accrus par des confiscations et dont des parcelles sont données en fief pour récompenser les fidèles ; grand vizirat confié à Héphestion et géré, plutôt semble-t-il, par le dévoué secrétaire d'Alexandre, Euménès de Kardia, cet homme remarquable qui a probablement eu une si large part à la politique du roi.

Bref, Alexandre se substitua simplement au Grand Roi

en rendant à son autorité une force inconnue depuis Cyrus, et cela par le seul éclat d'une personnalité en qui les Orientaux devaient reconnaître sincèrement ce caractère divin que les Grecs, eux, proclamaient, sans y croire, Si Alexandre laissait dire qu'il était fils de dieu, il ne se grisait pas de pareilles paroles et jugeait sainement que son œuvre serait précaire s'il se bornait à se substituer aux Achéménides. Une simple substitution eût été sans lendemain ; elle n'eût pu être maintenue que par la force militaire et Alexandre savait mieux que personne combien la Macédoine déjà épuisée et la Grèce divisée étaient incapables de lui fournir une armée permanente même de 50.000 hommes.

La fusion était donc nécessaire pour maintenir l'Empire. Elle s'imposait à la fois pour l'administration et pour l'armée.

Pour l'administration, parce que tous les gouverneurs macédoniens eussent été réduits à l'impuissance s'ils n'eussent conservé les bureaux de leurs prédécesseurs perses ; ignorant tout des langues et des coutumes indigènes, ce n'est que par l'intermédiaire des indigènes qu'ils pouvaient administrer.

Pour l'armée, parce qu'il fallait au moins 100,000 hommes d'armée permanente — les deux tiers répartis dans les satrapies et les places fortes, un tiers à la disposition du roi — pour pouvoir maintenir cet immense empire sous son pouvoir. La Macédoine ne pouvait guère en fournir plus de 30.000 ; la Grèce, pas davantage, au prix où étaient les mercenaires ; il fallait donc demander le reste aux populations conquises.

Indispensable pour assurer l'administration et la défense de l'Empire, cette part faite aux indigènes ne l'était pas moins pour que l'opposition constante des habitants ne compromît point à tout moment la paix : il fallait que les indigènes eussent leur place dans le Gouvernement et dans

1. Sur le système gouvernemental d'Alexandre, voir l'essai d'Ed. Meyer, *Al. d. Gr. und die absolute Monarchie* (dans ses *Kleine Schriften*. 1910).

l'Armée pour qu'ils ne vissent pas dans Alexandre un conquérant odieux, mais un souverain légitime.

Pour parvenir à ce résultat, Alexandre a déployé toutes les ressources d'une volonté tenace et d'un charme persuasif. Sachant la puissance du clergé et la prédominance des religions dans les pays orientaux, il a témoigné de la plus grande déférence envers les prêtres, que ce fussent ceux d'Ephèse ou de Babylone, ceux de Suse ou de Memphis, rendant dévotement visite à leurs temples, confirmant ou augmentant leurs privilèges, punissant même ses amis s'ils leur avaient causé quelque dommage.

Après le clergé, la noblesse dominait. Or, nul n'était plus à même qu'Alexandre d'apprécier cette noblesse iranienne, si courageuse, si loyale. Il savait qu'une fois qu'elle l'aurait reconnu comme Roi, ni sa fidélité, ni sa vaillance ne se démentiraient à son service. Il retrouvait en elle ce qu'il y avait de meilleur dans le caractère macédonien, associé à une précieuse habitude de servir et de vénérer la royauté. Je crois qu'on peut expliquer l'inclination de plus en plus vive qu'il a marquée pour les nobles iraniens sans faire la part trop grande au goût de la flatterie ou de l'adulation : par ses qualités dominantes, le Perse devait lui être plus sympathique que le Grec. Il y a plus en Alexandre du Cyrus de Xénophon — on sait qu'il professait la plus grande estime pour ce Perse idéalisé par un admirateur d'Agésilas — que de Thémistocle ou même de Périclès.

Une sympathie réelle s'est donc mêlée aux intérêts politiques les plus pressants pour conseiller à Alexandre de faire accueil à la noblesse iranienne. Il lui a rendu une part des satrapies et de leurs subdivisions. Il lui a fait une place dans son armée, et, même, dans sa garde. Quand ses Macédoniens se révoltent à Ophis, indigné de tant d'ingratitude, il menace de ne se confier plus qu'aux Perses : et je ne doute guère qu'il l'eût fait, et que, peut-être, il eût été mieux servi.

De la collaboration entre vainqueurs et vaincus, il en passa bientôt à désirer la fusion. Non seulement c'était le

seul moyen pour faire disparaître tout antagonisme entre Perses et Macédoniens, en qui il ne voulait plus voir que les deux races dominantes de son immense empire; mais l'élève d'Aristote songeait peut-être, par cette fusion, à créer un type d'homme parfait, unissant les vertus solides des Iraniens, aux qualités brillantes des Gréco-Macédoniens. Il ne suivit guère le conseil qu'Aristote lui aurait donné : « régir les Grecs en chef, les barbares en despote, s'occupant des premiers comme on traite des amis et des familiers, poussant les seconds comme on cultive des animaux ou des plantes » (Aristote, fr. 658, Rose). Mais il a pu se rappeler la comparaison, tracée dans la *Politique* de son maître, entre l'Européen et l'Asiatique : l'Européen — Aristote pensait aux Italiotes, Thraces, Illyriens et Macédoniens — courageux, énergique, mais d'intelligence peu subtile; l'Asiatique, sans grand courage, mais à l'esprit remarquablement ingénieux ; le Grec seul, selon Aristote, aurait uni le courage à l'intelligence. Mais, si Alexandre se rappelait cette comparaison qui exprime l'opinion courante en Grèce, son expérience lui avait appris à en changer les termes. Il les avait changés en faveur des Iraniens qu'une fausse assimilation avec les Phrygiens et les Phéniciens avait fait mépriser si à tort par les Grecs ; il les avait renversés au détriment des Grecs, qui, après ne lui avoir fourni qu'un misérable concours en soldats et en vaisseaux, avaient cherché à compromettre ses conquêtes, par des intrigues de toute sorte, allant jusqu'à la guerre ouverte ; de plus, Alexandre ne pouvait oublier que, non seulement la Grèce ne lui avait fourni spontanément qu'une aide dérisoire, mais que les mercenaires grecs du Grand Roi, insensibles à tout sentiment national, avaient été jusqu'au bout ses plus redoutables adversaires. On ne saurait assez insister, pour expliquer la politique d'Alexandre, sur cette opposition de la Grèce qu'il sentait si profonde malgré les flagorneries intéressées des politiciens et l'enthousiasme occasionnel de la plèbe. La haine entre Grec et Macédonien était aussi âpre que jamais, et l'épisode le

plus sanglant d'Issos avait été la rencontre entre les hypaspistes macédoniens et les mercenaires grecs, « combattant chacun pour l'honneur de sa race » (Arrien).

La Macédoine ne suffisant pas à administrer et à maîtriser l'Asie conquise, la Grèce ne montrant aucun désir de suppléer à cette insuffisance numérique, force était de s'adresser aux indigènes et, parmi eux, aux Perses surtout, la race conquérante et la plus noble de toutes. L'Empire une fois constitué avec une caste dirigeante irano-macédonienne, la Grèce devrait s'y laisser absorber, ou du moins, ne pourrait rien pour lui nuire. La fusion devait commencer par l'armée. Alexandre ne se borna pas à adjoindre à sa cavalerie des corps de chevau-légers indigènes, prélevés dans les pays du Nord aux confins des Parthes et des Scythes, formant une 5e division de cavalerie, mais il mélangea ses divisions macédoniennes de cavaliers levés, en dehors de ces deux peuples, chez les Bactriens, Sogdiens, Arachosiens, Ariens et Dahes, peuplades iraniennes. Il semble avoir fait établir, au chef-lieu de chaque satrapie, une sorte d'école militaire où les nobles de la province durent envoyer leurs fils ; au bout de trois ans, il put déjà en tirer un corps excellent de 30.000 indigènes, non seulement équipés, mais éduqués à la macédonienne, que le roi appela ses « Epigones ». Ils devaient sembler moins précieux à Alexandre comme otages et garantie de la fidélité des leurs que comme ferment pour la fusion désirée.

En même temps, des Perses étaient admis aux emplois de sa cour et de son état-major ; il eut mille hypaspistes et sept gardes du corps perses ; même des Iraniens reçurent le titre de *philoi* « amis ». Un bon tiers des satrapies restait aux mains des Perses. Une armée et une administration mixtes commençaient à s'organiser.

Pour que la fusion fût durable, il fallait qu'elle eût lieu ailleurs que dans l'armée qui, de sa nature, était appelée à une déperdition constante. La cour et l'armée n'étaient, après tout, qu'une goutte d'eau dans l'immense Empire ;

Alexandre résolut de disséminer à tous les nœuds stratégiques, des centres d'attraction semblables, qui ne seraient pas moins féconds pour le vieux sol oriental. Afin d'assurer la sécurité de ses frontières et la sûreté de ses communications, on sait qu'il fonda ou reconstitua une cinquantaine de villes ; dans toutes, il s'attacha à réunir trois éléments de population : une garnison macédonienne, surtout de vétérans ou de blessés ; une poignée de ces Grecs qui suivaient son armée comme commerçants et fournisseurs ; des indigènes choisis. Ces fondations d'Alexandre devaient être comme les noyaux autour desquels se cristalliserait l'Empire gréco-oriental.

Quand Alexandre mourut, il paraissait avoir résolu de poursuivre cette expérience sur une plus vaste échelle. Il aurait, imitant les Grands Rois, transporté en Thrace et en Illyrie des peuplades anatoliennes, et il les aurait remplacées par ses sujets de ces régions, sujets turbulents encore, mais vaillants et à demi hellénisés.

Il y aurait eu ainsi un lien ethnique entre son royaume européen et son empire asiatique. Une juxtaposition aussi étroite devait amener à la fusion.

Déjà, dans les colonies d'Alexandre, les Grecs et les Macédoniens se trouvaient, par la force des choses, amenés à prendre femme parmi les indigènes. Mais ils ne voyaient pas moins comme une déchéance dans ces mariages mixtes. Alexandre résolut de les réhabiliter en en donnant l'exemple : deux autres motifs l'y poussaient. Pour paraître aux yeux des populations indigènes le véritable successeur des Achéménides, il fallait qu'il unit leur sang au sien et, si une entente durable devait s'établir entre la noblesse iranienne et la noblesse macédonienne, ce ne pouvait être que par de tels inter-mariages. Pour les soldats, il éviterait ainsi un des inconvénients qui l'avaient le plus gêné dans ses conquêtes : la nécessité de renvoyer périodiquement quelques milliers de ses Macédoniens dans leurs foyers, revoir leurs femmes et leurs enfants. Mariés dans les capitales perses, ces soldats s'y fixeraient. De fait, à Suse, dès

325, on pouvait recenser 10,000 enfants nés de Macédoniens et de femmes indigènes.

C'est cet ensemble de considérations qui a décidé Alexandre aux fameuses fêtes de Suse, dans l'hiver 325-4 ; là où les anciens n'ont souvent vu qu'une orgie d'un conquérant à demi orientalisé, nous devons reconnaître une profonde pensée politique : quand il eut épousé Statira (ou Barsine) la fille de Darios, il distribua entre 80 de ses généraux les autres princesses ou les filles de ses plus nobles satrapes, à Héphestion Drypétis autre fille de Darios, à Kratéros Amastris nièce de Darios, à Perdikkas la fille d'Atropatès, prince des Mèdes, à Ptolémée et à Eumène les filles d'Artabaze, à Séleukos la fille de Spitaménès de Sogdiane, etc. Plus de 10.000 Macédoniens suivirent ces exemples, récompensés par les libéralités de leur roi. Son ami Peukestas, dont il fit le satrape de la Perse, ne dut pas être le seul à adopter le vêtement des Perses et à apprendre leur langue.

Si Alexandre avait vécu, son héritier aurait été le petit-fils de Darios ; mais l'effet des Fêtes de Suse lui survécut. On verra que la puissance des Séleucides dans les hautes satrapies résulte en partie de la fusion ainsi ébauchée entre les chefs grecs et les nobles iraniens.

***

Grâce à cette ébauche d'organisation et de fusion qu'anime une si haute intelligence, Alexandre n'a pas disparu en ne laissant qu'un nom sonore comme d'autres conquérants. Il a laissé une œuvre.

Avant lui, le monde se présente comme un triptyque : au milieu s'étend le mince réseau des terres grecques, la plus merveilleusement fine des toiles d'araignées qui s'accroche partout, mais qu'un vent un peu fort risque d'arracher; à l'occident grouille encore obscurément une barbarie à quatre teintes fondamentales : italiote, celtique, ibérique et libyenne ; à l'orient, une demi-civilisation où

l'on distingue au moins cinq couleurs, phrygienne, iranienne, scythique, sémitique, égyptienne.

Après Alexandre, d'un seul coup, la toile d'araignée a recouvert, de ses filets souples, tout ce monde oriental et elle va s'y fixer et s'y développer de telle sorte qu'elle ne pourra plus en être arrachée. Le monde ne comporte plus que deux divisions : d'une part, l'Orient grec, dont la masse va de la Sicile à la Perse et qui pousse ses avant-postes sur les côtes de l'Espagne et aux confins de l'Inde ; d'autre part, la barbarie de l'Occident et du Septentrion. Sans doute, la division prochaine de cet Orient l'affaiblira assez pour l'empêcher de conquérir l'Occident et pour finir par le livrer à lui ; mais l'Occident romain ne soumettra l'Orient grec qu'en s'hellénisant lui aussi.

Ainsi, Alexandre a presque réalisé son dessein : faire l'unité du monde au profit de l'hellénisme. Le vieil idéal de la *cité* est remplacé par celui de la monarchie universelle. La *paix romaine* de jadis, le *concert européen* d'aujourd'hui sont des conséquences plus ou moins lointaines, mais certaines, de l'œuvre d'Alexandre.

D'aucune conquête, on ne peut dire au même titre qu'elle a profité au monde. Nul plus grand bienfait pour la civilisation : ce ne fut pas seulement tout un développement économique nouveau, un afflux inouï de richesses dans les capitales du monde hellénistique dont les transactions s'étendaient de l'Inde à la Gaule. Le niveau même de la culture du monde s'enrichit : si les explorateurs et les savants grecs atteignirent l'Inde et l'Ethiopie, les observations accumulées dans les temples de Babylone et de Memphis s'ouvrirent à eux. Ce merveilleux essor de la culture que les chapitres suivants vont retracer dans les grands Etats qui naîtront en Orient de l'Empire d'Alexandre, cet essor intellectuel qui n'eut pas de pareil est la conséquence directe de la conquête d'Alexandre, sauvegardée par les plus dignes d'entre ses successeurs.

Et les moins dignes d'entre eux ne seront pas les empereurs romains. On se rappelle Jules César, simple questeur en Espagne à 33 ans, pleurant à Gadès devant la statue du héros qui, à son âge, avait conquis le monde; vingt ans plus tard, unissant l'Occident à l'Orient, César avait accompli le rêve d'Alexandre.

Alexandre n'a pas fait œuvre durable seulement dans ces conséquences de son œuvre, conséquences qu'il faut être historien pour reconnaître et philosophe pour admirer. Il survit de façon toute vivace dans l'Orient conquis; d'abord dans les villes qu'il a fondées, et qui sont restées des capitales de l'Orient : telles, sur la mer, Alexandrie d'Egypte et Alexandrette près d'Issos ; telles, au nœud des routes de l'Asie centrale, Hérat, — Alexandrie de l'Arie, — et Kandahar, — Iskandahar, la ville d'*Iskandar*. C'est sous ce nom, on le sait, qu'Alexandre est resté populaire dans la mémoire des peuples orientaux.

Si les Grecs ne l'ont comparé que par flatterie à Dionysos et à Héraklès, c'est en toute sincérité que l'imagination orientale a vu en lui un demi-dieu [1]. En Egypte, on a fait de lui un fils d'Amon, le plus grand des dieux, ou de Nektanébo, le dernier des rois nationaux. Pour les Phrygiens, le nœud gordien tranché a fait de lui le successeur légitime des Midas. A Babylone, on a confondu ses exploits avec ceux de Gilgamès. Le Sikander persan, fils de Nahid (Anahîta, la déesse guerrière), le Chadhir mahométan, sont autant d'Alexandre transformés par l'imagination populaire. Rien de plus curieux que ce Roman d'Alexandre, qui a commencé à se former aussitôt après sa mort, attribué à Kallisthène, le neveu d'Aristote, qui l'accompagnait, et dont nous avons des versions grecque, latine, copte, éthiopienne, syriaque, hébraïque, persane. Les réalités de son expédition aux Indes y sont noyées sous des thèmes légendaires et cette tentative, restée unique pour un conquérant occidental, de soumettre les Indes, s'est transformée en « Voyage d'Alexandre à la

(1) Sur le culte d'Alexandre, développé surtout à Alexandrie, voir W. Otto, *Priester und Tempel*, I, p. 189 : Thiersch, *Arch. Jahburch*, 1911, p. 92.

recherche du Paradis » : après avoir remonté le Gange à travers mille dangers, le héros découvre la *Source de vie.* Finissons sur ce beau symbole de l'immortalité d'Alexandre qu'a créé, pour celui à qui elle doit son entrée dans la civilisation, l'imagination reconnaissante de l'Orient [1].

ADOLPHE REINACH.

1. Sur le roman d'Alexandre, voir E. W. Budge, *The history of Alexander, syriac version of Ps. Call.* (1889), W. Ausfeld, *Der Alexanderroman* (1907) et J. Friedlaender, *Die Chadhirlegende und der Alexanderroman* (1913) : en français Darmstetter dans ses *Etudes orientales* et P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature du moyen âge* (1886) ; sur Alexandre dans la poésie romaine, Christensen, *Neue Jahbucher*, 1910, et dans la littérature classique en général, Hoffmann, *Der literarische Porträt Alexanders* (1907).

VIII

LE MORCELLEMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE
RECUL DE L'HELLÉNISATION AUX FRONTIÈRES
SON AFFERMISSEMENT DANS L'INTÉRIEUR
LES BASES POLITIQUES DE L'HELLÉNISME ALEXANDRIN

I. — LE DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE, 323-280. — LA GRÈCE EN FACE DES TROIS ÉTATS MACÉDONIENS. — ANTIGONIDES, LAGIDES, SÉLEUCIDES.

L'épopée d'Alexandre eût pu être sans lendemain, comme celle d'un Tamerlan. Si elle a changé définitivement la face du monde et préparé l'Empire romain, c'est qu'elle a trouvé pour la poursuivre des Macédoniens dignes de leur grand roi.

Sans doute, il leur a fallu plus de quarante ans de guerres pour parvenir à un équilibre relativement stable. Mais ces guerres étaient inévitables ; elles ne sont pas que la conséquence des ambitions rivales des « maréchaux » d'Alexandre ; elles illustrent deux faits essentiels à l'histoire de l'hellénisation du monde antique : la Macédoine, à qui la Grèce, au lieu de la seconder, ne cessait de créer des difficultés, n'avait pas la force nécessaire à conserver pour elle seule l'Empire d'Alexandre ; — les deux siècles si troublés de la domination perse n'avaient pas suffi à créer en Orient une unité qui pût contrebalancer les grandes divisions naturelles et historiques ; celles-ci ne tarderont pas à s'imposer aux successeurs d'Alexandre, détachant d'abord l'Egypte, puis l'Iran, enfin morcelant l'Asie Mineure elle-même.

Envisagées de ces points de vue généraux les guerres de la

succession d'Alexandre prennent un haut intérêt historique, et les péripéties tragiques de cette grande page d'histoire lui donnent l'allure d'un drame. Ce drame peut se diviser en cinq actes :

I. La fiction de l'unité impériale et la régence de Perdikkas (323-321).

II. Fin du système de la régence et de la famille d'Alexandre (321-316).

III. Le système des cinq Etats ; les visées impériales d'Antigonos le brisent (316-306).

IV. Les cinq diadoques deviennent rois : Antigonos succombe dans sa tentative pour saisir l'hégémonie (306-301).

V. Le système des quatre Etats : par la dislocation de l'Etat-tampon de Lysimachos et l'assassinat de Séleukos quand il veut mettre la main sur la Macédoine, le système des trois Etats s'établit (301-280).

Nous allons parcourir rapidement les cinq actes de ce drame dont est sorti le monde hellénistique du IIIe siècle[1].

***

I. Si Alexandre ne laissait pas d'héritier direct, il n'en laissait que plus de prétendants. Comment allait se faire le choix ? Les dépositaires de la pensée du conquérant, Perdikkas qui occupait la première place depuis la mort d'Héphestion, Euménès, le secrétaire d'Etat, Lysimachos,

1. Sur cette période, nous avons quatre récits d'ensemble. Celui de Droysen (t. II de l'*Histoire de l'Hellénisme*) est plein de vie, mais aussi de combinaisons téméraires dont l'inutilité ou l'inexactitude est aujourd'hui prouvée : celui de B. Niese (t. II de la *Geschichte der Makedonischen Staaten*) est très prudent, n'avance presque pas d'hypothèses mais aussi presque pas d'idées ; celui de J. Beloch (t. III de la *Griechische Geschichte* avec appendices au t. IV) se recommande autant par une critique serrée des faits que par l'originalité des points de vue ; mais il n'est exempt ni de lacunes, ni de parti pris ; celui de J. Kaerst (*Gesch. des hellenistischen Zeitalters*, II, 1re moitié, 1909) ne va que jusqu'en 301 en 2 chapitres très insuffisants. Dans son *Histoire des Lagides* (t. I) et dans son *Histoire des Séleucides* (1913) Bouché-Leclercq a donné deux récits très vivants, mais nécessairement incomplets de cette période.

Ptolémée, Séleukos, Néarque, ses plus fidèles lieutenants, voulaient qu'on attendît la naissance de l'héritier que Roxane portait dans son sein ; mais l'infanterie macédonienne, conduite par un chef ambitieux, Méléagros, jalouse de la cavalerie qui soutenait les grands chefs, ne pouvait se faire à l'idée d'avoir pour roi le petit-fils de Darios ; elle proclama le demi-frère à moitié imbécile d'Alexandre, Arrhidée, sous le nom de Philippe. Après la naissance du fils de Roxane (septembre 323), Alexandre II, on en vint à un compromis : l'enfant fut associé à son oncle ; Kratéros fut chargé de la régence en Macédoine, de concert avec le vieil Antipatros, et Perdikkas, secondé par Méléagros, le chef de l'infanterie, fut régent en Orient. Un premier partage des satrapies contenta bientôt les plus ambitieux : Ptolémée reçut l'Egypte, Lysimachos la Thrace, Peithon la Médie, Laomédon la Syrie, Euménès la Cappadoce, Antigonos la Grande Phrygie, Léonnatos la Phrygie hellespontique.

Des mariages consolidèrent cet accord, notamment ceux de Perdikkas, Kratéros et Ptolémée avec les trois filles d'Antipatros, qui disposait des réserves d'hommes de la Macédoine.

Des intrigues de femmes allaient ajouter leur poids aux jalousies trop naturelles entre ces généraux ambitieux pour bouleverser cette apparence d'ordre. Olympias, la mère d'Alexandre, et la vieille ennemie d'Antipatros ; Kléopatra, sa fille, dont elle promit la main à Perdikkas pour le gagner contre son nouveau beau-père ; Eurydiké, sa nièce, qu'elle fit épouser à Philippe Arrhidée, telles furent les protagonistes féminins du drame. Le premier acte fut bientôt joué : Perdikkas avait formé le projet de ramener le corps d'Alexandre à Aigai, la vieille cité royale des Macédoniens, et, devenant par Kléopatra le beau-frère d'Alexandre, de s'imposer comme régent unique à l'Empire.

Mais l'escorte du char qui portait les restes d'Alexandre était déjà parvenue en Syrie sur le chemin de l'oasis d'Amon, où le roi avait demandé qu'on déposât ses

cendres; Perdikkas ne put l'empêcher d'y être rejointe par l'armée de Ptolémée qui conduisit triomphalement la dépouille du grand roi à Memphis d'où, son mausolée achevé, elle devait être transférée à Alexandrie. Ptolémée venait de réunir Cyrène à l'Egypte et, s'alliant avec Antipatros, Kratéros et Antigonos, se posait en prince indépendant vis-à-vis du régent. Perdikkas eût perdu toute autorité s'il n'eût pas cherché à le réduire. Marchant contre le satrape d'Egypte, il fut arrêté à Péluse ; trahi par Séleukos et par Peithon, il fut tué dans une révolte soudoyée des siens ; la victoire, remportée en même temps par son lieutenant Euménès en Phrygie sur Kratéros qui y succomba [1], ne put sauver la cause de la légitimité (mai-juin 321).

II. Sans doute, la Régence ne disparut pas avec Perdikkas. Antipatros, que venait d'illustrer l'écrasement de la révolte d'Athènes (322), fut porté à cette régence unique que Perdikkas avait ambitionnée pour sa perte, et, avec elle, se maintint le fiction de l'Empire unitaire. Mais, accablé d'années, Antipatros n'était plus de force à faire de la Régence une réalité; si ses collègues n'en avaient pas été assurés ils ne la lui auraient pas confiée. Pour prendre mieux encore leurs sûretés, ils exigèrent, en gages, un nouveau partage des satrapies qui donna aux principaux d'entre eux de véritables royaumes : Séleukos reçut la Babylonie bientôt augmentée de la Susiane ; Antigonos, chargé de poursuivre en Anatolie Euménès et les amis de Perdikkas, ajouta la Lydie et la Cappadoce à la Phrygie. Ce partage, qui eut lieu à Triparadisos dans le nord de la Syrie où Antipatros était venu à la rencontre de l'armée venant d'Egypte, marqua une nouvelle étape dans le démembrement de l'Empire. Des satrapes comme ceux de Médie et de Babylonie, Peithon et Séleukos, se considéraient de fait comme indépendants; Antigonos, laissé en Asie pour réduire Euménès et Alkétas, les derniers partisans de Perdikkas, y opérait pour son propre compte. Sans doute, quand il eut tué Alkétas

1. Euménès a fait l'objet d'une bonne monographie, E. Vezin, *Eumenes von Kardia* (1907).

dans Termessos de Pisidie et bloqué Euménès dans Nora de Lycaonie (printemps 319), on put croire la paix et l'unité rétablies dans l'Empire ; mais Antipatros mourut sur ces entrefaites et le deuxième acte allait finir dans les affres d'une nouvelle convulsion, plus terrible que la précédente.

Revenu en Macédoine avec la veuve et le fils d'Alexandre, Antipatros avait, en effet, désigné comme successeur un de ses plus solides officiers, Polyperchon, ne donnant à son fils Kassandros que la chiliarchie. L'orgueil de celui-ci ne put se contenter de la deuxième place dans l'Empire alors qu'il espérait la première ; il s'allia avec Antigonos qui lui fournit les forces nécessaires pour disputer Athènes à Alexandros fils de Polyperchon, qui y avait rétabli la démocratie (printemps 318). Bientôt, Lysimachos, Séleukos et Ptolémée entrèrent dans l'alliance ; Euménès, rallié au régent Polyperchon, fut impuissant à reprendre l'Asie Mineure à Antigonos, et Klitos, son amiral, ne put empêcher Kassandros de passer le Bosphore et de reparaître en vainqueur, d'abord à Athènes, puis en Macédoine où il fut nommé régent par Eurydiké à la place de Polyperchon (été 317). Celui-ci s'entendit alors avec Olympias réfugiée en Epire : victorieuse, la mère d'Alexandre fit impitoyablement exécuter Arrhidée et Eurydiké (aut. 317). Les représailles ne se firent pas attendre ; Kassandros accourut du Péloponèse et assiégea Olympias dans Pydna. Au printemps 316, la place, affamée, dut se rendre et la mère d'Alexandre fut mise à mort, tandis que son fils était envoyé sous bonne garde à Amphipolis. Sans en prendre encore le titre, Kassandros, gendre de Philippe, agissait en roi de Macédoine. Le pouvoir royal n'était plus qu'une ombre et la question n'était plus de savoir qui serait régent de l'Empire mais qui en serait le maître. Si l'unité ne devait pas être maintenue au profit de la dynastie d'Alexandre, elle n'en restait pas moins l'idéal de ses généraux. Le troisième acte du drame va bientôt mettre en présence cinq Etats entre lesquels se divisera presque tout l'Empire; mais ce n'est pas là un système stable; c'est un équilibre factice

résultant de la seule opposition des intérêts des cinq généraux qui restent les plus forts. Chacun d'entre eux aspire à rétablir l'unité à son profit ; le plus puissant d'entre eux, Antigonos le Borgne, succombera, pour l'avoir tenté, sous les coups de ses collègues que son ambition unira contre lui.

III. Ce troisième acte est en deux tableaux. Le premier s'ouvre sur le duel entre Kassandros, maître en Europe, et Antigonos, devenu en même temps maître de l'Asie. Antigonos, en effet, soutenu par Séleukos et Peithon, avait fini par battre Euménès, qui n'était plus à la tête que des contingents disparates des autres hautes satrapies, en Parétacène, dans la région d'Ispahan (fin 317). Non content de mettre Euménès à mort, il avait aussi fait exécuter Peithon de Médie, qui se posait comme son rival, ainsi que les satrapes de l'Inde et de la Susiane ; Séleukos, menacé, s'enfuit auprès de Ptolémée. Tous deux eurent bientôt fait de s'entendre avec Kassandros et Lysimachos ; ils résolurent de disputer l'Asie à Antigonos, tandis que celui-ci, aidé de son fils Démétrios et de son neveu Polémaios, cherchait à prendre pied en Grèce où il renouvelait les promesses de liberté. Au bout de trois ans de luttes continuelles, la victoire de Ptolémée sur Démétrios à Gaza (printemps 312), tandis qu'Antigonos était arrêté sur l'Hellespont, permit à Ptolémée de remettre la main sur la Phénicie et à Séleukos de retourner à Babylone ; il soumettait les hautes satrapies malgré Démétrios, tandis qu'Antigonos reprenait la Phénicie à Ptolémée et que Polémaios tenait tête à Kassandros en Grèce. L'impossibilité de remporter de part ou d'autre un succès décisif amena les belligérants à signer la paix sur la base de l'*uti possidetis* : Kassandros devait être stratège en Europe, Lysimachos en Thrace, Ptolémée en Egypte, Antigonos dans les basses satrapies, Séleukos dans les hautes satrapies d'Asie. Les actes étaient toujours datés et les monnaies frappées au nom du jeune Alexandre ; mais, de régence, il n'était plus question (fin 312).

Ainsi, l'effort d'Antigonos pour saisir l'hégémonie s'est trouvé une première fois brisé par l'union de ses collègues.

Dans le deuxième tableau de cet acte, le vieux Borgne va se recueillir pour une nouvelle tentative. En apparence, la fiction de l'Empire uni a fait place à cinq Etats. Mais ceux qui président à leurs destinées n'y voient qu'un équilibre provisoire ; chacun épie les défaillances de l'autre.

Le deuxième tableau s'ouvre par un suprême effort fait pour la légitimité ou, du moins, en prétextant les droits de la descendance mâle d'Alexandre. Kassandros ayant fait disparaître (hiver 310-09) le jeune Alexandre et sa mère Rhoxane, Antigonos et Polyperchon soutinrent contre lui Héraklès, le fils, alors âgé de vingt ans, et élevé à Pergame, qu'Alexandre avait eu de Barsine, fille d'Artabazos, satrape de Phrygie ; mais Héraklès fut assassiné à son tour pour prix de l'entente entre Kassandros et Polyperchon. En dehors de Thessaloniké, la femme de Kassandros, il ne restait de la famille d'Alexandre que son autre sœur Kléopatra ; comme Ptolémée, devenu maître de Chypre, intriguait avec elle, Antigonos la fit exécuter secrètement à Sardes. De son côté, Ptolémée faisait mettre à mort Polémaios, le neveu révolté d'Antigonos (hiver 309-8) ; en vertu de l'alliance conclue à la suite de ce double meurtre, Ptolémée, au printemps 308, passa en Grèce pour y reprendre contre Kassandros le rôle de libérateur ; comme les affaires de Cyrène le rappelèrent bientôt en Egypte, Antigonos put envoyer en Grèce, au printemps suivant, son fils Démétrios. Quand le Poliorcète eut été reçu en libérateur à Athènes où des honneurs divins et le titre royal lui furent conférés ainsi qu'à son père (printemps 307), ces deux magnifiques ambitieux à étoffe de grands rois qu'étaient Antigonos et son fils furent repris du rêve de la monarchie universelle. Tandis qu'ils retenaient Kassandros par une invasion illyrienne qui rétablissait le jeune Pyrrhos sur le trône d'Epire, ils pressaient de formidables armements pour s'assurer la domination de la mer entre l'Asie et l'Europe. La flotte de Ptolémée fut anéantie à Salamine de Chypre (306), le triomphe qu'éternise sans doute la Victoire de Samothrace et qui permit aux vainqueurs

d'assumer officiellement le titre de rois (automne 306).

IV. Ce fut l'apogée de leur puissance, apogée aussi brillante que brève. Le quatrième acte du drame est l'histoire de son déclin. Dès qu'elle eut laissé apercevoir son but de domination universelle, une même inquiétude allia de nouveau étroitement entre eux les quatre autres Diadoques. Pour ne pas paraître inférieurs à Antigonos et à Démétrios, ils commencèrent par adopter à leur tour le titre royal ; puis ils leur préparèrent partout des échecs. Rhodes retint toute une année les forces du Poliorcète et il dut lever le siège quand Kassandros menaça Athènes (printemps 304) ; à peine était-il de retour en Grèce, et à peine, épousant Déidamia, la sœur de Pyrrhos, entreprenait-il de partager la Macédoine avec le jeune roi d'Epire, que Lysimachos, passant l'Hellespont, envahit la Phrygie (printemps 302) ; à l'automne, Antigonos, impuissant à le repousser, fut obligé de rappeler Démétrios qui venait d'être acclamé à Corinthe général en chef des forces helléniques contre Kassandros ; celui-ci reprenait aussitôt l'avantage en Grèce et Pyrrhos, abandonné de son peuple au profit de son cousin Néoptolémos, dut suivre en Asie Démétrios. A peine le Poliorcète avait-il affermi l'autorité de son père en Ionie que Séleukos rejoignit Lysimachos avec une superbe armée accompagnée de 480 éléphants qu'il ramenait de la conquête de l'Inde tandis que Ptolémée envahissait la Syrie (hiver 302-1). La bataille décisive eut lieu à Ipsos, au cœur de la Phrygie : près de 75.000 hommes s'entrechoquèrent de part et d'autre ; Démétrios fut vainqueur avec sa cavalerie, mais Antigonos, ne le voyant pas revenir au secours de l'infanterie enveloppée, se donna la mort (été 301). En disparaissant, le grand Diadoque qui, depuis vingt ans, s'efforçait d'établir sa suprématie, ne disparaissait pas seul : l'idée d'une monarchie universelle qu'il avait héritée d'Alexandre succomba avec lui sur le champ de bataille d'Ipsos. Les quatre vainqueurs, étant de force égale, ne songèrent qu'à se partager leur conquête.

V. Mais ce n'était point encore l'équilibre définitif

Trois points noirs obscurcissaient l'horizon dès que commença ce dernier acte et le condamnaient à un dénouement sanglant : 1) Ptolémée qui n'avait pu contribuer à la victoire — que ce fût par hésitation ou par simple retard — ne fut pas jugé avoir mérité une part des dépouilles ; la Syrie devait être entre lui et Séleukos une pomme de discorde. 2) Lysimachos avait un empire héréroclite, la Thrace d'un côté de l'Hellespont, l'Asie Mineure de l'autre ; sans doute il essaya de rendre cet empire viable en le gouvernant de Lysimacheia en Chersonèse ou d'Alexandria en Troade, qui jouaient, de part et d'autre des Dardanelles, le rôle qui sera celui de Constantinople au Bosphore, mais il allait se trouver en butte à la double hostilité de Séleukos, désireux de refaire à son profit l'unité de l'Asie, et de Kassandros, soucieux de reconstituer la Macédoine de Philippe. 3) Enfin, Démétrios avait survécu à la défaite de son père avec l'auréole de la victoire toujours au front, maître des îles, et, sur les côtes, de ports comme Tyr, Sidon, Ephèse, Corinthe, Athènes. Pendant quinze ans, ce grand capitaine, celui de tous les Epigones qui rappelle le plus Alexandre et qui, si la fortune ne lui avait été contraire, eût été le mieux fait pour continuer son œuvre, pendant quinze ans, réduit à n'être qu'un aventurier de génie, le Poliorcète allait entretenir une guerre continuelle en essayant de se refaire un Empire.

Après avoir chargé son beau-frère Pyrrhos de diriger ses affaires en Grèce — de Corinthe, car Athènes, prompte à abandonner les vaincus, avait chassé sa garnison — Démétrios s'empressa de retourner en Asie où l'appelait Séleukos. Inquiet du rapprochement que Ptolémée et Lysimachos venaient de conclure, le roi de Syrie épousa solennellement à Rhossos la fille de Démétrios, Stratoniké. Sans intervenir lui-même, Séleukos laissa Démétrios enlever la Cilicie à Pleistarchos, frère de Kassandros, disputer l'Ionie à Lysimachos, harceler Ptolémée en Palestine (299).

La paix venait d'être rétablie en apparence par le mariage de Démétrios avec Ptolémaïs, fille de Ptolémée, à

qui Démétrios donna Pyrrhos en otage, quand, par la mort de Kassandros (hiver 298-7), bientôt suivie de celle de son fils aîné Philippos, la succession ayant passé à ses deux cadets, Antipatros et Alexandros, Démétrios put espérer se refaire un royaume en Europe. Mais Lysimachos et Ptolémée ne pouvaient le permettre : ils soutinrent contre lui Athènes qui avait, sous Lacharès, rejeté son autorité ; ils marièrent les deux fils de Kassandros chacun à une de ses filles et leur envoyèrent des secours ; ils chargèrent Pyrrhos de les seconder et, marié à une belle-fille de Ptolémée, ils lui fournirent les moyens de rétablir son pouvoir en Epire (297). Pendant que Démétrios s'opiniâtrait au siège d'Athènes, Ptolémée lui enlevait les ports de Syrie et de Chypre, Lysimachos les ports d'Asie (294).

On pouvait croire Démétrios perdu ; son étonnante activité le remit avant la fin de l'année au premier rang. Elle fut servie, il est vrai, par les circonstances, surtout ces divisions de familles et ces haines de femmes qui devaient compromettre si souvent les monarchies hellénistiques : divorce de Séleukos d'avec Stratoniké qu'il passe à son fils Antiochos, — répudiation par Ptolémée d'Eurydiké qui se retire auprès de son gendre Lysimachos avec son fils Ptolémée Kéraunos et s'y trouve en conflit avec Arsinoé sa belle-fille, la jeune femme de Lysimachos —, guerre civile entre les deux fils de Kassandros, Alexandros et Antipatros, avec meurtre de leur mère Thessaloniké, la dernière sœur survivante d'Alexandre, par Antipatros, l'aîné. Profitant de la haine que ce fils dénaturé s'attira par ce meurtre, Démétrios s'empara facilement de la Macédoine sous prétexte de soutenir Alexandros ; maître de la Macédoine, il fit assassiner ce dernier des neveux d'Alexandre. L'abandon de quelques terres, terres promises par Alexandros à Pyrrhos, lui concilia ce dernier, déjà séduit par ses projets italiques, tandis que Lysimachos, occupé par une grande guerre contre les Gètes, ne pouvait soutenir Antipatros réfugié auprès de lui ainsi que Lysandra, veuve d'Alexandros, qu'il fit épouser à son fils Agathocle. Démétrios monta sur le trône

de Macédoine auquel il pouvait prétendre comme époux de Phila, fille d'Antipatros (hiver 294-3).

Ce n'était qu'une trève pour lui. A peine avait-il achevé de soumettre la Béotie au prix d'un double siège de Thèbes, et à peine avait-il restauré dans Athènes son autorité appuyée par une garnison à Mounichya (291), que Lysimachos, revenu de sa guerre danubienne, s'alliait contre lui à Pyrrhos et aux Etoliens (289-8). Attaqué des deux côtés pendant que la flotte de Ptolémée se rendait maîtresse de la mer, et trahi par son armée, Démétrios dut abandonner la Macédoine que Pyrrhos et Lysimachos se partagèrent ; il assiégea en vain Athènes qui avait expulsé sa garnison et dut lever le siège à l'approche de Pyrrhos. Laissant alors à son fils, Antigonos II Gonatas, le soin de défendre les possessions qui lui restaient en Grèce, il passa en Asie, espérant s'y reconstituer un royaume à la faveur de la désaffection générale créée par les rigueurs de Lysimachos et en profitant des grands souvenirs laissés par Antigonos (automne 287). Mais il n'y trouva pas l'appui qu'il escomptait et, serré de près, au nord du Taurus, par Agathocle, au sud par Séleukos, il vit son armée passer peu à peu à l'ennemi. Livré lui-même, il fut interné près d'Apamée sur l'Oronte (hiver 286-5). C'est là que le vin, auquel il se livrait pour se procurer l'oubli, le mena au tombeau en moins de trois ans (283), l'année même où mourait Ptolémée I, le plus obstiné de ses adversaires[1].

S'ils avaient encore vécu deux ans, les deux rivaux auraient pu voir la chute du possesseur de cet Etat-tampon que sa position même condamnait à s'écrouler, Lysimachos. Démétrios disparu et Antigonos encore impuissant, c'est Pyrrhos qui lui dispute la Macédoine ; mais la popularité du vieux général d'Alexandre y dépassait trop celle du brillant Epirote pour qu'il pût résister. L'Empire de Lysi-

1. Démétrios Poliorcète n'a pas encore été l'objet de la monographie qu'il mérite. Mais on trouvera tous les faits dans l'art. *Demetrios* de la *Real-Encyclopädie* et une reconstitution très heureuse des dernières années de sa vie dans la récente monographie de Tarn sur son fils (*Antigonos Gonatas*, 1913).

machos s'étendait des Thermopyles au Taurus quand les intrigues de sa jeune femme Arsinoé, en amenant la perte du fils du premier lit, Agathocle, fournirent à Séleukos l'occasion qu'il cherchait pour réunir toute l'Asie sous son sceptre. Il s'avança lentement à travers les places livrées par les partisans d'Agathocle, dont la veuve Lysandra l'accompagnait avec ses enfants et le beau-fils de Lysimachos, Ptolémée Kéraunos ; puis, maître de Sardes et de Pergame avec leurs trésors royaux, il vint livrer à Lysimachos, dans la plaine lydienne du Kouros la bataille décisive : Lysimachos resta sur le terrain, et Séleukos fut reconnu dans toute l'Asie Mineure (été 281). Il venait de passer en Europe, méditant de soumettre la Thrace et la Macédoine où il se serait établi laissant l'Asie à son fils Antiochos, quand le dernier survivant des lieutenants d'Alexandre tomba sous le poignard de Ptolémée Kéraunos et, avec lui, le dernier rêve de monarchie universelle que la griserie de la victoire lui avait peut-être fait concevoir (hiver 281-80).

Petit-fils d'Antipatros et beau-frère d'Agathocle, le meurtrier crut se faire de nouveaux titres au trône de Lysimachos en épousant sa veuve Arsinoé qui était sa demi-sœur. Mais les fils d'Arsinoé et de Lysimachos refusèrent de le reconnaître ; il s'ensuivit cinq ans de guerres intestines, interrompues par les invasions gauloises en 278 ; enfin, Antigonos Gonatas, après la disparition de tous ses compétiteurs, réussit à se faire reconnaître roi en Macédoine et en Thrace, tandis qu'Antiochos Ier s'affermissait dans l'Asie entière et que, d'Egypte, Ptolémée II cherchait à conserver quelques restes des possessions asiatiques de Lysimachos dont il épousait la veuve, sa sœur Arsinoé : mariés selon la coutume pharaonique, le frère et la sœur devenaient les rois « Philadelphes ».

Cette adoption caractéristique d'une des traditions des vaincus qui répugnaient le plus aux Grecs venant après les morts successives de Ptolémée Ier, de Lysimachos et de Séleukos Ier, peut marquer que l'ère des grands Diadoques était close ; la succession d'Alexandre, si longtemps disputée, s'était définitivement scindée en trois empires que les Epigones allaient porter à un haut degré de prospérité.

***

Avant de passer à l'étude de ce que ces trois Empires ont fait pour l'hellénisation et pour l'hellénisme, il faut indiquer comment cette Grèce, qui restait le cœur du monde grec démesurément agrandi, finit, après quelques convulsions, par accepter le nouvel état de choses, et quel rôle elle y a joué : rôle, disons-le tout de suite, qui n'a pas seulement été réduit en soi et ruineux pour la Grèce elle-même, mais qui n'a que trop contribué aux dissensions qui ont causé la ruine politique de l'hellénisme macédonien.

En Grèce, on l'a vu, les intrigues n'avaient pas cessé contre Alexandre tandis qu'il conquérait l'Asie. Pour y mettre un terme apparent, il avait fallu la défaite du roi de Sparte Agis par Antipatros, laissé par Alexandre comme vice-roi en Macédoine ; il avait fallu le généreux pardon accordé par le conquérant à la plupart des mercenaires grecs de Darios ; il avait surtout fallu ses éclatants succès sur les confins de la Scythie et de l'Inde. Dès lors, ce n'est pas l'adulation politique seulement, mais l'imagination populaire qui salue en lui un nouveau Dionysos ; Athènes, gouvernée par le modéré Lycurgue, décide de l'honorer comme un dieu (324) et la plupart des cités suivent son exemple, d'autant plus disposées à l'adorer qu'elles escomptent les largesses du nouveau maître des trésors de l'Orient[1].

Tout en se montrant généreux envers les envoyés qui vinrent le trouver à Babylone, comme *théores* — ce qui était le traiter en dieu — Alexandre, désireux d'achever la pacification de la Grèce, et d'y affirmer son autorité au moment

1. Le plus exact et plus vivant tableau de l'histoire athénienne du temps d'Alexandre au temps de Sylla a été donné par W. S. Ferguson, *Hellenistic Athens* (1911).

de revenir vers l'Occident, envoya un de ses officiers lire aux jeux olympiques un décret invitant toutes les villes à rappeler leurs bannis. Cette mesure d'apaisement, aussi politique que généreuse, ne manqua pas d'exaspérer tous les *beati possidentes* que le retour des bannis pouvait inquiéter, surtout à Athènes et en Etolie. Aussi, à peine la mort d'Alexandre fut-elle connue que, profitant des mercenaires campés au Ténare et des trésors laissés à Athènes par Harpale, le trésorier infidèle d'Alexandre, Athéniens et Etoliens unirent leurs forces en Thessalie; l'éloquence de Démosthène, les talents militaires de Léosthène décidèrent la plupart des nations de la Grèce centrale à s'unir à eux. Devant ces forces combinées, Antipatros, trop inférieur en nombre, dut s'enfermer dans Lamia, en attendant l'arrivée de Kratéros (hiver 323-2). Dégagé par Léonnatos, le satrape de la Phrygie hellespontique, il reparut en Thessalie quand les vieilles bandes de Kratéros les eurent rejoints : une double défaite, sur terre à Krannon, sur mer à Amorgos, mit fin pour jamais à la puissance militaire d'Athènes : il lui fallut livrer ses grands orateurs anti-macédoniens, Démosthène et Hypéride, et recevoir une garnison macédonienne à Mounichya (été 322).

Quand Polyperchon, succédant à Antipatros, chercha des appuis contre Kassandros, il crut opportun de faire proclamer « la liberté » des Grecs, c'est-à-dire la restauration des démocraties. Mais, si Athènes s'empressa de rétablir, il n'en fut pas de même ailleurs, et, après avoir assiégé en vain Mégalopolis, Polyperchon abandonna ses projets. Tandis que Kassandros réinstallait à Athènes une oligarchie modérée confiée à Démétrios de Phalère (317), et relevait Thèbes de ses ruines, le reste de la Grèce reprenait son indépendance, sauf Corinthe et Sicyone occupées par Alexandros, fils de Polyperchon. Kassandros essaya en vain, à deux reprises, d'achever d'établir son hégémonie sur la Grèce du Nord en soumettant les Etoliens qui en devenaient la grande puissance militaire ; Polémaios, neveu d'Antigonos, soutint contre lui les cités du Péloponèse, et l'exclut

des Cyclades sur lesquelles, de Chalcis, sa base d'opération, il s'était assuré une sorte de primauté. Mais, ni Polémaios, ni Polyperchon, qui s'y essaya de nouveau en 309, ne purent s'affirmer, en face de Kassandros et de ses Macédoniens, comme défenseurs de la liberté grecque ; Ptolémée n'y réussit pas davantage dans cette expédition navale de 308 où il mit la main temporairement sur Chalcis, Corinthe et Sicyone, restées sans défense par la mort de Polémaios et d'Alexandros. Ce n'est qu'en juin 307, quand Démétrios Poliorcète débarqua au Pirée, que les démocraties revinrent partout au pouvoir à l'exemple de ce qui se passait à Athènes. Là, Démétrios de Phalère était obligé de se réfugier à Thèbes, puis à Alexandrie, tandis que les affaires publiques revenaient aux mains de politiciens en qui revivait l'esprit des grands orateurs qui avaient combattu Philippe et Alexandre : Démocharès, neveu de Démosthène, Habron, fils de Lycurgue, Stratoklès, ami d'Hypéride. Les démocraties novatrices, conformément à leurs tendances démagogiques, étaient mieux disposées que les oligarchies jalouses et traditionalistes, à combler d'honneurs les nouveaux maîtres du monde. Antigonos et Démétrios reçurent d'Athènes des honneurs divins : culte comme « dieux sauveurs », statues sur l'Agora à côté de celles des tyrannicides, leurs noms donnés à deux nouvelles tribus — enfin le titre royal. Décernés à Athènes qui était encore la capitale morale du monde grec, ces honneurs ne furent pas que des mots : ils eurent un immense retentissement, et une émulation de flatteries s'empara des autres cités. Dans ce mouvement, il ne faut pas voir que servilité envers les puissants du jour ; c'est aussi la vieille Grèce républicaine qui accepte le régime nouveau des royautés orientalisées entre lesquelles se divise maintenant le monde hellénique. C'est, en Grèce comme dans le reste de l'univers hellénisé, l'idéal de la cité libre qui recule devant celui de la monarchie universelle.

Désormais, malgré quelques illusions que donneront encore à Athènes des orateurs comme Mikion ou Athénion,

à Sparte des capitaines comme Agis, Cléomène ou Machanidas, aux villes achéennes des chefs comme Aratos et Philopoimen, les cités de la Grèce savent que, comme puissances, elles ont passé au second plan de l'hellénisme ; elles le savent et elles l'acceptent pourvu que les rois, nouveaux maîtres du monde grec, leur témoignent des égards et, en cas de besoin, les secondent de leurs richesses. Elles acceptent ces égards et ces présents, mais elles les considèrent comme dus et n'y voient pas une raison de s'attacher à leurs auteurs. Pour celui des souverains hellénistiques qui est leur voisin, pour le roi de Macédoine, la défiance qu'elles n'ont pas cessé de lui témoigner va, trop souvent, jusqu'à l'hostilité. Les grands princes qu'a eus la Macédoine du IIIe siècle auraient eu facilement raison de cette hostilité, et cela d'autant plus que, quand les oligarchies se liguaient contre eux, les démocraties les appelaient et *vice versa* ; mais l'entrée en ligne des populations riveraines de l'Adriatique vint trop souvent retenir, rappeler et affaiblir les rois de Macédoine. Quel que fût leur degré d'hellénisation, presque complète comme chez les Etoliens, à moitié accomplie comme chez les Epirotes, à peine commencée comme chez les Illyriens, ces peuples n'ont pas cessé d'être pour la Macédoine une menace qui l'a empêchée d'unifier la Grèce sous son empire.

On semble généralement admettre que cette unification eût été un danger pour le génie hellénique. On ne saurait prouver ni l'exactitude, ni l'inexactitude de cette opinion ; mais on peut faire observer que l'unification peut aisément se combiner avec l'autonomie municipale et qu'on ne voit pas que ce régime, qui a été celui des villes grecques d'Asie sous les Séleucides, ait empêché leur développement intellectuel ou leur expansion économique. En tout cas, ce qui paraît certain, c'est qu'en s'absorbant dans ses luttes intestines, en causant par là son affaiblissement puis, finalement, sa ruine avec celle de la Macédoine, la Grèce a nui à la grande œuvre de l'hellénisation.

Sans doute, on ne peut qu'admirer le patriotisme sincère

qui anime l'éloquence d'un Démosthène ; mais l'enthousiasme dont son nom a été entouré dès sa mort a suscité dans toutes les républiques grecques des Démosthène au petit pied, à qui le patriotisme local a fait trop oublier les intérêts vitaux de l'hellénisme. Si l'on peut excuser les plus anciens d'entre eux, dominés qu'ils étaient par la vieille tradition de la cité-état, de n'avoir pas su discerner ces intérêts panhelléniques, il n'en est plus de même des contemporains de ce Polybe qui les comprend si bien — mais trop tard. L'histoire ne saurait dissimuler que toute l'éloquence de ces émules de Démosthène était dirigée en sens contraire des besoins et des destinées de l'hellénisme. S'ils avaient consacré leurs talents à unir les Grecs autour du grand capitaine macédonien et de ses successeurs, pour la cause nationale, au lieu de les détourner d'eux, Alexandre et les Epigones auraient eu derrière eux l'hellénisme tout entier. Sans doute, la conquête macédonienne ne pouvait être plus prodigieuse qu'elle ne l'a été ; mais elle pouvait être plus solide. A peine dissipé le nuage doré de gloire qu'elle a soulevé autour d'elle, sa fragilité apparaît de toutes parts. Ce grand essor de l'hellénisme, ce qu'on peut appeler « l'Hellénisme triomphant » qui, en dix ans, a mis l'Orient entier aux mains des Grecs, n'a pu être poussé jusqu'au point où il eût fait, selon le rêve d'Alexandre, du monde d'alors, un empire grec. Dès la génération suivante, c'est par l'insuffisance de leurs forces militaires — et cette insuffisance tient surtout à ce que la Grèce, jalouse et divisée, se refuse à les suivre — que l'Hellénisme échoue de toutes parts dans l'effort des grands Macédoniens à achever l'entreprise du plus grand d'entre eux : Antiochos voit le Nord et l'Iran lui échapper pour passer aux Parthes qui seront les plus redoutables adversaires de l'expansion gréco-romaine ; Lysimachos, vaincu en Scythie, doit laisser les populations celtiques et gétiques s'établir en maîtresses du Danube à l'Hèbre ; Agathocle échoue dans son magnifique effort contre Carthage ; Pyrrhos, faute de soldats, ne peut sauver l'Italie grecque de l'étreinte de Rome : il n'a fait que réveiller la louve qui,

en moins d'un siècle, aura jeté ses griffes sur tout l'empire d'Alexandre. Si le génie d'Hannibal ne l'avait retenue sur la défensive jusqu'à la fin du IIIe siècle, Rome aurait peut être, un siècle plus tôt, soumis le monde hellénique arrêté dans son essor.

C'est sur l'histoire de l'expansion dernière, puis de l'arrêt et du recul de l'hellénisme dans cette période, qu'il nous faut jeter un coup d'œil.

II. — EXPANSION ET RECUL DE L'HELLÉNISATION JUSQU'AU MILIEU DU IIe SIÈCLE. — LES FRONTIÈRES DU MONDE HELLÉNISTIQUE EN ASIE, EN AFRIQUE, EN EUROPE.

On a vu par quelles vicissitudes l'empire d'Alexandre a fini par se diviser en trois grands Etats, un sur chacun des continents qu'embrassait la conquête macédonienne : Antigonides en Europe, Séleucides en Asie, Lagides en Afrique. Cette division n'a pas mis fin aux conflits dont les ambitions rivales ont été la cause et certaines frontières contestées — côtes de la Syrie et bords de l'Hellespont — le prétexte ; conflits déplorables, qui ont amené ces trois empires à s'affaiblir et à se ruiner mutuellement, jusqu'à ce que, à Magnésie, Pydna et Actium, ils deviennent la proie de Rome. Mais ces guerres intestines nous intéressent moins ici que l'affermissement et le développement que, malgré elles, l'œuvre d'Alexandre a subis pendant les quarante années des guerres des Diadoques et pendant le reste du IIIe siècle. Ce sont les progrès de l'hellénisation de l'Orient que nous chercherons à retracer ici. Nous commencerons par l'extension territoriale aux frontières pour revenir ensuite, de ces marches de l'hellénisme, jeter un coup d'œil sur ses nouvelles capitales.

Alexandre avait promené ses armes victorieuses des déserts de la Libye aux steppes de la Scythie, du Taurus à l'Himalaya ; mais il n'avait pas eu le temps, non seulement de réduire à une soumission réelle toutes les populations de cet immense empire, mais même de les obliger à lui rendre hommage. Les frontières de ce qui devait être le

monde hellénistique étaient partout atteintes ; restait à compléter la conquête et à y rendre l'autorité macédonienne, de nominale, effective.

Si nous jetons, à ce point de vue, un coup d'œil sur l'Empire à la mort d'Alexandre, nous y verrons que la plupart des régions que leurs montagnes rendaient difficilement accessibles étaient restées indépendantes, les unes de l'aveu d'Alexandre et en reconnaissant sa suzeraineté — telles la Carie avec sa vieille reine Ada, les Pisidiens dont il avait enlevé les plus fortes places —, les autres sans avoir fait envers lui aucun acte d'hommage — telles la Cappadoce sous Ariarathe, la Paphlagonie Pontique sous Mithridate, la Bithynie sous Bas, l'Arménie sous Orontès, tous chefs nationaux reconnus par les Perses ; aux extrémités de l'Empire, d'une part, Cyrène qu'Alexandre n'avait pu atteindre, d'autre part la Thrace danubienne et le littoral du golfe Persique qu'il n'avait pu que traverser, restaient également indépendants de fait.

Comment les successeurs d'Alexandre, malgré les forces précieuses perdues dans le demi-siècle de guerres intestines, ont-ils pu continuer son œuvre ? Sur quels points ont-ils dû reculer ? sur quels autres ont-ils avancé ? où l'hellénisme n'a-t-il été que de surface et où a-t-il pris des racines solides ? C'est ce que nous allons examiner en parcourant les grandes divisions naturelles de l'immense empire telles qu'elles se présentaient vers le milieu du IIIe siècle.

Asie Mineure. — De toutes les parties de l'Empire d'Alexandre, l'Asie Mineure [1] semblait, une fois soumise, la plus facile à helléniser [2]. Ce n'est pas seulement

1. J'emploie ce terme consacré bien qu'il ait été inconnu des écrivains de l'époque. Ils distinguent l'Asie en Asie *au delà* et Asie *en deçà* du Taurus (cette chaîne se prolongeait suivant eux par le Masios jusqu'en Arménie) ou en *hautes* et *basses* satrapies.

2. Les éléments du tableau que nous allons tracer pour les trois parties de l'Asie grecque se trouvent répartis dans *The house of Seleucus* de R. Bevan (1902) et l'*Histoire des Séleucides* de A. Bouché-Leclercq (Paris, 1913).

qu'elle fût la plus proche de la Grèce et que tout le ruban de ses côtes était occupé depuis des siècles, de la Cilicie à la Colchide, par des colonies grecques ; c'est aussi que la plus importante de ses populations était apparentée, de langue, de mœurs et de religion, aux Grecs. Entre la vieille population autochthone qui avait formé l'empire hétéen du XVe siècle et la noblesse iranienne disséminée par les conquêtes de Cyrus et de Darios, la masse des peuples anatoliens était formée de ces bandes indo-européennes qu'on a vu passer en Asie en flots successifs, le premier au XVe, le second au XIIe siècle, un troisième peut-être au IXe siècle.

Si les peuples des vallées lydiennes et mysiennes et des plateaux phrygiens et cappadociens avaient été soumis par les rois de Perse, comme ils l'avaient été déjà par les rois de Phrygie et de Lydie, s'ils avaient pu se développer dans une paix relative en formant les deux satrapies de Phrygie, celle de Lydie et celle de Cappadoce, il n'en était pas de même sur tout le pourtour montagneux. Au Sud, Cariens, Lyciens, Pamphyliens, Pisidiens, Ciliciens, au Nord, Bithyniens, Paphlagoniens, Tibarènes, Mosques et Colques, enfin Arméniens, tous étaient plus ou moins indépendants. Pour masquer cette indépendance à leurs propres yeux, les Grands Rois affectaient de considérer les chefs indigènes de ces peuples comme des satrapes. C'est comme tels que régnaient, dès la fin du Ve s., en Paphlagonie, la maison de Korylas, en Bithynie, celle de Doidalsas, maisons qui s'y maintinrent à l'époque hellénistique ; dans le Pont et dans les montagnes de la Cappadoce, les dynasties régnantes s'étaient laissé pénétrer par la culture iranienne comme l'attestent les noms que continueront à porter leurs descendants hellénisés, les Ariarathès et les Ariobarzanès de Cappadoce, les Mithradatès et les Pharnakès du Pont[1]. Chez les peuplades indépendantes du Sud, sauf en Carie où régnaient les descendants hellénisés de Mausole, aucune royauté n'avait réussi à s'imposer ; même, malgré un vague lien religieux, c'est

1. Voir Gutschmid, *Geschichte des Iran* (1888) et W. Geiger. *Ostiranische Kultur im Altertum* (Erlangen, 1882).

la guerre de tribu à tribu, de vallée à vallée qui était le régime ordinaire en Pisidie ou en Lycie.

Alexandre n'avait pu imposer tribut que là où il était passé ; en Carie, où, après la mort d'Ada à qui il avait rendu le pouvoir, son satrape Asandros établit une autorité dont la rapide hellénisation du pays facilita le développement ; en Pisidie et en Cilicie où il avait mis les montagnards à la raison en 334. Mais il avait dû se contenter de vagues promesses des Bithyniens et des Paphlagoniens, et Ariarathès de Cappadoce ne lui avait même pas fait hommage. Ses satrapes ne furent pas plus heureux : celui de Phrygie hellespontique, Kalas, fut battu par Bas de Bithynie ; celui de Cilicie, Balakros, périt en essayant de prendre Isaura et Laranda. Ce n'est que sous Perdikkas qu'Alkétas, son frère, sut gagner les Pisidiens — encore obligèrent-ils Achaios et Antiochos III à les combattre — tandis qu'Euménès soumettait la Cappadoce avec les parties voisines d'Arménie et de Cilicie et que Perdikkas lui-même mettait en croix le vieil Ariarathès Ier (329-19). Mais un de ses fils, Ariarathès II, se maintint en Cataonie où, allié avec Artavasdès de Petite Arménie, il battait, tour à tour, les généraux d'Antigonos (v. 310) et de Séleukos (301) ; un Mithradatès de Kios, par une suite d'habiles trahisons, réussit à se tailler un royaume le long du Pont, de l'Olgassys jusqu'au-delà de l'Iris, et prit le titre de roi après Ipsos ; en Bithynie, Lysimachos, puis Séleukos furent impuissants contre l'habile Zipoitès et son fils Nikomédès qui proclamaient en 297 leur antonomie ; le désir d'indépendance des Mysiens ne laissa pas sans doute de faciliter à Philétairos de Tios la fondation de l'état pergaménien. Quand son successeur, Euménès Ier, eut pris le titre de roi — que Nikomédès et Mithradatès avaient assumé dès 280 — par la victoire éclatante où périt Antiochos Ier, en 263-2, les quatre Etats qui devaient se diviser l'Asie étaient constitués : Pergame, Bithynie, Pont, Cappadoce. Le cinquième, celui des Galates qui avaient passé en Asie en 278-7, s'était établi, — grâce à des cessions de terres faites par Nikomédès de Bithynie et

par Antiochos Ier — dans la future Galatie où les victoires d'Attalos Ier devaient circonscrire les Gaulois après un demi-siècle de dévastations en Asie (v. 230).

Si ces cinq Etats vivaces constituaient pour les Séleucides un danger que compliquait l'occupation ptolémaïque de plusieurs ports des côtes du sud de l'Asie Mineure, ce n'était pas un péril pour l'hellénisme. Pergame se piqua même, dès l'origine, d'un hellénisme plus pur que celui des Séleucides et digne en quelque sorte des vieilles traditions grecques localisées en Mysie et en Troade ; bientôt, ses victoires sur les Galates lui donnèrent une auréole incomparable aux yeux des Grecs d'Asie. En Bithynie et au Pont, l'hellénisme, introduit par les ports grecs, se développait rapidement par la volonté de souverains civilisateurs. Déjà, les Mithridate du IVe siècle avaient mérité d'être nommés citoyens d'Athènes et l'un d'eux passe pour avoir élevé une statue de Platon ; Nikomédès Ier construit, en face de la Nicée de Lysimachos, Nicomédie, une des futures capitales du monde ; Ariamnès de Cappadoce grave les légendes en grec, au lieu d'araméen, sur les premières monnaies où il prend le titre de roi, et son fils, Ariarathès III, épouse Stratoniké, fille d'Antiochos II, tandis que sa sœur Laodiké est donnée à Mithradatès II ; celui-ci infligeait à Ancyre une grave défaite à Séleukos II (v. 240) pour le compte de son beau-frère Antiochos Hiérax, qui épousait la fille de Ziaélas de Bithynie ; son adversaire, Attalos Ier, était le fils d'une Antiochis, cousine d'Antiochos II ; enfin Achaios, neveu d'Antiochis, et Antiochos III, épousaient deux filles de Mithridatès II (v. 220). Les Séleucides sont ainsi, par leurs divisions, amenés à reconnaître comme rois les fils de ceux en qui ils ne voyaient, cinquante ans plus tôt, que des satrapes infidèles ou des chefs rebelles.

D'ailleurs, le reste de l'Anatolie leur restait fidèle. L'épigraphie a fourni de nombreux documents qui montrent que, jusqu'à la fin du IIIe siècle, les villes éoliennes groupées autour du temple d'Ilion, et les villes ioniennes confédérées autour de celui de Didymes, restèrent attachées aux Séleucides qui surent ménager leurs libertés tout en favorisant leurs embellissements. La meilleure preuve de cette popularité des Séleucides est le peu d'appui qu'Achaios rencontra en Asie quand il essaya de s'y tailler une royauté aux dépens de son cousin Antiochos III.

L'hostilité entre les rois grecs de l'Asie avait indirectement servi l'hellénisme. Pour contenir leurs rivaux, les Séleucides avaient dû installer des colonies militaires à tous les points stratégiques : ainsi Magnésie du Sipyle et Thyateira en Lydie colonisées par Séleukos Ier, Apamée du Méandre par Antiochos Ier, Laodicée du Lykos par lui ou par Antiochos II. Dans la seule Carie Antiochos Ier passait pour avoir fondé, en dehors d'Apamée et de Laodicée, une Stratonikeia et une Nysa, d'après le nom de ses femmes, et une Antiocheia en son propre honneur. Comme les rois de Pergame en firent autant sur leurs frontières quand ils entrèrent en conflit avec les rois de Syrie et de Bithynie et avec les Galates — d'où tant d'Euméneia et d'Attaleia —; comme des ministres ou généraux des souverains imitèrent leur exemple — de là Thémisonion, Lysias, Philomélion; ainsi, au cours du IIIe siècle, une cinquantaine de places purement grecques vinrent diffuser l'hellénisme à travers l'Anatolie. Les inscriptions attestent le rapide progrès que le grec y fit aux dépens des dialectes indigènes; si ceux-ci restèrent parlés par le peuple des campagnes jusqu'en plein empire romain, dès le IIe siècle av. J.-C., toutes les cités d'Asie Mineure n'employaient que le grec dans leurs actes officiels et étaient administrées par des municipalités de type grec. Même les Galates furent pénétrés par la culture hellénique : moins d'un siècle après leur passage en Asie, ils avaient été assez gagnés par la civilisation ambiante, pour que les Romains ne vissent plus en eux que des *Gallo-Grecs* (188).[1]

1. Pour l'hellénisation dans le Pont et la Bithynie, voir Th. Reinach, *Mithridate Eupator* (1890) et (avec Babelon) *Monnaies d'Asie Mineure* (I-II); pour Pergame, G. Cardinali, *Il regno di Pergamo* (1906) et A. Reinach, *Les colonies militaires de Pergame* (*Rev. arch.*, 1908-9 ; sera continué dans la *Rev. épigraphique*).

Haute Asie. — Dans les « hautes satrapies » que l'Anti-Taurus et l'Euphrate séparaient de l'Asie Mineure, la pénétration hellénique fut moins aisée, mais non moins féconde. C'est qu'elle se voyait ici aux prises, non avec des populations arriérées, mais avec des civilisations millénaires. Babylone et Suse étaient des capitales du monde deux mille ans avant Homère. Aussi bien, tandis que l'hellénisme ne trouvait en Anatolie presque rien à recevoir en retour de tout ce qu'il y apportait, en Mésopotamie il put s'enrichir des trésors de science accumulés par les Chaldéens. Le merveilleux développement scientifique de l'époque alexandrine doit autant à Babylone qu'à Memphis [1].

Dans ces hautes satrapies, il faut distinguer comme un fruit robuste — Mésopotamie et Iran — avec un noyau fécond — Chaldée — et une écorce rude — tout le pourtour montagneux qui l'enveloppait du Caucase à l'Himalaya. Le sort de l'hellénisme fut différent dans chacune de ces parties du monde oriental.

Babylonie et Susiane. — Pour la Babylonie, Séleukos, son satrape dès 321, y fut reçu comme roi en 317 après qu'il y eut annexé la Susiane, l'autre grand centre de culture du haut Orient. Les Séleucides devaient y régner cent soixante-quinze ans, renouant aux yeux des indigènes la tradition interrompue depuis Nabuchodonosor, relevant ou construisant des temples, écrivant en cunéiforme leurs actes publics. Mais Séleukos ne se sentait pas à l'aise au milieu de la vieille capitale chaldéenne : il transporta sa résidence à Séleucie du Tigre, reliée par un canal à l'Euphrate, à 65 kilomètres au nord de Babylone. Jusqu'à ce qu'elle fût remplacée par la Ctésiphon des Arsacides, de l'autre côté du Tigre, puis par la Bagdad musulmane (à 50 milles au nord), Séleucie devait être la capitale du haut Orient hellénisé ; au temps de Pline, malgré deux siècles de domination parthe, c'était encore une grande

1. Voir sur ce point Franz Cumont dans les *Neue Jahrbücher* de 1911.

ville grecque. Trois autres Séleucie, une Antioche, deux Apamée, une Apollonie attestent que l'activité colonisatrice des premiers Séleucides ne s'est pas bornée en Chaldée à leur capitale de Séleucie du Tigre. Et la fusion des deux cultures s'y poursuit rapidement : c'est sous Antiochos Ier que Bérose, prêtre de Bel, mit l'histoire de l'Orient à la portée des Grecs, et nous l'a préservée ainsi ; sous Antiochos II, Diogène de Séleucie dit « le Babylonien » devient le chef de l'école stoïcienne ; si Séleukos, son compatriote, fut, avec Aristarque de Samos, un précurseur de Copernic, il le doit sans doute aux antiques observatoires de Babylone. [1]

Perse et Médie. — Le cœur de l'Iran était formé par la Médie avec Ecbatane, et la Perse, avec Pasagardes et Persépolis. Ces deux citadelles montagneuses qui s'étendent au nord-est de la Susiane et de la Babylonie avaient comme contreforts : au nord, l'Hyrkanie et la Parthie ; à l'est, l'Arie, la Drangiane et la Carmanie — soit presque toute la Perse moderne. Des plateaux fertiles s'y opposaient à de rudes pays alpestres. Dans ces massifs tourmentés, les Séleucides ne réussirent pas plus qu'Alexandre à établir une domination incontestée ; ils laissèrent à la Médie du nord — celle des Kurdes du Zagros dont le chef-lieu, Gazaka, était une des villes sacrées du Mazdéisme — une indépendance relative sous la dynastie d'Atropatès, beau-père de Perdikkas (d'où Atropatène, Azerbeidjan) ; ils la laissèrent de même à la Perside où les indomptables Mardes entouraient la cité nationale de Pasagardes. Mais, sur les hauts plateaux, leur autorité fut reconnue d'autant plus aisément que leur dynastie pouvait y être considérée comme nationale, Séleukos ayant épousé aux fêtes de Suse, Apama, fille de Spitaménès, satrape d'Hyrkanie, l'un des plus grands noms de la noblesse iranienne. Nobles Iraniens et nobles Macédoniens, grands chasseurs et grands

1. Voir Sir Thomas Heath, *Aristarchos of Samos, the ancient Copernicus* (Oxford, 1913).

sabreurs, étaient faits pour s'entendre; dès le temps d'Alexandre, le satrape de Perse, Peukestas, avait donné l'exemple en apprenant l'iranien; les Séleucides trouvèrent beaucoup d'excellents officiers dans leur noblesse iranienne. Il n'est cependant pas douteux qu'elle appuya la révolte de Molon, satrape de Médie et de Perse, qui, entré à Séleucie du Tigre en 222, y prit le titre de roi ; mais la promptitude avec laquelle elle se rallia au souverain légitime quand Antiochos III parut et la paix qu'Artabazanès de Médie s'empressa de lui demander attestent la sincérité de leur respect pour le nouveau « roi des rois ».

Au temps du Polybe, la Grande Médie était couverte de villes hellénisées dont les principales étaient Rhagai, devenue Eurôpos en souvenir du lieu de naissance de Séleukos, et Apaméa Rhagiana. Autour de la Médie, il y eut moins hellénisation que colonisation militaire grecque : Antioche de Perside, Hékatompyle de Parthie, Alexandrie d'Arie, sont surtout de grandes places de guerre et de commerce.

Au nord du Zagros, sur tous les contreforts méridionaux du Caucase, dominés par l'Ararat, l'Arménie formait comme le bastion où se soudaient Cappadoce et Médie. Les Assyriens avaient déjà épuisé leurs forces à la soumettre quand les Arméniens, pointe avancée de l'invasion phrygienne, s'y étaient superposés à la vieille population alarodienne (Ourartou, Ararat) ; le satrape perse s'y était rendu à peu près indépendant, et Alexandre, puis Euménès, furent impuissants à en chasser le vieil Orontès. Dès 300 environ, son fils Artaontès, allié d'Ariarathès II de Cappadoce, s'y était déclaré indépendant. Ses descendants s'y maintinrent — l'un d'eux fut l'allié d'Antiochos-Hiérax — malgré les efforts d'Antiochos III, qui ressaisit pourtant la Sophène en 212. Après la défaite par les Romains de ce dernier des « grands rois » séleucides, l'Arménie se divisa en ces deux royaumes, la Petite et la Grande Arménie, qui servirent d'Etats-tampons entre les Romains et les Parthes. Ce n'est guère qu'à cette époque, à partir de Tigrane, l'allié de Mithridate, que l'Arménie entra dans l'aire de la culture

gréco-romaine. Mais celle-ci y sera toujours combattue par a culture scytho-iranienne des Parthes : c'est ce peuple, que nous allons voir grandir de l'autre côté de la Caspienne, qui devait être le plus redoutable péril pour l'hellénisme en Asie. Que ses monarques s'appellent Arsace, Sapor ou Chosroès, c'est eux qui prendront en Orient la succession des Darios et des Xerxès que les Séleucides n'ont pas su garder et que les empereurs romains n'ont pas su reprendre au profit de la civilisation gréco-latine.

Les Parthes, la Bactriane et l'Inde. — Au delà de l'Elbourz et de l'Hindo-Koush (Paropanisos), on quitte l'Iran proprement dit pour les satrapies irano- ou indo-scythiques, Margiane, Bactriane, Sodgiane au Nord ; Arachosie et Gédrosie au Sud — Turkestan, Kaboul, Afghanistan et Bélouchistan d'aujourd'hui. Il y avait là des races mixtes, scytho-iraniennes, comme les Sagartiens, les Saces et les Dahes (Daces), indo-iraniennes comme les Orites de Gédrosie et les Paktyes d'Arachosie, les P*akhtûn*, ainsi que se nomment les Afghans actuels. Comme toutes les races mixtes, elles étaient plus aptes à se laisser gagner par une culture nouvelle. De plus, Alexandre avait, au moins en Bactriane et dans les Paropanisades, cherché à installer une véritable colonisation hellénique : c'était, en effet, la clef de l'Inde et de l'Asie antérieure.

C'était aussi le centre primitif du Zoroastrisme. C'est un des rois de la dynastie bactrienne des Kavyanides, Vishtaspa (Hystaspe), qui paraît dans l'Avesta comme le soutien de Zoroastre ; sous ces princes, les Bactriens avaient repoussé les rois d'Assyrie et ils paraissent n'avoir reconnu la suprématie des rois de Perse qu'à condition d'avoir un prince royal pour vice-roi ; ce prince perse était appuyé, d'ailleurs, sur Kyroupolis et six autres places fortes. On a vu leur résistance acharnée contre Alexandre sous leur satrape, l'Achéménide Bessos. En même temps qu'il élevait, pour les contenir, les places fortes qui, sous le nom de Balkh, Merv, Hérat, Kaboul, Samarkand, Khodjend,

sont restées les capitales de ces régions, le conquérant prenait des mesures contre certaines conséquences des doctrines mazdéistes qui devaient paraître autant d'abominations aux Grecs : telle la coutume de faire dévorer les cadavres par les chiens et les vautours. C'est pourquoi, Alexandre qui, en Perse, est devenu une sorte de héros national, passe-t-il, chez les Parsis, pour une incarnation de l'esprit du mal qui aurait fait brûler les 21 livres originaux de l'Avesta.

Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à voir les Bactriens se détacher de l'empire séleucide dès le milieu du IIIe siècle sous la direction de leur habile stratège Diodotos qui se déclara roi vers 250. Que ce n'était pas révolte d'un général ambitieux mais réveil national, c'est ce que montre la suite de l'histoire de la Bactriane étroitement liée à celle de ses deux voisines, Parthie au sud-ouest, Inde au nord-est.[1]

Dès 300, les *Parni*, tribu du grand peuple scythique des Dahes, quittant le nomadisme, s'étaient fixés en Astabène sur les frontières de la Parthyène ou Parthie où Séleukos Ier avait fondé quatre villes dont l'une, Achaia, paraît devoir son nom à Achaios, stratège d'Antiochos Ier. Le satrape de Parthie de cette époque, Andragoras, semble avoir d'abord conquis son indépendance avec l'aide d'Arsakès, chef des Parnes ; puis, celui-ci le renversa et, sur ses monnaies, s'assit, l'arc à la main, sur l'omphalos de l'Apollon séleucide (248 : début de l'ère des Arsacides). Son frère et successeur Tiridatès, quand il eut repoussé une attaque de Séleukos II mollement secondé par Diodotos II (vers 240), fut le véritable fondateur de la dynastie des Arsacides ; pour se rendre populaire auprès des Iraniens de Parthie, il se rattacha aux Achéménides par une filiation complaisante, comme le faisaient de leur côté les Mithridate du Pont.

Depuis un demi-siècle, l'Inde était soustraite à l'empire macédonien ; mais le nom des *Yavanas* ou *Yonakas* y restait redouté. Quand le satrape Peithon établi par Alexandre,

1. Sur cette histoire, voir H. G. Rawlinson, *Bactria* (1912).

puis son lieutenant Eudamos qui avait assassiné Porus (v. 318), eurent disparu avec la plupart de leurs troupes grecques en se mêlant, contre Antigonos, à la guerre de succession de 317-6, un indigène qui avait connu et admiré Alexandre, Tchandragoupta — le Sandrokottos des Grecs — réussit à s'emparer de tout le Pendjab, de l'Indus au Gange.

Après avoir tenté en vain de le réduire entre 306 et 302, Séleukos, rappelé contre Antigonos, conclut la paix avec lui. Non seulement il reconnut sa royauté sur la rive gauche de l'Indus, mais, sur la rive droite, il lui céda Paropanisades, Arachosie et Gédrosie (Afghanistan et Bélouchistan) contre un don de 500 éléphants et, sans doute, des facilités commerciales avec, semble-t-il, détail important, le droit d'intermariage entre Grecs et Hindous. Mégasthénès et Deimachos, à qui les Grecs durent leur connaissance de l'Inde, séjournèrent comme ambassadeurs Séleucides à la cour de Sandrokottos et de son fils, à Patalibothra, sur le Gange. C'est le troisième roi de cette dynastie, celle des Mauryas, Açoka, qui se convertit au bouddhisme ; il n'en fit pas seulement la religion dominante des Indes presque unies sous son sceptre ; il envoya des missionnaires répandre la bonne parole en Orient auprès d'Antiochos Ier, de Ptolémée II, d'Antigonos II et d'Alexandre d'Epire (v. 260). C'est probablement avec son petit-fils qu'Antiochos III renouvela l'alliance, en 206, moyennant les 150 éléphants qu'il devait aligner en vain à Magnésie contre les Romains.

La Parthie et l'Inde se sont trouvées ainsi constituées en royaumes puissants par le contre-coup même de l'invasion d'Alexandre, comme l'Italie unie et l'Allemagne unie sont l'œuvre involontaire des guerres napoléoniennes. Entre ces grandes puissances indigènes, l'état mixte que tentèrent de constituer les rois grecs de Bactriane ne put se maintenir longtemps. Si ces princes habiles ont réussi à durer pendant un siècle (env. 250-150), c'est moins à cause de la force du mouvement national qui les soutenait et grâce à leur propre habileté qu'en se servant tour à tour et l'un contre

l'autre des deux grands Etats qui les environnaient. Ils furent perdus par des divisions intestines. Ils avaient atteint leur apogée avec Euthydémos de Magnésie, leur plus grand prince, qui avait renversé Diodotos II et qu'Antiochos III, impuissant à le réduire dans Bactres, prit comme allié contre les Parthes (206), donnant une de ses filles à son fils Démétrios. Entre autres raisons de cette alliance, Polybe fait valoir que, si la Bactriane cessait de la protéger contre les hordes Scythes « on convenait que l'Hellade retomberait dans la barbarie ». Euthydémos venait à peine de pousser ses frontières au Nord jusqu'au delà de l'Iaxarte, aux confins des Huns, à l'Est jusqu'à l'Hyphase, au Sud jusqu'aux bouches de l'Indus, quand les gouverneurs de cet Etat, trop peu cohérent, se déclarèrent indépendants à l'appel du plus remarquable d'entre eux, l'Ionien Eukratidas (v. 190). Il établit sa capitale à Bactres, tandis que Démétrios restait maître du Kaboul et du nord-ouest de l'Inde où il fondait une Démétrias en Arachosie et une Euthydémia sur l'Hydaspe (Sangala près de Lahore) ; son autorité s'étendit même jusqu'à Pattala aux bouches de l'Indus.

Un instant, par le mariage d'Hélioklès, fils d'Eukratidas, avec Laodiké, fille de Démétrios, on put espérer que le royaume qui maintenait la culture grecque aux confins du monde oriental, entre les Indiens, les Scythes et les Mongols, pourrait ne pas se disloquer (v. 190-80). Mais, quand Eukratidas eut été assassiné par Hélioklès qu'il avait associé au trône (v. 170), le royaume bactrien ne tarda pas à succomber sous l'effort combiné des barbares : à l'Ouest, c'étaient les Parthes de Mithradatès le Grand qui, après avoir conquis la Médie, la Perse et la Susiane, malgré la tentative désespérée de Démétrios II, entraient dans Séleucie et dans Babylone (140) ; au Nord-Est, c'étaient les tribus touraniennes qui, sous la pression des Huns (*Chaunoi* ou *Hunni* des auteurs classiques, Hiong-nou des Chinois) avaient dû quitter le Thibet. Ces peuplades mongoles, You-tché des Chinois, Toukhàra des Indiens, sont les Tokharoi ou Iatioi des auteurs classiques ; chassées du

Turkestan oriental, elles avaient, dès 160, occupé la Sogdiane où la population iranienne, massée dans le Yagnob, s'y est maintenue à peu près intacte jusqu'à nos jours. Quand les You-tché traversèrent à leur tour l'Hindou-Koush, ils n'eurent aucune peine à soumettre les principautés gréco-indiennes à qui Ménandros — un des saints du Bouddhisme sous le nom de Milinda — avait donné un dernier éclat (v. 160-30). A la même époque, Antiochos VII ne reprit un instant Babylone et Séleucie (130) que pour qu'elles fussent perdues à tout jamais pour les Grecs. Bientôt y rentrait Mithradatès II le Grand : c'est le second fondateur de la monarchie parthe et, déjà, il porte le surnom de *philhellène*.

Au milieu du IIe siècle, les successeurs d'Alexandre ont donc perdu la Haute Asie comme l'Asie Mineure. Une chaîne de royaumes indépendants et tous — sauf celui de Pergame — gouvernés par des dynasties indigènes, s'étend de l'Hellespont aux Indes, rejetant les Séleucides en Syrie ; mais, avant de les y suivre, il convient de remarquer que, si la puissance grecque n'avait pu se maintenir dans le Haut-Orient, la culture hellénique y laissait des germes féconds. On n'est plus réduit aujourd'hui, pour juger de son développement, aux monnaies d'or où Euthydémos et Eukratidas de Bactriane se font représenter coiffés de la *kausia* nationale des Macédoniens. A ces médailles, parmi les plus belles de l'antiquité, — lesquelles portent souvent au revers une légende indienne en *Kharoshthi*[1] — on peut ajouter tout l'art gréco-bouddhique du Gandhara, la région des cinq fleuves dont Peshavar est la capitale et qui paraît avoir appartenu aux rois de Bactriane dans la première moitié du IIe siècle. C'est cet art, dont on a reconnu depuis peu l'importance[2] qui, transmis au Thibet

1. Le *Kharoshti* est une écriture d'origine araméenne introduite sans doute par les Perses dans l'Inde du nord-ouest et qui s'est répandue avec le Bouddhisme au Khotan. Il semble que Démétrios ait été le premier roi bactrien à frapper des monnaies bilingues. Voir surtout Gardner et Poole *The coins of the greek and scythic Kings of Bactria and India* (1880).

2. Voir Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhara*, I (1905).

par les You-tché de Sogdiane qui en sont descendus, va se diffuser de là à la Chine et au Japon, grâce à la propagande bouddhique comme au commerce de la soie. La voie commerciale avec l'Extrême-Orient, qu'Alexandre avait fait rechercher en tournant les Indes par Néarque et Onésikritos et que Séleukos avait fait explorer à travers le Turkestan par Patroklès et Démodamas, cette grande voie des richesses et des peuples était désormais ouverte, et les deux mondes de l'Europe et de l'Asie orientale n'étaient plus fermés l'un à l'autre [1].

Syrie. — Le véritable noyau de la puissance des Séleucides a été la Syrie du Nord, en comprenant sous ce nom, d'une part la Commagène et l'Osrhoène qui s'étendent des deux côtés de l'Euphrate jusqu'au Taurus et au Masios, flanquant, pour ainsi dire, la Babylonie, d'autre part la Cilicie qui ouvrait une voie d'accès facile vers la Phrygie et la Lydie, centres anatoliens de l'Empire séleucide. La Syrie du Sud, Coelé-Syrie ou Palestine, doit être mise à part comme ayant été moins une force pour les Séleucides que la cause de leur décadence, d'abord par les guerres que sa possession leur valut avec l'Egypte, puis par les luttes plus désastreuses encore que suscita la résistance juive. Si on laisse de côté cette résistance de la Judée que les derniers Séleucides furent impuissants à vaincre parce que les premiers avaient cru pouvoir négliger cette petite province de leur vaste Empire, il n'y eut pas en Syrie d'opposition nationale à réduire. Par la prise de Tyr, Alexandre avait brisé l'orgueil de la Phénicie et, s'il était mort avant d'avoir accompli la conquête projetée de l'Arabie, si Antigonos n'avait pu mener à terme son expédition contre les Nabatéens (311), les Arabes et Araméens du

1. L'ouvrage fondamental sur ce point est toujours celui de J.-D. Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale* (Paris, 1863) ; voir aussi H. Lullies, *Die Kenntniss d. Griechen und Roemer von Pamir Hochlande und benachbarten Gebieten Asiens* (Koenigsberg, 1881) et A. Herrmann, *Die alten Seidenstrasse zwischen China und Syrien* (1910) ; les récentes explorations de A. Stein, de P. von Lecoq et de H. Pelliot dans le Turkestan chinois ont ajouté beaucoup à notre connaissance pour l'époque où s'y diffusent le bouddhisme, puis le manichéisme.

désert étaient encore trop divisés pour être des voisins aussi gênants que les Parthes ; Palmyre était dès lors la grande halte des caravanes allant de Babylone à Antioche ; Pétra, l'étape de celles qui se dirigeaient vers Tyr, Sidon ou Gaza. Ce n'est qu'à la fin du IIe siècle, lorsque la Judée eut donné l'exemple sous les Macchabées, que la Syrie commença à se morceler en principautés indépendantes : telles celle que le Nabatéen Abgar fonda à Edesse, celle que l'Araméen Samès installa à Samosate de Commagène. C'est la dynastie issue de lui qui, vaguement alliée aux Séleucides, a perpétué leurs noms et leurs titres jusqu'au temps de Vespasien.

La population araméenne de la Syrie du Nord, une des plus souples et des plus policées de l'Asie, eut vite fait de s'adapter à la domination des Séleucides et l'assimilation avec les Grecs y fit de rapides progrès. Les Séleucides n'y épargnèrent rien, si bien que c'est sous le nom de *rois de Syrie* qu'on les désigna le plus souvent dans l'antiquité et que la Syrie du Nord-Est, dès le milieu du IIIe siècle, est appelée la *Séleucide* par une ville d'Ionie. Non seulement, depuis les fondations de Séleukos Ier en 300, ses descendants y placèrent leurs capitales — Antioche, Séleucie et Apamée — sur l'Oronte, la grande artère fluviale de la Syrie maritime, mais ils y multiplièrent les colonies militaires. La toponymie de la région est toute pleine de noms qui attestent la présence de Macédoniens — Pella, Dion, Europos, Kyrrhos, Gadara, Edessa, Bottia, — de Thessaliens — Larissa —, d'Epirotes — Chaonia, — de Thraces — Ainos, Maroneia —, d'Eubéens — Chalcis, Anthédon —; des régions entières y prirent des noms empruntés à la Macédoine : Piérie, Mygdonie. D'autres régions reçurent des désignations qui en décrivaient la nature spéciale aux yeux des Grecs : *Trachonitis* « le pays rocheux » caractérise à merveille le Hauran, *Péraia* « le pays d'au delà » (du Jourdain) convient à la Transjordanie ; — d'autres villes prirent des noms qui en traduisaient en quelque sorte le caractère : telles sont Zeugma, au *gué* de l'Euphrate, Botrys, la ville des

vignes, Héliopolis et Hiéropolis pour les deux cités saintes de Baalbeck et de Mamboudj. Beaucoup de noms nouveaux n'ont pu s'imposer — tels Edessa pour Orrhoé, Antioche pour Nisibe ou pour Tarse, Laodicée pour Béryte, Ptolémaïs pour Akka, l'Axios pour l'Oronte, — mais certains se sont pourtant implantés, — ainsi *al-Asi* le nom arabe de l'Oronte, paraît dériver d'Axios. Ce sont là autant de vestiges qui perpétuent à nos yeux le souvenir de l'hellénisation de la Syrie sous les Séleucides.

Sans empiéter sur l'exposé détaillé qui sera donné plus loin de l'hellénisme syrien, il convient d'appeler dès maintenant l'attention sur le fait essentiel révélé par les inscriptions : le recul du syriaque devant le grec qui devient la langue des classes éclairées. Nulle meilleure preuve du rayonnement des villes helléniques, nulle meilleure explication de la part que ces villes prennent dès lors dans la culture grecque : ainsi Tarse, — dont Strabon pourra dire qu'elle a surpassé comme centre d'études philosophiques même Athènes et Alexandrie —, Tarse a fourni, à côté du culte extatique de Sandan devenu Heraklès, les chefs de l'école stoïcienne dont la doctrine est venue, par Paul de Tarse [1], influencer le christianisme; un des plus délicieux poètes de l'Anthologie est Méléagre, Syrien né à Gadara, près du lac de Génézareth ou prêchera Jésus [2].

Egypte. — Plus encore qu'en Syrie, la culture grecque trouva en Egypte un terrain approprié. Un tableau en sera esquissé plus loin, où l'on cherchera à préciser le caractère des trois centres de diffusion de l'hellénisme en Egypte : Alexandrie pour le Delta, le Fayoum pour la Moyenne Egypte et Ptolémaïs pour la Haute-Egypte; nous n'avons à rappeler ici que ce qui concerne l'extension de l'hellénisme égyptien. Déjà, Alexandre, bien qu'il n'eût pas dépassé lui-même Memphis au Sud, se sentait si bien maître de l'Egypte entière qu'il déportait à Eléphantine les tyrans de Lesbos.

1. Cf. H. Boehlig. *Die Geisteskultur von Tarsos im augustischen Zeitalter* (Gœttingue, 1913). Sur Héraklès-Sandan, voir *infra* p. 305.
2. Cf. H. Ouvré, *Méléagre de Gadara* (Paris, 1894).

Dans sa marche vers l'oasis d'Amon, il avait été guidé par des Cyrénéens, mais n'avait pas eu le temps de pousser jusqu'à Cyrène. C'est ce que Ptolémée Ier s'empressa de faire; après une révolte de son stratège Ophélas, il s'en rendit définitivement maître en même temps que de Chypre (309). A l'Est, il s'assura la maîtrise de la mer Rouge et, après avoir envoyé son amiral Philon explorer la côte jusqu'au pays des Somalis, il y fonda Myoshormos et Leukos — limên (auj. Koçéir), Bérénikè Troglodytikè et Ptolémaïs Epithéras (Souakim) ; c'est de cette dernière place et d'une Bérénikè et d'une Arsinoé situées au détroit de Bab-el-Mandeb, que les chasseurs d'éléphants allaient chercher en Ethiopie les animaux nécessaires à l'armée du roi et que les échanges directs se faisaient avec les marchands de l'Arabie et de l'Inde. Grâce au canal de Néchao rouvert ils pouvaient gagner Alexandrie sans transbordement. Quant à la pénétration vers le Sud, les Ptolémées se contentèrent de se faire en Basse-Nubie une marche de 110 kilomètres le long du Nil, la Dodékaschoinos, qui leur assurait les mines d'or du Ouady-Alâki. Sous Ergaménès (Ark-Amon), qui règne durant la deuxième moitié du IIIe siècle à Méroé, la Haute-Nubie s'ouvre à la civilisation gréco-égyptienne [2]. Encore du vivant d'Aristote, la question des sources du Nil avait perdu son mystère aux yeux des Grecs [3].

Thrace. — En même temps, au nord, la question du cours du Danube s'éclairait [4]. L'affermissement de l'hellé-

1. Voir le travail en russe de Michel Chvostoff (*Histoire du commerce oriental de l'Egypte gréco-romaine*, 1907) dont une analyse en allemand par Rostowzew a été donnée dans l'*Archiv fur Papyrologie* en 1908. La route de Koptos à Kocéir paraît n'avoir été installée militairement que sous Auguste.
2. Voir mon aperçu sur *La Civilisation Méroïtique* dans *L'Anthropologie*, 1913, p. 240-56.
3. Voir J. Partsch, *Aristoteles Buch uber das Steigen des Nil* (Acad. de Leipzig, 1909); Bolchert, *Neue Jahrbuecher*, 1911.
4. Son élucidation complète n'a eu lieu qu'au temps de Salluste, cf. G. de Pachtère, *Mélanges de l'Ecole de Rome*, 1907; jusque là on croyait que la Save était un bras du Danube se jetant dans l'Adriatique : du nom d'Ister qu'on lui donnait vient celui d'Istrie ; cf. Philip, *Neue Jahrb.* 1912 et Montanari, *Studi Storici*, 1912.

nisme en Thrace est l'œuvre de Lysimachos qui, de Lysimacheia dont il fit (en 309) sa capitale dans la Chersonèse, gouverna la Thrace pendant un demi-siècle (323-281). Sans doute, Philippe avait annexé le royaume des Odryses (341) et poussé ses expéditions jusqu'à Odessos sur la côte du Pont et jusqu'à la haute vallée de l'Hèbre, où Philippopolis n'a pas cessé de rappeler son passage; Alexandre, après avoir fondé Alexandropolis chez les Maides et châtié les Triballes, avait même passé le Danube. Mais, en fait, seul le sud de la Thrace était soumis, et le reste des populations des Balkans s'agitait sous une triple poussée : les Gètes et les Scythes sur le Bas-Danube; les Celtes, du rameau galato-boïen, qui, de la Bavière et de la Bohème (*Boiohaemum*), descendant en masse le Danube, venaient de fonder Bononia (Vidin en Bulgarie); enfin les Celto-Illyriens — Autariates et Scordisques — qui, du fond de l'Adriatique, venaient ébranler les vieilles populations illyriennes. C'est à grand'peine que Lysimachos parvint à contenir cet flots de barbares sans cesse renouvelés. Quand il reçut le gouvernement de la Thrace, le roi des Odryses, Seuthès, venait de se révolter, profitant du désastre qui avait causé la mort au delà du Danube de Zopyrion, le prédécesseur de Lysimachos (326). Lysimachos réussit à le soumettre et à établir des garnisons macédoniennes dans les cités grecques de la côte jusqu'aux embouchures du Danube ; mais Odryses et cités grecques se soulevèrent bientôt de nouveau et il fallut cinq ans de luttes pour les réduire (316-11). Puis, ce furent une série de campagnes contre les Gètes au delà du Danube ; dans la dernière, surpris par leur roi Dromichaités dans les steppes de Bessarabie, Lysimachos dut, pour recouvrer sa liberté, lui céder le nord de la Thrace[1]. A peine ce vaillant soldat de l'hellénisme était-il mort que, profitant de ce que les querelles de succession avaient dégarni la frontière de la Macédoine, les Celtes firent irruption. On sait leur fameuse réponse à

1. Sur l'histoire, malheureusement très mal connue, des campagnes de Lysimachos en Thrace, voir Possenti, *Il re Lisimaco di Tracia* (1901).

Alexandre qui les avait rencontrés près de Silistrie : « Nous ne craignons rien, sauf que le ciel tombe sur notre tête ». Ils ne devaient, en effet, être arrêtés en Grèce que par les dieux. Quand, bousculant les Gètes, ils envahirent la Thrace à la mort de Lysimachos, le nouveau roi, Ptolémée Kéraunos, périt en essayant de les arrêter (279) et le torrent barbare, inondant la Macédoine, forçant les Thermopyles, déferla jusqu'à Delphes. Epouvantés par un tremblement de terre qui les surprit au fond de la gorge sauvage que dominait le temple d'Apollon, les Gaulois durent opérer jusqu'en Thrace une retraite désastreuse. Bien que battus en 278 par Antigonos à Lysimacheia, tous ceux qui ne passèrent pas en Asie se constituèrent un royaume, dans la Thrace centrale. Appuyé sur les Bastarnes et les autres populations celtiques qui s'étendaient le long du Danube, imposant tribut aux villes grecques, même à Byzance, ce royaume de Tylis arrêta pour plus d'un siècle le progrès de l'hellénisme dans les Balkans. Philippe V fondait Perseia et relevait Philippopolis pour contenir les Thraces châtiés mais non soumis par ses expéditions répétées ; il enlevait la Chersonèse aux Egyptiens; mais il fut trop absorbé par les intrigues de Grèce et les menaces de Rome pour pousser, comme il eût été apte à le faire, l'hellénisation des Balkans. Contre les Dardaniens, puis contre les Romains, il dut appeler les Bastarnes qui terrorisaient les villes grecques du Pont, de la Crimée à Byzance. Après la chute de la Macédoine, les rois thraces des Balkans comme les princes scythes de la Russie méridionale, tout favorables qu'ils fussent personnellement à l'hellénisme, n'étaient pas de force à l'imposer à leurs peuples. Il fallut attendre la main de Rome pour reprendre dans ces régions l'œuvre de la civilisation[1].

En même temps, durant tout le IIIe siècle, derrière les Illyriens qu'Alexandre (335) et Kassandros (314)

1. Sur ces invasions celtiques en Grèce, voir mes articles sur *Delphes et les Gaulois* et *Delphes et les Bastarnes* dans le *Journal intern. d'arch. numismatique*, 1912, et le *Bulletin de Corr. hellénique*, 1910.

eurent beau vaincre, les Illyro-Celtes heurtaient, de plus en plus fort, aux frontières de Macédoine et d'Epire, cernant les grandes villes grecques de la côte, Apollonie et Epidamne. Sans l'intervention des légions romaines au début du IIe siècle, il y a lieu de croire qu'une nouvelle invasion nordique eût submergé la Grèce.

Si les successeurs d'Alexandre ont ainsi échoué au Nord, ils ont subi un échec plus grave encore à l'Ouest.

Sicile et Italie. — Au moment où Alexandre passait en Asie, l'hellénisme d'Italie se trouvait dans une position critique. Rome, repoussant les Samnites de Campanie et leur enlevant Naples et Cumes, les rejetait vers le Sud; talonnés par les bandes sabelliennes, Bruttiens, Lucaniens, Messapiens et Apuliens se jetaient sur les riches cités grecques de la côte. Malgré la tentative qu'Alexandros d'Epire, l'oncle d'Alexandre, fit pour les dégager, sa mort sous les coups des Lucaniens, en 330, ne laissa bientôt indépendante que Tarente avec Métaponte et Héraclée, Thourioi avec Crotone, et Rhégium avec la pointe du Bruttium, de Caulonie à Térina.

Ces dernières cités grecques d'Italie ne pouvaient attendre de secours de Sicile. A Syracuse où, après dix ans de guerres civiles, Agathocle avait fini par établir son autorité appuyée sur ses mercenaires (316), ce grand capitaine réussit à grand'-peine à arrêter les progrès des Carthaginois sollicités par les villes qui avaient refusé d'entrer dans la confédération syracusaine, Agrigente, Géla, Messine. Pour obliger les Carthaginois à lever le siège qu'ils mirent en 310 devant Syracuse, Agathocle, par une hardiesse qui annonçait Scipion, alla menacer Carthage en Afrique. Allié avec Ophélas, le général de Ptolémée qui s'était rendu maître de Cyrène, il eût pu faire triompher l'hellénisme en Afrique sans les éternelles jalousies des chefs grecs : en Afrique, Agathocle dut faire assassiner Ophélas qui conspirait contre lui et fut repoussé surtout par les mercenaires grecs de Carthage (309) ; de retour en Sicile et vainqueur des Carthaginois qu'il

rejeta dans Lilybée et dans Panorme, il était arrêté dans ses succès par les bannis de Syracuse ; en définitive, tandis que la révolte de ses mercenaires lui fit perdre l'Afrique, il dut rétrocéder à Carthage la moitié de la Sicile (306). En même temps, Tarente, serrée de près par ses ennemis, prenait à sa solde le Spartiate Kléonymos ; mais il perdit un temps précieux à intriguer contre Agathocle et à s'emparer de Corcyre, qu'Agathocle finit par lui enlever, et il périt misérablement dans une razzia aux bouches du Pô. Agathocle semble avoir conçu alors un plan qui, exécuté à temps, eût pu sauver l'hellénisme italien : marié lui-même à une fille de Ptolémée Ier, devenu maître de Cyrène, il donna sa fille Lanassa à Pyrrhos d'Epire avec Corçyre pour dot (295) : ensemble, les trois princes auraient attaqué, en Afrique, en Sicile et en Italie, les ennemis de l'hellénisme [1].

Sans attendre ses alliés, Agathocle commença des opérations contre les Lucaniens ; mais ni Ptolémée ni Pyrrhos, absorbés par les querelles de la succession d'Alexandre, n'étaient disposés à le soutenir. Quand, en 291, Démétrios reparut en Grèce, Agathocle pensa qu'il pourrait trouver dans le génial aventurier l'appui qu'il cherchait. Démétrios, veuf de la veuve d'Ophélas, avait épousé Lanassa, répudiée par Pyrrhos ; il avait mis garnison dans Corfou et avait reçu fastueusement à Athènes le fils d'Agathocle quand, rappelé en Asie, il dut abandonner pour la dernière fois la Grèce. La même année, Agathocle disparaissait, laissant Syracuse en proie aux factions (289).

La jalousie des autres villes grecques de Sicile facilita si bien les progrès des Carthaginois que, dix ans après la mort d'Agathocle, ils mettaient le siège devant Syracuse. En même temps, par haine de Tarente, les dernières cités indépendantes de Grande Grèce, Thourioi, Locres et Rhégion, cernées par les Lucaniens, réclamaient l'aide de Rome : Tarente, menacée, s'adressa à Pyrrhos. Mais, au lendemain

1. Sur Agathocle, cf. Schubert, *Leben des Agathokles* (1887); Tillyard, *Agathocles* (1908). On a récemment pu prouver par les monnaies qu'Agathocle avait soumis vers 295 à son protectorat Métaponte, Hipponion, Térina et Vélia, cf. Seltman, *Numismatic Chronicle*, 1912.

de son arrivée et dès sa première victoire sur les Romains, à Hérakleia (280), le dissentiment éclata : Tarente ne voulait voir en Pyrrhos qu'un condottiere pris temporairement à son service ; le roi rêvait d'une entente avec les populations italiotes lui permettant de conquérir la Sicile et de se tailler un royaume sur les deux rives de l'Adriatique. Sa deuxième victoire, à Ausculum (279), ayant ouvert à Pyrrhos le chemin de Rome, celle-ci s'empressa de s'allier contre lui à Carthage qui mit le siège devant Syracuse. Ne pouvant laisser succomber la métropole de l'hellénisme en Occident, Pyrrhos débarqua à Catane et débloqua Syracuse. Son fils Alexandros, petit-fils d'Agathocle, devait de là gouverner la Sicile quand son père en aurait chassé les Carthaginois. Le roi d'Epire les assiégeait à leur tour dans Lilybée et méditait de passer en Afrique quand la désaffection des Sicéliotes et l'avancée d'une armée romaine contre Tarente l'obligèrent à repasser en Italie ; il fut surpris et battu à Bénévent, et, les demandes de secours qu'il avait adressées aux autres rois macédoniens étant restées sans réponse, il dut repasser en Epire (275). Deux ans plus tard, les Romains s'emparaient de Tarente (273). C'est peut-être là que, — signe des temps — ils reçevaient de Ptolémée II une ambassade grecque et envoyaient des députés le complimenter à leur tour ; dix ans après, ils commençaient la conquête de la Sicile[1].

C'en était fini de l'Occident hellénique ; à peu près à la même époque la poussée des Parthes enlevait aux Séleucides le Haut-Iran. Mais, si l'extension politique des Grecs n'a pu se maintenir telle que l'avait rêvée Alexandre, elle avait eu assez d'éclat pour permettre à la culture hellénique de devenir celle du monde civilisé.

1. Sur Pyrrhos, on n'a jusqu'ici qu'une médiocre *Geschichte des Pyrrhos* de Schubert. Je prépare sur ses entreprises un ouvrage qui permettra de donner un tableau d'ensemble de l'histoire méditerranéenne dans le premier tiers du IIIe siècle.

III. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉTATS HELLÉNISTIQUES ILS PRÉPARENT LA VOIE A L'EMPIRE ROMAIN

Si les successeurs d'Alexandre ont échoué dans son rêve d'unir tous les peuples connus en un vaste empire grec, s'ils n'ont même pas pu se maintenir dans les frontières qu'il leur avait léguées, laissant les Parthes établir leur hégémonie au delà de l'Euphrate et Rome absorber la Grèce d'Italie et de Sicile, ils n'en ont pas moins donné à l'hellénisme une impulsion inouïe. On peut même dire que, si l'hellénisme est resté dans le monde une force essentielle qui, à travers l'Empire romain, domine encore le monde moderne, c'est grâce aux formes nouvelles qu'il a pris sous l'action des monarchies macédoniennes. Si l'Empire romain a réalisé le rêve de monarchie universelle conçu par Alexandre, c'est en adoptant la plupart des formes et des formules mises en œuvre par ses successeurs. Sans doute, pour qui ne pense qu'aux lettres et aux arts dans toute leur pureté classique, c'est l'Athènes de Périclès que le mot d'hellénisme évoquera toujours ; mais, pour celui qui s'attache aux éléments profonds de la civilisation gréco-latine, c'est à Thessalonique, à Pergame et à Ephèse, c'est à Antioche de l'Oronte, à Séleucie du Tigre et à Alexandrie d'Egypte, qu'il en trouvera la source au temps des successeurs d'Alexandre.

Ce que cet hellénisme *alexandrin* a été au point de vue des lettres et des arts, des idées et des mœurs, on l'exposera plus loin. Nous voudrions seulement esquisser comment son idéal politique et son idéal religieux — ces deux faces inséparables de la pensée antique — se sont renouvelés par le contre-coup de cette conquête qui, durant un temps, a fait régner l'hellénisme sur la meilleure partie du monde connu.

1. Dans le t. II de sa *Geschichte des hellenistischen Zeitalters*, J. Kaerst a consacré 5 chap. à *Die hellenistische Kultur* et 4 chap. à *Der hellenistische Staat*, mais ils n'ont rien ni de la précision ni de la vigueur de la partie correspondante de l'ouvrage cité de Beloch. L'ouvrage de Mahaffy, *The progress of hellenism in Alexanders Empire* (Londres, 1905) est un essai brillant, mais très insuffisant.

Jusqu'ici, on le sait, cet idéal était celui de la *cité;* elle avait ses lois et ses dieux ; elle avait sa fin en elle-même et, à tous les points de vue, n'aspirait qu'à se développer pour elle-même. Maintenant il va falloir que lois et dieux puissent s'adapter à des centaines de villes, pour des millions d'êtres, à travers des milliers de lieues. De là, les deux tendances profondes de l'hellénisme qui passe de l'idéal de la *polis* à celui de l'*oikouméné*, tendances associées qui résultent de cette extension même : tout s'agrandit aux limites du cadre nouveau, tout s'ordonne autour d'un principe dominant à l'instar de l'état monarchique.

Malgré les différences que leur imposait leur passé même et leur constitution, les grands Etats hellénistiques se ressemblent dans les traits essentiels. Dans chacun d'eux, trois éléments vivent côte à côte : I. Une caste militaire fournie par la nation conquérante ; II. Des villes helléniques privilégiées ; III. Les peuples conquis conservant autant que possible leurs coutumes propres.

I. — La caste conquérante ne comprend pas seulement les Macédoniens de race ; beaucoup de Grecs, même des membres de la noblesse indigène, peuvent s'y agréger ; le nom de *Makèdôn*, qu'on a toujours été fier de porter dans les royaumes hellénistiques, n'implique pas nécessairement qu'on descende des compagnons d'Alexandre, mais seulement qu'on a été assimilé à la situation privilégiée qu'on a faite à ceux-ci. Cette situation privilégiée est, en gros, celle du système féodal : dans les immenses terres de la couronne héritée de rois détrônés et accrues par la conquête, chaque Macédonien a pu recevoir un fief ; en échange, il doit, à l'origine, le service militaire personnel ; bientôt, cette charge est plus spécialement imposée aux colonies militaires. Dans ce système il ne s'agit plus de vétérans choisis — Macédoniens, Grecs ou assimilés — qui reçoivent dans les campagnes un fief personnel et isolé ; une petite place forte est fondée — ou refondée — en un point d'importance stratégique pour recevoir toute une colonie ; chaque vétéran y est doté d'un petit domaine qu'il peut léguer à son héritier, à condition que celui-ci accepte en même temps l'obligation militaire à laquelle une redevance spéciale semble partout attachée.

Par l'action de ces deux systèmes de fondations relevant également du roi seul — fiefs rustiques des nobles ou des chefs, colonies urbaines des simples soldats — chaque royaume se trouve parsemé de châteaux et de places fortes qui, non seulement, devant tout au monarque, soutiendront sa cause, mais qui, surtout, seront les plus actifs ferments de l'hellénisation.

II. — Telle fut, surtout en Asie, l'origine de beaucoup de villes qui atteindront une grande prospérité sous l'Empire romain. Mais, à côté d'elles, existaient les cités grecques depuis longtemps établies sur les côtes des pays conquis. Si le problème qu'elles posaient aux successeurs d'Alexandre a surtout été complexe pour les Séleucides, puis pour les Attalides, maîtres de l'Asie où se comptaient par centaines les vieilles colonies grecques, il a aussi existé pour les rois de Macédoine dans leurs possessions extra-macédoniennes de Thrace ou de Thessalie, même pour les rois d'Egypte, qui avaient à s'occuper du sort non seulement de la vieille ville ionienne de Naukratis et de celui d'Alexandrie, mais, tant qu'ils dominèrent dans la mer Egée, de la plupart des cités de l'Archipel.

Partout, les monarques hellénistiques paraissent avoir laissé aux villes la plus large autonomie municipale, avec des constitutions d'apparence démocratique, en réalité plutôt timocratiques. Ainsi, il semble n'y avoir eu que quelques milliers de citoyens de plein droit dans des villes qui comptaient de cent à trois cent mille habitants comme Alexandrie, Séleucie, Antioche et Ephèse. Pour mettre fin aux discordes entre cités qui avaient trop souvent été le résultat de l'autonomie ainsi que pour faciliter leurs propres rapports avec ces villes, les rois paraissent les avoir encouragées à se grouper en confédérations autour d'un sanctuaire illustre : ainsi les villes éoliennes s'unirent autour de l'Athéna d'Ilion, les villes ioniennes autour de l'Apollon de Didymes, les villes des Cyclades autour de l'Apollon de Délos.

D'une part, grâce aux largesses qu'ils faisaient à ces sanctuaires ainsi qu'aux villes qui se trouvaient en avoir besoin, d'une part grâce à la présence de garnisons dans les plus importantes ou les plus remuantes d'entre elles, les rois paraissent s'être assurés de la fidélité de la plupart des cités grecques; ils ne semblent leur avoir demandé qu'un tribut, tribut peu élevé, surtout en regard de la prospérité croissante que leur trafic infiniment accru valut à ces vieilles colonies. Parmi les fondations nouvelles ou les villes restaurées sous un nom nouveau donné par le conquérant, toutes celles qui n'avaient pas un caractère militaire — Thessalonique et Kassandreia en Macédoine, Démétrias en Thessalie, Lysimacheia en Thrace, les Alexandrie de Troade et d'Issos, Apamée du Méandre, les trois Séleucie du Kalykadnos, de l'Oronte et du Tigre, Antioche et Apamée de Syrie, les Ptolémaïs de Syrie et d'Egypte, pour ne citer que quelques-unes de ces places destinées à devenir les capitales commerciales du monde hellénistique — toutes semblent avoir eu l'organisation classique de la cité grecque: assemblée du peuple (ne comprenant que les citoyens de plein droit) et conseil des notables, juges et magistrats municipaux, parfois même droit de frapper monnaie avec ère particulière. Est-il nécessaire de dire que, plus encore que les colonies militaires, ces grandes places de commerce, où se remuaient autant d'idées que de richesses, ont contribué à implanter l'hellénisme en Orient ? Et c'est un hellénisme en quelque sorte *dénationalisé* tant sont d'origine diverse les Grecs de ces villes neuves; on y vient de partout chercher fortune; l'hellénisme qui y domine et qui s'en répand est donc essentiellement cosmopolite.

III. — Toutes les villes importantes de l'Orient ayant, de façon ou d'autre, été hellénisées, il ne restait aux indigènes que les campagnes avec leurs bourgades et leurs villages. Leurs terres leur furent laissées moyennant payement d'un impôt foncier, souvent doublé d'une capitation : c'étaient les *laoi* et ce mot, bien qu'il ne signifie au propre que « gens du peuple », prit bientôt, par une évolution caractéristique,

le sens de « serfs attachés à la glèbe ». Le régime hellénique paraît, en effet, avoir été assez dur pour eux ; c'est des sueurs d'un immense prolétariat agricole que s'enrichirent si prodigieusement les cités grecques qui exploitaient ou négociaient leurs produits. Mais, quelques exactions qu'on fît peser sur eux, on se croyait sûr de leur tranquillité d'abord grâce aux châteaux et colonies militaires dispersées à travers le plat pays, puis à l'aide des grands sanctuaires indigènes, souvent propriétaires d'immenses domaines, et dont il ne fut pas difficile au roi de gagner le sacerdoce[1]. De fait, on n'entend pas parler de révoltes des indigènes, sauf en Judée, où on sait à quelles raisons religieuses elle fut due, et en Egypte, où fanatisme et nationalisme paraissent avoir été aussi en cause. Il faut rappeler, il est vrai, que toutes les régions où les peuples soumis avaient conservé leur unité et leur conscience nationales ne tardèrent pas à être indépendantes de droit, comme les royaumes de Bithynie, de Pont, ou de Cappadoce, ou de fait, comme les montagnards de la Pisidie et de la Cilicie Trachée.

Mais, même ches des peuplades indépendantes, l'hellénisme fit des progrès surprenants : ainsi, quand vers 190-160, nous avons de nouveau assez de renseignements sur le littoral méridional de l'Asie Mineure, de la Carie à la Cilicie, pour nous rendre compte de son état politique, on peut constater que ce n'est plus, comme à l'époque où Alexandre le traversait, un pays barbare où s'espacent quelques colonies grecques ; les habitants de toutes les villes parlent grec et tendent à se grouper en confédérations qui jouent leur rôle dans la politique hellénique.

Telles sont les différentes modalités de la diffusion de l'hellénisme dans les pays conquis. Si, toutes diverses qu'elles soient, elles ont pu se développer sans heurt, c'est que la coordination est établie entre elles par la personne du roi, dont elles relèvent toutes.

C'est dans la personne même du roi que réside l'unité du

1. Voir l'intéressante inscription relative au domaine donné par Antigonos Ier à un de ses officiers en Lydie, *Revue épigraphique*, 1913, p. 335.

royaume, c'est suivant son prestige ou sa puissance qu'est plus ou moins relâché le lien qui en unit les différentes parties. Ce lien est représenté par un réseau de fonctionnaires, tous nommés par lui et relevant de lui. Les anciennes divisions politiques ont été conservées en général, mais stratège, hyparque, nomarque, receveur des finances y forment une hiérarchie plus souple; les pouvoirs, administratifs, militaires, financiers, y sont mieux distingués. Dans la capitale, autour du roi, de véritables ministères : si le grand vizir change trop souvent puisqu'il est, en général, le favori du moment, les bureaux demeurent et assurent la continuité de l'administration. Quand les caisses sont pleines, on est sûr d'avoir assez de mercenaires pour faire respecter partout l'autorité du roi. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails encore obscurs de cette administration : mais on peut affirmer que, plus ils s'éclairent, plus on reconnait que, dans tous les domaines, qu'il s'agisse des voies de communication et du service postal ou des plus hauts principes du droit, de l'organisation administrative ou de la cour du prince, c'est aux royaumes hellénistiques que l'Empire romain a emprunté ses principes dont beaucoup sont restés les nôtres.

***

Il en a été ainsi dans le domaine religieux comme dans les autres. En particulier, le culte de l'Empereur vivant et son apothéose après sa mort sont un héritage direct des successeurs d'Alexandre.

Les rois macédoniens établis en Orient y ont bénéficié de l'antique prestige de la royauté. Ils n'ont rien négligé pour donner aux indigènes l'impression qu'ils continuaient, ici le *sâr* chaldéen, là le pharaon, ailleurs le « roi des rois ». Ils ont hérité de leur caractère sacré. Pénétrés par les influences orientales et préparés par le culte des héros, les Grecs n'ont pas eu grand mal à accepter l'idée que le monarque se rapproche de ces héros et demi-dieux dont il trace sa descendance.

D'ailleurs, les rois macédoniens ne se sont jamais fait passer pour dieux sur terre. C'est après leur mort qu'on les divinise, parfois avec leurs reines, en accolant à leur nom une épithète, ou un nom de dieu : tels Ptolémée *Sôter* « le sauveur » ou Zeus Séleukos Nikator. C'est à la suite formée par plusieurs rois divisinés que s'adresse le culte dynastique, rattaché généralement lui-même au culte du dieu dont on a fait le patron de la dynastie : l'Apollon de Daphné pour les Séleucides, Dionysos Kathégémon pour les derniers Attalides.

Le culte dynastique auquel tous les sujets du souverain, sans distinction de race, pouvaient rendre hommage comme ils pouvaient jurer par le « serment royal », était déjà entre eux un principe d'union. Les rois paraissent s'être attachés à faciliter sur le terrain religieux l'entente entre Grecs et indigènes.

De longue date, certaines divinités orientales, dieux comme Amon ou Sabazios, déesses comme Cybèle ou Isis, étaient connues en Grèce ; mais leur culte n'était desservi que par des associations privées, composées en majeure partie des étrangers, Egyptiens ou Phrygiens, qui vénéraient ces divinités. La fusion des dieux de la Grèce et de ceux de l'Orient a été l'œuvre de l'époque hellénistique.

L'amour-propre des vainqueurs et des vaincus était également intéressé à cette fusion : car, si les Grecs désiraient retrouver leurs dieux chez les peuples de l'Orient dont ils respectaient l'antiquité, les Orientaux devaient voir dans ces identifications une sauvegarde pour les richesses de leurs temples. Antiochos IV aurait eu plus de scrupule, sans doute, à violer le temple de Jahvé et à piller celui d'Anaïtis si Juifs et Mèdes s'étaient prêtés à laisser identifier leurs dieux à la divinité grecque analogue. Ces identifications se firent en général suivant des analogies faciles à saisir.

1. Depuis vingt ans l'étude de la période hellénistique au point de vue religieux a été renouvelée. Comme aperçu d'ensemble, nous recommanderons celui de P. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur* (dans le *Handbuch zum Neuen Testament*, Tubingue, 1re éd. 1907 : 2e 1912). Bien entendu, les leçons de Franz Cumont sur *Les religions orientales dans le paganisme romain* (2 éd. 1909) sont déjà précieuses pour la période héllénistique.

Ainsi on identifia à Zeus le dieu suprême du ciel, maître de la foudre et des orages : Amon en Egypte, Dolichenus en Commagène, Labraundeus et Osogôa en Carie ; on identifia à Dionysos, le dieu de la fécondité agraire et des fêtes rustiques, Osiris en Egypte, Attis en Anatolie, Sabazios en Thrace. Pour la grande déesse de la fécondité qui jouait dans les religions d'Orient un rôle beaucoup plus considérable que dans celle de la Grèce, pour Isis, Astarté, Cybèle, Anaïtis, les Grecs hésitèrent entre leurs divinités féminines et choisirent tour à tour Déméter, Aphrodite, Athéna, Artémis. Ici l'Orient fit pencher en sa faveur la balance : sous l'un des noms qu'on a cités ou sous celui de *Mêter*, suivi d'un vocable cultuel, la Mère des Dieux devint, à l'époque hellénistique, une des figures dominantes de la religion grecque. C'est aussi à son identification avec des dieux orientaux comme Mithra ou comme Mênu et avec des Baals sémitiques qu'Apollon doit d'avoir vu s'accuser alors son caractère solaire. Quant à Dionysos, dont le culte a pris à cette époque en Anatolie un développement extraordinaire, il le doit à ce qu'on fit de ses voyages aux Indes et en Egypte, le prototype des conquêtes d'Alexandre. Nous savons que les Bacchanales furent introduites en Carie par son satrape Philoxénos : sous l'Empire romain nous y trouvons une vingtaine de villes qui célèbrent son culte.

En Egypte, où le caractère animal conservé par les dieux rendait ces identifications plus difficiles, Ptolémée Ier eut l'idée géniale de donner comme principale divinité à Alexandrie un dieu dont le nom serait emprunté au panthéon égyptien, la forme au panthéon grec : *Osar-hapi*, le bœuf Apis identifié après sa mort à Osiris de Memphis, reçut un temple magnifique à Alexandrie au lieu dit *sen-hapi*. Dans sa colossale statue de culte, Bryaxis lui donna l'aspect d'un Zeus dont l'expression adoucie est plutôt celle du dieu guérisseur, Asklépios, le coiffant du *kalathos*, boisseau à grains, et l'accostant d'un Cerbère et d'un ser-

1. Voir Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie* (1885) et, sur l'origine du culte de Sérapis, Is. Lévy, *Sarapis* (*Rev. hist. de religions*, 1912.)

pent, pour marquer son caractère à la fois agraire et funéraire, comme celui d'Osiris. On sait la prodigieuse fortune du culte de *Sérapis*. Grâce à la thalassocratie ptolémaïque et au commerce alexandrin, en moins de deux siècles, Sérapis, Isis et Osiris trônaient dans tous les ports de la Méditerranée.

En même temps, Ptolémée faisait venir à Alexandrie l'Eumolpide Timothéos pour y installer, au faubourg dit Eleusis, des mystères où, profitant d'une similitude depuis longtemps constatée, on fusionnait ceux d'Isis et d'Osiris avec ceux de Déméter et d'Iakchos. Par la même initiative, le prêtre égyptien Manéthon rédigeait, à l'usage des Grecs, l'histoire des dieux et des rois d'Egypte qu'Hécatée de Téos venait déformer plusencore dans l'esprit du temps ; le prêtre babylonien Bérose et Philon de Byblos agissaient de même pour les légendes de la Chaldée et de la Syrie. Durant deux siècles, rien ne fut plus à la mode que ces *Syriaka*, *Phrygiaka* et *Aigyptiaka* où les plus subtils littérateurs de l'époque s'efforçaient d'arranger les traditions de tous les peuples conquis suivant le goût du jour. Ce goût leur imposait trois préoccupations qui le caractérisent à merveille : rattacher toutes ces légendes aux légendes helléniques de façon à ce que le héros grec y joue le plus beau rôle ; leur donner une signification morale et civilisatrice ; les égayer d'aventures romanesques et d'épisodes scabreux.

Le résultat de cette œuvre fut double : d'une part, individuellement, les dieux en sortirent humanisés, réduits aux proportions de rois civilisateurs comme on le voit, dès la fin du IVe siècle, dans le roman d'Evhémère, et ces rois — dieux, qui ne font la guerre que pour le bien des hommes et le progrès de la culture, donnent une idée exacte de l'idéal que l'époque se faisait de la royauté. D'autre part, de ce vaste creuset où se fondait tout ce qu'il y avait en chaque dieu de trop particulier, les grandes divinités sortirent à la fois épurées et singulièrement agrandies : Zeus ne régnait plus seulement à Olympie mais à Thèbes d'Egypte confondu avec Amon-Râ, et à Séleucie du Tigre uni à Bel-Mardouk ; on saluait indifféremment du nom de Dionysos les

vieux dieux de la vigne des Indiens ou des Hétéens et Osiris, personnification du blé, ou Sabazios, personnification de l'orge. Ainsi, à force de se couler dans un même moule ; les dieux analogues perdaient leurs traits particuliers ; ils se fondaient en autant de symboles des grandes forces naturelles et, bientôt, par l'invasion de l'astrologie chaldéenne et du dualisme mazdéen, leur demeure se transportait de la terre au ciel d'où ils réglaient sans relâche les destinées des mortels et menaient contre les démons — ramassis confus de tous les dieux déchus — la lutte éternelle du Bien contre le Mal.

Ainsi, de plus en plus, avec les dieux et les rois qui portent les titres de « Sauveur », *Sôter* ou *Sozôn*, avec le développement des « mystères » où meurt sous les coups des puissances du mal pour ressusciter au milieu de la joie universelle le dieu au sort duquel est lié celui de la Nature — avec Osiris, Adonis, Attis et Dionysos, se prépare, à travers l'Orient hellénisé, le terrain où le Christianisme s'implantera. Il s'y implantera avec une rapidité qui semblerait prodigieuse si l'on ne savait à quel point les trois siècles de la période hellénistique y ont prédisposé le monde oriental. Que l'on songe à la facilité des communications ou à l'universalité du grec, à la misère des prolétaires des villes et des campagnes opposée aux immenses fortunes des négociants, à l'adoucissement des mœurs et à l'habitude d'accepter sans raisonner les ordres transmis par les représentants du dieu sur la terre, à la déconsidération de la religion officielle et au sentiment religieux concentré autour des pompes et des mystères qui frappent l'imagination et exaltent le cœur, bref que l'on se tourne vers les raisons économiques ou sociales, politiques ou religieuses du triomphe du Christianisme, on verra qu'elles plongent toutes des racines profondes dans les trois siècles où l'Orient s'est ouvert à la Grèce et la Grèce à l'Orient.

ADOLPHE REINACH.

IX

LA TRANSFORMATION MORALE DE L'HELLÉNISME D'ALEXANDRE A AUGUSTE[1]

Les conquêtes d'Alexandre sont l'événement décisif qui a fait de la culture hellénique une culture universelle, en lui permettant de se répandre sur tout le monde connu des anciens. Mais, dans cette diffusion même, l'hellénisme s'est transformé ; ce n'est pas seulement l'héritage du passé qui a été ainsi répandu par le monde : l'hellénisme a continué de vivre et de créer des œuvres ; mais il l'a fait dans des conditions si différentes que c'est en réalité un hellénisme nouveau qui apparaît alors, et que le commencement du IIIe siècle marque ainsi une date capitale dans l'histoire intellectuelle et politique de la Grèce. Les années qui suivent immédiatement la mort d'Alexandre forment la limite de deux périodes nettement distinctes, opposées l'une à l'autre par des traits essentiels : avant cette date, toute la production littéraire et artistique de la Grèce est foncièrement nationale, sortie du sol et de l'inspiration populaire ; après l'an 300, elle est cosmopolite et savante, livresque et individualiste.

D'où vient cette transformation ? A quels faits poli-

1. BIBLIOGRAPHIE. — Les notices les plus complètes sur tous les auteurs de cette époque se trouvent dans F. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit* (2 vols., 1892). Des aperçus d'ensemble ont été donnés par A. Croiset dans *L'Histoire de la Littérature grecque* de A. et M. Croiset, V (1899), par J.-P. Mahaffy, *The silver age of the greek World* (1906) et par U. von Wilamowitz — Moellendorff au t. VIII, 1, de l'ouvrage *Die Kultur der Gegenwart* (1907).

tiques et sociaux est-elle liée ? Qu'était l'hellénisme classique et comment s'était-il formé ? Que lègue-t-il à l'âge suivant et quels sont les caractères nouveaux qui le modifient dès le début de la période à laquelle nous sommes arrivés ? C'est à ces questions qu'il est nécessaire de répondre brièvement pour comprendre en quoi consiste au juste l'hellénisation du monde après Alexandre et quelle sorte de culture est introduite par là dans la civilisation des âges postérieurs.

*
* *

L'un des traits qui frappent d'abord le lecteur dans la littérature grecque classique, c'est le caractère largement humain des idées et des sentiments qu'elle exprime : elle s'adresse aux hommes de tous les temps et de tous les pays. Mais il ne faut pas s'y tromper : ce caractère universel, auquel l'esprit grec s'élève d'emblée, s'appuie sur une réalité très concrète, sur l'observation d'une humanité très particulière, et c'est le mélange d'une vue très directe des choses et d'une aptitude remarquable à les pénétrer jusqu'à leur fond le plus durable qui donne aux œuvres grecques classiques, avec un goût de terroir si savoureux, une portée si générale. En fait, la littérature grecque est d'abord ionienne, éolienne, dorienne, avant d'être simplement grecque ; quand elle devient attique, au ve et au IVe siècle, elle reste marquée des caractères propres à la cité où elle fleurit, et toujours elle est liée à des circonstances déterminées par la vie collective, à des inspirations traditionnelles et populaires.

Les genres littéraires, dans la Grèce classique, ne sont pas des créations de théoriciens, ni des formes choisies arbitrairement, par imitation d'une littérature antérieure. Ce sont des formes créées pour satisfaire aux divers besoins religieux et intellectuels de la vie collective. Elles constituent essentiellement une littérature de « plein air », qui s'adresse non à quelques dilettantes, mais à tous, ou du moins à des groupes très étendus et déterminés plutôt par les conditions

de la vie commune que par des différences de culture intellectuelle. Car ces différences, ne l'oublions pas, sont insignifiantes jusqu'à l'avènement de la sophistique et de la rhétorique, qui sont les premières ébauches d'un enseignement supérieur. Jusque-là, un Hérodote, comme un Homère, travaille pour le peuple aussi bien que pour les riches, et le théâtre est le plus populaire des genres. Même à Athènes, où s'épanouit la rhétorique, l'éloquence parle à tous les citoyens. Il n'est pas jusqu'à la philosophie de Socrate, essayée d'abord sur l'agora au hasard des rencontres, qui ne garde ce caractère de « plein air ». Quant à un Thucydide et à un Isocrate, qui ne s'adressent qu'à des lecteurs choisis et qui sont des écrivains de « cabinet », ils portent au plus haut degré des qualités qui sont encore spécifiquement athéniennes. Ainsi, dans tous les genres, la vie nationale et civique est la source féconde où puise le génie des écrivains.

De là des traits secondaires d'une extrême importance. La langue des écrivains en prose, très voisine du langage parlé, en a la fraîcheur et la vivacité, à de rares exceptions près : Isocrate lui-même, malgré son souci presque maladif du rythme, ne demande l'harmonie de ses périodes qu'aux mots les plus purement et les plus simplement attiques. La langue des poètes, traditionnelle et un peu archaïque, tempère cette part inévitable d'artifice par la nécessité de rester en contact avec la foule. Cette nécessité agit avec non moins de force sur la nature des idées et des sentiments, toujours empruntés aux sources populaires et nationales : religion héréditaire, mythes traditionnels, sentiments généraux et simples, forment la matière de la poésie ; l'éloquence est toute nourrie de civisme, et la philosophie elle-même considère que la morale est une partie de la politique.

Les arts plastiques prêteraient à des remarques analogues et l'on a signalé à maintes reprises le caractère religieux et civique de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, au ve siècle surtout.

Si l'on essaie de résumer l'idéal humain qui se dégage de

tout ce mouvement de pensée, on le trouve assez bien représenté par l'image qu'Isocrate nous donne de l'homme « cultivé » (πεπαιδευμένος), type de « civilisé », sans doute, plus encore que de « grec » au sens ethnographique du mot, mais dont la culture, assez profonde pour être vraiment humaine, garde cependant des attaches étroites avec toute la tradition nationale ; un homme qui unit la raison, la modération, l'amour du beau en morale comme en art, la *philanthropie*, — c'est-à-dire des qualités foncièrement grecques avant d'être humaines — à la fierté d'une histoire glorieuse, à l'orgueil d'être un citoyen ; un homme qui n'obéit qu'à la loi, et qui s'est élevé jusqu'à l'humanité la plus haute par son attachement même aux vertus de sa race et aux institutions de sa patrie.

***

L'hellénisme postérieur à Alexandre hérite de cette culture et du fonds d'idées qui la constituent. Mais les circonstances politiques sont devenues si différentes que les idées et les sentiments en subissent le contre-coup : les genres littéraires en honneur ne sont plus les mêmes ; les âmes ont des besoins nouveaux et ne se satisfont plus des anciennes traditions.

La révolution politique peut se caractériser d'un mot : l'hellénisme n'est plus concentré dans la Grèce propre, il est répandu sur tout l'Orient. Le mouvement de concentration qui, pendant plusieurs siècles, avait peu à peu fait affluer vers Athènes toutes les forces vives de la race, est remplacé par un mouvement en sens contraire qui disperse ces mêmes forces vers la périphérie du monde civilisé, singulièrement élargi. Les royaumes de formation nouvelle et de population mélangée remplacent les antiques cités historiques de population homogène ou autochtone. De grandes villes commerçantes et cosmopolites, capitales de ces royaumes, s'élèvent comme par enchantement. Dans la Grèce propre, la vie s'étiole : la grande activité politique

fait place à une vie municipale assez pauvre et à des querelles mesquines entre les cités. La population d'ailleurs diminue, à la fois par les causes que Polybe a indiquées (abus des guerres, amour exagéré du luxe et du bien-être), et aussi par suite de l'émigration, qui vide le pays de ses éléments les plus actifs au profit des villes nouvelles, bientôt devenues immenses : Alexandrie, Antioche, Pergame, sont des villes monstrueuses au regard des anciennes cités grecques.

Dans ces grandes villes nouvelles, il n'y a plus de vie politique : c'est l'affaire du roi et de ses fonctionnaires de gouverner ; le peuple va à ses affaires ou à ses plaisirs. Ce peuple, d'ailleurs, est étrangement composite : à côté d'un fond de population indigène, qui n'a rien de grec, on trouve des aventuriers de tout pays. Le principal élément grec est formé par la cour et les hautes classes. Point d'âme commune en tout cela ; point de traditions qui relient le présent au passé ; chacun vit pour soi, pour ses intérêts personnels. Si la couleur générale de cette civilisation est grecque, c'est que les dynasties, les principaux fonctionnaires, la cour groupée autour des princes, étant Grecs d'origine ou de culture, tiennent à honneur de propager l'hellénisme. Des musées, des bibliothèques sont fondés, où s'accumulent les trésors de la littérature hellénique. Un art officiel tout grec se développe sous la protection des rois. Les particuliers riches embellissent leur existence à l'aide de la parure artistique et littéraire que l'hellénisme peut leur fournir. Des savants et des lettrés se pressent autour des bibliothèques ; les cénacles se multiplient et une production littéraire intense résulte des loisirs mêmes que la politique laisse aux esprits. Mais il est aisé de voir que les œuvres qui vont naître dans ces circonstances ne ressembleront guère à celles de l'âge classique. Le satiriste Timon appelait joliment le musée d'Alexandrie « la volière des Muses » : cette volière n'a aucune analogie avec les panégyries de la Grèce propre ou avec le théâtre de Dionysos : ni le public ni les écrivains ne sont pareils : c'en est fait du

plein air et de la libre création dans l'enthousiasme des sentiments collectifs.

Le public, en effet, n'a rien de populaire. La foule ignore le grec ou l'estropie ; ce qui l'émeut dans les fêtes royales, ce n'est pas la force d'un sentiment unanime et profond, mais surtout l'attrait du spectacle qui parle aux yeux. Le vrai public, pour les écrivains, ne peut être que le groupe relativement restreint des lecteurs cultivés, grecs ou hellénisés, savants et dilettantes intéressés par les raffinements de la forme ou par l'expression des sentiments individuels dont s'alimente la vie de société.

Ces écrivains, d'autre part, sont eux-mêmes des hommes de cabinet et de bibliothèque. Devant les monceaux de volumes qui remplissent la bibliothèque d'Alexandrie ou celle de Pergame, leur premier désir est de faire l'inventaire de ces richesses et d'extraire de ces livres les choses inconnues ou oubliées qu'ils renferment. De là une foule d'ouvrages érudits qui ne sont point des œuvres d'art. La langue de ces écrits est un grec courant, un peu artificiel, qui ne se retrempe plus dans le langage parlé et qui manque étrangement de saveur populaire ou personnelle. Le grec de Polybe, abstrait et lourd, est un échantillon curieux de cette prose médiocre. — Si ces bibliothécaires laborieux ont, en outre, un peu de génie poétique ou simplement du talent, ils ne trouvent devant eux que deux voies ouvertes : ou bien celle de l'art officiel, qui consiste à célébrer dans des poèmes artificiels et prétentieux la gloire du prince, ou bien celle de la poésie légère, qui dira les amours de cette société frivole. Quelques-uns seulement essaieront de ressusciter, par une imitation laborieuse, l'épopée d'autrefois, en y introduisant la passion amoureuse ou les gentillesses pesantes de l'érudition. Un seul, Théocrite, sera véritablement novateur, en observant, dans un pays foncièrement grec, quelques côtés méconnus de la vie populaire. Mais la plupart, même quand ils cultivent par occasion la poésie, sont avant tout des érudits et des curieux ; s'ils s'occupent de recherches savantes, ils sont moins des historiens au sens complet du mot que des compilateurs ; ils sont moins attentifs à la vie du passé, devenue trop étrangère à leurs habitudes, que soucieux des renseignements extérieurs fournis par les livres ; appliqués d'ailleurs et parfois intelligents, et en somme très utiles à la postérité, mais trop enfermés dans leurs « musées » pour bien comprendre « l'agora ».

Ainsi, parmi les genres littéraires d'autrefois, quelques-uns disparaissent entièrement : la tragédie et l'éloquence politique cessent d'exister ; la comédie, qui survit quelque temps à Athènes, ne dure que l'espace d'une ou deux générations. D'autres genres ne renaissent, comme l'épopée, qu'à la condition de se transformer. L'hymne officiel, l'épigramme amoureuse, l'idylle, sont des formes littéraires en partie nouvelles, où l'artifice et l'imitation sont d'ailleurs sensibles. Dans la littérature classique, l'originalité des écrivains se montrait par la liberté avec laquelle chacun suivait une tradition toujours vivante, mais toujours souple. Dans la littérature alexandrine, l'imitation ingénieuse. mais artificielle, a pris la place de la tradition : on combine les emprunts arbitraires, pris à toutes les sources, et, de ce mélange plus ou moins savant, se forme une sorte de mosaïque d'idées et de mots qui rapproche, chez un Callimaque ou un Apollonius de Rhodes, des prosaïsmes choquants et des archaïsmes bizarres ou obscurs.

Ce n'est pas à dire que ces œuvres soient sans valeur. Une littérature savante n'est pas nécessairement une littérature médiocre. Les poètes latins du siècle d'Auguste, beaucoup de nos poètes du XVIe et du XVIIe siècle, sont des imitateurs. Il peut exister des imitateurs de génie, et deux au moins des poètes d'Alexandrie, Apollonius et Théocrite, ont eu des parties de génie. Mais on voit sans peine la distance qui sépare cette littérature érudite de celles des époques vraiment créatrices, où l'inspiration naît spontanément du fonds inépuisable des traditions populaires fécondées par le génie individuel.[1]

1. Sur la poésie de cette époque on lira toujours avec profit l'ouvrage

Ce qui caractérise vraiment l'époque alexandrine et ce qui fait son incontestable grandeur, ce n'est pas tant la création artistique proprement dite que l'infatigable curiosité qui pousse alors les esprits à multiplier dans tous les sens les enquêtes et les informations. On veut tout savoir, tout expliquer. On interroge les vieux textes, commodément réunis dans des bibliothèques que les siècles antérieurs n'avaient pas connues, et on leur demande, non seulement des faits historiques et des dates, mais aussi des enseignements sur la langue, sur la grammaire, sur la philologie. On parcourt la terre habitée, grâce à la facilité plus grande des voyages dans un monde de plus en plus hellénisé, et l'on s'enquiert des particularités intéressantes relatives aux mœurs des habitants, aux merveilles de la nature, à la géographie physique. On pousse très loin l'étude des sciences proprement dites, qui tend à se séparer définitivement de la philosophie, et on porte à un degré de perfection déjà remarquable les mathématiques, l'astronomie, la physique, les sciences naturelles, la médecine. La philosophie, enfin, réduite progressivement au domaine moral, est cultivée, dans Athènes surtout, par une suite de penseurs dont l'influence n'a cessé de s'exercer sur l'humanité jusqu'à nos jours.

Qu'est-ce que tout cela, sinon le principe même de l'esprit scientifique ? L'hellénisme alexandrin, qui n'est pas méprisable au point de vue littéraire et qui, dans les arts proprement dits, mériterait encore plus d'éloges (accompagnés cependant des mêmes réserves), est surtout remarquable par l'exercice des qualités intellectuelles qui peuvent le mieux se passer d'une vie civique et traditionnelle, c'est-à-dire par l'activité de la libre recherche et de la raison. Des philologues comme Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque de Samothrace ; des géographes comme Eratosthène et Pythéas ; des savants comme Euclide, Aristarque de Samos, Archimède de Syracuse, Hipparque de

de A. Couat, *La poésie alexandrine* (Paris, 1882) qu'on peut compléter par celui de C. Cessi, *La poesia ellenistica* (Bari, 1912).

Nicée, suffiraient à sa gloire. Si beaucoup d'Alexandrins, faute de méthode, ont été plutôt des amasseurs de faits mal contrôlés que des érudits autorisés et des savants, il n'en est pas moins certain que les noms qu'on vient de lire sont ceux d'hommes de premier ordre, qui ont fait faire aux connaissances humaines d'immenses progrès, et à qui nous devons encore de la reconnaissance.

Il faut en dire autant de la philosophie dialectique et morale, qui doit nous retenir un peu plus longtemps : d'abord parce qu'elle a un caractère moins technique et qu'elle se lie davantage à la vie générale du temps ; ensuite parce qu'elle touche à des problèmes dont l'intérêt actuel n'a pas disparu. Ajoutons qu'elle nous ramène à Athènes, demeurée jusqu'au bout, dans l'agitation du monde hellénistique, le sanctuaire des tranquilles méditations et des subtiles disputes d'idées. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de ces disputes, mais il est intéressant d'en suivre l'évolution générale et d'en marquer les conclusions. L'esprit grec, même dépouillé de ses traits strictement nationaux, s'y montre encore sous quelques-uns de ses plus nobles aspects et avec ses qualités caractéristiques.

Une des nouveautés les plus importantes que présente la philosophie de cette période, c'est l'absence à peu près complète d'invention métaphysique et l'orientation des esprits vers des objets plus positifs, en particulier vers la morale.

Dans l'école de Platon, la théorie des Idées est abandonnée dès la seconde génération, et la physionomie de l'école en est altérée profondément. Comme la théorie des Idées était, aux yeux de Platon, le support nécessaire de toute science complète de l'Etre, cette théorie venant à disparaître, il ne restait plus que deux voies ouvertes au platonisme : ou celle du mysticisme, ou celle de la dialectique des apparences, qui ne pouvait conduire qu'au probabilisme. Ce fut la seconde qui fut suivie, d'abord avec modération par Arcésilas, avec plus de hardiesse par Carnéade ; on sait que Cicéron goûta fort cette philosophie si bien faite

pour les avocats. — Les disciples d'Aristote, sans abandonner les principes de leur maître, s'abstinrent de les approfondir et tournèrent de préférence leurs recherches vers les sciences physiques et naturelles. — Quant aux deux grandes écoles nouvelles qui furent fondées vers le début de cette période par Zénon et par Epicure, le Stoïcisme et l'Epicurisme, elles eurent bien chacune un système de métaphysique, mais elles n'eurent pas la peine de l'inventer : Zénon demanda le sien à Héraclite, Epicure à Démocrite, et tous deux s'empressèrent d'en déduire une morale, chose à leurs yeux plus intéressante que de nouvelles discussions sur les principes du monde. Tant de systèmes, à vrai dire, avaient été déjà construits par les philosophes, qu'il ne restait guère qu'à choisir entre eux, ou à se réfugier dans un scepticisme plus ou moins radical.

La morale, au contraire, gagnait tout le terrain perdu par la métaphysique. Car la morale ne pouvait être, selon la vieille conception grecque, que la science du bonheur, et le souci d'une vie heureuse est de ceux que l'esprit humain ne saurait rejeter. Il s'agissait donc, par une dialectique habile, de rattacher à des principes une fois admis une règle de conduite.

Sur la source du bonheur, le stoïcisme et l'épicurisme sont en opposition déclarée, puisque l'un le fait dériver de la vertu et l'autre du plaisir. On est surpris après cela de voir les deux doctrines aboutir à une même conception de la sagesse, ou peu s'en faut : le sage du stoïcisme ressemble au sage de l'épicurisme comme un frère. C'est que le plaisir, suivant Epicure, n'est la source du bonheur que s'il est dosé et choisi par la raison, ce qui rend à celle-ci, dans le gouvernement de la vie, la place d'où il semblait d'abord qu'elle fût exclue. En réalité, les doctrines qui font appel à la raison, quelque point de départ qu'elles adoptent, ne peuvent guère faire autrement que d'aboutir à une morale jugée raisonnable par la majorité des hommes. Mais il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que, dans la praubite, un Stoïcien fût semblable à un Epicurien: c'est le contraire qui est vrai,

et la cause en est claire. Elle est dans la différence des tempéraments moraux qui étaient attirés vers l'une ou l'autre des deux doctrines et dans l'opposition des sentiments qui en résultaient. Le Stoïcien était grave, sévère d'aspect, foncièrement religieux dans son acquiescement à la fatalité des choses, qu'il identifie avec une volonté providentielle, et dans son indulgence pour les croyances populaires. L'Epicurien était un voluptueux aimable, peu soucieux de respecter des divinités qu'il jugeait indifférentes à la marche du monde, bref une sorte d'impie.

Ces deux doctrines, en somme, restent conformes à la vieille tradition grecque par leur caractère rationnel, par leur conception du bonheur, par l'objet qu'elles attribuent à la morale, par l'idéal même qu'elles se forment du sage. Mais elles ont une allure dogmatique et tranchante qui en fait déjà des Eglises ; elles visent, comme les Eglises, au gouvernement des âmes, qu'elles veulent tout entières ; elles groupent leurs prosélytes respectifs en corps rivaux et hostiles qui se querellent vivement : les uns étant religieux, les autres sont irréligieux, et les uns comme les autres avec une égale passion. L'intransigeance des formules et la préoccupation dominante de la pratique morale individuelle apportent dans la philosophie, avec le stoïcisme et l'épicurisme, des sentiments et des idées qui s'éloignent de la belle liberté intellectuelle des anciens philosophes, mais qui vont assurer aux doctrines un grand empire sur les consciences.

Le dogmatisme appelle le scepticisme, et, d'autre part, les analogies qui existent entre des doctrines différentes suscitent les tentatives de l'éclectisme. Le scepticisme de Pyrrhon fut radical, mais il fit peu d'adeptes. L'éclectisme, au contraire, avec ses conciliations engageantes, apparut bientôt sous des formes diverses.

Celui du stoïcien Panétius et de son disciple, le savant Posidonios, reste purement rationnel, fidèle par conséquent à la tradition intellectuelle de la Grèce. Mais voici, tout à fait à la fin de la période qui nous occupe, deux

éclectiques assez différents, chez lesquels on entrevoit des tendances nouvelles, destinées à un long avenir : c'est le juif Philon et le grec Plutarque. Philon, juif hellénisé, croit également à Platon et à la Bible, qu'il concilie dans des effusions religieuses d'un ton inconnu à la littérature grecque antérieure. Plutarque de Chéronée, platonicien, introduit librement dans son platonisme la substance morale des autres philosophies ; mais en outre son âme religieuse, éprise par patriotisme de toutes les vieilles croyances nationales, est curieuse des religions étrangères, sympathique à tous les mystères, ennemie acharnée de l'impiété épicurienne, habile à dégager de la diversité infinie des formes religieuses (toutes respectables à son avis) l'idée supérieure d'une religion universelle et un peu vague, qui pût satisfaire une raison idéaliste et affermir une conscience honnête. L'Egypte et l'Orient s'unissent dans son syncrétisme pieux avec Delphes et Eleusis, comme avec Platon et Aristote. Cela suffit à montrer que nous sommes arrivés, avec Plutarque, au seuil d'une nouvelle période, où l'hellénisme, indéfiniment élargi, va recevoir de plus en plus les apports de l'Orient et s'acheminer d'un côté vers le christianisme et, de l'autre, vers le néo-platonisme extatique de Plotin.

∴

Au terme de cette rapide revue des trois siècles qui séparent Alexandre d'Auguste, nous pouvons mesurer le chemin parcouru et les transformations profondes subies par l'hellénisme.

En se détachant de la cité, qui avait été son berceau, la pensée grecque a perdu beaucoup de sa fleur et de sa fraîcheur savoureuse. Elle est devenue moins créatrice et moins originale. Mais par sa clarté persistante, par sa raison, par sa netteté dialectique, elle a été un instrument d'éducation universelle. Elle a vulgarisé les notions vraiment humaines que les siècles précédents avaient lentement

élaborées en matière d'art, de science, de morale, de philosophie. Elle les a conservées d'abord et répandues ensuite par le monde. Elle a conquis Rome intellectuellement, et, à l'aide de Rome, tout l'Occident, avec les peuples nouveaux qui arrivaient peu à peu à la civilisation et à la paix romaine. Si la grandeur de l'âge classique en a été d'abord un peu voilée aux yeux de ces disciples étrangers, l'inconvénient n'était pas sans compensation : ils avaient besoin d'une initiation. L'hellénisme d'alors, avec son art plus extérieur, avec sa science plus moderne, préparait les esprits à l'intelligence d'une culture plus lointaine et plus haute. Il y ajoutait, d'ailleurs, quelque chose par son goût de finesse, par ses études de psychologie individuelle et par la noblesse de l'idéal stoïcien. Et surtout, par sa piété pour les vieux chefs-d'œuvre et par son ardeur à les commenter, il les conservait à l'admiration en les rendant plus accessibles. Au total, ce sont vraiment ces trois siècles qui ont fait de la culture grecque le patrimoine commun de toutes les nations civilisées.

A. Croiset.
MEMBRE DE L'INSTITUT

X

L'HELLÉNISME EN ASIE MINEURE ET EN PERSE
LA CULTURE IRANO-BABYLONIENNE EN FACE DE LA CULTURE HELLÉNIQUE

C'est là peut-être un des plus difficiles problèmes que soulève l'étude du monde antique. Limité à la période hellénistique, selon notre programme, il n'a fait l'objet d'aucun travail d'ensemble ; on chercherait vainement une simple allusion dans les conférences de J. P. Mahaffy [1] ; on peut glaner quelques remarques de détail dans Droysen [2], A. von Gutschmid [3], Bevan [4], Jul. Kaerst [5] ; mais c'est tout. Aucun ne semble avoir même soupçonné qu'une question d'art comparé était impliquée dans le sujet. Pour en traiter vraiment, il faudrait une double compétence, dans les choses grecques et celles de l'Orient. On ne trouvera donc ici que de simples notes, d'un caractère tout provisoire et forcément décousues.

I. — HELLÈNES ET INFLUENCES HELLÉNIQUES EN PERSE AVANT ALEXANDRE

Borné aux trois derniers siècles avant notre ère, le sujet serait tronqué et mal posé. L'influence réciproque entre

1. *The progress of Hellenism in Alexanders Empire*. Chicago-London, 1905.

2. *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, Paris, 1883-85.

3. *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer von Alexander dem Grossen bis zum Untergang der Arsaciden*, Tübingen, 1888.

4. *The House of Seleucus*, London, 1902.

5. *Geschichte des hellenistischen Zeitalters*, II. 1 : *Das Wesen des Hellenismus*, Leipzig, 1909.

Hellade et Iran remonte bien plus haut qu'Alexandre, et les projets du conquérant en ont été facilités. Laissons la Chaldée et l'Assyrie ; tous les manuels d'histoire de l'art, avec quelques menues discordances, résument l'apport de ces contrées à la Grèce archaïque. Ils signalent moins régulièrement les traces bien plus légères, et fugitives, de « l'action en retour », selon l'heureuse expression de M. Heuzey, qu'exerça au VIe siècle la Grèce sur l'Orient. L'avénement des Achéménides (560) marque, semble-t-il, un renversement complet des situations. Quel profit retira la culture hellénique des relations du monde grec avec l'empire des Perses ? Aucun, à en juger par le silence des historiens ; il fut du moins sans importance, si un léger doute reste permis. En sens inverse, nous l'allons voir, on doit s'exprimer tout autrement.

Ces relations de la Grèce avec les régions iraniennes ont été ininterrompues et ont affecté bien des formes diverses. Nous n'en avons, à peu près, aucun souvenir direct pour l'époque antérieure à l'empire achéménide. La tradition qui fait de Pythagore un élève des Chaldéens et des mages remonte à peine au IIe siècle, mais une influence de la religion si pure de l'Iran sur la pensée ionienne n'a rien d'invraisemblable[1]. En revanche, on doit admettre qu'un Grec d'Asie, Antiménidas, frère du poète Alcée, qui lui adressa des vers à ce propos, prit du service dans l'armée de Nabuchodonosor[2]. Plusieurs de sa race auront dû faire comme lui. On a retrouvé en Babylonie un cylindre, du plus pur style grec archaïque, au type de Persée et de la Méduse[3], qui atteste des rapports entre ce pays et les Ioniens. Fut-il des-

1. G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, Paris, III (1899), p. 783. Pourtant on a proposé de reconnaître que la religion iranienne a influé sur l'Orphisme en contribuant à épurer les dieux grecs et à les identifier aux grands phénomènes météorologiques. cf. J. Harrison. *Themis* (1912), p. 462, et R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelsbild* (1912).

2. Rapprocher les matelots grecs (probablement ciliciens et cypriotes) au service de Sennachérib (Maspéro. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 6e éd., 1904, p. 511).

3. Ad. Furtwaengler, *Die antiken Gemmen*, Berlin, 1900, III, p. 74 sq. Cf. le cachet conique de Berlin également venu d'Orient (*ibid.*). *Add.* J. de Morgan, *Revue archéologique*, 1890, II, p. 13.

tiné à un Grec de ces contrées ? Peu probablement ; un Babylonien vrai pouvait plus aisément, sans se rendre suspect, porter un cachet de type non indigène.

Les Achéménides, plus encore, ont pu connaître les Grecs, et de très près. Cette monarchie a constamment recruté des mercenaires helléniques, à qui elle se fiait plus qu'aux troupes perses et aux milices locales, et qui l'ont aidée à apaiser les révoltes sans fin des peuples conquis, puis à porter la guerre en Europe. Il y eut aussi d'innombrables délégations diplomatiques et des missions d'agents secrets ; des ambassades officielles furent souvent échangées. Sous Darius, des envoyés perses, avec Démokédès, allèrent jusqu'au sud de l'Italie[1]. Mais la Perse reçut de la Grèce, en particulier de Sparte et de Corinthe, d'Athènes et de Thèbes, bien plus d'ambassadeurs qu'elle ne lui en envoya. La liste en est presque inépuisable, principalement au IVe siècle[2] ; or on ne faisait pas un tel voyage pour quelques jours. En outre, la cour de Perse, ou le gouvernement de quelque satrape, devint l'asile choisi des réfugiés politiques : des derniers Pisistratides, d'Histiée de Milet, d'un roi de Zancle, en Sicile[3], de Démarate, Thémistocle, Charidème, etc., de tous ceux que les révolutions chassaient de leurs cités[4]. Le Roi des rois se faisait une joie de les accueillir et de les combler, espérant tirer d'eux quelques conseils, des renseignements utiles touchant les choses d'Europe. Hippias reçut le domaine de Sigée en Troade[5] ; Darios lui dut nombre d'informations durant la première guerre persique. Après la défaite de Xerxès, des Grecs,

1. Hérodote, III, 136-7. Cf. Em. Ciaceri, *Intorno alle più antiche fra la Sicilia e la Persia*. dans les *Studi storici* d'E. Pais. Pisa, V (1912), p. 1-42.

2. Perrot et Chipiez. *Histoire de l'art*, Paris, V (1890), pp. 425-434 ; W. Judeich, *Kleinasiatische Studien, Untersuchungen zur griech. pers. Geschichte des IV. Jahrhunderts v. Chr.*, Marburg, 1892, p. 5.

3. Hérodote, VI, 23-24.

4. Mentions de transfuges dans Hérodote, VIII, 54, et 65, 1. Dans la formule de serment des bouleutes d'Erythrées, au temps de Cimon (*Corp. inscr. attic.*, I, 9), il est dit : « Je n'accueillerai, sans l'avis du peuple et celui des Athéniens, aucun individu s'enfuyant chez les Mèdes. »

5. Maspéro, *op. cit.*, III, 700.

complices des Perses, s'enfuirent chez ces derniers, afin d'éviter les châtiments sévères que les Athéniens et leurs alliés faisaient subir à ceux qui avaient trahi la cause de l'hellénisme. De plus, les Perses emmenèrent chez eux des bandes de prisonniers grecs; les Milésiens exilés après la soumission de l'Ionie allèrent peupler la ville d'Ampé, à l'embouchure du Tigre[1] ; une troupe d'Erétriens fut établie en Kissie[2]. A Kélônai en Médie (Kalah), au temps de Diodore[3], il y avait encore toute une colonie de Béotiens, chassés du pays natal lors de l'expédition de Xerxès ; lorsqu'Alexandre approcha de Persépolis, il vit venir à lui 800 suppliants : c'étaient des Grecs capturés dans les guerres récentes, et auxquels les Perses avaient infligé de cruelles mutilations[4] ; et on sait comment il fit massacrer les Branchides en Soggiane. Il y eut donc de la colonisation hellénique en Perse, forcée, il est vrai, longtemps avant la conquête macédonienne.

Enfin, quantité de Grecs furent attirés en ces pays, individuellement, en raison de leurs mérites et de leurs talents personnels. Hérodote[5] en mentionne même un qui devint satrape, Xénagoras d'Halicarnasse. Pausanias, roi de Sparte, aurait souhaité la même qualité ; aussi demanda-t-il la main d'une princesse perse[6]. Donnons une brève mention aux harems princiers, qui ne se peuplaient pas que d'Orientales ; les femmes grecques n'y étaient pas rares[7]. Le jeune

1. Hérodote, VI, 20. 1. Cf. Andreas, *s. v.* dans Pauly-Wissowa, I, p. 1877-80.

2. Hérodote, VI, 119, 1-2.

3. Diodore, XVII, 110.

4. Diod. XVII, 69, 3 ; Quinte-Curce, V, 5, 5 sq. ; Justin, XI, 14, 11.

5. IX, 107, 5.

6. Thucydide, I, 128, 7.

7. Dans les villes d'Ionie, après la répression qui précéda les guerres médiques, les officiers perses s'emparèrent des beaux jeunes garçons, pour en faire des eunuques, et envoyèrent au Grand Roi les plus belles filles du pays (Hérodote, VI, 32, 2 ; *add.*, VIII, 105, 2). Thémistocle quitta Aigai (petite place en Eolide) sur un chariot fermé ; son escorte devait répondre à toute question que c'était une Grecque d'Ionie que l'on menait à un seigneur de la cour du Grand Roi (Plutarque, *Thémistocle*, 26, 5). Le capitaine perse Artaban entretenait une courtisane d'Erétrie (*Ibid.*, 27, 8). Un

Cyrus les appréciait particulièrement ; sa favorite était une Phocéenne, Milto, qu'il avait dénommée Aspasie comme la célèbre amie de Périclès ; son frère Artaxerxès se l'appropria et subit à son tour l'ascendant de Milto[1]. Dans l'entourage de Cyrus il y avait encore une jeune Milésienne qui, après la bataille de Cunaxa, se sauva, dit-on, toute nue au camp des Grecs[2]. Parmi les prisonniers d'Alexandre, après Issos, on trouva une jeune beauté de Pydna, Antigone[3]. C'est une courtisane d'Ionie, Thargélia, qui, au ve siècle, par ses relations avec les hommes influents de la Grèce, gagna à la cause médique, dans les cités, le plus de partisans[4]. Parfois des rapports suivis se nouaient entre notables d'Ionie et grands seigneurs de Perse ; on le vit pour Nikogénès d'Aigai, l'ami de Thémistocle[5].

Quand le Grand Roi voulait attirer quelque Grec à son service, il lui écrivait, lui promettant une situation supérieure à celle de Thémistocle auprès de Xerxès[6]. Il prenait des conseillers, comme Antalcidas de Sparte et Timagoras d'Athènes[7] ; des sortes de baladins ou de flatteurs[8] ; mais surtout des techniciens, qui semblent avoir manqué à la Perse : par exemple des médecins, Démokédés[9], Polykritos de Mendé[10] et Ktésias, qui plus tard s'improvisa historien[11]. On ne saurait énumérer les généraux[12] que l'Iran emprunta

seigneur perse, Pharandate, avait enlevé une femme de Cos pour en faire sa concubine (Hérodote, IX, 76, 3).

1. Xénophon, *Anabase*, I, 10, 2 : Plutarque, *Périclès*, 24, 12 : *Artaxerxès*, 26, 3-4.

2. Xénophon, *Anabase*, I, 10, 3.

3. Plutarque, *Alexandre*, 48, 2.

4. Plutarque, *Périclès*, 24, 4.

5. Plutarque, *Thémistocle*, 26, 1.

6. *Ibid.*, 29, 8.

7. Familiers d'Artaxerxès (Plutarque, *Artaxerxès*, 21, 2 ; 22, 6).

8. Zénon de Crète (*Ibid.*, 21, 1).

9. Hérodote, III, 129-130.

10. Plutarque, *Artaxerxès*, 21, 1.

11. Cf. J. Marquart, *Die Assyriaka des Ktesias* (*Philologus*, Suppl., VI, 2 (1893), p. 503-658). Un neveu d'Aristote paraît avoir été médecin d'Ochos.

12. Les corps de troupes recevaient parfois deux chefs, l'un grec, l'autre perse : ce dernier, je pense, chargé de surveiller le premier.

à la Grèce, *condottieri* vendus au plus offrant [1] ; les chefs d'escadres au service perse étaient phéniciens, ou cypriotes, ou hellènes. C'est un amiral grec, Scylax de Karyanda, qui, en 508, descendit l'Indus au compte de Darius, asservit les riverains et, débouchant dans l'Océan, explora les côtes de Gédrosie et d'Arabie [2]. Des ouvriers grecs se laissèrent embaucher, en concurrence ou en coopération avec les ouvriers asiatiques [3] ; un Téléphanès de Phocée, vers le temps des guerres médiques [4], époque de grande activité des chantiers perses, y travailla sous Darius Ier et sous Xerxès, dans quelque situation en vue, puisque son souvenir s'est tardivement conservé [5].

Du reste, bien que les souverains de Suse n'aient jamais pris le titre, si répandu plus tard, de philhellènes, il est fort probable qu'une sorte de dilettantisme favorable à la Grèce, dans les choses de la mode et le domaine de l'esprit, se répandit par moments à la cour et dans ses dépendances. Quelques intermariages semblent avoir eu lieu [6]. Les hordes du Grand Roi accumulèrent en Grèce les destructions systématiques, dont souffrirent surtout les temples ; mais beaucoup d'objets transportables prirent le chemin de la Perse [7], notamment des statues, comme les Tyrannoctones [8], l'Apollon des Branchides [9], l'Artémis Brauronia [10]. Il s'est retrouvé à Suse un vase attique, dont le sujet rappelle

1. Notamment Conon, Chabrias, Iphicrate, Agésilas, Timothée, ou leurs élèves : Mentor de Rhodes, Memnon, Nicostrate d'Argos, etc...

2. Hérodote, IV, 44 ; cf. Aristote, *Politique*, VII, 13, 2.

3. L. Heuzey, *Revue politique et littéraire*, 1886, II, p. 661-3.

4. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, VIII (1904), pp. 356, note 1, et 720-1.

5. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 68.

6. Assez peu cependant : Thémistocle épousa une femme perse (Diodore de Sicile, XI, 57, 6) ; de même le fils de Miltiade, Métiochos (Hérodote, VI, 41, 4). Memnon de Rhodes, le lieutenant du Grand Roi, avait pour femme Barsine, fille d'Artabaze, un Perse de sang royal, et très versée dans les lettres grecques (Plutarque, *Alexandre*, 21, 3).

7. Arrien, *Anabase*, III, 16, 7 ; VII, 19, 2.

8. Pausanias, I, 8, 5.

9. Id. I, 16, 3 ; Hérodote, VI, 19, 3 ; Strabon, XIV, 1, 5, p. 634 C.

10. Pausanias, III, 16, 8 ; VIII, 46, 3.

allégoriquement la défaite des barbares d'Orient ; il dut donc être peint entre les deux guerres médiques, et un Perse, qui prit part à la seconde, l'aura emporté comme objet curieux et trophée de campagne [1]. L'instinct de pillage et de haine ne fut peut-être pas seul à se satisfaire de la sorte ; il se pourrait que ces ouvrages eussent été appréciés pour eux-mêmes. Les palais des rois, en effet, possédaient des œuvres d'art grecques obtenues sur commande et non comme butin ; tel le cratère d'or de Théodore de Samos, et le cep de vigne, également en or, que le même artiste avait exécuté pour Artaxerxès [2].

Quelle action sur l'art perse eurent ces deux faits : importation d'objets grecs, appel à la main-d'œuvre occidentale ? Il nous reste de cet art peu d'échantillons [3], mais caractéristiques. Il s'est constitué vers la fin du VIe siècle, « quand l'architecture et la sculpture grecque en étaient encore à se dégager des entraves et des tâtonnements de l'archaïsme [4] ». Aussi cet art « de contamination » prit-il dès l'origine une physionomie qui révèle avant tout des emprunts à la Chaldée. D'ailleurs, à l'aube de la dynastie achéménide, l'aversion est générale à l'égard de la culture grecque. Mais celle-ci a plus de sève, d'originalité et de force ; bientôt l'art ionien conquiert tout son développement et la maîtrise de ses moyens, et c'est lui qui commence à réagir sur les arts de l'Orient [5]. A vrai dire, dans la conception générale, la disposition des édifices, le choix des formes, il n'y a presque pas d'imitation. On a relevé pour-

1. Ed. Pottier, *Compt. rend. de l'Acad. des Inscript.*, 1902, p. 428-438.

2. Charès de Mitylène, *ap.* Athénée, XII, p. 514 f ; Himerius, *Eclog.*, 31, 8 Wernsd.

3. Maspéro, *Hist. anc.*, III, p. 813, résume ainsi les faibles traces laissées par les Perses : « Une douzaine de palais, autant de tombeaux, des autels et des stèles clairsemées, des fragments d'épopées recueillis par les Grecs, les débris, remaniés souvent, des livres religieux d'où l'Avesta est issu. »

4. Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, V (1890), p. 888-891.

5. Hérodote avait cru remarquer (I, 135, 1) que les Perses étaient très prompts à se modeler sur les mœurs des peuples avec lesquels ils entraient en contact.

tant cette analogie : au palais d'Ecbatane, d'après la description de Polybe [1], les cours ont dû être entourées de portiques à colonnades, alors que les cours assyriennes auraient été presque ouvertes [2]. Les Perses ont admis le principe du rythme architectural; chez eux, comme en Grèce, les portes ont des dimensions dont les mesures sont en rapport très simple (1 à 2 1/2, à 2, à 1 1/2) [3] ; mais ce principe semble aujourd'hui une chose babylonienne, qui passa ensuite à la Grèce [4]. Quant au système modulaire, qui subordonne toutes les grandeurs à une commune mesure, système générateur de l' « ordre », qui est essentiel à l'art grec, seule de toutes les architectures asiatiques, celle des Achéménides l'adopta, avec un peu moins de rigueur toutefois que celle des Hellènes [5].

En somme, fort peu de traits communs ; mais on en relève dans l'exécution : non seulement une certaine souplesse dénonce ou laisse supposer une main hellénique, accomplissant une tâche dont le programme lui est imposé ; il y a plus : divers motifs ont été littéralement copiés. On observe au portique du « tombeau de Cyrus », à Pasargades, un type de base qu'on croirait transporté tel quel de l'Héraion de Samos : c'est un épais coussin, un gros tore dont la tranche convexe est creusée de cannelures horizontales [6]. Dans le détail de l'ornementation, on retrouve certains motifs tout pareils, ainsi que sur les listels qui encadrent les portes des tombeaux de Persépolis (rangées de perles et d'oves), ou en dessous des volutes des chapiteaux et le long

1. X, 4. 27, 10.

2. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, IV, 1 (1896), p. 244-5.

3. M. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, Paris. II (1884), p. 35 36.

4. Id., *Compt. rend. de l'Acad. des Inscript.*, 1913, p. 46. Une tablette chaldéenne permettrait d'établir que le temple de Bel à Babylone était rythmé sur le triangle équilatéral, comme le fut plus tard le Mausolée d'Halicarnasse.

5. Perrot et Chipiez, *ibid.*, V, p. 458 ; C. Babin, *Revue archéologique*. 1891, I, p. 376-7 ; Fr. Benoit, L'*Architecture*, I. *Antiquité*. Paris, 1911, p. 416. On connaît au temps de Sargon un temple de type gréco-phrygien dans l'Arménie dont la population conquérante était apparentée aux Phrygiens, Perrot, *ibid.*, II, p. 411.

6. W. Klein, *Archaeologische epigraphische Mittheilungen*. IX (1885), p. 186 ; Benoît, *op. l.*, p. 411 sq., fig. 278, I-II.

des créneaux qui surmontent la rampe d'un escalier [1]. Dans le rendu de la figure humaine, l'influence d'une technique étrangère s'accuse mieux encore : les sculpteurs de Suse, à des têtes de profil, donnent des yeux qui se présentent de face, selon l'exemple de la technique grecque contemporaine ; ils oublient celui des artistes de Ninive, qui dessinaient l'œil bien plus correctement [2]. L'école assyrienne avait supprimé de parti pris toute expression du relief des plis dans la représentation des costumes ; or, dès le ve siècle, par une révolution qu'explique sans doute l'influence des écoles grecques (qui en offrent des exemples antérieurs), on voit ces draperies traitées par plis larges et plats [3]. Sur la frise des archers, transportée partiellement au Louvre, qu'on remarque ces guerriers, leur anatomie et leur silhouette, le modelé et la cambrure d'ensemble ; ils rappellent étonnamment certains types fréquents dans les peintures de vases attiques du vi^e siècle [4]. L'*Antiquarium* de Berlin a acquis, provenant d'Arménie, une anse d'amphore qui figure un bouquetin ailé dressant les jambes de devant et appuyant les autres sur une tête de Silène : quelque chose de stylisé dans la musculature prête encore à l'objet comme une marque orientale ; mais la tête du Silène, le mouvement général de la bête ont un caractère franchement grec [5].

En définitive, la main-d'œuvre grecque a dû être largement employée sous les Achéménides. C'est elle qui a fourni à la dynastie ses monnaies, notamment les célèbres dariques d'or au type du roi archer. La monnaie elle-même, quelque incertitude qui plane encore sur ses origines, fut

1. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, II, p. 32 ; III (1885), p. 76 sq. *Add.*, un système de bossages obtenu, sur les murailles, par des rainures entourant les panneaux : *ibid.*, I, p. 6-7, et du même, *L'Acropole de Suse*, Paris, 1890-92, p. 294 sq.

2. Perrot et Chipiez, *op. l.*, V, p. 844.

3. Heuzey, *loc. cit.* : Dieulafoy. *L'Acropole de Suse*, p. 274 sq.

4. Observations d'Ed. Pottier, *ap.* Dieulafoy, *ibid.*

5. Ad. Furtwaengler, *Archaeologischer Anzeiger*, VII (1892), p. 114 (fin du ve siècle).

certainement empruntée par ces rois aux Lydiens, et par ceux-ci aux villes grecques d'Ionie [1]. Sans doute ces pièces étaient-elles frappées en Perse même, dans les ateliers royaux ; mais tous autres menus objets d'art, d'un transport aisé, pouvaient venir d'Occident. Les Grecs d'alors passaient pour être de première force dans la glyptique ; il paraît indubitable que les gemmes des VIe-IVe siècles revenues au jour dans l'Iran ont été faites par des Ioniens, soit en Mésopotamie [2], soit en Asie Mineure [3]. Il s'en est également retrouvé en Grèce, où des Perses en voyage les auront égarées, ou laissées en cadeau à des amis. Les sujets montrent que ces pierres n'ont pu être gravées que pour des Orientaux [4]. La figure humaine y prédomine, selon les préférences helléniques, mais elle exalte la toute-puissance royale et la gloire iranienne. Ce n'est pas pour des gens de leur race que des Ioniens auraient gravé l'image d'un Perse tirant au bout d'une corde deux Grecs faits prisonniers, ou celle du Grand Roi dont le cheval foule aux pieds un hoplite. Dans les scènes de chasse, les animaux sont traités à la pure manière grecque, et rien de plus grec aussi que ce motif : un homme appuyé sur un bâton qu'il s'est fiché

1. C'est à l'imitation des Perses, en revanche, que Philippe augmenta en Europe la frappe des monnaies d'or (Droysen, *op. cit.*, I, p. 153-5).

2. Perrot et Chipiez, V, p. 847.

3. Furtwaengler, *Die antiken Gemmen*, III, p. 116 sq. Ces ouvriers travaillaient aussi pour les Scythes, apparentés avec les Perses ; la Russie méridionale a fourni quelques exemplaires à sujets perses: Dieulafoy, *Revue archéologique*, 1887, I, p. 2.

4. Sur certains cylindres orientaux se voit une déesse nue : cette déesse, selon M. Salomon Reinach, n'est pas chaldéenne ; c'est un type de l'art égéen, adopté en Babylonie, après l'importation de quelque statue qui le représentait ; beaucoup de statuettes orientales n'ont qu'un faux air d'archaïsme ; c'est de la statuaire grecque du IVe siècle que leurs auteurs se sont inspirés ; Istar, Anaïtis, etc... adoptèrent, avec plus ou moins de gaucherie, l'attitude de l'Aphrodite grecque (*Revue archéologique*, 1895, I, p. 367-394). Il y aurait là un cas d'assimilation fort intéressant ; mais M. von Fritze a signalé une statuette nue, exhumée à Nippour, et selon lui extrêmement antérieure (*Jahrbuch des deutschen Instituts*, XII (1897), p. 199-203). Il reste vrai néanmoins, d'une façon générale, que les Orientaux eurent une aversion pour l'entière nudité ; cf. Müller, *Nacktheit und Entblössung* (Leipzig, 1906), et G. Contenau, *La déesse nue babylonienne* (Paris, 1914).

sous l'aisselle [1] ; mais cet homme est un Perse. Il en est probablement qui firent exécuter leurs portraits par quelque artiste grec [2].

Ainsi, des rapports fréquents et étroits, un mouvement commercial indéniable et actif. Mais on ne va pas au delà [3]. Patriotisme hellénique ? Nullement ; mais les Grecs, accoutumés à la libre discussion, sont dépaysés dans une cour absolutiste. L'Iran fait des emprunts aux religions de l'Assyrie et des contrées voisines, aucun à celles de la Grèce. Lequel des deux peuples imagina ce cycle chronologique de dix-neuf ans, que Méton, au Ve siècle, introduisit à Athènes et qui arrivait, au moyen de mois intercalaires, à faire concorder le cours de la lune et celui du soleil ? La question est toujours ouverte et fort obscure ; les uns affirment que ce cycle vient de Grèce [4] ; d'autres estiment qu'il fut en usage à Babylone bien antérieurement, d'après les dates portées sur les monuments cunéiformes [5]. La langue perse ne semble avoir en rien subi l'influence de la grecque ; celle-ci n'est jamais devenue une des langues officielles de la chancellerie royale. Il ne semble pas qu'on ait traduit en Perse même les rescrits destinés aux villes grecques. Pas de rapprochement intime entre les deux races ; nous ne

1. En revanche, l'épingle d'argent doré, au type d'Éros et Psyché, déterrée à Ecbatane (Hamadan), n'a pu être faite pour un Perse (J. de Morgan, *Mission en Perse*, IV, 1, p. 250, fig. 157, 1).

2. Cf. la gemme publiée par M. Clermont-Ganneau (*Recueil d'archéologie orientale*, Paris, II (1898) ; p. 8-9), qui se demande si elle ne représenterait pas un satrape.

3. Quelques Hellènes, sous les Achéménides, semblent avoir visité la Perse, à titre privé, pour en étudier les mœurs et les croyances : Hérodote, peut-être Xanthos de Sardes, interprète d'une bonne tradition sur Zoroastre, Hermippos qui a écrit sur les mages, Héraclide de Cumes (?). Le nom de la plus haute divinité chez les Perses fut connu en Grèce d'assez bonne heure ; Platon déjà nomme Ormuzd : Ζωροάστρον τοῦ Ωρομάζου (*Alcibiad. prior*, p. 122 A).

4. Th. Reinach, *Revue des études juives*, XVIII (1889), p. 90-94 ; J. Oppert, *Compt. rend. de l'Acad. des Inscr.*, 1898, p. 427.

5. Mahler, *Zeitschrift für Assyriologie*, VI (1891), p. 457-464 ; *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, LII (1898), p. 227-246 ; Fr. Cumont, *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, XIV (1911), p. 1-10.

voyons pas qu'aucun grand seigneur perse, accueillant pour les Grecs, ait appris la langue de ses hôtes [1].

Les choses eussent-elles suivi un autre cours si le jeune Cyrus avait réussi dans son entreprise ? Il est possible que lui du moins eût reçu une véritable culture grecque. Essayons de voir en tout cas ce qu'il advint des projets et de l'œuvre d'Alexandre.

II. — L'HELLÉNISME APRÈS ALEXANDRE DANS L'IRAN ET LA MÉSOPOTAMIE

Alexandre, on l'a vu, a voulu, a tenté une fusion [2] entre les Grecs et ceux que les Grecs appelaient naguère les « barbares ». L'enrôlement d'une masse d'Iraniens, leur entraînement à la discipline macédonienne [3] sont, d'ailleurs, un indice accessoire ; cette discipline avait fait ses preuves ; et, en appelant les deux races dans ses armées, Alexandre imitait les Achéménides. Mais retenons qu'à son départ de Suse il prit soin de donner à la mère, aux filles et aux fils de Darius des maîtres de langue grecque [4] ; qu'ensuite il épousa une de ces filles, maria l'autre à son ami Héphestion, et 80 généraux à 80 filles des familles princières de Perse [5] ; qu'enfin, encouragés par lui, 10.000 de ses soldats épousèrent des femmes du pays. Etranges ménages, certes, où personne n'entendait l'idiome de son conjoint. C'est notamment avec ces ménages mixtes que le jeune conquérant peupla ses nouvelles colonies « grecques ». Ces colonies furent très nombreuses (70, disait-on), des auteurs dignes de foi l'attestent, et éparpillées sur de vastes territoires. Nous sommes bien moins documentés sur les fondations de ses successeurs,

1. Perrot et Chipiez, V, p. 434. Hérodote cependant signale un seigneur perse parlant grec (IX, 16). Thémistocle, lui, savait assez de perse au bout d'un an pour présenter sa défense en cette langue devant un conseil royal : Plutarque, *Thémistocle*, 29, 5 ; Diodore de Sicile, XI, 57, 5.

2. Arrien, *Anabase*, VII, 6, 1 sq. : cf. Droysen, *op. cit.*, I, p. 346.

3. Droysen, I, pp. 429-31, 645-8, 656-7, 726-7.

4. Diodore de Sicile, XVII, 67, 1.

5. Id., XVII, 107, 6. Voir plus haut, p. 209.

les Séleucides [1] ; les textes qui les mentionnent sont en désaccord sur leurs noms, leurs situations géographiques et sur les dates d'établissement. Il serait fort utile de savoir, avec quelque approximation, combien de Macédoniens ou de Grecs vinrent en ces contrées avec Alexandre ou après lui ; il n'y faut point songer. Une bonne part des villes qualifiées grecques ne furent pas fondations nouvelles, ni considérables. Souvent le nom local fut grécisé [2] ; des villages voisins vinrent s'adjoindre à une modeste localité [3], qui reçut un petit noyau de population occidentale. Rien ne nous garantit que ces nouveau-venus aient définitivement choisi l'Orient pour résidence ; le Grec ne s'exile guère sans esprit de retour ; c'est un médiocre colon pour les grandes étendues continentales ; à son étroit mercantilisme conviennent bien mieux les îles et les vallées côtières, que relient entre elles quelques heures de navigation. Ces déracinés étaient excusables de se laisser rebuter par un milieu peu adapté à leur race [4] ; l'exemple leur venait de haut. Moins de vingt-cinq ans après la mort d'Alexandre, un de leurs rois fondait Antioche, et les suivants s'y établirent à demeure; leur politique devint avant tout méditerranéenne. Ils renoncèrent bien vite à conserver la plupart des territoires de l'Asie Mineure, restés en dehors de l'itinéraire d'Alexandre ; de petites monarchies s'y établirent (Arménie, Pont, Cappadoce), dont les dynasties prétendaient se rattacher à la souche iranienne [5]. L'ambition monarchique attirait encore parfois les souverains d'Antioche vers les confins orientaux de leur empire ; ils renonçaient à y séjourner. Quand Démétrios alla en Médie chercher des

1. Pour Séleukos Ier, qui aurait créé 75 villes, cf. Appien, *Syriaca*, 57.

2. Th. Noeldeke, *Zeitschrift der deutschen Morgenl. Gesellschaft*, XXXIX (1885), p. 336.

3. Droysen, III, p. 133.

4. Il s'éleva une révolte de soldats, colons en Perse (Polyen, *Stratagèmes*, VII, 40), qu'on a coutume de placer sous les Séleucides; il n'est cependant pas impossible que ce fussent des prisonniers de guerre du temps des Achéménides (cf. Bevan, *op. cit.*, I, p. 265, note 8). Cf. encore Diodore, XVIII, 7,2.

5. Droysen, II, p. 519. Voir plus haut p. 231.

auxiliaires, Grecs et Macédoniens qui l'avaient appelé le virent arriver avec transport; ils se sentaient isolés et comme perdus. Quelques fondations éloignées tombèrent sous les coups des hordes barbares comme Alexandrie de Margiane et Héraclée de Médie [1]. Je serais fort étonné que les colons des provinces les plus reculées, Gédrosie ou Sogdiane, n'eussent pas bientôt, pour la plupart, disparu de quelque manière [2].

Malgré tout, il y avait, dans l'étendue de l'ancien empire perse, des contrées où l'esprit, le tempérament helléniques pouvaient rencontrer des conditions favorables : telles principalement la Mésopotamie et surtout les rives des deux grands fleuves qui la délimitaient. Des Grecs étaient à leur place le long d'une voie commerciale ; les fondations les plus durables ont dû se fixer aux bords du Tigre et de l'Euphrate [3]. Vers le point où ils se rejoignent était déjà établie Babylone, capitale d'Alexandre ; un peu plus au nord fut fondée Séleucie sur le Tigre, où résida sans doute Antiochos Ier. Celle-ci représente apparemment le grand comptoir de l' « Extrême Orient » hellénique, auquel Pline attribue de son vivant 600.000 âmes [4]. Babylone elle-même reçut un gros contingent de population grecque et une organisation appropriée, car on y a retrouvé un poids, inscrit

1. Pline, *Hist. nat.*, VI, 47-48. D'après Polybe, X, 31, 11, des colons grecs furent tués, en manière de vengeance, par les Parthes qu'assiégeait un roi de Syrie, sans doute Antiochos III, dans la ville de Syrinx (Zadracerta ?).

2. Certaines agglomérations grecques, que purent constater des auteurs d'époque romaine, étaient formées de prisonniers de guerre, auxquels les rois de Perse avaient interdit de s'éloigner, et qui à la longue s'étaient résignés ; en outre elles étaient beaucoup plus rapprochées de l'Europe.

3. Noter que les dynastes de Mésène et de Characène, vers le delta de ces fleuves, frappèrent très longtemps des monnaies à légendes grecques (Ern. Babelon, *Journal international d'archéologie numismatique*, I (1898), p. 381-404, pl. IH et IΘ).

4. Ce chiffre semble vraiment un peu gros; la ville n'avait de débouché commode que sur le golfe Persique. On a découvert dans ses ruines une tête de marbre, de médiocre travail, acquise en 1911 par le Musée de Bruxelles, et qui semble celle d'un stéphanéphore (Fr. Cumont, *Catalogue des sculptures et inscriptions antiques des Musées royaux du Cinquantenaire* 2e édit., Bruxelles, 1913, p. 467, n° 36).

au nom d'un agoranome, du temps des Arsacides [1]. Une des très rares inscriptions grecques provenant de cette ville [2] nous donne le palmarès de la distribution des prix d'un gymnase babylonien en 109 avant notre ère. Suse, qui communiquait également sans peine avec l'Océan Indien, se vit appeler Séleucie de l'Elaios [3]. Donc toutes les Antioches, les Alexandries, les Séleucies, etc., ne sont pas des cités constituées de toutes pièces ; d'habitude, on leur aura imposé une colonie d'Occidentaux et des institutions grecques [4]. Un décret d'Antioche de Perse (205 av. J.-C.) nous est conservé par une inscription de Magnésie du Méandre [5] ; on y voit en action une *boulè* et une *ekklésia*, un secrétaire et des prytanes, en un mot les rouages ordinaires de la cité. Magnésie avait convié les villes d'Asie les plus lointaines à reconnaître comme panhellénique sa fête d'Artémis Leukophryéné ; cette Antioche donna son adhésion cordiale en rappelant les anciennes relations entre les deux villes. En effet, à la demande d'Antiochos Soter, désireux d'accroître la ville qui portait son nom, Magnésie, comme plusieurs cités d'Ionie, avait envoyé à Antioche un contingent de colons supplémentaires « nombreux et

1. Albert Dumont, *Bulletin de l'Assoc. pour l'encourag. des études grecques*, IV (1870), p. 40 sq. (= *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, Paris, 1892, p. 134 sq.). A cette date, Dumont suggérait une étude de la colonie grecque de Babylone ; même aujourd'hui elle serait prématurée.

2. B. Haussoullier, *Klio*, IX (1909), p. 352-363 ; cf. du même, *Mélanges Perrot*, Paris. 1903, p. 155-159.

3. *Mélanges Perrot*, p. 157. Cf. Koldewey, *Babylon* (1913) p. 293.

4. Des tablettes chaldéennes contiennent des listes de noms grecs en cunéiforme, alternant parfois avec des noms assyriens. Doit-on, avec Alb. Dumont (*lo . cit.*), conclure à la « fusion des deux races » ? Ce serait beaucoup dire ; on pourrait aussi bien admettre des rapports forcés. De même expliquerait-on que le mot statère se trouve transcrit en cunéiforme ; les Séleucides auront fait prévaloir leurs systèmes métrologiques. Un mot grec apparaît dans le texte assyrien d'un petit poème de Babylone (287 av. J.-C.), déplorant les misères dues aux rivalités entre Diadoques (J. Oppert, *Compt. rend. de l'Acad. des Inscript.*, 1901, p. 830-846). Qu'importe ? Le français d'aujourd'hui ne répugne pas aux termes anglais, ni l'allemand aux mots français.

5. O. Kern, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin, 1900, n° 61 ; cf. 18-19 ; W. Dittenberger, *Orientis Graeci inscriptiones selectae*, 231 : Haussoullier, *Mélanges Perrot*, p. 155 ; Bevan, *op. cit.*, I, p. 280 sq.

choisi ». Le décret montre aussi qu'Antiochos *donna l'ordre* à ses gouverneurs de veiller à ce que les villes les plus orientales de l'empire fissent bon accueil aux théores chargés de la requête. Et plusieurs imitèrent Magnésie. Si donc les villes ont leurs assemblées et leurs magistrats, elles n'en obéissent pas moins au souverain ; l'esprit macédonien est resté très vivace chez les Séleucides ; ce n'est pas le milieu oriental qui pouvait le rendre moins autoritaire.

Mais nous ne savons à peu près rien de la vie intérieure de tous ces centres helléniques [1]. Faut-il espérer mieux de l'exploration de leurs sites ? Il n'y a pas grand'chose à en attendre, vu le caractère fragile des matériaux d'usage courant, l'obstacle manifeste qu'ils opposaient à la gravure et à l'affichage. On a fouillé à Nippour, au centre de l'ancienne Babylonie, et, dans les restes revenus au jour, cru reconnaître le plan d'un palais mycénien, comparable à Tirynthe [2]. D'autres savants se sont montrés sceptiques [3] : ce plan n'a rien de très particulier et conviendrait tout autant à une maison grecque ; les colonnes, faites de briques en segments de cercle, répondent aux vieilles pratiques locales, mais leur galbe, leurs chapiteaux font songer à une époque beaucoup plus basse : vers 250 av. J.-C., a-t-on proposé [4] ; ce serait donc un édifice hellénistique [5]. Quelques-uns le qualifient de babylonien, ou de parthique [6]; encore deux hypothèses nouvelles. Il est difficile de moins

1. Une donnée tardive transparaît dans les actes syriaques de saint Màri, qui dut visiter Séleucie sur le Tigre vers 150 après J.-C. Les habitants avaient conservé une gérousie, des collèges de *neoi* et d'éphèbes, mais, dans les choses religieuses, leur hellénisme s'était fait si accueillant qu'ils pratiquaient le mazdéisme. La ville fut détruite en 165 (Cf. Fr. Cumont, *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, XXXVI (1893), p. 373-8).

2. W. Clarence S. Fisher, *The Mycenaean Palace at Nippur* (*American Journal of Archaeology*, 2d Series. VIII (1904), p. 403 432.

3. G. P[errot], *Revue archéologique*, 1905, I, p. 309.

4. Hilprecht, *Explorations in Bible Land*, 1903, p. 337.

5. Allan Marquand, *The Palace at Nippur not mycenaean, but hellenistic*, dans *American Journal of archaeology*, IX (1905), p. 7-10.

6. John P. Peters, *The Palace at Nippur babylonian, not parthian* (*Ibid* p. 450-2).

s'entendre. Les menus objets exhumés sont très variés : masques d'or comme à Mycènes, stèle à sujets affrontés, une autre qui représente Orphée jouant de la lyre, et des terres cuites à sujets grecs. La stratification même des débris n'apporte aucun argument péremptoire dans une région d'alluvions [1]. Cet exemple suffit ; il faut en somme se contenter des rares données des géographes, et des conjectures que permet la vraisemblance. On ne saurait douter que le facteur ville n'ait eu dans l'Iran un rôle politique très important.

En ce qui concerne le gouvernement royal, on ne voit pas nettement ce qu'il maintint ou rejeta des principes achéménides [2]. A la cour même, certaines dignités perses furent conservées, comme celle des « yeux du roi », qui partout veillaient à sa sécurité ; il y eut encore des « amis » et « premiers amis », des συγγενεῖς, dans l'entourage du monarque, et l'on créa un κατακοιμιστὴς τοῦ βασιλέως [3]. Telles particularités du cérémonial aulique romain s'observent déjà en Perse : coutume de porter devant les Césars le feu sacré, emblème du pouvoir perpétuel ; de tenir un journal du palais ; d'élever à la cour les enfants nobles ; autant de pratiques qui n'ont pu se transmettre que par l'intermédiaire de l'hellénisme. L'organisation de la poste [4] et celle de la police secrète ont même origine [5]. Enfin le *Hvaréno* mazdéen, c'est-à-dire le principe divin de la dignité royale, devint la Τύχη βασιλέως des Séleucides, puis la *Fortuna Augusti* des Césars [6]. Mais le premier des Séleucides aura sans doute

1. Ajoutons qu'à Babylone des fouilles de la Société orientale allemande ont fait reconnaître un théâtre grec construit en briques séchées comme tous les monuments babyloniens avec colonnes en marbre et décoration en plâtre. (*Berliner philologische Wochenschrift*, 1904, p. 863 ; K. Koldewey, *Babylon*, 1913, p. 398).

2. Dans les choses de l'armée, relevons un emprunt : Séleukos, en guerre contre Démétrios Poliorcète, employa encore des chars armés de faux et des éléphants ; de même Antiochos III. (Droysen, II, p. 592-3).

3. Diodore de Sicile, XI, 69, 1.

4. Cf. M. Rostowzew, *Angariae* (*Klio*, VI (1906), p. 249-258).

5. Fr. Cumont, *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, 2e éd., Paris, 1909, pp. 203 et 380.

6. Id., *Monuments et mystères de Mithra*, Paris, 1899, I, p. 284 sq.

rompu avec le système administratif de ses prédécesseurs, en multipliant les satrapies dont le nombre fut porté jusqu'à 72 [1]. Les satrapes perses étaient beaucoup trop indépendants ; est-il vrai que, selon Droysen [2] et Gutschmid [3], le gouvernement militaire ait été scindé du gouvernement civil (laissé au satrape) et confié à un stratège ou éparque ? On a soutenu [4] plus justement que tous ces titres désignent le même personnage, mais que celui de satrape, disparaissant de la langue officielle, resta seulement dans la langue courante. Polybe les emploie tous, sans distinguer nettement entre eux. Ces gouverneurs étaient maîtres absolus sur les indigènes ; les villes à constitution grecque s'administraient elles-mêmes [5], mais il semble qu'un épistate royal ait été préposé au contrôle de chacune [6]. Les Séleucides paraissent avoir pris pour satrapes, tantôt des Orientaux, tantôt des Hellènes. Nobles de Perse et de Macédoine purent s'entendre, grâce à certains rapports de goûts ; tous étaient fervents de la chasse et des longues chevauchées ; mais il est fort probable que, dans ce rapprochement des deux races, ce sont les hommes de l'Occident qui subirent l'empreinte, au lieu de l'imposer, et se laissèrent gagner à la mollesse orientale [7]. Alexandre lui-même avait évolué de la sorte ; la pompe et le faste iranien l'avaient enivré ; on répondait à son désir intime en prenant, à son exemple, les mœurs du pays.

Tant que la plupart des contrées iraniennes demeurèrent

1. Appien, *Syriaca*, 62.
2. Cf. III, 64.
3. *Op. cit.*, p. 24 sq.
4. A. Corvatta, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, X (1901), p. 169 ; Kaerst, *op. l.*, p. 426-9.
5. Séleucie sur le Tigre, que les Parthes respectèrent après la disparition des Séleucides, avait alors une boulè de 300 membres, élus par le peuple parmi les riches (Tacite, *Annales*, VI, 42). Les Ἀδειγᾶνες (nom perse), que mentionne Polybe (V, 54, 10), ont été considérés, soit comme les magistrats de la ville (Droysen, III, p. 34), soit comme un parti politique (Bevan, I, p. 254, note 3).
6. Polybe, V, 48, 12.
7. Gutschmid, *op. cit.*, p. 12 sq.

au pouvoir de la maison de Séleukos, l'élément grec y put garder la prééminence ; mais bientôt, et peu à peu, à des dates et suivant un progrès dont le détail exact s'est perdu, ces régions passèrent en majeure part au pouvoir des Arsacides, fondateurs de l'empire des Parthes [1]. Cette dynastie nouvelle appartenait à la race inculte des Scythes, bonne pour la guerre, ou mieux la « guerrilla », l'élevage et une économie agricole rudimentaire. L'immigration scythique, à l'avénement de ces princes, n'était point faite pour relever le niveau des indigènes. Les Arsacides surent du moins apprécier le concours des populations supérieures vivant sur leurs états [2]. Ils prirent le titre de *philhellènes*, adoptèrent pour eux les qualifications des rois de Syrie, ἐπιφανής, δίκαιος, νικάτωρ, et celles de la cour des Séleucides pour leurs intimes conseillers ; parmi ceux-ci il y eut sûrement quelques éléments grecs. Le philhellénisme était de mode alors, même chez les pires ennemis de la Grèce ; la pensée grecque, dans sa suprématie universelle, dominait à Rome où plus d'un prince parthe fut envoyé en otage. Durant les derniers siècles avant notre ère, ces souverains ont reçu une éducation hellénique, et de même leur compagnie habituelle ; témoin l'anecdote célèbre rapportée par Plutarque [3], relative à des fêtes où l'on récitait des poésies grecques. Elle nous montre encore que la cour d'Arménie, apparentée à celle des Parthes, n'obéissait pas moins aux mêmes tendances.

Les centres hellénistiques subsistèrent donc, mais d'une vie de jour en jour plus effacée. Cependant la monarchie parthique, bien plus encore que les Achéménides, avait besoin de techniciens ; elle n'eut garde de s'interdire ceux qu'elle avait sous la main. On connaît mal les temples de cette nation ; du moins, d'après les vestiges de celui de

1. Cf. mon travail sur *Les Destinées de l'hellénisme au delà de l'Euphrate* (*Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, LXIII (1904), p. 207-296).
2. L'un d'eux, Phraatès, épousa la fille de Démétrios qu'il avait faite prisonnière (129/8).
3. *Crassus*, 33.

Kingaouar, le sanctuaire était isolé au milieu d'une grande cour quadrangulaire, bordée de portiques; or c'est là un dispositif dans le goût de l'architecture grecque d'Asie Mineure, et il convient de le noter[1]. La décoration du palais d'Hatra[2], par le profil des moulures, le choix des ornements : feuille d'acanthe, rais de cœur, rangées de perles et d'oves, accuse l'emploi d'une main-d'œuvre hellénique. Cette dernière a dû fonctionner, au moins dans les premiers temps, pour former et guider celle des barbares, dans les officines monétaires d'où nous sont venues tant de pièces, de légendes grecques et de types grecs, mais transformés selon les idées dominantes et le genre de vie des Parthes. Ceux-ci ont été justement appelés[3] les Turcs de l'antiquité : mêmes vertus militaires, mêmes qualités individuelles de probité et de tolérance, que semblent démentir par intervalles des heures de cruauté et de perfidie ; même inaptitude au progrès, malgré l'exemple et la leçon de l'étranger.

Ils n'avaient absorbé que l'Iran occidental ; à l'est de leurs Etats un gouverneur insurgé forma le vaste royaume de Bactriane. Encore une dynastie grecque, mais qui, bientôt submergée par l'élément barbare, perdit ses qualités ethniques. Cette transformation se reflète dans la série de ses médailles ; les légendes grecques sont éliminées par le triomphe de l'idiome local ; le flan charge de forme et l'étalon de frappe est modifié. Cette contrée entre à jamais dans l'orbite de l'Inde[4].

L'Iran séleucide et parthique n'a donc laissé presque aucun témoignage de son activité artistique. Faut-il rappeler les statuettes d'albâtre ou de terre cuite, dont le Louvre possède quelques exemplaires[5] ? Leur date, cer-

1. Fr. Benoit, *op. cit.*, I, p. 280, et II, (1912), p. 9.

2. Cf. Walter Andrae, *Hatra*, Leipzig, 1908-1911.

3. G. Rawlinson, *The sixth great oriental monarchy*, London, 1873, pp. 25, 193, 245.

4. Cf. H.-G. Rawlinson, *Bactria, the History of a forgotten Empire*, London, 1912 Cf. ci-dessus p. 240-44.

5. L. Heuzey, *Les Figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, Paris, 1883, p. 3, pl. III. *Add.* l'Éros du British Museum (*Jahrbuch des deutsch. arch. Instituts*, III (1888), p. 243) et les trouvailles de Nippour (*supra*, p. 293).

tainement basse, reste imprécise. Types orientaux, assez émancipés ; style grec, fort alourdi. Ce sont surtout des poupées funéraires, quelques-unes articulées, en rapport avec la Mylitta ou l'Anaïtis locales. Les unes sont nues, les autres enveloppées d'une tunique et coiffées d'un bonnet à pointe ou d'une tiare recourbée. Quels étaient les fabricants ? Des Orientaux dressés à la manière grecque ? Je dirais plus volontiers : des Grecs dont le milieu avait influencé la technique.

Quant à son activité littéraire, à ce milieu, nous en avons un souvenir très vague par quelques notes de grammairiens et de lexicographes. Ils ont admis l'existence d'un groupe de lettrés dits les *Babyloniens*[1], et sans doute natifs de l'ancienne Babylonie. Il est bien difficile aujourd'hui de saisir, entre ceux dont les travaux nous sont rapportés, un lien, une parenté intellectuelle, une communauté de recherches ; il y a parmi eux des philosophes, d'écoles diverses, des astronomes, naturalistes, médecins ; ils représentent en gros, poésie et critique exceptées, le fonds commun de recherches et de production de la basse époque alexandrine. Du reste, s'ils avaient vu le jour aux bords des grands fleuves de Mésopotamie, ils avaient vite déserté leur patrie pour étudier ailleurs ; c'est à Athènes surtout qu'ils ont vécu. Aucun, enfin, ne paraît avoir atteint le début de l'ère chrétienne ; une fois les Parthes établis dans leur pays, il semble que la vie intellectuelle s'en soit retirée[2]. Quelque raison inconnue ayant attiré à Séleucie sur le Tigre le rhéteur Amphikratès, les habitants le prièrent d'y enseigner la rhétorique ; il refusa dédaigneusement[3].

Au surplus, suivant une remarque judicieuse[4], parmi les

1. Cf. mes *Destinées de l'hellénisme*, p. 240 sq.

2. Les Grecs et Macédoniens immigrés ne se trompaient pas sur les vrais sentiments des Parthes ; ils reportaient plus volontiers leurs naïves espérances sur les Romains, qui leur étaient connus comme philhellènes (Dion Cassius, XL, 12, 1). Les Grecs de Tigranocerte aidèrent à livrer la ville à Lucullus.

3. Plutarque, *Lucullus*, 22.

4. Mahaffy, *Progress of Hellenism*, p. 33.

colons de l'Iran et de Babylonie, nombreux étaient les Macédoniens, Hellènes de second ordre ; on ne connaît pas un seul écrivain ayant cette origine, hormis quelques généraux d'Alexandre qui se firent historiographes. D'autres simples soldats de fortune, Crétois, Etoliens, Arcadiens, Thraces et Thessaliens, n'étaient guère plus curieux des choses de l'esprit [1]. Néanmoins des éléments de choix figuraient dans cet étrange amalgame que fut l'armée d'Alexandre. L'élève d'Aristote, dans ses expéditions, prenait en sa compagnie tout un essaim de littérateurs et de savants [2] qui observaient, collectionnaient, cherchaient, mesuraient les nouveaux pays et les grandes routes parcourues, comparaient les légendes des peuples avec leurs mœurs et leurs monuments. L'un d'eux explora les côtes de la Caspienne, un autre le cours de l'Iaxarte [3]. Toute une équipe passait pour opérer au profit d'Aristote [4] ; elle rassemblait pour lui des documents. Ces observations ne portèrent pas aussitôt tous leurs fruits ; et il y eut d'étranges méprises : on vit les intendants d'Alexandre faire de stériles tentatives pour naturaliser la flore macédonienne dans les jardins de Babylone [5]. Mais tout ne fut pas perdu de ce grand effort scientifique [6].

A vrai dire, depuis longtemps cette curiosité s'était éveillée. Les Grecs ont connu d'abord l'Orient par des Grecs : Hérodote [7], Ktésias, Dionysios de Milet [8], avant

1. Bevan, *op. l.*, I, p. 279-280.

2. Voir plus haut, p. 202.

3. B. Haussoullier, *Revue de philologie*, XXIV (1900), p. 245.

4. D'où la légende persane, d'après laquelle il n'aurait fait que mettre au pillage les livres de science de la Perse, cf. W. von Hertz, *Sitzungsberichte der bayrischen Akademie*, phil. Klass., 1899, II, 3.

5. Théophraste, dans Plutarque, *Quaest. conviv.*, III, 2, 1, 4.

6. Certains orientalistes estiment que les écrivains grecs ont très fidèlement rendu les noms perses (F. Justi, *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, XLIX (1895), p. 685-6) ; mais d'autres le contestent (A. Hoffmann-Kutschke, *Iranisches bei den Griechen*, dans le *Philologus*, LXVI (1907), p. 173-191).

7. C.-F. Lehmann, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1900, p. 964.

8. Id., *Beiträge zur alten Geschichte*, III (1903), p. 330 sq. *Add.* Reuss, *Jahresberichte* de Bursian, 1905, III, p. 12 sq. Pour les auteurs grecs ayant

qu'au début du IIIe siècle un prêtre de Bel à Babylone, Bérose, révélât lui-même, *en langue grecque*, les choses de son pays, sur l'invitation d'Antiochos Soter. La chose a paru si étonnante qu'on a révoqué en doute la réalité de ce prêtre ou l'authenticité de son œuvre ; question toujours débattue, où nous n'entrerons pas. Les représentations de Perses ne manquent point non plus dans l'art grec classique [1], surtout après les grandes victoires nationales ; mais elles ont quelque chose de très conventionnel [2]. Elles foisonnent à nouveau vers la fin du IVe siècle, à la faveur des événements contemporains, et comme on le voit par le sarcophage célèbre de Sidon, elles sont bien plus fidèles. Parallèlement, l'histoire iranienne s'écrit avec moins de fantaisie, et ce sont ces relations plus sûres [3] qu'utiliseront les auteurs d'époque romaine [4].

Le développement des recherches et de la réflexion scientifiques eurent cet effet indirect de compliquer la machine gouvernementale, dont les divers services prirent de plus en plus un caractère rigoureusement technique [5] ; jadis la cité grecque comptait un personnel politique étrangement mobile ; tout citoyen cultivé passait pour apte à n'importe quelle fonction. Il n'en va plus de même ; l'exemple de l'Orient aura-t-il tout changé ? L'hérédité des prêtrises, à Babylone, parmi les Chaldéens, représentants de la science astrologique, y assurait une continuité, une tradition ; les castes de l'Inde avaient même influence, et plus forte encore

parlé de Babylone, cf. J. Oppert, *Compl. rend. de l'Acad. des Inscr.*, 1903, p. 614.

1. F. Dümmler, *Römische Mittheilungen*, II (1887), p. 189-191 ; E. Lœwy, *Jahrbuch des deutsch. Instituts*, III (1888), p. 139-142 ; Fr. Studniczka, *ibid.*, VI (1891), p. 239-249 ; P. Wolters, *Athenische Mittheilungen*, XVII (1892), p. 436-7 ; Kœpp, *Archaeologischer Anzeiger*, VII (1892), p. 124 sq. ; O. Benndorf, *Oesterreichische Jahreshefte*, II (1899), p. 15 ; A. Reinach, *Revue de Philologie*, 1911, p. 34.

2. Perrot et Chipiez, *op. l.*, V, p. 882. Et elles confondent absolument les Perses et les Scythes.

3. Comme celle de Dinon (Reuss, *op. cit.*, p. 38).

4. Pour les sources d'Eusèbe sur la Babylonie, cf. H. Montzka, *Beiträge zur alten Geschichte*, II (1902), p. 351-405.

5. Kaerst, *op. l.*, p. 168 sq. On a parlé d'influence du code d'Hamurabi sur le droit syro-romain, D.H. Muller, *Wiener Zt. f. Kunde d. Morgenlandes*, XIX, p. 139-95.

peut-être, sur les monarchies hellénistiques, fut celle du fonctionnarisme égyptien, habitué dès longtemps à une extrême division du travail. Il est probable néanmoins que le monde grec serait arrivé de lui-même à ce résultat : par l'effet de la critique et de la sophistique, l'Etat est désormais fondé sur la raison ; la philosophie, avec ses innombrables nuances, est la véritable expression de cette époque ; elle se répand partout, domine dans l'entourage des rois, dans les délibérations des assemblées [1].

Comment les adeptes de cette philosophie allaient-ils se comporter au milieu des vieilles populations d'Asie, pour qui les fondements de la morale et du droit étaient contenus dans la religion ? Ceci revient à examiner la politique religieuse des Séleucides [2]. Le peu que nous en savons la montre libérale : dans les documents sacerdotaux, l'ancienne langue babylonienne resta en usage ; Antiochos lui-même fit apposer des inscriptions en cunéiforme et releva des cultes en décadence [3] ; lui et ses successeurs ont accueilli, et peut-être recherché, les hommages des indigènes dans les formes du passé et sous l'invocation de leurs divinités nationales. Séleukos Ier affecta même de consulter les astrologues chaldéens avant d'élever une cité sur le Tigre [4]. Déférence de façade que tout cela ; dans la rencontre de la doctrine de Zoroastre avec les idées religieuses helléniques, nulle sorte de compromis n'apparaît ; après bien des siècles, la religion des Parsis (des gens des plateaux) se maintint dans son intégralité [5]. On ne se heurtait pas ; on vivait côte à côte en s'ignorant. Que d'oppositions d'ailleurs entre les pratiques des deux races [6] ! En Perse, le culte, dépourvu de temples, se célébrait en plein air ; Strabon [7], assertion plus

1. Droysen, III, p. 322 sq.
2. O. Gruppe, *Griechische Mythologie*, p. 1587 sq. (Munich, 1906).
3. Bevan, I, pp. 251, 255.
4. Appien, *Syriaca*, 58.
5. Droysen, III, p. 67.
6. Cf. Ad. Rapp, *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, XIX (1865), pp. 69 sq., 80 sq.
7. XI, 13, 10, p. 526 C.

embarrassante, cite des sanctuaires de héros, notamment de Jason. Mais les Grecs croyaient retrouver leurs dieux chez tous les peuples étrangers ; dans leurs récits sur la Perse fourmillent les mentions d'Arès, Héra, Zeus, Asklépios, Athéna, etc. [1]. En vérité, il ne s'y trouva que très tard des images des dieux ; auparavant, dans l'opinion générale, l'eau et le feu en tenaient lieu ; pour ce dernier on élevait quelque tréteau — que les Hellènes ont confondu avec leurs autels — mais on n'y accomplissait jamais de sacrifices sanglants. Somme toute, le domaine religieux de l'Iran ne s'ouvrit qu'aux apports sémitiques.

Du moins les croyances grecques s'enrichirent-elles par cette voie de quelques nouveautés ? On admet trop volontiers que l'écrit tendancieux transmis sous le nom de Bérose a révélé à l'Europe l'astrologie. Celle-ci était déjà connue [2], au moins de quelques esprits, qui proclamaient l'influence des étoiles fixes sur la destinée humaine et sur le succès des entreprises ; et les nouveaux élèves avaient progressé au point de pouvoir à leur tour accorder des consultations ; nous avons, en double version, une lettre du philosophe Bothros à un roi de Perse sur les propriétés du vautour [3]. On considérait cependant cette « science » comme quelque chose de non grec, et les observateurs des astres s'appelèrent toujours des Chaldéens. Certes, la domination grecque à Babylone favorisa l'expansion de l'astrologie en Occident ; mais le génie hellénique n'accorda à la magie, à ses spéculations troubles et équivoques, qu'une attention distraite,

1. Il y a aussi des confusions en sens inverse : voir l'Oannès chaldéen mentionné dans Bérose (fragm. 1, 3) ; on en faisait un être fantastique, sorti de la mer Erythrée pour enseigner aux Babyloniens l'écriture, les sciences et les arts. L'analogie avec le mythe de Prométhée laisse supposer une invention purement hellénique (Kaerst, p. 196, note). Sur les Jasonia du Caucase voir A. Reinach, *Rev. des études juives*, 1913, p. 30.

2. Les rapports entre l'astrologie grecque et celle de Babylone et de l'Assyrie ont été exposés par C. Bezold et Fr. Boll (*Reflexe astrologischer Keilinschriften*, dans les *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie*, phil.-hist. Klasse II (1911), VII). Il y a eu transmission directe des textes.

3. Cf. le *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, VII, part. III éd. P. Boudreaux, 1912.

une curiosité d'érudit ; pour cette pseudo-science, il fut surtout un intermédiaire entre l'Iran et Rome [1].

Voici encore un trait particulier du paganisme grec des derniers siècles. Les tendances individualistes de la société, son activité multiple se reflétèrent dans la religion : les vieilles divinités poliades perdirent leur ancienne prééminence, au profit des puissances naturelles, des dieux à physionomie universelle (Zeus ou Dionysos) et de ceux auxquels on prêtait un rôle nettement spécialisé, comme Hermès ou Asklépios. Vers le même temps on voyait prédominer en Babylonie le « maître du monde », Mardouk, et la grande reine du ciel, Istar. L'évolution était pareille des deux côtés, mais où a-t-elle commencé [2] ?

Nous ne saurions, dans cette revue d'ensemble, omettre le culte royal, qui, chez les Séleucides, se dédoubla en culte du prince régnant et culte dynastique. On admet d'ordinaire que le culte monarchique est né à la fois du culte des héros helléniques [3] et du souvenir de la royauté divine orientale. Mais celle-ci ne se rencontre que chez les Pharaons et dans l'ancien empire babylonien ; le style de cour du royaume achéménide ne désigne point comme dieu le Roi des rois. Pourtant le cérémonial habituel lui conférait des hommages qui, chez les Grecs, ne s'adressaient qu'aux dieux [4]. Et, quelle que soit l'origine réelle, si contestée, de la déification des princes hellénistiques, l'extrême vénération pour le Grand Roi, qu'un fossé véritable séparait de ses sujets, a dû faciliter l'établissement du culte des Séleu-

1. Cumont, *Les Religions orientales;* p. 246 sq.; du même, *Astrology and Religion among the Greeks and Romans*, New-York, 1912 (spécialement p. 36-72).

2. Cf. L. R. Farnell, *Greece and Babylon. A comparative sketch of mesopotamian, anatolian and hellenic religions*, London, 1912.

3. Plusiers s'en tiennent à cette seule dérivation ; voir l'historique et un exposé complet dans Kaerst, *op. cit.*, p. 374-426 (*add.* p. 340 sq.). Kaerst, s'appuyant sur l'étude des monnaies, note qu'elles ne sont pas au type d'un souverain, à proprement parler, mais d'une personnalité déterminée, et que ce type a une physionomie franchement grecque. Le prestige d'Alexandre aurait tout fait. — Observons cependant que sur des pièces il porte les cornes d'Ammon.

4. Gruppe, *op. l.*, pp. 1503 sq., 1506 sq.

cides. Contraste frappant : dans le royaume de Pergame, plus proche de la Grèce, Eumène Ier fit du culte des souverains une religion d'Etat, mais dans une forme beaucoup plus modérée ; lui et ses successeurs plaçaient dans les temples l'image du prince régnant à côté de celles des dieux; seulement, il n'y avait de culte proprement dit que pour les souverains morts et, spécialement, pour l'éponyme de la dynastie [1].

III. — L'HELLÉNISME APRÈS ALEXANDRE EN ASIE MINEURE

C'est surtout l'Asie Mineure qui fut le théâtre des rivalités gréco-orientales, et c'est là principalement qu'on souhaiterait de pouvoir les suivre. Par malheur, nos documents sont très insuffisants. On voit néanmoins de façon assez franche qu'il se fit de bonne heure une sorte de partage du pays : l'élément grec s'empara des zones côtières ; il put subir une hégémonie politique ; il garda son entité culturelle. Par contre, le centre et l'est de l'Anatolie furent colonisés par les Perses. Ce plateau se rapprochait, par ses ressources et son climat, de celui de l'Iran, et se prêtait notamment à l'élève des chevaux ; le sol y apportenait à une aristocratie iranienne, militaire et féodale, qui subsista jusqu'en pleine époque romaine. En outre, un clergé perse s'était établi dans la péninsule; il y desservait, jusqu'en Lydie, des temples célèbres consacrés aux dieux mazdéens.[2] Mais ces prêtres, dits magusiens, y étaient venus de Mésopotamie ; aussi n'est-ce point l'idiome aryen qu'ils avaient apporté avec eux, mais un dialecte sémitique, l'araméen ; un des effets de la conquête macédonienne fut d'y substituer, vers le IIIe siècle, en Cappadoce et en Arménie, le grec comme langue littéraire et liturgique. C'est dans ces

1. Gruppe, p. 1512 ; von Prott, *Athenische Mittheilungen*, XXVII (1902) p. 178 ; G. Cardinali, *El regno di Pergamo* (1906).

2 Cumont, *Les religions orientales*, p. 213 sq.

contrées que se forma le mithriacisme [1], mais nous n'avons aucun monument de cette période de son histoire. On constate toutefois, en particulier grâce aux indications de l'onomastique, que « la religion mithriaque fut formée essentiellement d'une combinaison des croyances iraniennes avec la théologie sémitique, et accessoirement avec certains éléments empruntés aux cultes indigènes de l'Asie Mineure ». Du moins les Grecs furent hostiles à ce dieu de l'ennemi héréditaire ; « Mithra passa directement de l'Asie dans le monde latin ».[2]

Parmi les divinités proprement anatoliennes, on peut citer Cybèle comme ayant pénétré de très bonne heure en Grèce, notamment dans le Péloponèse ; au ve siècle, elle s'installe à Thèbes. Mais notons bien qu'Attis, son compagnon, le dieu mutilé, fut toujours tenu en mépris par les Grecs ; chassé du culte public, il trouva un refuge dans les orgéons qui, au Pirée et ailleurs, célébraient des cérémonies secrètes [3]. Quant au dieu Mên, les documents épigraphiques qui le concernent proviennent à peu près tous d'Asie Mineure, et surtout de Phrygie. De là, il émigra à Délos, port cosmopolite, et en Attique, amené par les ouvriers, esclaves et affranchis qui débarquaient au Pirée. Son culte est attesté par des reliefs dédicatoires des IVe-IIe siècles ; mais, vu leur style et l'origine des dévots, on doit reconnaître que, dans ce nouveau milieu, Mên demeura un dieu étranger [4]. Sabazios [5], lui, était d'origine thrace ; mais il passa en Asie Mineure, où fut son vrai domaine, particulièrement en Phrygie. En Grèce, il trouve des adorateurs au ve siècle, mais on ne voit généralement en lui qu'un barbare, raillé des poètes comiques, et dont les bruyants mystères n'obtiennent guère à Athènes que le mépris. En Asie Mineure,

1. La fréquence est remarquable du nom de Mithradate dans les dynasties anatoliennes (Cumont, *op. cit.*, p. 212).

2. Cumont, *op. cit.* p. 220.

3. Voir W.-S. Ferguson, *Hellenistic Athens*, London, 1911, p. 220 sq.

4. Cf. *Dictionnaire des antiquités* art. (*Lunus*, par Adr. Legrand, 1904).

5. *Ibid.* art. *Sabazius*, par F. Cumont, 1908 Cf. les art. *Sabazios et Mên* du *Lexikon* de Roscher.

ce n'est point chez les Grecs qu'il trouvait accueil [1], mais plutôt dans les colonies juives qui, trompées par une assonance, le rapprochaient de leur Sabaoth. Les Hellènes s'y trompaient plus encore : ils le confondaient avec Attis, Mên ou Mithra. Au vrai, dans toute cette mythologie étrangère, ils ne se reconnaissaient plus.

Que dire enfin d'un héros déconcertant, sur lequel l'attention fut attirée par des trouvailles ciliciennes [2] ? Que ce Sandan soit l'Héraklès assyrien, ou plutôt un personnage mythique originaire de Cilicie [3], du moins les monnaies hellénistiques de Tarse le représentent complètement transformé en Héraklès grec. Malgré les noms grecs donnés un peu au hasard aux dieux indigènes, l'assimilation réelle se réduit donc à fort peu de chose.

L'œuvre propre des Séleucides, durant leur courte domination en Asie Mineure, fut la fondation de nombreuses villes, en arrière de l'antique rideau ionien, étalé le long de la côte [4] ; et ces villes prirent une physionomie entièrement grecque ; mais quand Rome annexa sa province d'Asie, cette dernière seule, dans toute la péninsule, était en majeure part hellénisée ; au delà vivaient des populations très frustes, généralement organisées en clans, κατὰ κώμας. C'est l'Empire romain qui s'est fait dans ces régions le vrai propagateur de l'hellénisme ; il était tard déjà et tout ce qu'il y put accomplir, ce fut d'étendre une sorte de vernis superficiel qui s'écailla à la longue et laissa peu de traces [5].

1. A Pergame, son culte ne fut introduit qu'au commencement du IIe siècle, par l'initiative de la reine Stratonice, princesse cappadocienne. (*Inschriften von Pergamon*, 248). Sur Sabazios-Sabaoth on trouvera la bibliographie dans A. Reinach, *Rev. études juives*, 1913, p. 220-23.

2. L. Heuzey, *Les Fragments de Tarse au Musée du Louvre* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1876, II, p. 385-405).

3. O. Höfer, *Sandas* (*Lexikon* de Roscher, 1909).

4. Sur celles-ci, voir plus haut, p. 235.

5. W.-H. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, Oxford, I (1895), p. 130. Rome fut plus libérale à l'égard des populations que ne l'avaient été les Attalides, dynastie grecque. Quelques inscriptions ambiguës de Pergame nous permettent de jeter un regard sur la vie publique dans le cités de leur royaume (cf. ma *Province proconsulaire d'Asie*, Paris, 1904, p. 194) ; elles avaient surtout l'apparence de la liberté. Rome, bien davan-

Reste une question de toute première importance.

Les historiens de l'art se sont très peu souciés de marquer avec précision les influences orientales dans l'art grec d'époque hellénistique [1]. Elles n'y sont pas chose nouvelle ; l'art ionien, trois siècles plus tôt, les avait ressenties ; elles se renforcent d'autant plus que les grandes écoles de sculpture se trouvent à Rhodes, Tralles, Pergame, très près de l'Ionie, donc sur un terrain tout préparé. Le goût du colossal, dès la période classique, avait inspiré en Grèce quelques œuvres célèbres : Phidias avait fait, pour l'Acropole, une Athèna de trente pieds de haut ; pour le Parthénon, une statue de culte de trente coudées ; une autre, de proportions comparables, pour le temple de Zeus, à Olympie; on avait construit des temples gigantesques, comme à Ephèse, à Samos, et même en pays dorien, à Agrigente, à Sélinonte. Mais ce goût de l'immense, tout asiatique, s'était rarement manifesté ; à partir d'Alexandre ils se généralise, inspire le Zeus tarentin de Lysippe, qui mesurait, disait-on, soixante pieds de haut, et le colosse de Rhodes ; des terres cuites d'Asie Mineure qui ont la taille des statues ; l'énorme Didymeion. L'Olympieion d'Athènes, œuvre de Pisistrate, était déjà spacieux ; après son écroulement, un roi de Syrie le fit recommencer sur un plan encore plus immense. Et il paraît qu'un sculpteur voulait tailler en figure humaine le mont Athos. A Pergame, un simple autel s'entourait de la prodigieuse construction que l'on sait.

En sculpture, durant l'âge classique, le type idéalisé prédominait ; aussi le corps nu était-il observé et rendu sans arrière-pensée. A la basse époque, ou bien il s'y attache, dans cette société raffinée, une intention voluptueuse ; ou bien, à l'opposé, on retourne aux préventions de l'Orient contre le nu absolu ; les sarcophages de Sidon n'offrent pas plus de figures nues que la majorité des monuments lyciens.

tage, en admit ou toléra la réalité, à la seule condition d'un régime ploutocratique, qui existait déjà auparavant. Elle favorisait ainsi un des principes essentiels de l'hellénisme.

1. Quelques notations suggestives dans W. Deonna, *L'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*, Paris, 1912, III, p. 106 sq.

Par contre, on se préoccupe du décor dans le vêtement, on détaille les broderies et surtout les franges, ornement d'origine orientale [1]. On multiplie à plaisir les figures ailées, qui font songer aux grands taureaux babyloniens gardant les portes des palais.

La sculpture historique supplante fréquemment l'ancienne sculpture mythologique. Or, dans l'Iran, les artistes décrivaient en relief, sur de vastes champs, des événements de la vie nationale ; on voyait à Béhistoun des files de rebelles conduits par un dieu implacable devant le souverain trônant. Pareillement, dès la fin du IVe siècle, les sarcophages déroulent des scènes de bataille, où Perses et Macédoniens sont aux prises, traités les uns et les autres dans une note réaliste. Alexandre lui-même y est représenté sous des traits qui semblent fidèles. S'il faut croire, pour les bonnes raisons exposées par M. Babelon [2], que les effigies de rois et de satrapes, gravées sur les monnaies de la Perse achéménide, visent à la ressemblance individuelle, on se rappellera aussitôt qu'Alexandre eut ses artistes attitrés, peintre, graveur et statuaire, seuls admis à fixer son image, et que, désormais, le portrait en général devient un genre en vogue, appelé à la même faveur pendant toute l'époque romaine.

Enfin, dans la Grèce d'Europe, l'œuvre d'art, peinture ou sculpture, avait surtout pour but de rendre la forme humaine, et l'on ne mettait rien au-dessus de ce modèle. L'esprit asiatique est plus sensible à la flore et à la faune ; il aime le paysage ; rois et princes se délectent dans leurs « paradis », parcs et jardins ; ils s'y livrent passionnément à la chasse. Une curiosité naturaliste se fait jour précisément après la conquête macédonienne ; sur les bas-reliefs longtemps appelés alexandrins, d'une épithète trop restrictive, on voit comme peints, en arrière des personnages, des paysages rustiques, fort développés auprès de ceux qu'un arbre, à l'époque classique, suffisait à indiquer.

1. Voir les exemples cités par Deonna, p. 110-111.

2. *Revue de l'art ancien et moderne*, V (1899), pp. 89 sq. ; 177 sq. *Add.* aux *Mélanges numismatiques*, IVe série (1912), *op. cit.* p. 238 sq.

Voilà bien des coïncidences, et frappantes, qui permettent de croire à une dérivation probable ; mais dans tout cela fort peu de conceptions nouvelles ; des tendances qui s'accentuent et prennent la première place.

Pour conclure, la conquête macédonienne a ouvert plus largement des champs d'observation à la débordante curiolité des Hellènes, des domaines à leur activité, des débouchés à leurs ouvrages. La race essaime dès lors plus que jamais, et l'extension de son art n'a presque plus de limites. Des découvertes toutes récentes et bien inattendues permettent d'en suivre l'exportation jusqu'en Chine et au Japon par le Thibet, jusqu'à Sumatra par l'Inde et le Cambodge. Mais que, sur les territoires proposés à notre étude, une civilisation mixte soit née, je ne saurais l'admettre. Je l'avais nié jadis [1], sans remonter plus haut que l'époque des Arsacides ; après neuf ans écoulés, ma conviction demeure. Je ne vois pas cette fusion, dont on parle si volontiers sans nous montrer le résidu. Mélange, si l'on veut, qu'agita rudement le bras d'Alexandre, et qui, après lui, subit encore quelques secousses, mais où chaque atome reprend bientôt son équilibre. L'élément oriental fait masse et se dépose ; l'élément grec, plus léger, plus subtil, remonte à la surface et se volatilise à la fin. C'est sur nous, Occidentaux, que l'hellénisme a mis sa marque, indélébile.

VICTOR CHAPOT,
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES,
DOCTEUR ÈS LETTRES.

1. Cf. mon mémoire cité sur *Les Destinées de l'hellenisme au delà de l'Euphrate*. Je n'ai pas encore connaissance précise des documents, apportés à Londres, que M. Haussoullier vient de communiquer (le 28 novembre 1913) à l'Académie des Inscriptions : il s'agirait de deux contrats de vente sur parchemin, rédigés *en grec* et datés, l'un de 88, l'autre de 22 av. J.-C. ; ou vendeurs, acheteurs, garants et témoins sont tous des Iraniens. Mais ces textes ont été découverts en Kurdistan, c'est-à-dire dans cette région mésopotamienne dont je disais (*ibid.*, *in fine*) qu'elle semblait seule « entraînée dans l'orbite de l'Occident ».

XI

L'HELLÉNISME EN ÉGYPTE — LA CIVILISATION ALEXANDRINE

En 332 avant notre ère, l'Egypte, alors province perse, est soumise par Alexandre ; à sa mort, elle passe au pouvoir de l'un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagos, qui la gouverna d'abord comme satrape, au nom de Philippe Arrhidée et d'Alexandre Ægos ; il eut, d'ailleurs, la puissance d'un véritable souverain et, en 305, il en prit le titre, fondant ainsi la dynastie des Lagides qui, durant trois siècles — jusqu'en 30 avant J.-C. — devait régner sur l'Egypte devenue un royaume grec. Bien avant ces dates l'hellénisme était connu et florissant aux bords du Nil ; la civili-

1. BIBLIOGRAPHIE. — Une bibliographie complète du sujet tiendrait trop de place, car il faudrait énumérer presque tout ce qui a été écrit sur l'Egypte grecque : on trouvera l'indication de ces ouvrages en tête de chaque chapitre des *Grundzüge u. Chrestomathie der Papyruskunde*, de L. Mitteis et U. Wilcken, 2 tomes en quatre parties, 8°, Leipzig, Teubner, 1912. Je me bornerai à citer d'abord les ouvrages généraux indispensables et qui permettent de s'orienter. Ce sont : 1° Les *Gründzüge et Chrestomathie* déjà cités. 2° Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, t. I-IV, Paris, E. Leroux, 1903-1907. 3° G. Lumbroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 2e éd., Rome, 1895. En outre, sur les points particulièrement traités ici, on peut voir 1° pour les institutions municipales, *a*) W. Schubart, *Spüren politischer autonomie in Ægypten unter den Ptolemäern*, dans *Klio*, X, p. 47-71 ; *b*) Idem, *Alexandrinische Urkunden aus der Zeit des Augustus*, *Archiv für Papyrusforschung*, V, p. 35-131 ; *c*) P. Jouguet, *La vie municipale dans l'Egypte romaine*, Paris, Fontemoing, 1911, particulièrement l'Introduction et le chapitre II ; 2° pour les institutions militaires, J. Lesquier, *les Institutions militaires sous les Lagides*, Paris, E. Leroux, 1912 ; 3° pour la colonisation rurale, M. Rostowzew, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*, I Beiheft de l'*Archiv für Papyrusforschung*, 1910, le premier chapitre. On trouvera plusieurs renvois bibliographiques dans les notes. Quand j'ai cité un recueil de papyrus, j'ai employé les abréviations d'usage, voir U. Wilcken, *Grundzüge*, I, p. XXV-XXVIII.

sation ionienne y avait une de ses capitales, la colonie milésienne de Naukratis ; toutefois Naukratis est isolée sur ce sol étranger : c'est sans doute un état grec en terre barbare ; mais comme il n'y a pas d'Egypte grecque, il n'y a pas, à vraiment parler, d'hellénisme égyptien.

Si le temps de sa naissance est bien celui de la conquête macédonienne, la conquête romaine ne devait pas marquer l'heure de sa mort. En annexant la vallée du Nil, Octave ne l'a pas arrachée au domaine grec ; elle appartient à cette moitié orientale du monde ancien où Rome continue l'œuvre de l'hellénisme ; mais dès lors, et pour de longs siècles, l'hellénisme égyptien ne se développe plus que dans les cadres de l'Empire : c'est un autre chapitre de son histoire et que nous n'aborderons pas. Si, par exception, nous jetons un coup d'œil sur certaines institutions de cette période que la critique est parvenue à éclairer d'une lumière moins douteuse, ce sera pour y chercher un peu de cette clarté qui aidera à percer le mystère de leur origine et de leur développement antérieur.

Même ainsi limités, nous ne pourrons prétendre tracer en aussi peu de pages un tableau détaillé de l'Hellénisme en Egypte ; il faudra nous résigner à beaucoup sacrifier, à sacrifier même ce qui eût paru le plus brillant — art et littérature. — Mais serai-je infidèle à l'esprit de ces leçons sur l'*hellénisation du monde antique*, si au lieu d'immobiliser sous notre regard cette mouvante civilisation pour en décrire trait pour trait une minutieuse image, je tente de montrer en action cette force vivante de l'hellénisme, en exposant par quels moyens elle a pu conquérir, pour plus de dix siècles, une société façonnée par près de six millénaires à une cultuure bien différente ?

I. — LA MARCHE GÉNÉRALE DE L'HELLÉNISATION EN ÉGYPTE

Entre l'Egypte et la Grèce en effet on n'aperçoit guère que des contrastes : ils sont même assez évidents pour qu'il soit inutile de longuement insister. Quel rapport entre ces

cités d'hommes libres, où tout se décide à l'agora sous l'influence des passions collectives, mais aussi parfois du génie individuel nourri de la liberté même des institutions politiques, quel rapport, dis-je, entre ces cités entraînées à des fortunes diverses et rapides et cette vaste ruche humaine dont la vie, réglée au rythme alterné de la vie d'un grand fleuve, est fortement maintenue, par une administration disciplinée, sous la volonté traditionnellement obéie d'un monarque de droit divin ? Nous ne pousserons pas plus loin le parallèle : il contribuerait pourtant à nous expliquer un fait qui, au premier abord, peut surprendre : c'est que les Grecs, qui ont connu de bonne heure la civilisation égyptienne, et qui l'ont profondément admirée, l'aient cependant si peu comprise. Voyez Hérodote : il vient en Egypte au ve siècle ; il y trouve des Hellènes établis à Naukratis où il ne manqua sans doute pas d'hôtes éclairés. Pourtant, même en accordant beaucoup aux ingénieuses raisons de ses modernes défenseurs, on demeure confondu de son impuissance à pénétrer le monde nouveau qu'il met tant de zèle à observer ; comme un touriste moderne, il est la proie de ses drogmans ; un voile de préjugés et de traditions bâtardes se glisse entre lui et la société égyptienne ; ni ces préjugés ni ces traditions ne sont corrigées par les conversations de ses hôtes naucratites : je croirais même que c'est de Naukratis qu'ils lui sont venus pour une grande part, et, en même temps, ce trait, qui ne laisse pas d'être encore observable de nos jours chez certaines personnes établies à l'étranger, je veux dire, dans les jugements portés sur le pays que l'on habite, une assurance satisfaite et un air de ne rien ignorer [1].

A la date où nous nous plaçons, l'Egypte s'ouvrait toute grande à l'hellénisme : il ne s'agissait plus de prendre avec elle

1. Sur la question d'Hérodote, voir le réquisitoire de A.-H. Sayce, *the ancient empires of the East*. Herodotos I-III, London, 1883 ; et la critique plus modérée de G. Maspero, (*Fragments d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, dans *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, t. III, p. 333-427) ; d'A. Wiedemann (*Herodot's zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen*, Leipzig, 1890) ; enfin du dernier défenseur d'Hérodote, C. Sourdille, (*Le voyage d'Hérodote* et *Hérodote et la Religion égyptienne*, Paris, 1911-2).

un contact aussi superficiel ; il ne s'agissait plus de fonder sur quelques points choisis de cette terre accueillante une ou plusieurs cités isolées ; il ne suffisait même pas d'obtenir du pays entier la reconnaissance d'une domination lointaine comme l'avait été celle du Grand Roi : il fallait faire vivre ensemble deux mondes différents et plier sous l'hégémonie de l'esprit grec une race fière à juste titre d'une longue civilisation nationale. Cette œuvre étonnante fut accomplie à la fois grâce à la vitalité de l'hellénisme et à la politique des Lagides. En étudiant celle-ci, nous mesurerons la puissance de celle-là.

Deux politiques extrêmes s'offraient au choix des Ptolémées : maîtres du pays par la lance, ils pouvaient l'occuper brutalement, sans autre but que de l'exploiter : on aurait vu se subordonner l'une à l'autre deux sociétés bien distinctes : l'une, celle des conquérants étrangers, gardant ses lois, sa langue, ses mœurs ; l'autre formée de la masse des indigènes dont les dociles multitudes, pour des maîtres industrieux, auraient été une des plus précieuses ressources de ce sol ; la civilisation hellénique n'aurait pas cessé de régner dans la race dominatrice, la race sujette y serait demeurée étrangère ; l'hellénisme aurait passé sans helléniser l'Egypte. Mais on pouvait concevoir un plus noble et plus vaste dessein ; ces deux mondes qui se rencontraient, pourquoi ne pas tenter de les unir ? N'apportaient-ils pas chacun du fond des siècles écoulés des richesses à peu près pareilles ? Le barbare n'avait-il pas assez à donner pour que l'Hellène le traitât en égal ? Si nous en croyons certains historiens, telle avait été la pensée d'Alexandre, plus généreux, plus pénétrant, et, du haut de son ambition, plus dégagé des préjugés nationaux que ses compagnons d'armes : il n'avait pas seulement voulu l'éducation du barbare par l'hellénisme ; il avait compris que la monarchie universelle qu'il fondait, en absorbant les civilisations orientales, devait leur demander les principes essentiels à son existence [1]. En

1. Je songe surtout ici au bel article de G. Radet, dans les *Annales des Universités du Midi*, I (1895), p. 129-169, sur la *Déification d'Alexandre*.

vérité, il est difficile de connaître précisément la pensée d'Alexandre, plus difficile encore d'atteindre celle des Ptolémées. La personne de ces souverains ne nous apparaît guère dans des textes fragmentaires que comme dans un miroir brisé ; mais l'œuvre nous renseigne un peu sur l'ouvrier et l'on voit les Lagides incliner selon les temps tantôt vers l'une tantôt vers l'autre de ces politiques.

Aucune n'était d'ailleurs applicable intégralement. Comment imaginer deux sociétés vivant côte à côte sans se pénétrer ? Il n'y avait pas entre les Grecs et les indigènes cette infranchissable barrière que l'Islam met aujourd'hui entre les musulmans de l'Egypte et les Européens qui l'habitent. Les hommes d'alors au contraire devaient être rapprochés par les Dieux. Ce n'était pas seulement l'effet de cette doctrine religieuse, généralement répandu chez les anciens, si manifeste notamment dans le second livre d'Hérodote, et qui retrouve partout les mêmes essences divines adorées sous des noms divers ; c'était la conséquence du polythéisme lui-même qui ne saurait être exclusif d'aucun culte ; séjournant en Egypte, le Grec, même le moins porté aux spéculations théologiques, ne voyait aucune difficulté à rendre hommage aux dieux les plus bizarres [1] : il a besoin de leur protection, sur une terre où il est leur hôte, et comment aurait-il hésité à se mêler aux Egyptiens dans ces sanctuaires profonds, dont les pompes mystérieuses étaient bien propres à l'attirer ? Ces dispositions même, si nous en croyons la tradition, auraient été utilisées par le premier Lagide, quand il chargea une commission mixte de théologiens d'offrir un culte commun à ses sujets des deux races, en fondant la religion alexandrine où s'amalgamèrent les conceptions de la vieille Egypte d'Osiris et des figures monstrueuses, avec les créations de la Grèce de Zeus Olympien, de la Grèce aussi de Praxitèle et de Bryaxis [2].

1. Cf. Paul Foucart, *Un sénateur romain en Egypte*, dans les *Mélanges Boissier*, p. 10 (du tirage à part).

2. Plutarque, *de Iside et Osiride*, 28. Sur ces questions complexes et discutées, cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, t. I, p. 114-121 ; Wilcken,

Appelée à une destinée plus glorieuse la triade Sérapis, Isis, Harpocrate est bien loin d'être le seul exemple de ce syncrétisme religieux qui se développe alors et qui devrait être un chapitre de notre étude, si ses étroites limites ne m'obligeaient à seulement l'indiquer.

D'autre part, l'assimilation parfaite de la population indigène n'était guère possible. Il aurait fallu vaincre de trop longues habitudes ; il aurait fallu vaincre aussi l'orgueil hellénique, et qui plus est l'orgueil macédonien, quelque fois l'orgueil égyptien lui-même. Les premiers Lagides et leurs compagnons semblent avoir été animés de la fierté de leur race et d'un esprit militaire encore tout exalté par la mémoire de l'épopée qu'on venait de vivre. Si l'on était forcé de laisser aux vaincus leurs lois et même d'adopter leur système administratif, un certain dédain et une certaine défiance se marquent dans la manière dont on avait réglé la hiérarchie. Comme il était naturel, au début, on avait simplement dû appliquer les cadres d'une occupation armée aux vieilles circonscriptions de l'Egypte pharaonique, en faisant de chaque province une sorte de cercle militaire ou, comme on disait, une stratégie ; après la pacification, cet état de choses ne pouvait pas durer, mais le souvenir en est resté dans le titre de stratège porté depuis par le gouverneur civil de chaque nome, tandis que l'ancien nomarque voit son rôle diminuer et que d'ailleurs les Grecs se mettent à occuper toutes les fonctions où l'on pouvait exercer une parcelle de l'autorité publique [1]. De leur côté, les Egyptiens, habitués à tous les jougs, accueillaient sans doute les Hellènes mais avec plus de résignation que d'enthousiasme : les classes supérieures, le clergé notamment, pouvaient se consoler de la servitude par une orgueilleuse fidélité à des traditions saintes où l'on trouvait une force capable même de s'imposer au pouvoir nouveau. Celui-ci

Grundzuge, I, ch. II ; Is. Lévy, *Sarapis* (*Rev. Hist. d. Religions*, 1912). Citons, pour la religion et les cultes, le livre capital de W. Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Ægypten*, I. 1905, II, 1908.

1. U. Wilcken, *Grundzüge*, I, p. 10.

d'ailleurs — sans craindre parfois de restreindre brutalement la puissance et les ressources du sacerdoce — se rendait habilement plus acceptable que la monarchie perse, servante souvent intolérante de la religion mazdéenne. Néanmoins il semble bien que, même dans les masses profondes, persistait le sentiment confus d'une supériorité religieuse sur la race conquérante, révélé par l'attachement aux vieux cultes et une certaine réserve à l'égard des cultes importés. Les dédicaces donnent l'impression qu'il se rencontrait plus de dévots grecs aux dieux égyptiens que d'adorateurs égyptiens pour les divinités grecques.

Si tel est bien, rapidement esquissé, l'état des esprits au début de la conquête, on conçoit que les premiers Ptolémées se soient avant tout montrés grecs et macédoniens. C'est pour les Grecs et les Macédoniens qu'ils gouverneront, ne cherchant guère dans la population indigène qu'une source de richesse et de puissance ; mais, trop habiles politiques pour se l'aliéner maladroitement, ils eurent déjà conscience des concessions nécessaires et les firent d'autant plus volontiers qu'elles pouvaient assurer leur situation même à l'égard de leurs sujets grecs. Qu'on réfléchisse, en effet, qu'il n'y a pas harmonie parfaite dans ce double caractère qui est celui des monarchies hellénistiques à leur origine : à bien des points de vue le Grec s'oppose au Macédonien ; celui-ci, tout imbu d'esprit féodal, est lié à son prince par un loyalisme qui est l'âme de la nation ; l'autre, enivré de liberté civique, depuis longtemps oublieux des patriarcales royautés homériques, n'admet de souveraineté que celle de la loi — qui est trop souvent l'expression par trop changeante des fantaisies populaires — mais qui ne s'incarne chez aucun individu, pas même chez le tyran. Ce sont là des tendances qu'il est difficile de concilier avec les principes monarchiques et les Ptolémées voudront être des rois obéis : tout naturellement ils seront amenés à chercher à leur autorité un appui dans les conceptions du droit dynastique indigène et à se souvenir qu'ils étaient des fils de Râ.

Cette tendance se marquera surtout avec le règne de Philopator, souverain décrié par Polybe, mais qui est certainement un des plus intéressants de la dynastie. La décadence de l'empire lagide commence alors. Gênée dans son expansion extérieure par sa rivalité avec les royaumes séleucide et macédonien, plus tard par la puissance croissante de Rome, l'Egypte se replie sur elle-même ; renonçant, par force, à l'hégémonie maritime, les Ptolémées se tournent vers leurs sujets indigènes dont ils ne s'étaient d'abord souciés que pour les exploiter et qui se rappellent à leurs maîtres par des révoltes de plus en plus fréquentes. La perte du prestige extérieur doit être compensée par une union plus intime entre le pays et la monarchie étrangère; il faut songer à faire l'unité sous l'autorité royale, et pour tous, les Ptolémées veulent être des Pharaons. Philopator le premier prend les titres du protocole égyptien jusque dans les textes grecs [1] : une politique d'assimilation est inaugurée, qui, certes, est impérieusement dictée par le circonstances ; mais dont Philopator a sans doute eu le mérite de voir la nécessité, à laquelle aussi il semble avoir voulu mêler les idées d'un syncrétisme mystique dominé par la dévotion à Dionysos, avec un zèle maladroit, mais qui n'était pas absolument contraire, dans son esprit, aux tendances générales de ce temps [2].

Ainsi distinguera-t-on nettement deux périodes dans l'histoire de l'hellénisation de l'Egypte, comme dans l'histoire de la dynastie. Au IIIe siècle le monde grec se superpose plutôt qu'il ne se mêle au monde indigène. L'hellénisme est encore très pur en Egypte, vivant et créateur. A partir du IIe siècle, il est plus pénétré d'idées orientales, plus pénétrant aussi à son tour; l'Egypte s'hellénise, et, si l'hellénisme s'abâtardit, d'une manière surtout sensible dans le domaine des créations esthétiques, il s'enrichit de

1. U. Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, I, p. 480 et suivantes.
2. Voir Paul Perdrizet, *Le fragment de Satyros sur les dèmes d'Alexandrie*, dans *Revue des Etudes anciennes*, XII (1910), 217-248. Philopator est un souverain à étudier. Perdrizet, dans cet article riche d'érudition et de pénétration historique, a ouvert une voie qui vaut d'être suivie.

notions nouvelles et ne reste pas infécond. Telle est, en Egypte, la marche générale de son histoire ; il nous faut le suivre dans ses conquêtes et voir par quelles voies il s'est insinué dans cette vieille société orientale pour se transformer lui-même et la marquer de son empreinte.

II. — LES PROCÉDÉS DE L'HELLÉNISATION : VILLES GRECQUES COLONIES MILITAIRES, FIEFS ROYAUX

Il fallait des centres à l'hellénisme ; au IIIe siècle, ces centres ne pouvaient guère être que des cités : comment se figurer alors un Grec qui ne fût pas citoyen ? Fonder des cités grecques au milieu des barbares qu'elles auraient peu à peu absorbées en les habituant à la vie civique, telle est la politique qui semble s'imposer par la force même des choses à ces souverains colonisateurs que furent les diadoques et les épigones.

L'Egypte eut donc ses cités [1] : Naukratis fut maintenue dans ses franchises ; la capitale, Alexandrie, est probablement debout dès le règne de Sôter ; c'est Sôter aussi qui crée Ptolémaïs en pleine Thébaïde[2]. A partir de ce moment il y a deux parties bien distinctes dans le royaume d'Egypte, le pays grec, les *poleis* — territoire d'ailleurs d'une étendue très restreinte — et le pays indigène, la *chôra*. Ici nous trouvons des sujets qui obéissent, là des citoyens qui délibèrent ; ici le pouvoir royal s'exerce directement : une armée de scribes, instrument de son despotisme, assure l'exécution de ses ordres jusque dans le dernier des bourgs ; là il ne peut s'exercer que par l'intermédiaire des magistratures régulières, dont la création ne dépend pas uniquement de sa volonté. A la *chôra* on applique les lois indigènes, aux cités les lois grecques ; ces lois *politiques* peuvent émaner du Roi mais il faut toujours qu'elles soient ratifiées par les organes législatifs des villes [3] et que les ordonnances royales

1. Sur ces cités, les ouvrages mentionnés p. 308, n. 1.
2. Cf. Plaumann, *Ptolémaïs in Oberaegypten* (1910).
3. C'est au moins une hypothèse possible. Sur ces lois *politiques*, nous

deviennent des décrets des assemblées ; car les cités, Alexandrie peut être exceptée, à cause de sa situation de capitale, ont leurs assemblées souveraines. En somme, il n'y a rien dans les cités d'Egypte d'essentiellement différent de ce que nous trouvons dans le reste du monde grec ; que ces institutions se développent, que toutes les grandes villes deviennent des cités à l'image d'Alexandrie et de Ptolémaïs, et l'hellénisation de l'Egypte sera parfaite.

Il est remarquable que cette évolution attendue ne se soit pas produite : l'Egypte, jusqu'au IIe siècle après J.-C., n'a jamais eu que trois cités, nombre bien insuffisant pour une population aussi dense et, bien que l'érudition ne soit pas encore arrivée à dissiper les ténèbres qui nous dérobent l'histoire postérieure de ces villes, il semble qu'elles aient vu disparaître leurs institutions les plus caractéristiques : on discute encore pour décider si Alexandrie a jamais eu de Sénat, si Ptolémaïs n'a pas perdu ses assemblées au cours du IIe siècle, et l'on n'entend guère parler des *timouques* de Naukratis. C'est pourtant dans ces centres grecs que l'hellénisme se conserve le plus pur ; on en peut juger par les noms des habitants de Plolémaïs relevés dans les documents de l'époque impériale [1] ; mais n'est-ce pas la preuve que, tandis qu'elles subissaient l'influence de l'atmosphère monarchique qui les baignait, les villes grecques contribuaient assez peu — du moins directement — à l'hellénisation du pays ; leur population ne se mêle pas à la population égyptienne, et, pour l'une d'entre elles au moins, pour Naukratis, on sait que ses citoyens ne jouissaient pas du *vonubium* avec les indigènes.

C'est donc ailleurs qu'il faudra chercher les institutions militantes de l'hellénisme. Tous les Grecs n'étaient pas

sommes un peu mieux renseignés depuis qu'on en a trouvé un fragment. V. le papyrus de Halle publié par la *Graeca Halensis* dans *Dikaiomata* (Berlin, 1913).

1. Voir U. Wilcken, ad. *P. Lond.*, 604, *Archiv für Papyrusforschung*, IV, p. 534 et suivantes.

confinés dans ces trois cités, et nous trouvons en Egypte ce phénomène original : des Grecs qui ne sont pas citoyens ; on en trouve même en grand nombre à Alexandrie, au moins au Ier siècle [1] ; on en trouve beaucoup plus, naturellement, dans la province. Comment ces immigrés d'abord, ces descendants d'immigrés ensuite n'ont-ils pas été absorbés par les multitudes indigènes au milieu desquelles ils étaient noyés ? Ils n'avaient certes qu'un médiocre souci de maintenir la pureté de leur sang : souvent ils prenaient femme parmi les Egyptiennes, dont la beauté est si vantée dans la littérature du temps. Les conditions mêmes de la vie au bord du Nil les pliaient aux coutumes millénaires ; ils labouraient la terre noire, ils l'ensemençaient, encore humide des eaux fécondantes, à la manière des fellahs ; le ciel et le sol leur imposaient leurs lois, les asservissaient tout entiers et tout autant que par les nécessités quotidiennes, par la prenante et voluptueuse douceur qui est le charme de ce merveilleux climat. S'ils sont pourtant restés Hellènes, c'est qu'ils ont demandé la force de défendre leurs traditions nationales non plus à l'exercice de leurs droits de citoyens dans une ville autonome, mais à un autre trait du caractère hellénique, au goût de l'association. Nous les voyons groupés dans certaines grandes villes en cercles à demi politiques, avec leurs assemblées et leurs magistrats, tels ces Grecs memphites qui formaient une nation à part dans l'immense capitale indigène, ayant peut-être ses timouques à l'imitation de Naukratis [2]. Tels sont aussi ces groupements ethniques, comme celui des Crétois, reconnus par le pouvoir central, mais dont le siège nous est inconnu. On a supposé que l'affiliation à ces *politeumata* assurait le statut hellénique et peut-être se rattachaient-ils aux cités par des liens qu'on peut imaginer plus ou moins lâches [3] ; à côté de ceux des Grecs il y avait ceux de peuples

1. Schubart, *Archiv für Papyrusforschung*, V, p. 114.
2. Wilcken, ad. P. Paris, 60 dans *Chrestomathie*, p. 48.
3. Sur ces *politeumata*, v. J. Lesquier, *Institutions militaires*, p. 142 et Mariano San Nicolo, *Aegyptisches Vereinswesen zur Zeit der Ptolemäer und Römer* (1912).

privilégiés (Cariens ?, Iduméens, Juifs) et l'on a même pensé qu'on appliquait à tous, non le droit indigène, mais les lois politiques [1]. C'est malheureusement tout ce que l'on en peut dire, tant nos textes sont fragmentés! D'autres associations semblent avoir joué un rôle plus actif ; je veux dire celles qui se sont formées autour des gymnases, véritables centres de l'éducation grecque. Le moins mal connu de ces gymnases est celui d'Ombos [2] ; on peut supposer qu'il y en avait un dans chaque chef-lieu de nome ; on trouve des éphèbes mentionnés au moins dans l'Arsinoïte, et les magistratures corporatives de ces gymnases, le Gymnasiarque et le Cosmète, qui n'avaient sans doute, au début, aucune autorité sur l'administration municipale, sont devenues, peut-être seulement à l'époque romaine, les principales magistratures communales des métropoles réorganisées. Il ne régnait pas ici un esprit aussi exclusif que dans les cités : je n'imagine pas les gymnases fermés à tous les indigènes ; la culture bien plus que le sang déterminait le statut hellénique, et, depuis le IIe siècle au moins, la politique royale semble avoir favorisé le mélange des races ; les familles mixtes abondent et, à l'imitation de leurs souverains, nous voyons même ces demi-Grecs pratiquer le mariage indigène entre frères et sœurs. Ainsi se vérifie la loi générale qui réglait les progrès de l'hellénisme ; il ne perd jamais ses caractères essentiels, mais il s'altère par l'effet de ses conquêtes mêmes.

On saisira dans ses progrès la même démarche si l'on étudie un ensemble d'institutions qui, plus que tout autre, a contribué à l'hellénisation de l'Egypte, je veux dire les institutions militaires [3]. Sur ce domaine encore on constate

1. Ou du moins que les lois applicables à ces politeumata, même à celui des Juifs, étaient dites des lois *politiques*. V. Zucker, *Philologus*, Supplementband, XII, Heft I (1911), p. 52-53).

2. U. Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, V, p. 410-416.

3. J. Lesquier *Les Institutions militaires de l'Egypte sous les Lagides* (Paris, 1911). — Le recrutement des mercenaires a amené même des éléments celto-germains en Egypte, éléments dont on retrouve peut-être la trace au Fayoum au IIe siècle de notre ère. Cf. A. Reinach, *Rev. des études anciennes*, 1911 ; *Revue archéol.*, 1914, n. 2.

au début une séparation très nette entre l'élément grec et l'élément égyptien. L'armée lagide se compose, en effet, de mercenaires, de réguliers et d'indigènes : des premiers, presque tous grecs, nous n'avons ici que peu à dire ; s'ils ont joué un rôle important à Alexandrie, engagés généralement pour la durée d'une campagne, ils n'ont eu que peu de contact avec le pays égyptien ; c'est tout à fait par exception qu'on en trouve établis dans l'Arsinoïte. Toute autre est l'importance des réguliers : on a désigné ainsi cette partie de l'armée ptolémaïque qui répond aux armées nationales de la Macédoine et de la Grèce : en Macédoine c'est l'ensemble des sujets groupés autour de vassaux qui doivent au roi le service militaire ; dans les villes grecques, pour servir il faut être citoyen et l'armée des cités n'est rien que la cité en armes : mais, que ce soit le devoir civique ou le loyalisme monarchique qui les inspire, ces armées méritent d'être appelées des armées nationales. Or, les Ptolémées ont voulu se créer une armée nationale et ils n'y ont admis que des classes choisies de leurs sujets : ce sont d'abord les citoyens des *poleis* grecques qui, n'ayant pas de troupes à elles, peuvent fournir un bon nombre de soldats aux armées du Roi. Cependant, même si le service militaire y était obligatoire — ce que l'on ignore —, les trois cités d'Egypte n'auraient pas suffi au recrutement : on ouvrit donc les rangs de l'armée à d'autres éléments ; mais on a tenu à lui conserver son caractère macédonien et grec ; « les Grecs en service », tel est le terme général dont les textes usent pour signifier cette armée régulière ; les seuls non-Grecs qui y soient entrés sont les étrangers dont la politique d'Alexandre avait fait déjà des privilégiés, les Perses et les Juifs ; quant aux Egyptiens, ils en sont décidément exclus ; ils ne servent que dans des corps moins considérés où ils se mêlent peu aux Hellènes, c'est-à-dire dans la marine et dans les troupes de la police, et encore, à l'exception des équipages de la flotte, il semble que les troupes de marine et que les diverses gendarmeries n'acceptent que les indigènes appartenant à l'antique classe des Guerriers, les *machimoi*.

Mais, avec le temps, on va voir les barrières s'abaisser et s'atténuer les contrastes. D'abord, au sein même de l'armée régulière, on assistera à un double changement dont l'effet sera de mélanger les diverses races helléniques et d'attacher plus fortement cette armée au sol. Enfin, on laissera de plus en plus l'élément indigène pénétrer dans ses rangs.

Jamais, semble-t-il, au moins à partir du moment où pour nous la lumière se fait sur l'armée ptolémaïque, les Grecs de l'armée régulière n'ont été groupés dans les corps de troupes par nations. Les textes font bien connaître des corps de cavalerie désignés par des ethniques : hipparchies des Thraces, des Mysiens, des Thessaliens, etc. ; mais, comme nos termes de houzards ou de zouaves, ce sont vraisemblablement des pseudo-ethniques, déterminés par l'armement, non par la nationalité des soldats. Au second siècle, il semble que ces désignations aient disparu, et, dès le IIIe, dans tous les corps, on trouve des hommes de nationalités diverses : un Athénien peut servir à côté d'un Alexandrin, d'un Aeniane, d'un Thrace ; toutefois, à cette date, l'ethnique donné à chaque militaire est bien un ethnique sincère ; il n'en est plus de même au second siècle ; en passant de la police dans la cavalerie régulière, le Macédonien Asklépiadès devient Crétois [1] ; vers 145, Théotimos, Perse, se transforme en Mysien [2] ; d'Asklépiadès nous apprenons qu'il est un des cinq cents assignés, par ordonnance royale, au *politeuma* des Crétois. Ce sont là des faits certains : en conclura-t-on qu'en dehors des citoyens des cités grecques, les membres des *politeumata* étaient seuls qualifiés pour servir ? C'est une hypothèse intéressante, mais ici les faits nous suffisent pour clairement démontrer que, dans l'armée régulière, on tient moins compte des nationalités particulières que de la qualité de Grec.

Et ces Grecs sont de plus en plus des Grecs nés aux bords du Nil. L'intense mouvement d'immigration de la fin du IVe siècle et du IIIe siècle s'est nécessairement ralenti ; les

1. *P. Tebt.*, I, 32.
2. *P. Fay.*, 11 et 12.

Ptolémées ont donc été forcés de recruter leur armée hellénico-macédonienne parmi les fils des Grecs établis en Egypte et particulièrement les fils de soldats réguliers ; au prix de certains avantages, on imposa le devoir militaire à l'un des enfants des hommes libérés ou décédés : nés souvent de mères égyptiennes, ceux-ci suivent la condition du père ; mais ils n'en ont pas moins du sang égyptien ; ainsi s'atténue l'hellénisme de l'armée nationale, tandis que grâce à ces familles mixtes, il pénètre toutes les couches de la population. Alors apparaît pour le même individu la mode du double nom propre, l'un grec, l'autre égyptien et l'on peut parfois suivre de génération en génération l'histoire caractéristique de certaines familles, par exemple celle de cet officier du temps de Philométor, Dryton le Crétois, que les papyrus ont rendu célèbre [1].

En même temps que s'accomplissent ces transformations dans l'armée régulière, l'armée indigène accueille plus largement les Egyptiens et la distance diminue qui la séparait de l'armée hellénique. Dès le début de son règne, menacé par le Séleucide Antiochos III, Philopator demande un effort militaire nouveau à ses sujets égyptiens ; non seulement il augmente la classe des guerriers, mais il va jusqu'à enrôler des Egyptiens qui ne sont pas *machimoi*, et, comme il a surtout besoin d'infanterie de ligne dont l'importance tactique grandit de jour en jour, il ose leur donner l'armement macédonien des phalangites. Ainsi il s'assura la victoire à la sanglante bataille de Raphia [2]. Sans doute, après ce moment de crise, les soldats indigènes resteront confinés dans les armes moins considérées, telles que la police et les divers corps auxiliaires, mais on peut voir à certains indices que ces corps sont moins dépréciés qu'autrefois : on assiste même à des promotions qui font passer des Egyptiens dans les corps les plus estimés de

1. Sur cette famille, voir en dernier lieu, G.-A. Gerhard, *Ein gräko-ägyptischer Erbstreit aus dem II. Jahrhundert vor Ch.* dans les *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*, 1911. — Sur les noms gréco-égyptiens, Lambertz, *Glotta*, 1913.
2. Polybe, V, 65, 82, 107.

l'armée régulière : enfin, inversement, au Ier siècle, on voit des Grecs dans la classe des Guerriers (naguère exclusivement égyptienne).

Pour bien mesurer la portée des événements que je viens de résumer, représentez-vous la vie de ces soldats : ils ne sont pas groupés dans des camps, comme plus tard les soldats romains, et isolés de la population civile. Sauf quelques corps détachés pour les garnisons, la garde royale et certains services spéciaux, cette armée ne ressemble pas à nos armées actives ; ce sont des troupes à la disponibilité, fixées dans le pays en colonies militaires. Mais cette institution, pour être pleinement comprise, doit être rattachée à un groupe d'institutions analogues, importantes aussi pour notre sujet, et qui sont la conséquence de la politique agraire des Lagides.

Les Ptolémées — très probablement à l'imitation des Pharaons leurs prédécesseurs — semblent s'être considérés comme les seuls propriétaires, en droit, du sol égyptien : il n'y a pas, au sens plein, de propriété privée en Egypte. On comprend dès lors comment la politique agraire des rois a pu modifier l'économie du pays tout entier et, pour rester dans les limites de notre sujet, on devine de quelles ressources ont disposé les Lagides pour fixer au sol égyptien la race hellénique [1].

On peut le diviser, ce sol, en deux grandes parties, dont nous connaissons très mal d'ailleurs l'étendue relative ; c'est d'abord le domaine royal proprement dit ; ce sont ensuite les terres concédées à titre de possessions particulières. Le domaine royal est exploité par le Roi qui l'afferme par parcelles de superficie variable aux fermiers du domaine : il y a bien quelques Grecs parmi eux, mais ce sont surtout des fellahs indigènes et leur condition est généralement des plus humbles ; habitant les bourgs de la *chôra*, ils restent sous la tutelle étroite des fonctionnaires qui surveillent la culture et maintiennent le paysan dans son village propre : le bail qui lie ce fermier est des plus assujettissant; en dehors des obligations que ce contrat lui impose, il peut être forcé de prendre en location d'autres terres abandonnées, et si, au cours du bail, il cesse d'en remplir les charges, s'il plaît seulement à l'Etat de les augmenter, il est évincé de sa ferme. Nous ne trouvons donc généralement sur le domaine que les classes de populations les plus basses, celles que l'hellénisme a le moins touchées.

1. M. Rostowzew, *op. laud.*

Mais la politique des Lagides a voulu former aussi une aristocratie et une bourgeoisie rurales. Les prêtres égyptiens en font peut-être partie, qui détiennent, moyennant fermage, la terre concédée par le Roi aux dieux de l'Egypte. Les textes nous montrent cette terre sacrée louée par les fonctionnaires sans qu'on puisse voir au juste quelle est la part des prêtres, quelle est celle des dieux. D'ailleurs peu importe ici ; de ce côté encore l'hellénisme ne pouvait pas faire beaucoup de conquêtes.

Nous devons porter plus d'attention à ces grands domaines laissés à titre gratuit à de hauts personnages et qui pouvaient comprendre des bourgs entiers. Ceux que nous connaissons furent concédés à des Grecs, qui les louaient par parcelles à des fermiers grecs ou indigènes. Les bénéficiaires en étaient bien les possesseurs, ils n'en n'étaient pas les seigneurs ; leurs fermiers dépendent des fonctionnaires et sont justiciables des tribunaux royaux. Il n'en est pas moins vrai que ces dons de terre ont dû attacher de riches et puissants Hellènes au pays égyptien.

Mais il importait moins de créer ainsi de grands domaines aux mains de quelques favoris que de répandre dans le pays de nombreux possesseurs grecs ; les rois Lagides y sont parvenus, en imitant, mais en faveur des Grecs, la politique des Pharaons. Déjà sous les dynasties nationales des propriétés avaient été détachées du domaine et louées pour une durée indéterminée ou héréditairement ; c'étaient soit des maisons, soit des vergers, soit même des terres à céréales. Les Ptolémées profitèrent de cette coutume pour établir dans le pays une masse de colons grecs. Les terres à céréales

étaient probablement affermées pour un loyer en nature ; les vignes et jardins pour une redevance en argent ; il s'en trouvait, sans doute à peu près partout dans la vallée ; il y en avait beaucoup dans le Delta, surtout dans la région du Maréotis et dans ce district suburbain d'Alexandrie qui formait un nome à part et où les Grecs semblent s'être établis en grand nombre ; on voit même qu'ils y avaient importé leurs cultures nationales : alors commence la vogue du vin du Maréotis et les olivettes d'Alexandrie avaient frappé, au temps d'Auguste, le géographe Strabon qui note que, dans toute la province, les jardins de la capitale et le terroir de l'Arsinoïte sont seuls à connaître ce fruit essentiellement hellénique [1]. Nous aurions dans ces concessions l'origine d'une possession privée qui put devenir, au moins à l'époque impériale, une véritable propriété privée, si on prend ce terme non au sens du *dominium* romain, mais au sens également romain de propriété provinciale. Les étapes de ce progrès nous échappent ; bien rares aussi sont les indices qui permettraient une conjecture sur la répartition de ces terres dans le pays ; on doit se borner à deviner dans le développement de cette nouvelle classe de possesseurs une des forces les plus actives de l'hellénisme en Egypte.

On est mieux renseigné sur la colonisation militaire qui fut un des plus puissants moyens de pacifique conquête. Déjà les Pharaons établissaient leurs guerriers sur le domaine royal ; à chacun on donnait, selon Hérodote [2], un lot de douze aroures, c'est-à-dire un peu plus de trois hectares : fixée au sol cette milice, toujours disponible, constituait une classe à tendances héréditaires. Les Lagides ont conservé cette institution pour leur armée indigène, ils l'ont surtout appliquée à leur armée hellénique. Chaque soldat devint un colon, ou, comme on dit, un *clérouque ;* non seulement il eut ses champs sur le terroir du nome, mais encore un logement pris à l'habitant dans une ville ou dans un bourg : il est probable qu'on ne groupait pas ces colons

1. Strabon. XVII, 1,35.
2. Hérodote, II, 168.

dans quelques villages isolés ; on les répandait dans tout le nome ; mais au besoin, ils pouvaient être aisément mobilisés. L'Etat trouvait dans cette politique plusieurs avantages ; les terres incultes du domaine devinrent fertiles et c'est ainsi que fut livrée à la culture la plus grande partie de l'ancien nome du Lac, que Philadelphe avait conquis sur les eaux du Mœris antique [1] : le recrutement de l'armée était aussi assuré, car au soldat-colon succédait l'un de ses fils, qui recevait la terre avec ses charges agricoles et fiscales, et l'obligation de servir n'en était pas séparée ; enfin, dans ce pays d'Egypte essentiellement rural, ces colonies étaient destinées à avoir le rôle civilisateur, qui, dans les autres régions de l'empire hellénique, plus préparées à la vie urbaine et municipale, fut attribué aux cités. Il nous est impossible de décrire ici en détail ces institutions coloniales et militaires : qu'il nous suffise de dire qu'on y observerait des emprunts frappants au droit public athénien qui se combine avec les traditions pharaoniques et surtout de marquer qu'à l'étudier sous ce nouvel aspect, on constaterait dans l'histoire de l'armée et de la société ptolémaïque, le même trait que nous avons déjà noté au début de ce chapitre : au IIIe siècle, la prépondérance est certaine de l'élément grec et elle se révèle dans l'importance des tenures de l'armée régulière, — 100, 70, 30, 25 aroures, — comparée à la médiocrité des tenures de l'armée indigène, — 7 et 5 aroures. Au second siècle, cette prépondérance reste très sensible ; néanmoins les différences s'atténuent. En outre l'armée régulière voit de jour en jour se resserrer le lien qui l'attache à la terre d'Egypte. Le lot de chaque soldat appartient toujours au domaine, mais il prend de plus en plus figure de propriété familiale. A la

1. On sait que le Fayoum tire son nom du copte *Phiom* « le lac ». Ce lac est une vaste excavation naturelle dans le plateau libyque employée comme réservoir pour régulariser la crue du Nil par les pharaons de la XIIe dyn. qui y construisirent le labyrinthe. Les travaux faits par ordre de Ptolémée II réduisirent ce lac *Moeris* et établirent sur son pourtour un riche ruban de colonies grecques. En l'honneur de sa femme, Arsinoé Philadelphe, Ptolémée II donna les noms d'Arsinoé et de Philadelphie aux deux villes principales du fertile oasis qui devint le *nome Arsinoïte*.

mort du détenteur, il faisait d'abord retour au fisc, pour être concédé s'il y avait lieu à un nouveau clérouque ou au fils du clérouque décédé ; à partir du règne de Philopator, il passe régulièrement et naturellement aux enfants mâles après la simple formalité d'une mise sous séquestre et d'une inscription dans un délai fixé ; plus tard même, à défaut du fils, il sera hérité par les consanguins mâles, et, pourvu qu'il vienne aux mains de mâles qualifiés pour servir, on ira jusqu'à tolérer la liberté de tester. Et si maintenant nous voulions la preuve évidente du caractère essentiellement grec de ces soldats-colons et de leurs descendants, c'est à l'époque impériale que nous l'irions chercher : nous y verrions la terre clérouchique garder ce caractère hellénique et le transmettre à ses nouveaux possesseurs, si bien que pour s'assurer le statut privilégié du Grec, il semble qu'il ait suffi alors de posséder un de ces anciens lots autrefois détenus par les Hellènes de l'armée régulière. Mais ce serait sortir du cadre qui nous est tracé, et mieux vaudrait ici tenter une topographie de ces colonies militaires : la pénurie de documents rend cette tâche difficile ; il faut nous contenter de deviner cette population militaire plus pressée dans certains districts : le Pathyrite en Thébaïde, l'Héraklèopolite, l'Arsinoïte nous apparaissent comme des régions plus hellénisées, et ce n'est pas sans surprise que notre siècle a pu constater les effets de cette colonisation conquérante quand il vit sortir du sol égyptien une multitude de papyrus grecs : non seulement on retrouvait les débris des archives publiques et privées et l'on voyait au cours des siècles le domaine de la langue égyptienne se réduire au profit du Grec, mais encore la littérature classique, à laquelle l'Egypte n'avait guère à opposer que les productions un peu puériles d'une imagination épuisée, dans le goût qui fut toujours celui de l'Orient — poésie populaire, chronique sans critique, contes souvent ressassés — la littérature classique a conquis jusqu'au désert : des morceaux inédits d'Euripide sont sortis des sables de Gourob ; les orateurs, les historiens, les comiques, les lyriques étaient lus en plein

pays indigène et des fragments de leurs livres, qu'un long usage avait mis hors d'usage, ont parfois servi à fabriquer le carton dont on faisait les sarcophages des momies.

III. — ALEXANDRIE, CENTRE DE DIFFUSION DE L'HELLÉNISME ÉGYPTIEN

A ce grand fleuve débordant de l'hellénisme il faut trouver une source en Egypte même, et l'on ne peut songer à la chercher ailleurs que dans les cités toutes grecques de constitution et de mœurs qu'Alexandre et Sôter avaient fondées, surtout dans la capitale où, pour remplir notre programme, je dois maintenant mener le lecteur. Ce n'est pas que je puisse me proposer de dessiner même une simple esquisse d'une ville dont le nom seul éveille tant de brillantes images : je m'efforcerai seulement de montrer comment les forces de l'hellénisme y furent organisées, puisque c'est cette organisation qui nous en fera mieux saisir les caractères, que, pour une grande part, elle a déterminés [1].

Ici, en effet, comme dans le reste du pays, l'hellénisme se trouvait en rivalité avec des civilisations étrangères. Sans doute, Alexandrie est avant tout une ville grecque ; comment aurait-elle pu jouer autrement le rôle historique qui fut le sien ? mais l'hellénisme est bien loin d'y être isolé et comme immobilisé dans la victoire ; il doit au contraire lutter contre les autres cultures du monde antique auxquelles cette capitale cosmopolite, si heureusement située au croisement des grandes routes commerciales, est nécessairement hospitalière. Alexandrie, en outre, est restée une ville égyptienne ; on le croirait à peine à lire les descriptions du Broucheion, de la voie Canopique, des palais royaux ; mais elle a pourtant absorbé une bourgade indigène, Rhakotis, qui est devenue un de ses quartiers, et dans la ville entière les indigènes affluaient ; ce mouvement ne s'arrêta jamais, puisque plus tard l'autorité romaine y

1. Cf. Jouguet, *La vie municipale dans l'Egypte romaine*, 1912.

verra un danger et tentera de le ralentir. Aussi, autant et plus que dans le reste du pays, les races et les idées se mêlaient dans la capitale et il suffit aujourd'hui de traverser le silence de ces rives dévastées où furent les cimetières alexandrins pour sentir, dans le peu qui demeure de ces nécropoles, l'infinie diversité de chacune de générations qui, tour à tour, y sont venues dormir leur dernier sommeil. Il y a quelques années le hasard a fait découvrir, non loin de la colline où fut le Sérapéum, une catacombe funèbre dont la décoration scupltée, dans sa complexe laideur, manifeste clairement ce mélange de deux civilisations presque adverses, et, si par elle nous ne devons pas juger de la valeur esthétique des grandes créations de l'art et du luxe alexandrins, une visite à Kôm-el-Chougâfa n'en est pas moins très propre à nous inspirer une idée juste du cosmopolitisme bigarré de la grande cité levantine [1].

Pas plus ici que dans le reste du royaume, l'hellénisme ne semble avoir tiré ses forces vives des institutions municipales. La ville ne forme pas une commune simple administrée selon les règles en usage dans les cités : elle est plutôt constituée par trois communes différentes : comme dans les métropoles des nomes, les indigènes ne sont qu'une masse confuse directement obéissante au pouvoir central et le gouverneur, le stratège d'Alexandrie, a sur elle une autorité sans limite. Les Juifs vivent comme une nation à part sous l'autorité de leur ethnarque et de leur sanhédrin : ce privilège leur est assuré par des lettres royales : un quartier leur est réservé où ils peuvent se consacrer à l'observation de leur Loi. Quant aux Hellènes, ils constituent une bourgeoisie divisée comme dans les autres villes grecques en tribus et en dèmes, et ce corps de citoyens est nécessairement l'élément prépondérant de la capitale. Nous savons mal com-

1. Description complète et reproductions dans *Schreiber, Die Nekropole von Kom-el-Schugafa* (1910). Les autres publications de la mission Sieglin (3 vols in folio parus) sont très propres à donner une idée de la civilisation gréco-égyptienne telle qu'elle s'est développée si originalement à Alexandrie. Voir aussi le *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie* publié par E. Breccia, directeur du Musée d'Alexandrie.

ment il est administré; on peut croire, en interprétant un témoignage de Strabon, que cette municipalité a un directeur, l'exégète ; mais quelles sont exactement ses fonctions ? Quels liens rattachaient à la commune grecque ces Grecs qui, au moins à la fin de la période ptolémaïque, se rencontrent en grand nombre à Alexandrie, sans avoir le statut de citoyen ? Quels rapports entre cette commune grecque, les Juifs, et les indigènes ? Ce sont des questions mal élucidées. L'histoire intérieure d'Alexandrie est remplie par la rivalité entre ces trois communes : les querelles des Grecs et des Juifs notamment ont souvent ensanglanté les rues et se sont plus d'une fois tragiquement dénouées au tribunal des rois ou des empereurs. L'hostilité ne fermait pas, pourtant, ces sociétés différentes les unes aux autres. Qu'on se rappelle combien l'horizon de l'hellénisme s'est élargi depuis le IVe siècle et sur quel monde d'idées nouvelles la langue grecque a comme étendu son empire. Il ne faut pas oublier que c'est au contact des Grecs et des Juifs que sont nés quelques-uns de ces livres qui allaient transformer la pensée antique [1] ; ce que nous devons aux idées égyptiennes, quoique moins facilement saisissable et surtout moins aisé à cataloguer, ne laisse pas d'être important.

Plus d'une des institutions administratives de l'Empire romain en ont subi l'influence et le Christianisme s'en est largement inspiré.

De tels échanges eussent-ils été possibles et féconds sans une force supérieure qui maintenait l'unité ? Cette force, qui n'était certes pas dans les institutions de la cité, elle vient d'un pouvoir plus haut et plus ferme, le pouvoir monarchique. C'est lui aussi qui assura l'hégémonie de l'hellénisme. Sans doute dans la capitale, comme dans le reste du pays, le centre de la culture grecque c'est le gymnase et Strabon en admirait la splendeur : on ignore quel était exactement le caractère de cette institution. Etait-ce le cœur d'une association privée, ou bien comme à l'époque

1. Il suffit de rappeler la traduction des Septante et l'œuvre de Philon.

romaine était-elle le centre même de la commune hellénique ? Faut-il y voir au contraire une dépendance de la cour ? En tout cas les rois devaient l'honorer de leur faveur, et Antoine ne faisait que suivre la tradition quand il accepta de revêtir les insignes du gymnasiarque. Mais Alexandrie possédait d'autres instituts, célèbres dans le monde entier, bien faits pour assurer la précellence du génie grec, et qui se rattachaient à la cour des Lagides. Telle est la fameuse Bibliothèque dont les rois choisissaient le conservateur, tel est le Musée, sorte d'Académie et d'Université dont il désignait les pensionnaires aussi bien que le prêtre et recteur. C'est là que l'hellénisme alexandrin a pris ses traits les plus originaux, ceux qui l'opposent le mieux à la civilisation des libres cités de la Grèce ; et c'est par eux qu'ont pu naître et se développer cette poésie de cour et cette littérature érudite et scientifique, la plus glorieuse création du génie grec dans les trois derniers siècles avant notre ère.

Ainsi, si Alexandrie est parfois considérée comme un monde séparé du reste de l'Egypte, si nos textes même l'opposent à la *chôra*, ce serait une aussi grave erreur d'exagérer que de nier ce contraste. La vallée, surtout la haute vallée au delà de Memphis, reste bien le pays indigène, tandis que les cités et Alexandrie la première sont proprement le pays grec, mais d'abord l'hellénisme, nous venons de voir comment, a envahi le pays égyptien tout entier et il nous y apparaît à peu près avec les mêmes couleurs que dans la capitale elle-même : ici et là, il adopte les mêmes tactiques, s'appuie sur des institutions analogues, qui sont bien plus les créations de l'esprit d'association naturel à la race et du pouvoir royal, que les conséquences de la vie *politique* à la mode des villes de Grèce ou d'Asie Mineure. Les cités ont de la peine à se développer en Egypte. Dans ce pays essentiellement agricole, la colonisation a dû être rurale plutôt qu'urbaine ; dans ce pays essentiellement monarchique, c'est en identifiant ses intérêts avec ceux de la Couronne que la

race conquérante a pu garder toute sa force d'expansion. Ajoutons qu'à Alexandrie comme dans la *chôra* l'hellénisme subit les influences du milieu et s'altère en étendant son domaine. Nous en avons vu des preuves frappantes ; on en pourrait donner d'autres ; une recherche féconde serait à ce point de vue l'étude des institutions juridiques [1] et de la formation de ce droit mixte gréco-égyptien que les Romains ont trouvé à leur arrivée dans la vallée du Nil. Elle a de quoi tenter les juristes. Je devais ici me borner à décrire les cadres de combat de l'hellénisme, pensant pensant y trouver une des plus fortes raisons de son succès. Ce succès, il ne faudrait sans doute ni le diminuer ni l'imaginer trop complet. Des couches nombreuses de la population sont restées en dehors de l'hellénisme : celles-là même qui furent laissées plus tard en dehors de la *civitas Romana;* autrement, comment comprendre que l'hellénisme ait été emporté dans la tourmente arabe, en ne laissant que de faibles traces ? [2] Mais, si l'on réfléchit aux conditions de son existence dans cette contrée originale, et si l'on se souvient qu'il y a régné pendant plus de dix siècles, on ne se refusera pas à proclamer que, sous l'habile direction des Lagides, il a bien rempli sa tâche civilisatrice.

P. Jouguet,

ancien membre de l'École d'Athènes
professeur a la faculté des lettres de lille

1. Ce que l'on entrevoit de l'histoire de l'organisation judiciaire de l'Égypte ptolémaïque met bien en lumière les caractères généraux de l'évolution de l'hellénisme dans le pays. Au début, ce sont les tribunaux qui rappellent ceux de la Grèce classique — bien qu'ici leur origine soit souvent égyptienne — qui paraissent avoir la juridiction la plus étendue. A mesure que l'on avance dans le temps, cette juridiction est battue en brèche par celle des fonctionnaires. Voyez F. Zucker, *Beiträge zur Kenntniss der Gerichtsorganisation im ptolemæischen und rœmischen Ægypten*, dans *Philologus Supplementband*, XII, Heft I.

2. On sait, toutefois, que le copte est de l'égyptien écrit en lettres grecques. Dès le début de notre ère, les hiéroglyphes n'étaient presque plus compris en Egypte tandis que l'usage du grec y était général.

XII

L'HELLÉNISME EN SYRIE.
LA CULTURE GRECQUE EN FACE DU JUDAISME

Nettement délimitée par la nature, mais prédestinée, par l'orientation de ses montagnes et le cloisonnement de ses vallées, au morcellement politique, la Syrie, lorsque les Grecs, au VIIe siècle, en firent la découverte, présentait déjà l'amalgame confus de nationalités, de mœurs et de croyances que le voyageur y retrouve de nos jours sous le vernis superficiel de la langue arabe et derrière un islamisme de façade [1].

La langue et la culture araméenne s'étaient répandues sur presque toute la surface du pays, dissimulant mal les oppositions irréductibles entre les différentes races qu'y avaient déposées des invasions successives [2]. Seules les cités phéniciennes du littoral du Liban conservaient, avec leur organisation mercantile particulière, leur vieil idiome hébraïque. Sur la lisière du désert la civilisation urbaine et agricole se défendait péniblement contre la poussée, de plus en plus pressante, de l'Arabe nomade et pasteur.

Les premiers navigateurs grecs trouvèrent la contrée sous la domination des rois assyriens : de là le nom qu'elle a gardé dans l'histoire et où Nœldeke a reconnu une abréviation du mot Assyrie. Après l'effondrement de l'empire

1. Sur la terre et l'homme en Syrie les meilleurs ouvrages sont toujours *La Palestine* de S. Munk (1845) et *La Syrie* du Dr Lortet (1880). Une *Bibliographie der Palaltrina-Literatur* est dressée par P. Thomsen (1908-1914).

2. Voir Sina Schiffer, *Die Aramäer* (1911). Dès le IXe siècle, grâce au voisinage de Chypre, on recueille en Canaan une céramique judéo-hellénique, H. Vincent, *Canaan* (1907).

ninivite, Egyptiens et Babyloniens — comme plus tard Ptolémées et Séleucides — se disputent quelque temps la suprématie en Syrie ; l'Hellade, débordante d'hommes et d'énergies, fournit impartialement ses mercenaires aux uns et aux autres. Bientôt Cyrus et Cambyse mettent les deux puissances rivales d'accord en les absorbant, et la « paix médique » s'étend sur tout l'*Ebernahara*, depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, depuis Issus jusqu'à Péluse. Mais cette paix avait une pointe armée tournée contre la Grèce ; aussi, jusqu'au milieu du ve siècle, les relations commerciales entre l'Hellade et le littoral syrien subirent-elles un long temps d'arrêt.

Sitôt la paix rétablie, ces relations deviennent si actives qu'en 429 les Athéniens doivent détacher une escadre pour protéger contre les corsaires péloponésiens la flotte marchande retournant de Phénicie. Les Grecs viennent chercher à Tyr, à Sidon la farine fine, la pourpre, le verre, les métaux ouvrés ; à Gaza, les précieux produits de l'Arabie — or, encens, baume, myrrhe — qu'y amènent les caravanes. En échange, ils apportent l'argent du Laurium, leur art industriel, leurs artistes. Et déjà commence ce qu'on a appelé le « choc en retour » de l'hellénisme sur cette vieille civilisation, de laquelle naguère il avait reçu ses premières leçons. Dès le ve siècle, Gaza frappe des tétradrachmes imités de ceux d'Athènes. A Sidon, les grandes familles se commandent des cercueils qui affectent encore le type égyptien, mais dont le marbre et la main-d'œuvre sont tout helléniques [1]. Au milieu du IVe siècle, Aké (Saint-Jean d'Acre) possède une factorerie grecque. Straton, roi des Sidoniens, rivalise de philhellénisme avec son contemporain Nikoklès de Chypre : faut-il s'étonner si ce philhellénisme naissant rappelle un peu le parisianisme du rastaquouère, si les musiciennes d'Ionie et les courtisanes du Péloponnèse en font à peu près tous les frais ?

1. Voir Th. Reinach et Hamdy Bey. *Une nécropole royale à Sidon* (1896). Sur l'histoire générale de cette période, Ed. Meyer. *Gesch. des Altertums*, I, II, III.

Jusqu'alors l'hellénisme n'avait guère mordu que sur la frange littorale de la Syrie et son empreinte n'y était pas encore profonde. La conquête d'Alexandre va lui ouvrir un champ d'expansion plus vaste, dans des conditions bien autrement favorables.

I. — LA COLONISATION HELLÉNIQUE EN SYRIE [1]

Pendant vingt ans après la mort du conquérant, des maîtres éphémères se succèdent rapidement dans la satrapie syrienne. A partir de 301, le conflit des ambitions rivales aboutit à un partage de fait — le nord à Séleukos, le sud ou« Coelé-Syrie » à Ptolémée — et cet état de choses, à travers bien des fluctuations, subsiste en gros jusqu'en 198, où la journée de Panion établit la domination séleucide sur la totalité de la Syrie. Mais, si divisés qu'ils fussent, si longues, si acharnées qu'aient été leurs querelles, il est un point sur lequel s'entendaient tous les chefs macédoniens : l'impérieuse nécessité de consolider leur souveraineté en propageant, en fortifiant l'hellénisme parmi leurs nouveaux sujets. Et, pour atteindre ce but, un moyen s'imposait : amener en nombre, de la mère patrie, des colons grecs et macédoniens, acclimater le régime citadin par la fondation de villes présentant le type, la langue et la constitution helléniques.

Telle fut en effet l'œuvre à laquelle s'appliquèrent les seigneurs successifs ou simultanés, passagers ou durables de la Syrie. Déjà Alexandre avait montré la voie en repeuplant de colons grecs les deux grandes villes dévastées par la conquête, Tyr et Gaza. Perdiccas installa une colonie militaire à Samarie. Antigonos fonda sur l'Oronte, pour son immense empire, une capitale appelée de son nom et que

1. En dehors des ouvrages cités de Droysen, Niese et Kaerst, de l'*Histoire des Lagides* (1903 et suiv.) et de l'*Histoire des Séleucides* (1913 : cf. Radet, *Journal des Savants*, juillet 1913), voir E. Renan, *Mission de Phénicie* (1874) ; K. O. Muller, *Antiquitates Antiochenae* (1839): V. Chapot, *Séleucie de Piérie* (1907).

devait remplacer, à quelques années et à quelques lieues de là, la capitale des Séleucides, Antioche. Les deux dynasties qui se partagèrent les dépouilles d'Antigonos s'inspirèrent également de son exemple.

On a fort exagéré l'indifférence des Ptolémées envers l'expansion de l'hellénisme dans leur lot syrien. Un historien judéophobe va jusqu'à les rendre responsables du retour offensif du « Sémitisme » en Palestine, qui se traduira par le soulèvement des Macchabées. Rien de plus inexact. En réalité, si les Ptolémées firent peu de bruit — ou plutôt si l'écho ne nous en est pas parvenu — ils firent de très utile besogne. Quatre colonies peuvent leur être attribuées avec certitude dans la partie de la Coelé-Syrie la plus rebelle à la pénétration hellénique : Philadelphie, l'ancienne Rabbath-Ammon ; Philotéria, à l'ouest du lac de Génésareth ; Arsinoé, dans la dépression entre Liban et Antiliban ; Bérénikè, plus tard Pella, à l'est du Jourdain. Tout porte à croire que, parmi les dix villes grecques de la vallée du Jourdain et de la Pérée, qui se grouperont au temps de Pompée sous le nom de Décapole, créations nouvelles ou bourgades remaniées, la plupart doivent à la dynastie lagide leur fondation ou leur hellénisation. Ces avant-postes de la culture hellénique montent la garde et font la police jusqu'au seuil du désert ; ils contribueront à retarder pendant des siècles l'infiltration ou l'invasion arabe. Si l'hellénisme a poussé à Damas de si profondes racines que même le maître nabatéen devra un jour s'y intituler « philhellène », c'est à la longue occupation ptolémaïque qu'il le doit.

Sur la côte philistine et phénicienne le régime citadin n'était pas à créer. Mais des centres nouveaux, purement grecs, s'y élèvent (Antarados, Tripolis), et, dans les centres anciens, la langue et la civilisation helléniques se superposent, puis graduellement se substituent à la vieille culture indigène. Comment croire que l'influence ptolémaïque ait été étrangère à cette transformation, lorsqu'on voit déjà sous le premier Ptolémée son amiral Philoklès régner

comme roi grec à Sidon ; sous le second, l'antique Aké, devenue Ptolémaïs, prendre un magnifique essor commercial ? Le tombeau d'Antipater d'Ascalon révèle, dès le IIIe siècle, les progrès de l'hellénisme dans cette vieille cité philistine. A Gaza, à Joppé, dans la plupart des villes phéniciennes on peut les suivre, génération par génération, sur les types monétaires, sur les légendes, d'abord sémitiques, puis bilingues, enfin purement grecques. Sur toute cette côte, les Séleucides, puis Hérode, n'auront qu'à achever l'œuvre si bien commencée ; même livrées à elles-mêmes, la séduction de la culture grecque s'exercera irrésistible sur l'esprit vif et ouvert de ces populations commerçantes.

***

La Syrie septentrionale, apanage des Séleucides, n'était qu'une partie excentrique et restreinte de leur vaste empire ; mais elle en était la plus précieuse. Elle représentait le trait d'union nécessaire entre leurs possessions si belles, mais si précaires, de l'Anatolie et l'immensité des « satrapies supérieures ». Elle représentait aussi le plus court chemin commercial et militaire, le « pont » entre la Méditerranée, par où arrivait l'Europe, et l'Euphrate, par où l'on pénétrait en Asie. Nœud vital de la monarchie, cette province privilégiée le devint plus encore lorsque, après la défaite d'Antiochos le Grand par les Romains, les Séleucides furent rejetés au-delà du Taurus, et que la Syrie, prolongée par la Cilicie, fut désormais, pour parler comme M. Radet, la seule « lucarne » par où la lumière grecque pût s'introduire dans leur « hypogée ».

La colonisation gréco-macédonienne de la Syrie du Nord avait un triple objet : ouvrir au commerce de nouvelles voies de pénétration vers l'Orient, fournir de solides points d'appui à la domination séleucide, multiplier les foyers de civilisation hellénique. On y distingue deux poussées principales : l'une, au IIIe siècle, sous Séleukos Nikator et son fils

Antiochos Soter, l'autre, au IIe sous Antiochos le Grand et son fils Epiphane.

Cette colonisation massive est un phénomène unique dans l'histoire de l'hellénisme. C'est bien à tort que certains historiens modernes n'ont voulu y voir qu'un « revêtement superficiel », aboutissant à la création éphémère de « petites aristocraties locales » de langue et de tradition grecques. Là, comme dans la Mésopotamie voisine, le flot de l'immigration fut, au contraire, intense et il se creusa un lit profond. Toute la riante vallée irriguée par l'Oronte, toute la plaine mamelonnée entre Amanus et Euphrate — en grande partie aujourd'hui reconquise par le désert — se couvrit d'un réseau de villes populeuses et opulentes : la capitale Antioche, Séleucie de Piérie, avec son port taillé dans le rocher, Apamée, la grande place d'armes, Laodicée-sur-mer, voisine et émule des cités phéniciennes, Séleucie-Zeugma, gardienne du passage de l'Euphrate, Epiphanie, Béroé, Chalcis, dix autres cités dont on cherche l'emplacement. Dotées des institutions libres de la *polis* grecque, que tempérait toutefois la tutelle du pouvoir central, pourvues d'une large et fertile banlieue, ces villes se partageaient, en fait, presque tout le territoire. Les districts, les montagnes, les fleuves y prirent, comme plusieurs des villes elles-mêmes, des noms empruntés à la patrie lointaine : Axios, Piérie, Cyrrhestique, de sorte que le colon fraîchement débarqué, loin de ressentir le mal du pays, pouvait se croire transporté par magie dans une nouvelle Macédoine, au sol plus fertile, au ciel plus clément [1].

J'ai dit *Nouvelle Macédoine* : c'est en effet l'élément macédonien qui domine dans la population de ces cités nouvelles ou rajeunies : c'est le vétéran, ou plus exactement le réserviste, pourvu d'une maison et d'un domaine rural, à charge de service militaire à la première alerte. A côté de lui, il faut faire une large place aux Grecs de toute provenance et de toute profession, attirés par l'exemption de

1. Sur ces villes voir plus haut p. 246.

tribut et les franchises municipales, fuyant l'anarchie de leurs patries ou, plus tard, la lourde domination romaine. Il faut en faire une aussi aux indigènes, qui abandonnaient la vie rurale, monotone et dispersée, pour les petits métiers et les plaisirs faciles de la ville. Sans doute, leur attachement à leurs vieilles croyances rendait les Sémites, même devenus citadins, réfractaires à une fusion complète avec les conquérants ; les classes inférieures de la population urbaine restèrent certainement fidèles à leurs dialectes nationaux : à Antioche au temps de Chrysostome, à Gaza au temps de Procope, le bas peuple parle encore araméen. Il en fut de même, à plus forte raison, dans les campagnes et dans les anciennes bourgades, érigées en villes, plus légèrement hellénisées que les fondations nouvelles, où la survivance souterraine, puis la résurrection et le triomphe de l'ancien nom sémitique, prouvent la prépondérance numérique de l'idiome et de la culture indigènes (Hiérapolis-Bambycé, Epiphanie-Hamath, Béroé-Halep, Héliopolis-Baalbek). Néanmoins, on peut affirmer que tout ce qu'il y avait de plus intelligent, de plus ambitieux, de plus remuant dans la population indigène fut obligé d'apprendre le grec. C'était la langue de la cour, de l'administration, des tribunaux, du grand commerce. Et, par la langue, la pensée hellénique pénètre peu à peu les esprits, façonne les mœurs, les croyances et jusqu'aux lois civiles. C'est en grec que les *ghildes* de négociants syriens établies à Délos et organisées en communautés religieuses rédigent leurs dédicaces. C'est le droit grec qu'on reconnaît à chaque pas dans le coutumier syro-romain d'Hiérapolis.[1]

II. — LES CARACTÈRES DE L'HELLÉNISME SYRIEN [2]

Cette bigarure ethnique a pour corollaire une civilisation quelque peu hybride. L'hellénisme syrien, bien grec

1. Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht in den oestlichen Provinzen* (1891).
2. En dehors de la *Geschichte der Alexandrinischen Literatur* de

par la langue, la religion et les institutions municipales, n'est pas un simple reflet, un pâle prolongement de l'hellénisme de la métropole. Le milieu oriental où il baigne a déteint sur lui, le terroir a réagi sur le plant. Il ne s'est produit ici ni ce que l'on constate en Egypte, où l'hellénisme alexandrin forme une sorte d'îlot, ouvert aux souffles venant de la mer Egée, fermé à ceux qui viennent du Nil, ni ce qui se passa plus tard dans notre propre pays où Gaulois, Romains et Francs se coagulèrent en une seule nation. En Syrie, les éléments restent distincts, tout en s'influençant mutuellement. Les mariages mixtes durent être fréquents, sans être la règle. Le Syrien monte un peu vers le Grec, le Grec descend beaucoup vers le Syrien ; il subit, sans presque s'en douter, la lente endosmose d'une vieille civilisation hiératique et sensuelle, d'une atmosphère chargée de mollesse, de superstitions et de parfums. *In Syros degeneraverunt Macedones*, dit durement Tite-Live.

Cette culture composite, dans son impureté, ne laisse pas d'être savoureuse. Ses signes particuliers sont le cosmopolitisme, le matérialisme, le scepticisme.

« Je suis Syrien, dit le doux Méléagre. Eh bien après ? Ne sommes-nous pas tous citoyens d'une même patrie, le Monde ? » C'est par cette tendance universaliste que l'hellénisme syrien séduira Rome, que l'Oronte envahira le Tibre et déterminera à bien des égards le caractère de la société impériale.

Pour le Syrien, la patrie est où l'on vit bien, et nulle part la vie n'est plus heureuse que chez lui, avant que les atroces déchirements du dernier siècle n'aient semé le carnage et les ruines. Une agriculture perfectionnée, qui produit en abondance blé, vin, huile, fleurs et fruits, une industrie qui excelle surtout dans les articles de luxe (toiles fines, teinture de pourpre, verreries), un commerce de transit, servi

Susemihl précitée, voir H. Ouvré, *Méléagre de Gadara* (1894) et J. P. Mahaffy. *Greek Life and Thought from the age of Alexander to the roman conquest* (2e éd. 1896).

par d'excellentes routes, par une marine nombreuse, par des marchands toujours prêts à essaimer, de tout cela résulte une prospérité matérielle sans exemple, qui s'épanouit dans l'existence large et facile des grandes villes et surtout de leurs exquises banlieues. Nulle capitale, pas même Alexandrie, ne peut rivaliser avec Antioche pour la magnificence de ses avenues, déroulant à perte de vue leurs larges chaussées et la frange ombreuse de leurs portiques, pour l'organisation toute moderne de ses services publics, voirie, eau, lumière, pour l'enchantement de ses environs, et notamment des divins bosquets de Daphné. Ville de plaisir plus que d'étude — malgré sa pléthore de lettrés attestée par Cicéron, *eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluens*, — Antioche, pour se distinguer de ses homonymes, aime à s'intituler « Antioche près de Daphné », comme nous dirions « Paris près du bois de Boulogne[1] ». Rien n'égale la splendeur de ses processions, de ses parades militaires, de ses banquets offerts par les rois victorieux ; c'est une avalanche de mets délicats, une grêle de couronnes, un déluge de parfums : on croirait lire déjà la description d'une orgie d'Elagabale ou une page des *Mille et une Nuits*.

Ce sybaritisme, aux jours de décadence, finit par polluer jusqu'aux armées en campagne. La discipline des légions romaines n'y résista pas mieux que celle de la phalange macédonienne. En temps de paix, l'existence des bourgeois aisés s'écoule dans la « vie de cercle », loin de l'agora et du gymnase, entre les bains, les soupers et les concerts. Au-dessous de cette élite jouisseuse s'agite confusément une populace turbulente et gouailleuse, sujette à des accès redoutables de fanatisme et de férocité, avant-coureuse de la tourbe du Bas Empire, qu'on ne contient qu'avec des jeux et des distributions. Partout la femme règne souveraine : longtemps, Rome ne connaîtra de la Syrie que ses joueuses de flageolet, ses cabaretières chargées de casta-

1. *Wien am Prater* (Mommsen). — Sur l'art hellénique en Syrie, W. Schick, *Neue Jahrbucher*, 1913. p. 18-56.

gnettes, ses chanteuses de carrefour et ses diseuses de bonne aventure.

Auprès de cette vie matérielle exubérante, la vie intellectuelle paraît d'abord un peu effacée. Nous ne savons presque rien des caractères propres de l'art hellénistique en Syrie : tout porte cependant à croire qu'il se mit surtout au service des goûts si répandus de luxe et de bien-être, qu'il excella dans l'architecture — les restes grandioses de Palmyre et d'Héliopolis doivent refléter des modèles hellénistiques, — qu'il brilla dans les applications industrielles, l'orfèvrerie en particulier. Les Syriens raffolaient aussi du théâtre et de la musique sous toutes ses formes : chant, ballet, concert ; des quartiers entiers des villes retentissaient, soir et matin, du bruissement des chalumeaux et des lyres. Quant à la littérature, si le IIIe siècle est une période stérile d'adaptation et de génies importés, aux siècles suivants le vieux tronc syrien, ranimé par la greffe hellénique, se charge de rameaux fleuris. Antioche, malgré son musée et sa bibliothèque, reste au second plan — les cyprès, dira plus tard Apollonius de Tyane, y babillent plus agréablement que les hommes — mais Apamée, Gadara, Ascalon, Damas deviennent des pépinières illustres de poètes et de philosophes, de grammairiens et de rhéteurs. Toute cette production littéraire porte d'ailleurs le cachet du génie national, spirituel et frivole, sceptique et railleur, voluptueux avec un fond de désenchantement : *medio de fonte leporum Surgit amari aliquid...* La Syrie grecque est la patrie du roman d'aventures dans un cadre oriental, de la satire en prose avec Ménippe et Lucien ; la versification triomphe dans l'improvisation facile et dans l'épigramme ciselée ; l'histoire y a des allures de chronique scandaleuse, se complaisant aux anecdotes lestes et aux portraits piquants. En somme, poésie sans idéal, science sans profondeur. Et pourtant quelle civilisation ne serait pas fière d'avoir donné au monde ce « Henri Heine païen » qui s'appelle Méléagre, cette encyclopédie vivante qui s'appelle Posidonios ?

***

Ici, comme partout, l'hellénisme avait respecté les religions locales où s'incarnait l'âme, où se cristallisait le passé des vieilles nationalités. A côté des cultes nouveaux apportés par la race dominante, des temples et des statues magnifiques qu'elle érige à Zeus, à Apollon, à ses rois divinisés, on voit Atargatis — la déesse « syrienne » du pseudo-Lucien — continuer d'attirer à Bambycé un peuple de fidèles, le dieu solaire régner à Emèse, Astarté à Byblos, Dagon à Azot, Dercéto à Ascalon, Hadad à Rhossos ; vingt autres divinités, dont les Séleucides ne dédaignent pas à l'occasion d'enrichir les antiques sanctuaires, conservent leurs rites archaïques, bizarres et souvent dissolus.

Ce polythéisme localisé, aux formes si variées et flottantes, au symbolisme mal défini, faisait bon ménage avec le Panthéon hellénique et ne répugnait même pas à s'amalgamer avec lui. Des tentatives de fusion se produisirent, comme plus tard, du fait des Romains, en Gaule et en Afrique, et avec un pareil succès. A Ascalon, Astarté devient Aphrodite Uranie ; à Tyr, Melkart se confond avec Héraklès ; Zeus, sous des appellations diverses, annexe le Bélos d'Apamée, le Malbachos de Béroé, le Balmarcodès de Béryte, le Marna de Gaza et jusqu'au dieu solaire d'Héliopolis. Les divinités iraniennes, dont le culte s'était perpétué dans certaines grandes familles d'origine perse, ne se montrent pas moins accommodantes. S'il faut deux ou trois dieux grecs pour faire l'équivalent d'une de ces figures polymorphes, on ne lésinera pas sur la quantité des synonymes. Sur le célèbre monument de Nimroud dagh, érigé par un dynaste de Commagène, on rencontre, entre autres assimilations, Zeus Oromasdès, Héraklès Arès Artagnès, et même Apollon Hélios Hermès Mithra [1] !

1. C'est probablement le même dieu complexe, encore agrémenté de certains attributs de Dionysos, qu'il faut reconnaître au revers des tétradrachmes de Pharnace Ier, roi de Pont. — Sur les divinités mentionnées voir le chap. v de Franz Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme*

III. — LA RÉSISTANCE DES JUIFS A L'HELLÉNISATION ET LA GENÈSE DU CHRISTIANISME[1]

Un peuple se trouva cependant qui refusa de se prêter à des compromis de ce genre et dont la réaction violente contre les séductions du polythéisme et de l'hellénisme en général est devenu un des grands faits de l'histoire du monde : je veux parler du peuple juif.

Ramené de l'exil en 536, organisé et hiérarchisé sous la surveillance et avec le concours direct du gouvernement achéménide, le petit noyau de dévots rentrés en Palestine se confondait, aux yeux des Grecs, avec le temple opulent dont il s'était institué le gardien. Sa religion, pauvre en dogmes, sublime dans ses aspirations, se distinguait en deux points de celles des nations environnantes. D'abord, elle ne confinait pas son action pratique dans les rites proprement dits (quelque importance démesurée qu'y eût conservé le culte des sacrifices), mais comportait un ensemble compliqué de règles de piété, de pureté et de conduite, de prescriptions cérémonielles et morales, et surtout de prohibitions, qui enveloppaient d'un réseau à mailles serrées la vie de chaque individu juif, comme de la communauté entière. En second lieu, le judaïsme, non content de repousser toute fusion avec les religions étrangères, déniait à leurs dieux toute existence réelle et, fort du livre vénéré où étaient déposées ses annales, ses lois, et les espérances de ses prophètes, aspirait à faire de son dieu national le dieu universel. Le prosélytisme juif, fait sans précédent dans l'histoire, déploie une ardente passion de propagande qui recourt tantôt à la persuasion, tantôt à la force, avec le même succès.

romain (2e éd., 1909) et les articles divers de Cumont dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, et de von Baudissin dans celle de Herzog-Hauck et R. Dussaud, *Notes de Mythologie syrienne* (1903).

1. E. Schurer, *Gesch. d. judischen Volkes in Zeitalter J.-C.* (4e éd., I) ; E. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, t. IV et V ; Wellhausen. *Israelitische und judische Geschichte* (6e éd. 1907) ; Willrich. *Juden und Griechen vor der makkabäischen Erhebung* (1895).

Ainsi la religion juive était à la fois la plus vivante, la plus insociable et la plus intolérante des religions avec lesquelles l'hellénisme fût entré en contact. Mais pouvait-on parler de contact, alors que la loi mosaïque ne dressait pas seulement une haie autour de la foi juive, mais une barrière entre la vie juive et la vie grecque ? Il n'y avait pour ainsi dire pas un trait de la civilisation hellénique, depuis l'audace des philosophes jusqu'à la nudité des athlètes, depuis les mets profanes dont se nourrissait le Grec jusqu'aux statues et aux peintures dont il faisait ses délices, qui ne dût être pour le juif pieux un objet de répulsion et d'horreur. Et pourtant, tel était le charme prenant de cette civilisation, que les colonies juives établies dans les villes fondées par les Séleucides désapprirent l'araméen pour le grec, qu'à Jérusalem même, au début du IIe siècle, il se forma un parti d'hellénistes dont les progrès furent si rapides qu'il parut bientôt devoir tout emporter. Déjà les Juifs adoptaient en foule des noms helléniques, un gymnase ouvrait ses portiques aux éphèbes israélites au pied de la citadelle, une ambassade juive portait des présents aux jeux quinquennaux de l'Héraklès tyrien, Jérusalem elle-même échangeait son nom contre celui d'Antioche ! Et ces innovations n'étaient pas le fait d'une poignée de révolutionnaires ou d'incrédules. Elles émanaient du grand-prêtre en personne, chef à la fois de l'Etat et de l'Eglise, qui proclamait ainsi la possibilité, la légitimité de concilier le culte juif avec la culture hellénique. Il semblait qu'il n'y eût qu'à laisser agir le temps, à laisser grandir les générations nouvelles pour que la transformation devînt complète, que l'hellénisme s'annexât définitivement ce nouveau domaine, et que le judaïsme légalitaire ne fût plus que l'apanage d'un insignifiant résidu d'irréductibles qui ne compteraient pas plus aujourd'hui dans le monde que les Samaritains de Naplouse ou les Guèbres de Bombay.

L'impatience d'Antiochos Epiphane (175-164) fit tout échouer. Ce curieux génial, mais mal équilibré, qui, dans sa manie centralisatrice et son dilettantisme universel, rap-

pelle à la fois Joseph II et Guillaume II, sentait confusément cette vérité que la dynastie séleucide, expulsée de l'Asie Mineure, avait le devoir, comme le besoin, de s'appuyer de plus en plus sur l'hellénisme, d'en faire le pivot de sa puissance et le centre de ralliement de ses peuples bariolés. De là, un philhellénisme enthousiaste, agissant, qui se traduisit notamment, à l'intérieur, par une recrudescence de la colonisation gréco-macédonienne, par l'agrandissement et l'embellissement d'Antioche, au dehors, par des libéralités fastueuses aux sanctuaires helléniques, par des constructions magnifiques, comme celle de l'Olympieion d'Athènes. Il semble bien que le plan politique d'Antiochus comportait un véritable essai de réforme religieuse, destinée à favoriser l'unification morale de son empire. Dans sa prédilection manifeste pour le culte de Zeus Olympien, on entrevoit vaguement le dessein d'élever cette grande figure si haut au-dessus de la foule des dieux locaux, de réduire ceux-ci à un rôle tellement subalterne, que finalement se concentreraient sur Zeus seul l'élan de la foi et l'hommage des multitudes. Un culte commun, adopté par tous, deviendrait à la fois le symbole et le ciment de l'unité.

Le judaïsme avait sa place marquée dans cette tentative originale de syncrétisme. Et, certainement, il n'était pas plus déraisonnable d'espérer amener un jour les Juifs à reconnaître l'identité fondamentale de Zeus et de Yahveh et à les confondre dans une même adoration, qu'il ne l'avait été de faire admettre aux Syriens l'identité de Zeus et de Baal, aux Iraniens celle de Zeus et d'Ormuzd. Seulement, là où il fallait un siècle de patients efforts, du tact, des ménagements infinis, un sens délicat des hommes et des choses, le Séleucide crut pouvoir brusquer l'évolution et même employer la violence. Certes d'autres motifs, des raisons toutes contingentes, influèrent sur sa conduite : la pénurie de ses finances qui lui faisait convoiter le trésor du Temple, la lutte des factions juives dont l'une semblait loucher vers l'Egypte. C'est l'explication, non l'excuse, d'une politique brutale et malavisée, que suivit un juste

châtiment. Non seulement l'entreprise d'imposer par la force au peuple juif l'abandon de son culte et de ses rites traditionnels (167) échoua misérablement, après peu d'années, devant l'héroïque résistance soulevée dans l'élite morale de la nation, mais elle servit à donner à la foi juive, à la nationalité juive un prodigieux coup de fouet, un regain de jeunesse et de vigueur militaire, qui devint, en dernière analyse, une des causes déterminantes de la dissolution de la monarchie séleucide. Car, après le rétablissement de la liberté de leur culte (162), les Juifs, mis en goût, ne se tinrent pas pour satisfaits qu'ils n'eussent conquis de haute lutte leur indépendance politique : ils finirent par y réussir, avec l'aide intéressée de Rome, grâce aux dissensions intestines et aux embarras extérieurs de la dynastie syrienne. Ils furent ainsi, remarque Trogue Pompée, les premiers de tous les Orientaux à devenir libres, *facile tunc Romanis de alieno largientibus*. Leur exemple fut vite contagieux : avant la fin du IIe siècle, Tyr, Sidon, Ascalon, plusieurs villes de la Syrie du Nord transforment à leur tour leur autonomie limitée en autonomie complète ; les dynastes du Liban, de l'Amanus, du désert en font autant ; partout des *condottieri* courent le pays, des châteaux forts sortent de terre : c'est l'anarchie, prélude de la barbarie, et ce sont les « brigands juifs » qui en ont donné le signal. L'annexion romaine se présenta enfin comme le seul remède contre la décomposition définitive ou la conquête parthe et arabe. Voilà où la politique centralisatrice et persécutrice d'Antiochos Epiphane avait conduit son empire.

***

Elle eut encore une autre conséquence, plus lointaine et plus profonde.

Sauvé par l'intervention romaine, l'hellénisme syrien prolongea pendant sept siècles une existence qui ne fut ni sans fécondité ni sans gloire, et qui, même en expirant, fournit à l'islamisme ses premiers germes de culture intel-

lectuelle. Mais cet hellénisme de seconde cuvée n'est plus qu'un des éléments de la vie morale des populations syriennes. De plus en plus, il doit compter avec la renaissance des dialectes indigènes, à qui le christianisme rendra même une littérature, avec la séduction un peu faisandée des vieilles religions locales, dont plusieurs feront le tour du monde dans le bagage des légions romaines. Entre toutes ces religions, c'est le judaïsme qui sortit le plus fort de l'épreuve subie. Si la puissance politique des Hasmonéens fut éphémère, l'élan qu'elle avait communiqué à la propagande juive fut durable. En moins d'un siècle, le judaïsme tripla en Syrie le nombre de ses fidèles, couvrit tous les bords de la Méditerranée orientale de ses communautés fortement organisées. Le petit peuple, les femmes surtout s'engouèrent pour lui ; malgré son austérité, il parlait aux imaginations comme aux cœurs. En face de l'hellénisme, qui restait, pour l'élite, l'école du savoir, de la politesse et de la beauté, mais qui, du fait d'une religion demeurée inférieure et puérile, signifiait, pour les multitudes, matérialisme dégradant, scepticisme frivole, néant moral, le judaïsme représentait une discipline de vie sans variété et sans grâce, enserrée dans l'étroit corset d'une loi tyrannique, mais saine et forte, soutenue par un livre prestigieux, par une croyance simple et pure, par la conviction de sa mission qui est de proclamer et de faire triompher, non pour une aristocratie de fortune et d'éducation, mais pour tout le monde, pour ceux qui peinent et qui travaillent, la foi réconfortante dans un Dieu unique de Justice et de Bonté.

Du confluent de ces deux sources de vie — et dont nous vivons encore — naquit le fleuve chrétien. Renan a défini quelque part le christianisme « la conquête du monde par le génie hébreu en langue grecque ». Or, si judaïsme et hellénisme s'etaient déjà rencontrés à Alexandrie, leur choc, leur conflit et finalement leur mariage fécond devaient se produire en Syrie, où Sémites et Hellènes se tenaient à peu près la balance. C'est là vraiment que l'idéal grec a trouvé, dans l'idéal hébreu, sa limitation et son

complément ; c'est dans l'ancienne capitale des Séleucides, agrandie par Antiochos Epiphane, c'est à Antioche, où Juifs et Grecs vivaient paisiblement côte à côte pendant des siècles, que le nom de chrétiens fut prononcé pour la première fois.

Ainsi, sans ce fou couronné, le levain juif n'aurait jamais fait gonfler la pâte hellénique. Sans Antiochos Epiphane, il n'y aurait pas eu d'Evangile.

THÉODORE REINACH,
MEMBRE DE L'INSTITUT

XIII

L'HELLÉNISME EN OCCIDENT ET LES ROMAINS. LA CULTURE LATINE EN FACE DE LA CULTURE HELLÉNIQUE.

Dans l'histoire de l'hellénisation du monde antique, il n'est guère de chapitre plus rebattu que celui des rapports de la Grèce avec Rome. De bonne heure, nous avons tous entendu citer le mot d'Horace : « la Grèce, conquise par les Romains, a fait la conquête de son farouche vainqueur » ; plus tard, sous une forme plus savante, on nous a dit que, si deux peuples de culture inégale se trouvent en présence, c'est une loi générale que le moins avancé subisse assez vite l'influence de l'autre ; et d'ailleurs, par nous-mêmes, héritiers de la civilisation romaine, nous avons pu maintes fois constater ce que Rome a dû, et, après elle, ce que nous devons à la Grèce. Pourtant la question est trop importante pour pouvoir être ici laissée de côté; et, sans prétendre y apporter beaucoup de faits nouveaux, nous essaierons du moins d'en résumer et d'en bien préciser les données essentielles [1].

Pour cela nous rappellerons d'abord à partir de quelle date et de quelle manière l'hellénisme a commencé à pénétrer à Rome. Puis nous rechercherons si l'accueil qu'il y a ren-

1. Pour la bibliographie du sujet, je me borne à renvoyer à mon livre *Rome et la Grèce de 200 à 146* (Paris, Fontemoing, 1905), dont je reprends simplement ici les idées maîtresses. — Dans le *Bursian* de 1907 (*Jahresbericht über griechische Geschichte* 1903-1906, par Lenschau), on trouvera, avec une analyse critique de ces idées, l'indication d'autres ouvrages touchant au même sujet. — Cf. aussi A. Besançon, *Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine* (Lausanne, Payot, 1910).

contré n'a pas varié avec les moments et les circonstances : et là, pour nous donner le plus de chances possible de bien distinguer les phases de son développement et de saisir les causes de ses fluctuations, nous prendrons soin de rattacher toujours nos observations aux faits généraux de l'histoire. Enfin, et ce sera notre conclusion naturelle, nous nous demanderons quelle place, en somme, il est parvenu à se faire en face de la culture latine.

I. — LES PREMIERS RAPPORTS ENTRE GRECS ET ROMAINS ET LA PÉRIODE D'ENTHOUSIASME PHILHELLÉNIQUE : DE 272 A 190.

Je passe très vite sur toute la période antérieure à la guerre de Pyrrhus, c'est-à-dire à la conquête par Rome de l'Italie méridionale (la prise de Tarente est de 272). Jusque-là les rapports entre Grecs et Romains ont été peu suivis et peu importants. Au point de vue politique, ils sont négligeables. Dans cette période, ce sont les Etats de la Grèce qui auraient pu avoir des visées sur l'Italie ; ils ne semblent pas s'en être beaucoup souciés. A Athènes, au temps de l'expédition de Sicile, quelques esprits aventureux avaient de vastes projets du côté de l'Occident ; le désastre de 413 y a coupé court. Alexandre sans doute aurait été capable de les reprendre, et on lui en a attribué l'intention ; mais il est mort trop tôt à Babylone. Un peu plus tard, des villes ou des peuples commerçants ont songé peut-être à se créer des débouchés dans la Méditerranée occidentale : on nous parle d'un traité de commerce conclu par les Rhodiens avec Rome dès 306, d'avances faites par le roi de Macédoine Démétrios Poliorcète, en 290, quand il renvoya sans rançon des pirates d'Antium capturés dans les eaux helléniques, et encore d'une ambassade adressée par Ptolémée II Philadelphe au Sénat, en 273, pour le féliciter de son heureuse résistance à Pyrrhus, et pour lui demander son alliance. Mais tout cela reste sans conséquences[1].

1. Voir plus haut p. 252. On trouve des commerçants romains à Délos dès le début du IIIe s., cf. Hatzfeld, *Bull. de corr. hel.*, 1912, p. 16.

A la date de 272, l'influence de l'hellénisme sur les Romains se marque seulement dans certains détails de leurs institutions. La Sicile et la Grande Grèce étaient peuplées de colonies grecques : Rome peu à peu leur a fait quelques emprunts. Ainsi son calendrier, son système des poids, des mesures et des monnaies, l'organisation de ses grandes fêtes offrent avec les usages correspondants des Grecs des points de contact qui ne doivent pas être purement fortuits ; l'introduction des livres sibyllins remonte jusqu'au temps des Tarquins, et, après eux, le panthéon romain ne cesse de se rapprocher toujours davantage de celui des Grecs ; nous admettrons encore que les rédacteurs des XII tables ont connu plus ou moins les législations grecques, sinon celle de Solon à Athènes, du moins celles de Charondas à Catane, ou de Zaleukos à Locres ; dans un autre ordre d'idées, l'alphabet latin dérive des alphabets doriens de l'Italie méridionale ; assez vite, des mots grecs s'introduisent à Rome ; et, dès la fin du IVe siècle, on commence même à rencontrer, dans les grandes familles, des surnoms d'origine grecque (Philippus, Philo, Scipio, Sophus). Ces exemples sont intéressants parce qu'ils nous permettent de comprendre comment, un peu plus tard, l'hellénisme va se développer à Rome d'une façon si merveilleuse. Mais, pour l'instant, il n'y a guère que des germes latents ; et il n'en résulte certainement chez les Romains aucune sympathie spéciale pour la race grecque.

On le voit assez, si on suit leur politique extérieure de 272 à la fin du IIIe siècle. Dès 265, ils trouvent une occasion — peu honorable — de se rendre maîtres du détroit qui les sépare de la Sicile ; ils la saisissent. L'occupation de Messine entraîne la première guerre punique, et Rome ne la termine qu'en 241, lorsqu'elle a définitivement expulsé les Carthaginois de toute l'île ; elle se l'annexe alors, sauf le petit royaume de Hiéron de Syracuse.

La conquête de l'Italie une fois complétée par celle de la Sicile, Rome ne tarde pas à porter ses regards vers la côte orientale de l'Adriatique. Elle avait fondé la colonie de

Brindes en 244 ; dès 229, pour garantir ses marchands contre les pirateries des Illyriens, elle intervient dans ce pays avec des forces très considérables ; et, dix ans après, une seconde expédition lui permet de détruire les dernières résistances et d'installer dans les îles Ioniennes des agents à poste fixe qui surveilleront ses intérêts : la voilà assurée d'une base d'opérations en face de la Grèce et de la Macédoine.

C'est l'année où éclate la seconde guerre punique (218). Les Grecs s'y trouvent mêlés en deux circonstances. A l'ouest, Syracuse, après la mort de Hiéron, se retourne contre Rome ; elle est prise par Marcellus en 212, et traitée sans nulle douceur : l'ancien royaume de Hiéron est incorporé au domaine public, toute la Sicile est désarmée, et plus de 4.000 de ses citoyens sont déportés. A l'est, après Cannes, en 216, des négociations s'engagent entre Philippe et Hannibal. Rome a un intérêt évident à retenir chez lui le roi de Macédoine ; mais, d'autre part, elle ne peut guère distraire ses légions de la défense de l'Italie. Alors, pour servir sa politique, elle utilise les divisions des Grecs : la Guerre Sociale, qui avait causé tant de ruines parmi eux, vient à peine de se terminer, en 217, par la paix de Naupacte ; elle n'hésite pas à la rallumer ; de 211 à 205, la Grèce entière est en feu, et non seulement toute la Grèce d'Europe ; mais on voit même se mêler à la lutte, en Asie, la Bithynie du côté de Philippe, et Pergame du côté de Rome.

Il faut arriver à la seconde guerre de Macédoine pour trouver, chez le Sénat romain, des ménagements à l'égard des Grecs. Aussitôt après Zama (202), il se résout à frapper un grand coup contre Philippe V, l'ancien allié éventuel d'Hannibal, parce qu'il lui sent une certaine activité, et qu'ayant lui-même des visées sur l'Orient, il ne veut pas lui laisser le temps d'englober sous son hégémonie, comme il en manifeste l'intention, la Grèce, les îles de l'Archipel, et l'Asie Mineure. En 200, profitant d'une mauvaise querelle survenue entre Philippe et les Athéniens, il déclare bien haut qu'Athènes étant son alliée, il a le devoir de la défendre, et il se pose du même coup en champion de la

liberté de la Grèce entière contre l'ambition de la Macédoine. Au bout de trois ans, la lutte aboutit à la victoire de Flamininus à Cynoscéphales (197). A ce moment, les légions sont maîtresses de la Grèce qu'elles viennent d'arracher à Philippe. Ce n'est pas, je crois, faire tort au Sénat que de lui attribuer la tentation bien forte d'en garder pour lui quelque chose ; ses promesses antérieures ne le gênaient guère quand il avait intérêt à les violer : et, en fait, il commence par faire occuper les trois places fortes que Philippe appelait les entraves de la Grèce, Démétrias, Chalcis et Corinthe. Néanmoins, aux jeux isthmiques de 196, Flamininus proclame solennellement que le Sénat « rend leur liberté, leurs immunités diverses et leurs lois à tous les Grecs » ; et, après deux nouvelles années d'hésitations et de tergiversations, il reçoit enfin l'autorisation d'évacuer le pays : dans l'été de 194, il se retire en effet sans laisser en Grèce ni un vaisseau, ni un soldat.

La décision prise par Rome en cette circonstance a vraiment de quoi nous étonner. Sans doute elle a grand soin de séparer la Macédoine de la Grèce proprement dite : la première est traitée sans plus de ménagements que Carthage, et il est inutile d'insister sur ce qu'une telle distinction a de suspect à l'époque où nous sommes. Nous admettrons encore que la vanité personnelle de Flamininus (et il en avait beaucoup) trouvait son compte à inaugurer, en une circonstance aussi grave, une politique toute nouvelle. Enfin, parmi les sénateurs qui s'engageaient avec lui dans cette voie, plus d'un aussi pouvait bien avoir cette arrière-pensée que la liberté tant réclamée par les Grecs avait chance d'entretenir parmi eux les factions, les haines et la faiblesse. Cependant, songeons aux résistances que Flamininus a dû vaincre soit chez les partisans des vieilles traditions, effrayés de s'en remettre sans garanties à la reconnaissance d'un peuple étranger, soit chez les financiers, toujours avides de provinces à exploiter ; songeons surtout, qu'en 194, on ne pouvait guère douter des intentions hostiles du roi de Syrie, Antiochos III, et de son dessein d'en-

vahir la Grèce à bref délai. Pour expliquer que Rome, malgré tout, se soit décidée à l'évacuer, il est difficile de ne pas supposer qu'il se trouvait chez elle, à cette date, une majorité au moins de citoyens remplis à l'égard de la Grèce d'une bienveillance inconnue jusque-là.

En effet, dans la seconde moitié du IIIe siècle, l'hellénisme a fait à Rome des progrès tout à fait merveilleux. A cet égard, le triomphe de L. Papirius Cursor, après l'occupation de Tarente, en 272, constitue un événement important, et Florus a raison d'y insister (I, 18) : « Auparavant, dit-il, on n'avait vu défiler que le bétail des Volsques, les troupeaux des Sabins, les chariots des Gaulois, les armes brisées des Samnites ; cette fois, comme captifs on remarquait des Molosses, des Thessaliens, des Macédoniens, des hommes du Bruttium, de l'Apulie, de la Lucanie, et, comme décoration de cette pompe, l'or, la pourpre, des statues, des tableaux, en un mot les délices de Tarente. » Evidemment, il y avait là une nouveauté bien digne de remarque, et dont les conséquences allaient être considérables.

D'abord, voilà les œuvres d'art importées en masse en Italie. Jadis, elles n'étaient guère connues que d'un nombre très restreint de Romains qui avaient pu les contempler dans leur pays d'origine. Maintenant on en fait, à chaque triomphe, défiler pendant des journées entières, et on en garnit ensuite les temples et même les maisons particulières. Bien des gens durent arriver assez vite à en sentir au moins confusément la beauté.

Ensuite, suivant la remarque de Florus, les triomphes introduisent aussi à Rome une foule d'esclaves grecs. Or ceux-ci ne vont pas tarder à s'y faire chez leurs maîtres une place importante. Prenons un exemple. Parmi les esclaves ramenés de Tarente en 272 se trouvait un certain Andronikos, qui tomba dans la maison d'un Livius. Un beau jour, il reçut la liberté, parce qu'il avait fait preuve d'excellentes qualités d'esprit en instruisant les enfants de son patron. L'événement dut se passer avant 240, puisque, cette année-là, Livius Andronicus (c'était désormais son

nom) donna sa première œuvre dramatique, et que, selon toute vraisemblance, il était déjà depuis un certain temps sorti d'esclavage. Voilà donc, dès ce moment, un Livius, un membre de l'aristocratie, qui confie à un Grec l'éducation de ses enfants.

Il n'était pas le seul ; car, peu après, se fondent des écoles publiques ; et elles ont tant de succès que Caton, l'austère Caton le censeur, qui n'en veut pas pour son propre fils, ne dédaigne pas cependant d'entretenir chez lui un esclave grammairien, nommé Chilon, qu'il charge, moyennant un salaire perçu à son profit, d'instruire les enfants des autres. C'était évidemment une bonne source de revenus.

Revenons à Livius Andronicus. L'esclave de Caton est qualifié simplement de γραμματιστής : c'est un maître d'école, dont le programme ne s'élève pas au delà d'un enseignement primaire fort élémentaire. Livius veut faire davantage : il interprète à ses auditeurs les classiques grecs ; il les traduit en latin, et il les commente. Suétone, à qui nous devons ces renseignements, trouve cet enseignement bien misérable à côté des leçons éloquentes des maîtres postérieurs. Il n'en représente pas moins la révolution pédagogique la plus importante qui se soit produite à Rome. Auparavant, on se contentait des connaissances strictement indispensables ; à présent on vise à une véritable culture de l'esprit : le γραμματιστής du début s'élève au rang de γραμματικός.

Un dernier pas restait à franchir : il fallait faire sortir la littérature de l'école, la produire au grand jour, la soumettre au jugement du public. Livius Andronicus l'entreprit encore : après avoir traduit l'Odyssée pour ses élèves, en 240, dans les Jeux Romains qui célèbrent la fin de la première guerre punique, il donne à Rome sa première pièce de théâtre.

Je n'ai pas ici le loisir d'insister sur l'œuvre vraiment remarquable de cet ancien esclave grec. Mais un dernier trait nous montrera quelle estime il s'était acquise dans la cité. En 207, au moment de la campagne du Métaure, les

pontifes décident de faire exécuter en grande cérémonie, par trois chœurs de neuf jeunes filles, un hymne où le chant se mêlerait à la danse. On a besoin d'une cantate officielle, d'un caractère à la fois politique et religieux : c'est à Livius qu'on le demande. Et il s'en acquitte si bien que, pour lui faire honneur, l'Etat met à sa disposition le temple de Minerve sur l'Aventin, avec permission pour les poètes et les acteurs d'y consacrer leurs offrandes et de s'y réunir à certains jours. Dans une société aussi formaliste que celle de Rome, où longtemps on n'avait eu que mépris pour tout ce qui se mêlait d'écrire, ce n'était certes pas une concession de médiocre importance.

Livius Andronicus avait brillamment ouvert la voie : il ne tarda pas à avoir des rivaux ou des continuateurs, dont les plus illustres, à ce moment, sont Nævius, Plaute et Ennius. Sans entrer dans aucun détail, je note seulement le trait qui me paraît essentiel dans toute la littérature de cette époque : c'est, à un haut degré, une littérature d'imitation. Rome, sans doute parce qu'elle l'avait longtemps dédaignée, s'intéresse beaucoup alors à la poésie ; mais là tous les genres lui sont bons. Ainsi Ennius compose une épopée, des tragédies, des satires, des épigrammes, des poésies morales ou philosophiques, et jusqu'à un traité des friandises : partout ou presque partout, il suit de très près des modèles grecs.[1]

Veut-on s'en rendre compte par un exemple ? Il suffit de parcourir les fragments de son épopée. Dès le début, après une invocation aux Muses, il explique par un songe l'origine de son talent poétique. A son retour de Sardaigne, en Ligurie, dans le port de Luna, il a rêvé, dit-il, qu'il dormait sur le Parnasse ; Homère lui est apparu, et lui a révélé que, par suite des migrations de l'âme dans des corps toujours nouveaux, il a été successivement un paon, Euphorbe, Homère, Pythagore, et que, pour le moment, il est Ennius.

1. Pour l'influence de l'hellénisme sur la littérature latine du IIIe siècle, voir surtout C. Pascal, *Graecia capta* (Florence, 1905, et Lenchantin de Gubernatise, *L'ellenismo nella poesia arcaica latina* (Acad. de Turin, 1912).

Peu importe donc que le sujet d'Ennius soit les Annales de Rome depuis ses origines jusqu'à l'époque contemporaine ; on n'échappe pas à l'histoire du siège et de la prise de Troie. Le merveilleux homérique intervient même dans la partie historique du poème : il y a un discours de Jupiter pendant la guerre contre Pyrrhus ; après Cannes, le roi des dieux promet aux Romains la ruine de Carthage, et Junon consent à se laisser apaiser. Enfin l'imitation d'Homère ne s'impose pas moins tyranniquement dans le détail : à propos des troupes tombées à Héraclée, on retrouve la description des funérailles de Patrocle ; et, pour peindre le courage d'un tribun dans la guerre d'Istrie, Ennius emprunte, en le modifiant à peine, le tableau de la résistance désespérée d'Ajax au moment ou les Troyens, grâce à l'inaction d'Achille, arrivent jusqu'aux vaisseaux des Grecs.

Même dans la comédie, qui, de tous les genres, reste le plus indépendant, l'originalité se réduit à imiter deux pièces à la fois (c'est la *contamination*), et à introduire de-ci de-là, dans un cadre purement grec, des allusions plus ou moins marquées à la vie romaine ; rarement les auteurs latins modifient les caractères de leurs personnages. D'ailleurs les titres, même chez Nævius, restent plus d'une fois ce qu'ils étaient dans les poètes originaux (on cite de lui un *Colax*, un *Acontizomenos*, des *Agrypnountes*) ; la langue de Plaute fourmille de mots simplement transcrits du grec, ou à peine habillés d'une terminaison latine, ou étrangement composés de deux racines, l'une grecque et l'autre latine ; parfois des lambeaux de phrases grecques s'intercalent tels quels dans un dialogue latin ; ou encore, sans aucune nécessité, simplement, j'imagine, parce qu'elles se trouvaient dans le texte grec, interviennent des allusions à toutes sortes de légendes helléniques : « Mon zèle effacera celui de Talthybios » ; « Je suis dupé ; j'ai confié mon argent à un nouvel Autolycos » ; « votre fils me fait jouer le rôle de Bellérophon » ; « Il n'y a que deux mortels, toi et Phaon, à qui il soit arrivé d'être aimé si éperdument » ; etc. Je ne prétends pas en conclure qu'aucun de ces termes étrangers,

qu'aucune de ces allusions n'étaient perdus pour les spectateurs ; mais il faut bien admettre cependant que la plèbe elle-même, qui formait le grand public, n'était pas restée entièrement étrangère aux choses grecques.

Cette passion — irréfléchie, si l'on veut, mais très vive en tout cas, et générale, ou à peu près — pour l'hellénisme nous explique, je crois, comment Flamininus a pu, en 194, obtenir du Sénat un traitement spécial en faveur des Grecs. L'admiration causée par leurs arts et leur littérature inspirait alors pour eux une sympathie si forte que, même chez un peuple d'esprit essentiellement pratique, elle arrive à se traduire par des actes. A aucune époque nous ne retrouverons plus à Rome pareil enthousiasme ni pareille bienveillance pour la Grèce.

II. — LE REVIREMENT ANTIGREC A ROME ET LES ADVERSAIRES DE L'HELLÉNISME : DE 190 A 160.

Le changement commence très vite à se faire sentir ; et c'est encore dans la politique qu'il nous est le plus aisé de le constater tout d'abord.

Dès le temps de la guerre avec Philippe, on pouvait prévoir, avons-nous dit, une lutte prochaine contre le roi de Syrie, Antiochos III le Grand. Elle éclate en effet en 192. Rome y prend à nouveau l'attitude, qui lui avait si bien réussi en 200, de champion de la liberté contre la tyrannie, de la civilisation contre la barbarie. Malheureusement ce programme de défense des intérêts helléniques rencontre maintenant, dans la Grèce même, un certain scepticisme : il y a des gens pour proclamer « que Rome paie la Grèce de mots et de fictions, qu'on est chargé de chaînes, plus brillantes peut-être, mais beaucoup plus pesantes qu'au temps où les citadelles étaient occupées par les troupes macédoniennes ». Et, en fait, si l'on voit alors, non sans quelque étonnement, Philippe, le vaincu de Cynoscéphales, se ranger du côté des Romains, par contre, leurs anciens alliés, les Etoliens, deviennent pour eux des ennemis plus acharnés que le roi de Syrie.

Comme conséquence de cette guerre, Antiochos n'est pas moins maltraité que ne l'a été Philippe ; à cela rien de surprenant, puisque, dès l'abord, Rome a pris grand soin de distinguer, en Grèce, les grands et les petits Etats. Mais, quand il s'agit de régler la situation de l'Asie Mineure, si Rome, cette fois encore, ne garde rien de sa conquête (Manlius rembarque toutes ses forces vers la fin de l'été 188), la répartition assez arbitraire qu'elle y fait des territoires trahit chez elle la préoccupation d'établir un équilibre tel qu'aucun peuple, aucune cité ne puisse subsister sans son appui. Et de même, en Europe, si Flamininus s'entremet encore (non sans mérite) en faveur des Etoliens, et finit par leur épargner un anéantissement total, ils n'en sont pas moins réduits à un état de vasselage à peine déguisé. En outre, dès 191, Rome a enlevé aux Achéens l'île de Zacynthe, et, en 189, elle installe une garnison permanente dans celle de Céphallénie.

Ce qui se passe ensuite est bien plus significatif encore. Laissons de côté, si l'on veut, l'attitude adoptée vis-à-vis de Philippe. Il avait aidé de tout son pouvoir Rome contre Antiochos; on le remercie en s'arrangeant pour lui reprendre la plus grande partie de ce qu'on a dû lui abandonner pendant la période des hostilités, en accueillant avec une partialité manifeste toutes les plaintes formulées contre lui, en le soumettant à des enquêtes humiliantes, en suscitant même dans sa famille des querelles intestines qui semblent bien avoir hâté sa mort, survenue en 179. Mais Philippe c'est le roi de Macédoine; son exemple risque de n'être pas suffisamment démonstratif.

En voici un autre qui l'est plus. La Ligue achéenne représente alors ce qu'il y a en Grèce de plus respectable et de plus honnête ; mais elle est en même temps le seul Etat qui y fasse encore quelque figure : c'en est assez pour que Rome lui manifeste une hostilité toujours croissante. A partir de 186, même sans mission officielle, ses ambassadeurs prétendent y parler en maîtres, et ignorer les lois de la confédération. En 182, on va jusqu'à appeler presque

ouvertement le Péloponnèse à la révolte, et la mort malheureuse de Philopoemen est le résultat de ces intrigues. Enfin, en 180, un nouveau pas, décisif cette fois, est accompli. Rome intervient délibérément dans les querelles de partis en Achaïe, tout comme dans les dissensions de la famille royale de Macédoine ; elle soutient de son autorité et de son argent la faction la moins nombreuse et la plus méprisable, et elle fait élever à la présidence de la Ligue un personnage indifférent à toute notion de dignité ou de patriotisme, à la fois vénal et brutal, Callicrate.

Nous arrivons ainsi à la troisième guerre de Macédoine, celle qui est entreprise contre le fils de Philippe, Persée, dans le but d'achever sans retour la ruine de la Macédoine. Tant qu'elle demeure encore lointaine, c'est-à-dire jusque vers 174, on peut constater, dans bien des Etats grecs, une certaine sympathie renaissante pour la Macédoine : évidemment ils sentent en elle un contrepoids fort utile à la toute-puissance de Rome, et ils seraient heureux de le voir subsister. Mais, dès que le Sénat se met à envoyer des députés aux différents peuples pour les surveiller et les rappeler à l'ordre (Tite-Live n'énumère pas moins de treize ambassades de ce genre entre 174 et 171), presque partout il obtient satisfaction. Pas une contrée grecque n'opte franchement pour la Macédoine ; quelques-unes cherchent à rester neutres ; d'autres sont partagées ; le plus grand nombre de beaucoup se déclare pour Rome et lui fournit des soldats. Bref, d'une façon générale, la Grèce, au début de la guerre contre Persée, en 171, montre envers Rome bien plus de déférence qu'en 192, au début de la guerre contre Antiochos.

Malgré cela, comment se comportent donc les armées romaines en pays grec ? Les soldats repoussent l'ancienne discipline, et regardent le pillage comme un droit ; les généraux qui, pour commencer, n'éprouvent que des échecs, en rejettent à l'envi la faute sur leurs alliés, et, dans leurs réquisitions, font preuve d'un sans-gêne extraordinaire. Derrière eux, on entrevoit les trafiquants, fort empressés

à pressurer de leur mieux les populations. Les diplomates se rendent couramment coupables des plus odieuses fourberies : Q. Marcius Philippus est passé maître en cette matière. Quant au Sénat, il évite d'abord le plus possible de sévir contre les fonctionnaires coupables ; et si, à partir de l'automne 170, il apporte décidément un peu plus de soin à protéger les Grecs, ce n'est ni par générosité naturelle, ni par une renaissance de son philhellénisme d'autrefois : c'est que la Macédoine n'est toujours pas entamée, qu'il craint des défections, et que, par politique, il juge utiles des ménagements dont il ne se souciait guère lorsqu'il se croyait sûr de la victoire.

La lutte, après avoir traîné sans gloire pendant trois ans, se termine soudain par des succès foudroyants, en 168 : presque en même temps, l'Illyrie est réduite en trente jours par L. Anicius Gallus, et Paul-Emile livre à la Macédoine la bataille décisive de Pydna ; les rois des deux pays sont faits prisonniers. D'après la conduite des Romains avant leur triomphe, on devine ce qu'a dû être ensuite le sort de la Grèce. Je ne parle pas du traitement infligé aux peuples contre qui la guerre était dirigée, Macédoniens, Illyriens ou Epirotes ; ceux-là étaient des ennemis ; on ne voit que trop souvent le vainqueur abuser de ses avantages. Mais, à l'égard du reste du pays, Rome ne se montre pas beaucoup plus douce. L'Acarnanie n'avait pas manifesté assez de zèle pour la cause romaine : on y ordonne des proscriptions, et on lui prend l'île de Leucade, où se trouve sa capitale. Rhodes avait eu le malheur de prétendre, au cours de la lutte, s'interposer entre les belligérants : il est sérieusement question de lui déclarer la guerre ; et, si on ne va pas jusque-là, on lui enlève une bonne partie de ses possessions d'Asie Mineure, et on crée à Délos un port franc qui doit ruiner son commerce.

Encore contre l'Acarnanie et contre Rhodes avait-on à invoquer des apparences de griefs. Mais Eumène de Pergame, depuis son avènement au trône, c'est-à-dire depuis 197, n'a pas cessé d'être l'agent le plus zélé des Romains en

Orient ; cependant, après la défaite de Persée, il est traité comme Philippe l'a été après celle d'Antiochos : on accueille à Rome toutes les plaintes qui se produisent contre lui ; on essaie de soulever son frère Attale ; on ménage les voisins qui l'attaquent ; et, quand il veut venir à Rome, on lui inflige l'humiliation de l'arrêter à Brindes, et de le renvoyer sans l'entendre. En Achaïe, on donne tout pouvoir à l'infâme Callicrate, et, sur sa désignation, mille citoyens (dont Polybe est le plus célèbre) sont emmenés en Italie, où ils vont être retenus sans jugement pendant plus de seize ans. En Syrie, Antiochos IV Epiphane ne s'est aucunement mêlé à la guerre contre Persée ; il est en lutte contre l'Egypte et sur le point de triompher; Rome le somme brutalement de rentrer sur l'heure dans ses Etats : c'est l'épisode célèbre du cercle de Popilius. En somme, à cette date, Athènes est, je crois, le seul Etat qui soit bien traité par Rome sans arrière-pensée égoïste : elle reçoit Délos, Lemnos et Haliarte. Les quelques autres peuples envers qui on observe des ménagements (les Galates, Prusias, Cotys) ne le doivent qu'aux services qu'on attend d'eux contre un voisin qui a cessé de plaire, contre Eumène de Pergame.

Voilà donc, bien constaté, un revirement complet dans l'attitude de Rome envers la Grèce. Sans doute, il a dû être le résultat de causes diverses. Par exemple, quand Flaminius parvenait à faire accepter à ses compatriotes l'idée d'une politique de ménagements, tous croyaient bien faire preuve ainsi d'une grande générosité, et ils n'admettaient pas que les Grecs pussent se servir contre eux de l'indépendance qu'on leur laissait ; la guerre étolo-syrienne a presque aussitôt ruiné leurs illusions. Ensuite, plus l'empire des Romains grandit, plus aussi augmente leur orgueil, et plus s'affirme chez eux cette conviction qu'ils sont libres de disposer du monde à leur gré ; le commerce et la banque, en particulier, ne cessent de pousser le gouvernement à leur assurer des débouchés en Orient, et on devine qu'ils s'inquiètent assez peu de léser les intérêts locaux, même grecs.

Ce sont les raisons d'ordre politique. Mais, à elles seules, elles ne suffiraient pas à expliquer comment, dans un milieu qui naguère paraissait si profondément épris d'hellénisme, pas une protestation ne s'élève en faveur de la Grèce. C'est qu'il faut aussi tenir compte de deux autres faits, non moins importants. D'une part, dès que Rome commence à connaître vraiment les Grecs, elle constate chez eux bien des choses qui la choquent; et, d'autre part, vers le même temps, elle s'aperçoit que leur civilisation, qu'elle a d'abord accueillie avec un beau zèle de néophyte, n'est pas sans présenter pour elle-même de graves dangers.

Arrêtons-nous un peu sur ces deux points. Vers la fin du IIIe siècle, l'enthousiasme des Romains pour la Grèce provenait essentiellement de l'admiration que leur inspiraient ses arts et sa littérature. Mais, de la sorte, ils ne la voyaient que de loin, et elle se révélait à eux par ses plus beaux côtés. A la fréquenter davantage, une désillusion profonde les attendait, et ils y furent d'autant plus sensibles qu'à beaucoup d'égards le caractère des deux nations était entièrement opposé. Ainsi, en politique, qu'il s'agisse de la famille ou de la cité, un des traits les plus frappants de la vie romaine c'est la subordination constante des intérêts particuliers à l'intérêt public. Or la Grèce offre juste le contrepied de cette conception : chez elle, l'individualisme triomphe ; chacun possède à un très haut degré le sentiment de sa personnalité, et ne l'abdique pas volontiers. Au point de vue intellectuel, une telle disposition d'esprit est excellente ; car elle favorise éminemment l'originalité. Mais, dans la vie publique, les effets en sont déplorables : presque jamais, dans tout le cours de leur histoire, les Grecs ne se sont décidés à sacrifier à la nation leurs passions ou leurs avantages privés : à aucun moment, ils n'ont su faire l'unité de leur pays ; et, à l'époque où nous sommes, ils ont même perdu beaucoup de ce patriotisme local qu'on ne pouvait du moins leur refuser jadis.

Des défauts de ce genre devaient frapper particulièrement les Romains ; mais il y en a bien d'autres. Par exemple, à juger la Grèce d'après l'éclat incontestable de sa civilisa-

tion, on conclurait volontiers à la politesse, à la douceur de ses mœurs. Elle possède, au contraire, un fond de dureté et de brutalité dont les manifestations ne sont que trop fréquentes. Dès le temps de la guerre du Péloponnèse — et c'est le siècle de Périclès — Thucydide trace un tableau fort sombre de l'état moral du pays tout entier ; d'ailleurs les sanctuaires les plus vénérés sont remplis de monuments de haines et de vengeances exercées entre compatriotes ; au IIIe siècle, le brigandage et la piraterie sont choses courantes ; les temples ne sont pas plus respectés que la propriété privée ; et, dans les luttes entre deux cités, malheur à celui qui tombe entre les mains de l'adversaire ! la mort de Philopœmen finit par émouvoir le Sénat lui-même.

S'agit-il de probité ? Au début du IIe siècle, les Romains sont encore habitués, sauf de rares exceptions, à l'intégrité de leurs fonctionnaires : en Grèce, nous dit Polybe, « confiez à un magistrat un simple talent ; y eût-il dix personnes pour contrôler l'acte, avec autant de cachets et le double de témoins, il sera incapable de garder sa foi ». La cupidité, la corruption, la vénalité, sont si bien passées dans les mœurs que les Grecs les attribuent, sans hésiter, même aux meilleurs des Romains. Après Cynoscéphales, Flamininus témoigne des égards aux ambassadeurs de Philippe ; les Etoliens en concluent sur-le-champ qu'il a reçu du roi une forte somme d'or. Avant la bataille de Magnésie, quand Antiochus essaie d'engager des négociations avec Scipion l'Africain, il lui fait annoncer qu'il est prêt à lui verser tout l'argent qu'il voudra, s'il consent à appuyer le traité de paix tel qu'il le propose. Flamininus et Scipion se sentirent sans doute peu flattés d'être jugés de la sorte, et leur enthousiasme, très vif chez l'un et chez l'autre, pour la Grèce n'en put être que diminué.

Il suffit de parcourir les historiens de cette période pour y trouver quantité d'anecdotes où se peint à chaque instant l'étonnement pénible des Romains. En 183, le Messénien Dinocrate jette sa patrie dans une grosse aventure en la soulevant contre la Ligue achéenne ; là-dessus il vient à

Rome. Un jour, on le voit s'enivrer dans un festin et danser déguisé en femme ; le lendemain, il va solliciter Flamininus. « Je ferai ce que tu voudras, lui répond le Romain ; mais j'admire comment tu as le cœur de danser après boire, quand tu as excité en Grèce de tels troubles ». Evidemment, il goûte peu cette légèreté dans les affaires sérieuses.

De même, la vanité, la présomption des Grecs dépassent toute limite. Parce qu'ils se sont vaillamment conduits pendant la guerre contre Philippe, les Etoliens s'attribuent l'honneur de la victoire : ils se persuadent qu'ils ont abattu la Macédoine ; puis ils se croient de taille à triompher de Rome ; et, un beau jour, leur stratège Damocrite traite Flamininus avec dédain, et, lui refusant une réponse immédiate, parle de la lui envoyer de son camp des bords du Tibre. Que durent penser les Romains d'une semblable fanfaronnade ?

A un autre point de vue, l'attitude des Athéniens vis-à-vis de Philippe ne leur plaît pas beaucoup plus. Au début de la seconde guerre de Macédoine, les orateurs d'Athènes ont accumulé contre le roi les décrets les plus violents : non seulement ses statues sont détruites ainsi que celles de ses ancêtres, sans en excepter les femmes ; mais les endroits même où elles se trouvaient sont déclarés infâmes ; les honneurs décernés à sa maison sont supprimés en bloc ; les prêtres, dans chacune de leurs prières, doivent le charger d'imprécations, lui et son peuple ; toute démarche en sa faveur est interdite sous peine de mise hors la loi ; enfin on lui déclare applicable l'ensemble des mesures prises autrefois contre les Pisistratides. Tite-Live résume consciencieusement ces décisions ; puis il ajoute : « les Athéniens faisaient la guerre avec des mots et des écrits ; c'est la seule arme qu'ils sachent manier ».

Il serait facile de multiplier les traits de ce genre ; mais ceux-ci suffisent à montrer comment, une fois les Romains entrés en relations suivies avec la Grèce, très vite ils ont remarqué chez elle nombre de défauts qu'ils n'avaient pas soupçonnés tout d'abord, et dont ils sont fort choqués.

Encore aurait-il pu n'en résulter qu'une diminution d'estime, une indifférence plus ou moins dédaigneuse ; mais c'est un courant d'hostilité véritable qui se constitue vis-à-vis d'elle ; car, dans le même temps, on la rend responsable du changement inquiétant qui commence à se révéler dans les mœurs nationales. Disons-le tout de suite : il y avait là, à côté de l'intuition assez exacte d'un danger réel, une part aussi d'injustice. En réalité, la cause première de la transformation que Rome subit à cette époque se trouve dans l'extension prodigieuse de sa puissance : elle s'est enrichie trop brusquement, elle a voulu jouir sans réserve de sa prospérité ; si, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, la corruption n'a pas tardé à l'envahir, la faute en est avant tout à elle-même. Mais, il faut bien en convenir aussi, quand, suivant l'heureuse expression de Pline, « elle eut acquis à la fois le goût et le moyen de se précipiter dans le vice », aucune nation n'était plus capable que la Grèce de lui en montrer la voie et de l'y entraîner rapidement. Elle n'y manqua pas ; et, dès lors, le changement des mœurs à Rome se traduisit extérieurement par l'adoption de toutes sortes de modes, de goûts ou d'idées où l'influence de la Grèce se retrouvait toujours.

En veut-on quelques exemples ? De ces nouveautés la plus frappante consiste dans le développement rapide d'un luxe raffiné. Or Tite-Live n'hésite pas — et il semble bien avoir raison — à en rattacher l'origine à la guerre contre Antiochos. « L'apparition à Rome du luxe étranger a commencé avec le retour de l'armée d'Asie. C'est elle la première qui introduisit les lits à pieds de bronze, les tapis précieux, les couvertures et autres étoffes, les guéridons et les consoles qu'on regardait alors comme l'élégance suprême de l'ameublement. A cette date remontent les joueuses de cithare ou de sambuque, et les histrions chargés d'égayer les festins. Alors aussi on commença à mettre dans la préparation des repas plus de soin et de dépense, à faire cas des cuisiniers, qui, chez les vieux Romains, étaient au dernier rang des esclaves comme prix et comme

fonction, et à tenir pour un art ce qui avait été un vil métier. »

De même, la morale se relâche fort à Rome. Mais la Grèce ne fournit-elle pas à la fois comme la théorie et la pratique du plaisir ? En philosophie, la doctrine du plaisir s'est coordonnnée en un véritable système ; l'amour tient une place considérable dans la littérature comme dans l'art de l'époque alexandrine ; la comédie nouvelle, on le sait assez, se meut dans un monde qui se soucie peu de la morale ; et, dans la vie réelle, de multiples traits ne nous permettent guère de douter de la dissolution des mœurs grecques au IIIe ou au IIe siècle.

La religion aussi est en décadence. Le peuple qui, de plus en plus, abandonne la campagne, où les traditions se conservent, pour la ville, où il est mêlé à la tourbe des affranchis et des esclaves, perd la foi des anciens temps ; la noblesse se désintéresse étrangement des sacerdoces : et on accueille les cultes nouveaux avec une facilité qui ressemble fort à de l'indifférence. Mais ici encore, juste au moment où les Romains étaient déjà disposés par eux-mêmes à traiter légèrement les choses divines, la Grèce n'était-elle pas bien propre à hâter, à généraliser chez eux le développement de l'incrédulité ? D'abord c'est le résultat le plus clair de toute sa philosophie : l'*Epicharme* ou l'*Evhémère* d'Ennius, bien que d'une façon différente, n'en sont pas moins propres à ruiner la religion nationale. Les considérations des politiques ne lui sont pas plus favorables. Ainsi, en étudiant la constitution romaine, Polybe admire beaucoup la place qu'elle fait, dans la vie privée comme dans la vie publique, aux pratiques de la dévotion ; mais il ajoute : « Beaucoup de gens s'en étonneront ; pour moi, tout cela me semble avoir été imaginé en vue du peuple. S'il était possible de composer un Etat uniquement de sages, peut-être ces prescriptions ne seraient-elles pas nécessaires. Mais, comme toute multitude est pleine de légèreté, de passions déréglées, de colères aveugles et d'emportements violents, il ne reste plus qu'à la contenir par des terreurs vagues et par un appareil de fictions redoutables. Aussi, je présume, n'est-ce

pas sans motifs sérieux et au hasard que les anciens ont répandu dans la foule ces idées sur les dieux et ces traditions sur les Enfers ; c'est bien plutôt aujourd'hui qu'il y a imprudence et folie à les rejeter. »

Il est vrai, la foule romaine ne lit ni les philosophes ni les politiques ; mais elle va au théâtre. Or, sans parler des situations assez risquées où on lui montre les dieux de l'Olympe (comme dans l'*Amphitryon*), voici ce qu'elle entend couramment. Dans l'*Asinaria*, un esclave médite un mauvais coup ; il prend les auspices à sa façon : « Où voler de l'argent ? qui duper ? de quel côté diriger ma barque ? Bon ! j'ai consulté les augures ; ils sont tout à fait favorables ; la pie et la corneille volent à gauche, le corbeau à droite ; ils sont d'accord pour m'encourager. C'est entendu, je veux suivre votre avis. » De même, quand un autre a réussi à extorquer de l'argent à un vieillard : « Dieux immortels, remarque-t-il, quelle bonne journée je vous dois ! » Dira-t-on que c'est là de la comédie, et que ses plaisanteries ne tirent pas à conséquence ? Mais la tragédie tient le même langage. L'Hécube d'Ennius, après avoir crevé les yeux de Polymnestor, s'écrie : « Grand Jupiter, maintenant qu'enfin mon crime est accompli, je te rends grâce ! » Ce trait n'était même pas chez Euripide ! Dans *Iphigénie*, Achille, irrité contre Calchas, fait cette réflexion irrévérencieuse : « Qu'est-ce qu'un devin ? un homme qui dit quelques vérités parmi beaucoup de mensonges, quand il tombe juste. » Et, dans son *Télamon*, Ennius ne recule même pas devant cette profession de foi plus audacieuse encore : « Pour moi, j'ai toujours dit, et je dirai toujours qu'il y a des dieux au ciel ; mais mon opinion est qu'ils ne s'inquiètent point de ce que fait l'espèce humaine ; car, s'ils s'en inquiétaient, les bons seraient heureux, les méchants malheureux, et il en est tout autrement. »

Voilà, à l'époque où nous sommes arrivés, ce qu'on ose réciter sur la scène romaine. On y transporte toutes les idées qu'ont pu produire les esprits les plus libres de la Grèce, et l'on y entend même, dans un *Teucer* dont malheureusement nous ne connaissons pas l'auteur, jusqu'à la maxime si commode de l'Hermès d'Aristophane : « La patrie, c'est où l'on est bien. »

Nous étonnerons-nous maintenant qu'à l'enthousiasme du début pour l'hellénisme succède tout à coup une réaction violente ? Il aura contre lui tous les patriotes qui mettent le salut de l'Etat dans la stricte observation des principes auxquels il a dû sa grandeur, comme ils redoutent sa perte sous l'influence de ces mœurs étrangères dont ils constatent chaque jour l'envahissement.

Le représentant principal de cette opposition est Caton. Son rôle est si connu qu'il est inutile d'y insister longuement. Dès sa jeunesse, il s'était attaché au chef le plus illustre du parti conservateur, Fabius Cunctator ; et, toute sa vie, il a la préoccupation essentielle de ne pas laisser s'altérer les antiques traditions. Par haine des nouveautés, il entre en lutte contre la famille des Scipions, contre les publicains, contre les partisans de l'extension indéfinie de la puissance romaine ; mais l'hellénisme, plus que tout le reste, attire son attention. Alors, tout ce qui, à Rome, copie les habitudes grecques devient l'objet de ses attaques. On commence à voir paraître sur le forum, à la mode hellénique, les flâneurs et les beaux parleurs ; Caton propose, en songeant à eux, de paver le forum en petits cailloux pointus comme des coquilles de murex. Dès 195, il essaie, dans un discours célèbre, de s'opposer à l'abolition de la loi Oppia qui, pendant la guerre d'Hannibal, avait limité le luxe des femmes. C'est de lui que sont les boutades souvent citées sur la salaison pontique, dont une jarre vaut plus cher que deux esclaves laboureurs, ou sur les cuisiniers plus haut cotés que des chevaux. Ou encore, quand il voit un de ses compatriotes, A. Postumius Albinus, s'obstiner à écrire une histoire en grec tout en s'excusant de ne pas bien posséder cette langue, il ne manque pas de le railler : « Si le conseil amphictyonique t'avait imposé cette histoire, peut être en effet eût-il fallu prendre de telles précautions et adresser au public une semblable requête ; mais écrire

volontairement en grec, sans aucune nécessité, et ensuite demander grâce pour la barbarie de son style, c'est le signe d'une grande folie. Tu es à peu près comme un athlète qui, après s'être fait inscrire aux jeux gymniques pour lutter au pugilat ou au pancrace, viendrait, une fois entré dans le stade et au moment de combattre, inviter les spectateurs à l'excuser d'être incapable de supporter la fatigue ni les coups.»

On le pense bien, si Caton n'épargne guère les Romains hellénisants, il n'est pas moins dur pour les Grecs eux-mêmes. Ainsi, il nous est parvenu ses jugements sur Socrate et sur Isocrate. A ses yeux, Socrate est « un bavard, un homme violent, qui avait entrepris pour tous les moyens dont il disposait de s'ériger en tyran dans sa patrie, en renversant les traditions et en entraînant ses concitoyens à des idées nouvelles et contraires aux lois ». Quant à Isocrate, « son enseignement, dit-il, exigeait une telle longueur de temps que ses disciples vieillissaient auprès de lui comme s'ils devaient faire usage de leur habileté oratoire et plaider leurs causes dans les Enfers ». Il trouve les médecins grecs en estime ; voici ce qu'il en dit à son fils : « Je te démontrerai que les Grecs constituent une race absolument perverse et impossible à tenir en bride. Regarde ma parole comme un oracle : quand ce peuple nous donnera sa littérature, il corrompra tout chez nous ; mais le mal sera pire encore s'il nous envoie ses médecins. Ils ont juré entre eux de tuer tous les barbares à l'aide de la médecine ; ils exercent cette profession moyennant salaire, pour inspirer confiance et faciliter leur œuvre de mort. Nous aussi, ils nous appellent couramment des barbares ; ils nous flétrissent même plus que les autres en nous donnant le sobriquet d'Opiques. Une fois pour toutes, je t'interdis les médecins. » Un peu plus tard, il verra d'un très mauvais œil, dès le premier jour, les conférences de Carnéade. La poésie n'échappe pas davantage à ses coups ; dans son *Carmen de moribus*, il rappelle combien jadis elle était peu en honneur : « Qu'on s'y adonnât ou qu'on courût les festins en parasite, on s'appelait toujours du même nom, un flâneur » ; visiblement, il est heureux de le constater.

Les arts mêmes ne trouvent pas grâce à ses yeux : « C'est pour notre malheur, croyez-moi, qu'on a introduit dans notre ville les statues enlevées à Syracuse. J'entends trop de gens louer et admirer les décorations splendides de Corinthe et d'Athènes et se moquer des antéfixes de terre cuite des temples romains. Pour moi, j'aime mieux nos dieux nationaux qui nous protègent, et qui nous protègeront encore, je l'espère, si nous les laissons à leur place. »

Sans doute, il ne faut pas prendre toutes ces boutades au pied de la lettre : avec un Romain, il importe souvent de distinguer ce qu'il dit en public de ce qu'il pense dans l'intimité. Et puis, en somme, Caton a appris le grec de bonne heure ; il a été à Athènes ; il a reconnu lui-même (et il en convient avec son fils) que tout n'y était pas mauvais. Il n'en reste pas moins certain qu'il a passé une grande partie de sa vie à mener contre l'hellénisme une guerre vigoureuse ; et il n'était pas seul à Rome de son avis.

La comédie nous en offre déjà une preuve assez frappante. Même chez un poète tout inspiré des modèles grecs, comme Plaute, plus d'une fois on sent percer le Romain impatienté : ici il oppose l'éducation ancienne à la nouvelle ; là il attaque le luxe des femmes avec la même ardeur que Caton ; ailleurs il a des réflexions attristées sur la corruption de son temps ; et, couramment, il éprouve un malin plaisir, sinon à inventer, du moins à reproduire des expressions comme *vivre tout à fait à la grecque*, *jouir d'un crédit de Grec* pour dire mener une vie de débauché ou n'inspirer confiance à personne.

Chose plus grave : l'Etat adopte à ce moment une série de mesures dirigées contre l'hellénisme. Par exemple, les lois contre le luxe se succèdent à de courts intervalles (195, 182, 161) ; puis c'est le procès retentissant des Bacchanales (186-184) ; on détruit les prétendus livres de Numa, qui représentaient sans doute une tentative faite pour modifier la religion romaine dans le sens d'une doctrine philosophique (182) ; on expulse de Rome les Epicuriens Alcius et Philinus « parce qu'ils professent la doctrine du

plaisir » (173) ; enfin on voit même des censeurs ordonner la démolition des théâtres permanents qu'on avait déjà décidé de construire pour les représentations dramatiques, et prescrire qu'aux spectacles le peuple désormais se tiendra debout comme autrefois.

Mais ce qui me paraît peut-être plus frappant que toute autre chose, c'est de comparer l'attitude de Paul-Emile, en 168, à celle de Flamininus, en 196. Je prends Paul-Emile parce que, dans l'aristocratie romaine de cette époque, il est certainement un des hommes qui restent, malgré tout, le plus ouverts aux choses de la Grèce. Il entoure ses enfants de précepteurs et d'artistes grecs ; après Pydna, il leur permet d'emporter la bibliothèque de Persée ; il demande aux Athéniens de lui envoyer pour eux le philosophe le plus estimé de leur ville ; lui-même parcourt tout le pays en amateur éclairé, pour en admirer les merveilles ; et, à Amphipolis, il sait donner aux représentants de la Grèce d'Europe et d'Asie des repas et des jeux parfaitement ordonnés. Néanmoins, tandis que Flamininus charmait les Grecs en causant familièrement avec eux dans leur langue, Paul-Emile, quand il s'agit de régler le sort de la Macédoine, s'entoure d'un appareil militaire intimidant et expose en latin les décisions du Sénat. Et, tandis que Flamininus, dès que la politique du Sénat ou des autres généraux lui paraissait trop dure, la discutait sans se lasser et arrivait à y obtenir des adoucissements, Paul-Emile, une fois l'ordre reçu de livrer au pillage les villes de l'Epire, obéit sans discuter, et organise lui-même, pour obtenir l'effet le plus complet possible, une sorte de guet-apens qui ne lui fait guère honneur. Aussi, en 168, si la Macédoine n'est pas réduite en province, et si la guerre n'est pas déclarée à Rhodes, cette modération relative n'est-elle pas due à Paul-Emile, ni à quelque autre Romain resté plus ou moins philhellène. Dans les deux cas, c'est Caton qui est intervenu ; et, bien entendu ce n'a pas été par amour de la Grèce, mais simplement parce qu'il prévoyait un très grave danger pour la République, si les nobles ou les gens d'affaires pouvaient utiliser à leur gré, pour leur profit personnel, les succès des légions.

III. — RETOUR A UN PHILHELLÉNISME MITIGÉ

Nous avons vu que, vers 168, Rome se montre fort dure envers les Grecs. Les petits Etats, dans leurs relations avec le Sénat, sont traités en clients réduits à s'humilier humblement devant leur patron ; et, dans leurs affaires intérieures, ils sont soumis à la tyrannie, plus odieuse encore, des chefs de partis agréés par Rome. Quant aux rois, ils doivent faire assaut de lâcheté, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils espèrent conserver leur trône ; le Prusias de Corneille n'a rien d'une caricature ; tous, à ce moment-là, n'ont plus qu'une préoccupation : « Ah ! ne me brouillez pas avec la République ! »

Cette situation se prolonge encore durant plusieurs années : par exemple, les otages achéens, déportés en Italie en 167, et contraints d'y rester sans pouvoir obtenir de juges, ne sont autorisés qu'en 150 à rentrer dans leur pays. Pourtant, bien avant cela, le Sénat s'est fort relâché de sa sévérité. Ainsi, jusqu'en 162 on voit se succéder, en Grèce et en Asie, des ambassades chargées de surveiller le pays, et dont les décisions sont le plus souvent arbitraires et blessantes ; à partir de 162, il n'en est plus question jusqu'en 149, c'est-à-dire jusqu'au soulèvement de la Macédoine. Bien mieux, assez vite Rome cesse de soutenir aveuglément les tyranneaux qu'elle avait établis un peu partout, et, à mesure qu'ils disparaissent, elle ne se préoccupe guère de les remplacer ; on la voit donner raison aux Achéens contre les Athéniens, ses alliés ; elle s'emploie amicalement à mettre fin à la guerre entre Rhodes et la Crète ; et volontiers elle remet à des commissions étrangères les arbitrages que les villes intéressées lui ont demandés à elle-même.

Il est difficile, pour un tel changement, de fixer une date précise : la détente n'a pas dû s'opérer brusquement, ni

sans doute juste la même année dans toutes les parties du monde hellénique. Toutefois, d'une façon générale, on peut admettre que, dès 160 environ, la tendance à l'indulgence est déjà bien caractérisée. Or, notons-le, la même évolution ne se manifeste nullement à l'égard des autres peuples : les Espagnols, les Carthaginois, les Dalmates continuent à être traités suivant les principes ordinaires de la politique romaine; vis-à-vis de la Grèce seule on en revient maintenant à des ménagements qui rappellent beaucoup plutôt l'attitude adoptée jadis par Flamininus.

Nous assistons même alors à un phénomène vraiment inattendu : tandis que les guerres contre Philippe, contre Antiochos et contre Persée ont été voulues par le Sénat, au contraire, après 160, Rome ne semble plus désirer aucun changement dans la situation de la Grèce : c'est la Macédoine, par patriotisme, puis l'Achaïe, par suite des intrigues des démocrates, qui rouvrent les hostilités ; et Rome ne se décide à agir que lorsqu'il lui est impossible de faire autrement, quand, en Macédoine, a surgi un prétendu fils de Persée autour de qui se range tout le pays, et quand, en Achaïe, ses ambassadeurs ont été à plusieurs reprises grossièrement insultés par la populace.

Remarquons surtout ce qui se passe après la victoire. La Macédoine, elle, est réduite en province : c'est chose faite dès 148 ; mais, dans la Grèce proprement dite, il en va tout autrement. Sans doute, de ce côté, il y a la destruction totale de Corinthe, accomplie par Mummius sur l'ordre formel du Sénat : elle peut, au point de vue romain, s'expliquer par des motifs divers ; elle n'en reste pas moins un acte de rigueur incontestable. Mais, cette exécution mise à part, Rome se contente de prendre pour elle une très faible portion du territoire grec ; elle ne soumet pas l'ensemble du pays à un tribut, comme elle l'avait fait pour la Macédoine dès 167 ; et, après avoir momentanément dissous toutes les ligues, elle en tolère très vite le rétablissement. En somme, la Grèce, bien qu'on l'ait souvent répété, n'est pas érigée en province en 146 ; il n'y a pas de gouverneur d'Achaïe

avant 27 ; c'est simplement celui de Macédoine qui est chargé de la surveiller à distance. Evidemment, il ne s'agit plus pour elle d'une indépendance effective : le Sénat tient la main à ce que le pouvoir y appartienne partout à l'aristocratie; et, plus d'une fois, de la part des généraux opérant en Orient elle aura à subir des réquisitions abusives. Néanmoins ce qu'on lui laisse d'indépendance constitue une concession qui a son prix; et, du moment où Rome la lui a consentie, nous sommes amenés à en conclure à un retour plus ou moins marqué chez elle vers le philhellénisme.

Il ne me paraît guère contestable. Désormais le nombre des Romains qui séjournent en Grèce augmente chaque jour : pour tout citoyen de bonne famille, c'est la règle d'aller terminer ses études dans les écoles d'Athènes, de Rhodes ou de Pergame. Mais surtout, dans le même temps, les Grecs abondent plus que jamais en Italie. D'abord, à mesure que le protectorat de Rome se fait sentir davantage en Orient, les ambassades se multiplient, et les jeunes princes, par politique, viennent se créer des relations chez le peuple qui dispose de leur avenir ; puis ce sont tous ces Grecs que, de 168 à 164, Rome interne de force en Italie ; ajoutons-leur les artistes ou les médecins, les poètes ou les devins, les précepteurs ou les simples parasites dont le nombre ne fait que s'accroître ; d'un autre côté, les marchands qui fréquentent en foule les grands ports de mer font de Brindes, de Pouzzoles, ou d'Ostie des villes aussi grecques que romaines; et, enfin, les esclaves continuent à être importés en masse d'Asie Mineure ou de Syrie. Tous ces gens-là fatalement doivent contribuer à répandre en Occident leurs mœurs, leurs idées et leur civilisation.

C'est bien en effet ce qui arrive. Dans les grandes familles, l'hellénisme revient tout à fait en faveur. Scipion Emilien peut être pris comme le représentant par excellence de la noblesse de cette époque : il accueille dans son intimité Polybe, Panætius, Térence ; et, autour de lui, se groupe un cercle de philhellènes dont nous trouvons la peinture dans le début de la *République* de Cicéron. D'autres Romains,

qui ne font pas partie de ce cercle, comme Métellus. Censorinus, les Gracques, partagent ses sentiments; et il serait même facile, je crois, de montrer que le vainqueur des Achéens, Mummius, est loin d'avoir mérité complètement la réputation de grossièreté et de barbarie qu'on lui a faite.

Vers le milieu du IIe siècle, les beaux-arts sont en grande faveur. On ne se contente plus d'accumuler à Rome les œuvres arrachées à la Grèce ; on désire, pour célébrer les succès de la République ou pour commémorer spécialement les victoires de tel ou tel personnage, avoir des temples, des statues, des tableaux originaux. On fait donc venir de Grèce les meilleurs artistes ; et, chose assez curieuse, comme on leur demande, au lieu des compositions tantôt mièvres et tantôt théâtrales où se perd l'art hellénistique, de s'inspirer plutôt des traditions du grand art, Rome suscite chez eux une sorte de renaissance du classicisme qui va durer plusieurs siècles.

On s'intéresse également aux sciences. En 188, M. Fulvius Nobilior avait déjà affiché, sur son temple d'Hercule et des Muses, un calendrier où était commentée et justifiée la division de l'année en mois et en jours. En 168, la veille de Pydna, C. Sulpicius Gallus est capable d'improviser devant les troupes romaines une leçon élémentaire de cosmographie, pour leur expliquer l'éclipse de lune qui va se produire. En 164, Q. Marcius Philippus s'avise qu'un cadran solaire rapporté de Sicile au temps de la première guerre punique n'est pas exact pour le méridien et la latitude de Rome ; il en fait construire un autre tout exprès ; et, en 159, Scipion Nasica introduit la première horloge à eau.

Passons à la littérature. Nous citions tout à l'heure l'ordonnance de 173 qui expulsait de Rome deux Epicuriens. En 161, on est allé plus loin : le Sénat a prescrit au préteur M. Pomponius « de veiller et aviser, par tels moyens que lui suggèreraient l'intérêt de la République et son devoir, à ce qu'il n'y ait plus à Rome ni philosophe ni rhéteur ». Malgré cela, dès 159, le roi Attale II de Pergame envoie comme

ambassadeur un savant de sa cour, Cratès de Mallos. Celui-ci se laisse choir dans une bouche d'égout, et se casse la jambe. Son séjour à Rome en est naturellement prolongé; pendant tout le temps de sa convalescence, il se met à donner un grand nombre de conférences et à disserter sans relâche : on le laisse faire. C'est bien mieux encore en 155. Cette fois, c'est Athènes qui choisit trois philosophes, Critolaos, Diogène et Carnéade, pour venir plaider sa cause dans l'affaire d'Oropos. Comme le Sénat leur faisait attendre leur audience, ils se mettent, eux aussi, à organiser des conférences, qui, surtout avec Carnéade, réunissent merveilleusement, au grand scandale de Caton. Or ce n'était pas un simple succès de curiosité ; car, peu après, à l'exemple de Cratès de Mallos, le chevalier L. Ælius Præconinus Stilo inaugure la philologie latine, préparant ainsi la voie à Varron ; le droit va se constituer scientifiquement, toujours sous l'influence grecque, avec le pontife Q. Mucius Scævola ; et, ce qui est plus remarquable encore, la philosophie pénètre jusque dans la politique : Panætius et Polybe ne sont pas sans exercer quelque influence sur Scipion Emilien et sur Lælius ; et, surtout, les anciens s'accordent à reconnaître, jusqu'à un certain point, dans les réformes tentées par Tib. Gracchus, l'influence du rhéteur Diophane de Mitylène et du philosophe Blossius de Cumes.

Au théâtre, est-il besoin de rappeler à quel point les comédies de Térence sont toutes grecques ? Il y a bien, il est vrai, en même temps, des *praetextae* et des *togatae*, qui prétendent faire figure de théâtre national ; mais le mot d'Horace sur leur représentant le plus célèbre, Afranius, est terriblement ironique : « sa toge aurait bien convenu à Ménandre ».

Enfin, veut-on sentir combien les premiers citoyens de Rome sont alors pénétrés par l'hellénisme ? Qu'on songe au grand nombre de collaborateurs qu'on prête à Térence dans leur monde. Tib. Gracchus, en mission à Rhodes entre 165 et 162, y prononce un discours en grec; il tient à le publier. P. Licinius Crassus, qui sera chargé de com-

battre Aristonikos en 131, connaît si bien le grec que, rendant la justice en Asie, il s'amuse à rédiger ses sentences dans le dialecte même où chaque requête lui a été présentée. En 155, C. Acilius Glabrio sollicite comme un honneur l'autorisation de servir d'introducteur et d'interprète dans le Sénat à Carnéade et à ses collègues. Et Caton lui-même, le vieux Caton, trouve, dans sa connaissance de la littérature grecque, des citations qui lui viennent fort à propos à l'esprit dans toutes sortes de circonstances. Par exemple, à son âge assez avancé, il a la fantaisie de se remarier, et, dans des conditions peu honorables, avec la fille d'un de ses clients. Son fils le prie de lui expliquer quels motifs de plaintes il lui a donné pour se voir imposer une belle-mère ; Caton se tire d'affaires par une réminiscence : « Pas de mauvaises paroles, mon fils ; je trouve bien tout ce que tu fais ; je ne t'adresse aucun blâme ; mais je désire avoir autour de moi plusieurs enfants, et laisser à la patrie plusieurs citoyens tels que toi » ; c'est la réponse de Pisistrate en semblable circonstance. Une autre fois, Polybe, après l'avoir intéressé à la cause des Achéens, essaie en outre de l'amener à leur faire garantir le rétablissement de leurs anciennes dignités : « Polybe, réplique Caton, fait comme Ulysse; il veut revenir dans l'antre du Cyclope, pour chercher son bonnet et sa ceinture qu'il y a oubliés. » Et encore, en 149, l'année même de sa mort, quand il voit Scipion Emilien, alors simple tribun militaire, être seul à remporter des succès devant Carthage : « Seul, dit-il, il est sage ; les autres ne sont que des ombres voltigeantes » ; c'est le vers par lequel Circé peignait à Ulysse la supériorité de Tirésias sur tous les devins.

Ces traits (et il serait aisé d'en relever bien d'autres) marquent incontestablement un retour vers le philhellénisme ; mais il y a maintenant des ombres au tableau. Même dans l'aristocratie, on sent une certaine résistance à l'influence grecque ; on en comprend le charme peut-être mieux que jamais ; toutefois le temps est passé où l'on s'y abandonnait pleinement. Cette réserve est fort bien notée par Cicéron, vers le début de sa *République*, quand il y pose son personnage de Scipion : « Ecoutez-moi, lui fait-il dire, comme un homme qui n'est ni tout à fait ignorant des choses grecques, ni disposé, en politique surtout, à les préférer à nos traditions : je suis un représentant du peuple qui porte la toge. La sollicitude de mon père m'a donné une éducation libérale ; je brûle depuis mon enfance du désir de m'instruire ; pourtant l'expérience et les enseignements domestiques m'ont formé plus que les livres. » Et plus loin, dans le même ouvrage, parlant en son propre nom, Cicéron ajoute : « Quoi de plus admirable que d'unir la pratique et l'usage des grandes choses à l'étude et à la connaissance des arts ? Que peut-on imaginer de plus parfait qu'un Scipion, un Lælius, un Philus, qui, pour ne rien négliger de ce qui porte à son comble la gloire des hommes illustres, ont joint aux traditions de leur famille et de leur patrie les enseignements étrangers inspirés de Socrate ? Celui donc qui a voulu et qui a pu allier les deux choses, j'entends se former également sur les maximes de nos ancêtres et aux lumières de la science, celui-là me paraît un homme accompli et digne de tous les éloges. »

Mais surtout, si, vers le début du IIe siècle, on avait pu croire que Rome tout entière allait se laisser gagner à l'hellénisme, cinquante ans plus tard il faut renoncer à cet espoir : l'attrait de la nouveauté a disparu ; l'antagonisme se révèle entre deux nations de goûts par trop différents. Le théâtre de Térence, disions-nous, est purement grec ; mais aussi le public l'abandonne-t-il (le poète s'en plaint amèrement) dès qu'il entend annoncer à côté des pugilistes, des danseurs de corde ou des gladiateurs. La musique tant soit peu savante obtient juste le même succès. En 167, Anicius, le vainqueur de l'Illyrie, pour célébrer dignement son triomphe, fait venir de Grèce les artistes les plus illustres. On commence par une audition de joueurs de flûte ; ils s'installent, eux et leur chœur, et entament leur morceau avec une harmonie parfaite. Mais Anicius leur crie que ce n'est pas cela, et les invite à

lutter plutôt entre eux. Grand embarras parmi les artistes, peu accoutumés à semblable demande. A ce moment, un licteur vient leur dire de se tourner les uns contre les autres et de simuler un combat. Dès lors, ce n'est plus que tumulte : les choreutes se font face, les flûtistes tirent de leurs instruments les sons les plus discordants ; tout le monde à l'envi s'agite au milieu du bruit ; enfin, quand un choreute, relevant sa robe, s'avise de tendre le bras vers le flûtiste placé en face de lui comme aurait pu le faire un athlète,les applaudissements et les cris d'admiration éclatent de toutes parts. Polybe, à qui nous devons ce récit, n'ose pas raconter ce qui s'est passé ensuite à l'entrée des acteurs tragiques : « on m'accuserait, dit-il, de me moquer de mes lecteurs » ; sa discrétion est regrettable. En tout cas, nous étonnerons-nous après cela que le même Polybe, au moment du sac de Corinthe, ait vu de ses yeux des soldats romains jouer aux dés sur deux tableaux célèbres du peintre Aristide, l'Héraklès consumé par la tunique de Nessus, et ce fameux Dionysos qui avait donné lieu au proverbe : « Ce n'est rien auprès du Dionysos », et que le roi Attale était prêt à acheter pour 600,000 sesterces ?

***

Résumons-nous. L'hellénisme, avons-nous dit, n'a vraiment commencé à s'introduire à Rome qu'à partir de la guerre contre Pyrrhus ; mais la seconde moitié du IIIe siècle lui a suffi pour s'y faire une place considérable.

Alors, dans l'espace de cinquante ans, il passe par trois phases bien distinctes. D'abord, il remporte un succès merveilleux ; toutes les classes de la société se prennent à l'envi d'enthousiasme pour lui ; et, sous l'influence de ce sentiment, Flamininus arrive à obtenir du Sénat, en faveur des Grecs, des ménagements qui représentent une dérogation unique à ses habitudes constantes.

Ces bonnes dispositions durent peu. Rome s'était passionnée, sans réfléchir, pour un peuple qu'elle ne connais-

sait que par son plus beau côté. Très vite, dès qu'elle l'a vu de plus près, elle lui découvre quantité de défauts qui lui déplaisent profondément ; et à la sympathie de la première heure, aussi vive qu'irraisonnée, succède une défiance, une hostilité générale tout aussi excessive. Cette réaction atteint son maximum d'intensité vers le temps de la guerre contre Persée.

Enfin, dès le milieu du IIe siècle, s'établit un équilibre plus juste. Désormais la partie la moins cultivée du peuple romain se révèle bien incapable de s'intéresser aux choses grecques ; l'autre, au contraire, sait mieux que jamais goûter le charme de cette civilisation étrangère ; mais, en même temps, elle ne peut plus se défendre d'une certaine défiance et même d'un certain mépris pour la race qui l'a produite. Après cela, il devient inutile de poursuivre notre étude : dès 146 environ, le destin de l'hellénisme à Rome est décidément fixé.

En somme, tout le philhellénisme des Romains provient de l'admiration que leur inspire l'œuvre artistique et littéraire de la Grèce. Ainsi s'explique (toujours en mettant de côté l'époque de Flamininus, moment unique où, grâce à l'attrait de la nouveauté, il est, pendant un instant, près de gagner tout le peuple) comment il reste surtout aristocratique : il fallait une certaine culture pour apprécier à leur valeur les productions de la Grèce ; les soldats ou les marchands ne le peuvent guère. Nous comprenons de même pourquoi, dans l'ensemble du monde hellénique, les Romains ont distingué la Grèce proprement dite : ils n'avaient eu aucun égard pour les Grecs d'Italie ou de Sicile ; ils en ont montré assez peu ensuite pour ceux d'Asie ; ils ont réservé leurs faveurs plutôt pour la Grèce propre, parce que là avait été le foyer principal de cette civilisation dont ils reconnaissaient la supériorité ; et, à ce titre, Athènes en particulier a rencontré auprès d'eux une préférence incontestable.

Mais, — et je crois nécessaire d'y insister — à côté de cette admiration, il importe de noter chez les Romains,

en face de la race grecque, une sorte de répulsion, faite à la fois peut-être de dédain et d'inquiétude. Nous avons vu naître ce sentiment dès le temps de la guerre d'Etolie ; nous avons constaté sa persistance quarante ou cinquante ans plus tard ; il ne disparaîtra plus désormais. De là, chez leurs hommes politiques, même quand ils accordent une grâce, tant de mots blessants, où l'éclat de la Grèce d'autrefois sert à faire ressortir l'abaissement et l'impuissance de la Grèce contemporaine. Par exemple, quand Sylla, après la prise d'Athènes, consent à arrêter le carnage des habitants, c'est en disant : « J'accorde à la grande Athènes la grâce de la petite, aux morts le salut des vivants » ; César exprime la même pensée après Pharsale : « Combien de fois la gloire de vos ancêtres devra-t-elle vous préserver des conséquences de vos propres fautes ? » Et les hommes de lettres eux-mêmes résistent rarement au plaisir d'humilier les Grecs : des orateurs, comme Crassus ou Antoine, après avoir appris à fond tous les secrets du métier, prétendent mépriser les vains exercices oratoires de la Grèce ; et Cicéron, qui dépense une fortune à se constituer une galerie d'art, feint, dans le *de Signis*, d'avoir besoin de se faire souffler par un secrétaire le nom de Praxitèle.

Bref, les Romains, j'imagine, ont dû éprouver à l'égard des Grecs à peu près les sentiments que nous constatons, au XVIIIe siècle, chez Frédéric II à l'égard de la France. Le roi de Prusse aimait beaucoup nos arts et notre littérature ; il mettait une certaine coquetterie à les protéger, à les encourager à sa cour ; mais il n'en demeurait pas moins purement Prussien de cœur.

Aime-t-on mieux trouver dans un symbole l'expression du philhellénisme de Rome ? Quand il s'agit de construire le Colisée, on commence par une solide maçonnerie de briques reposant sur des voûtes en plein cintre ; puis, au dehors, entre les arcades, on applique comme un placage les trois ordres grecs superposés. Au Panthéon d'Agrippa, un portique à colonnes, surmonté d'un entablement et d'un fronton, sert aussi de façade à une rotonde toute romaine. De même,

la culture hellénique produit sur les Romains l'effet d'un joli décor : ils ne sont pas fâchés d'en faire parade pour s'éviter le reproche de barbarie ; mais, dès l'époque de Scipion Emilien, si décidément ils ne peuvent déjà plus s'en passer, ils sont bien résolus en revanche à en limiter l'usage, et, tout en y recourant souvent, à ne pas renoncer pour cela à leurs qualités natives.

On voit que si, sans se borner à la littérature et aux arts, on considère dans leur ensemble les coutumes et les croyances qui vont dominer l'époque impériale, c'est moins en pensant à la Grèce propre qu'à l'Orient hellénisé qu'on pourra répéter le *Graecia capta ferum victorem cepit*... [1].

G. Colin,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

1. Pour l'influence de l'hellénisme à Rome dans les arts, les idées et les mœurs, voir G. A. Saalfeld, *Der Hellenismus im Latium* (Wolfenbuttel, 1883). Pour l'influence en retour de Rome sur le monde grec qui se fait sentir dès le dernier siècle de la République voir L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten* (Leipzig, 1906) [A. R.].

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface . . . . . I-X

I

Les peuples de la mer et l'apparition des Hellènes. Les migrations des Achéo-Eoliens en Grèce, dans les Iles et en Asie et les bases historiques de « l'Iliade » (XIIIe-Xe siècle) 1-43

Par A. Reinach.

I. La Grèce, centre naturel d'expansion, 1. — II. La civilisation minoenne, les peuples de la mer et l'arrivée des Grecs en Grèce, 4. — III. *L'Iliade* et les Achéens : formation de l'hellénisme égéen, 19.

II

La formation des trois nations grecques : Eoliens, Ioniens et Doriens. Leur première expansion et la concurrence phénicienne. Les bases historiques de « l'Odyssée » (Xe-VIIe siècle) 44-85

Par A. Reinach.

I. L'invasion dorienne et le génie dorien, 45. — II. La migration ionienne et le génie ionien, 51. — III. Le premier essor colonial, 57. — IV. Colonisation grecque et colonisation phénicienne, 67. — V. Les Argonautes, Héraklès, Ulysse : l'épopée de l'expansion maritime des Hellènes, 77.

III

L'Ionie et la colonisation grecque en Orient, de Naukratis en Crimée (VIIIe-VIe siècle) 87-106

Par G. Leroux.

I. Milet, métropole de l'Ionie, 88. — II. Milet et la colonisation ionienne, 99.

IV

L'hellénisation de l'Occident : de Cyrène à Marseille par la Sicile et l'Italie (VIIIe-VIe siècle) 107-134

Par A. Reinach.

I. Le théâtre de la colonisation grecque : le sol et les indigènes, 107. — II. Les étapes de la colonisation grecque, 116. — III. Apogée et arrêt de l'essor colonial, 123. — IV. La culture hellénique en Sicile et en Grande-Grèce, 126.

V

L'hellénisme entre la Perse et Carthage : le premier empire athénien et le premier empire syracusain, 500-450 135-154

Par J. Hatzfeld.

I. Les causes de la victoire hellénique, 135. — II. Les conséquences des victoires d'Athènes et de Syracuse, 145.

VI

Le recul et la reprise de l'expansion hellénique après les guerres médiques, le second empire athénien et le second empire syracusain, la formation de la Macédoine, 400-340 155-167

Par A. Jardé.

I. Le second empire syracusain et la fin de l'hégémonie grecque en Occident, 156. — II. Le second empire athénien et les Grecs d'Asie, 159. — III. L'hellénisation de la Thrace et du Pont-Euxin, 161. — IV. La Macédoine, nouvelle puissance hellénistique, 164.

VII

Le grand essor de l'hellénisme : Alexandre et la fondation de l'empire grec en Orient. 336-323 169-212

Par A. Reinach.

I. Ce qu'Alexandre a été pour l'hellénisme, 169. — II. Les éléments du succès d'Alexandre, 172. — III. La première phase de la conquête : le roi de Macédoine vainqueur du roi des Perses, 182. — IV. La seconde phase : le Grand Roi et le rêve de la monarchie universelle, 189. — V. L'œuvre d'Alexandre : l'Orient ouvert à l'hellénisme, 201.

VIII

Le morcellement de l'empire d'Alexandre ; recul de l'hellénisation aux frontières ; son affermissement dans l'intérieur. Les bases politiques de l'hellénisme alexandrin 213-262

Par A. Reinach.

I. Le démembrement de l'empire, 323-280 : la Grèce en face des trois États macédoniens : Antigonides, Lagides, Séleucides, 213. II. Expansion et recul de l'hellénisation jusqu'au milieu du IIe siècle ; les frontières du monde hellénistique en Asie, en Afrique, en Europe. — III. Caractères généraux des états hellénistiques : ils préparent l'empire romain, 252.

IX

La transformation morale de l'hellénisme d'Alexandre à Auguste 263-275

Par A. Croiset.

X

L'hellénisme en Asie Mineure et en Perse : la culture irano-babylonienne en face de la culture hellénique 277-308

Par V. Chapot.

I. Hellènes et influences helléniques en Perse avant Alexandre, 277. — II. L'hellénisme après Alexandre dans l'Iran et la Mésopotamie, 288. — III. L'hellénisme après Alexandre en Asie Mineure, 303.

XI

L'hellénisme en Egypte : la civilisation alexandrine 309-333

Par P. Jouguet.

I. La marche générale de l'hellénisation en Egypte, 310. — II. Les procédés de l'hellénisation : villes grecques, colonies militaires, fiefs royaux, 317. — III. Alexandrie, centre de diffusion de l'hellénisme égyptien, 329.

XII

L'hellénisme en Syrie : la culture grecque en face du judaïsme. 335-351

Par Th. Reinach.

I. La colonisation hellénique en Syrie, 337. — II. Les caractères de l'hellénisme syrien, 341. — III. La résistance des Juifs à l'hellénisation et la genèse du christianisme, 346.

XIII

L'hellénisme en Occident et les Romains : la culture latine en face de la culture hellénique 353-381

Par G. Colin.

I. Les premiers rapports entre Grecs et Romains et la période d'enthousiasme philhellénique à Rome, 354. — II. Le revirement antigrec à Rome et les adversaires de l'hellénisme, 362. — III. Retour à un philhellénisme mitigé, 377.

ÉVREUX. — IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

This book is due two w
stamped below, and if not returned or
before that time a fine of five cents a day w

COLUMBIA UNIVERSITY
0032141378

884 H367
L'hellénisation de
Monde d'orient
884 H367
B7460473

SEP